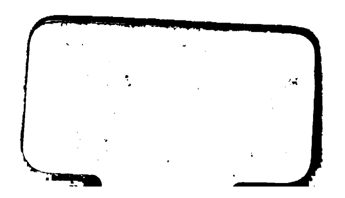




HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

HISTOIRE

DU

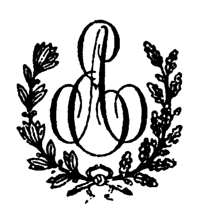
BAS-EMPIRE,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE.

TOME SECOND.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, N° 30.

M DCCC XXVI.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

EMPIRE D'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

ZÉNON.

(An 474.)

Chute de l'empire d'Occident. — Tableau des événemens antérieurs à cette chute. — Prétentions d'Aspar au pouvoir. — Élection de Léon par le sénat. — Élévation d'Anthème au trône. — Zénon est consul. — Cause de sa haine contre les catholiques. — Événemens dans la Gaule. — Révolte parmi le peuple. — Conspiration d'Aspar contre Léon. — Éruption du Vésuve. — Mort d'Anthème. — Ses successeurs Olybrius, Glycérius, Julius-Népos. — Léon II est nommé Auguste. — Mort de Léon Ier. — Régence de Zénon. — Son élévation au trône. — Mort de son fils. — Rome abandonnée par Zénon. — Élévation d'Odoacre en Italie. — Invasion des Barbares. — Ambassade de Sévère. — Conspiration de Vérine contre Zénon, en faveur de Basiliscus. — Fuite de Zénon. — Basiliscus est empereur. — Révolte contre lui. — Lâcheté de Zénon. — Mort de Basiliscus. — Traité de paix entre Zénon et les deux Théodoric. — Conspiration de Marcien contre Zénon. — Mort de Théodoric le Louche. — Théodoric l'Amase. — Édit appelé l'*hénotique*. — Édit de Vérine. — Victoires de Théodoric. — Marche de Théodoric contre Zénon. — Leur entrevue. — Cession de l'Italie à Théodoric. — Guerre entre Odoacre et Théodoric. — Victoire de Théodoric. — Nouvelle attaque d'Odoacre. — Sa défaite et sa fuite. — Mort d'Odoacre

par la perfidie de Théodoric. — Théodoric est roi de l'Italie. — Son gouvernement. — Son entrée triomphale dans Rome. — Sa conduite politique. — Crime de l'impératrice Ariane. — Mort de Zénon.

Chute de l'empire d'Occident.

L'EMPIRE d'Occident, après une résistance plus prolongée par sa renommée que par sa force, venait de tomber sous les coups des Barbares. Ils se partageaient ses dépouilles, fondaient sur ses débris les royaumes de la nouvelle Europe, et, après avoir abattu les empereurs romains, dédaignaient de prendre ce titre trop avili par les derniers princes qui l'avaient porté.

La chute de Rome est la grande époque qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne. Celle-ci commence au règne d'Odoacre en Italie et de Zénon en Orient *. Un nouveau monde, de nouvelles puissances, des mœurs nouvelles vont s'offrir à nos regards : les antiques institutions ont péri ; une autre religion règne sur les esprits ; partout ont disparu l'amour et jusqu'au souvenir de la liberté ; l'histoire ne nous donne plus nulle part des vertus civiques à contempler ; les peuples n'ont plus de droits, l'État se concentre dans la cour ; l'autorité des princes n'est limitée que par celle des grands et par l'ambition des prêtres ; les nations tombent dans la servitude, on ne leur recommande d'autre vertu que l'obéissance ; et, pendant plusieurs

* An 476.

siècles, ces peuples nouveaux, plongés dans l'ignorance, courbés sous le despotisme, ne brilleront dans nos récits que par l'éclat des armes.

La tyrannie éloigne du sénat, du palais, de la tribune, les lumières, l'éloquence; et l'on aurait vu disparaître totalement dans cette nuit profonde les sciences et même l'honneur, si les unes ne s'étaient pas réfugiées dans les cloîtres de quelques studieux solitaires, et l'autre sous les tentes des guerriers.

Pour raconter avec quelque ordre les événemens mémorables de cette nouvelle époque, ayant écrit jusqu'à présent l'histoire des successeurs du grand Constantin, nous n'en interromprons pas le cours; et nous allons les suivre dans l'Orient, où nous les verrons, conservant avec une faible puissance de hautes prétentions, garder long-temps le nom d'empereurs romains, que peu soutinrent par un caractère et des actions dignes d'un tel titre. Nous continuerons le récit de leur décadence jusqu'au moment où Mahomet II renversa leur trône, s'empara de Constantinople, abattit la croix, fit triompher le croissant, et soumit tout l'Orient aux erreurs et au despotisme barbare de l'Alcoran.

Nous reviendrons ensuite porter dans l'Occident nos regards sur la Franee, qui la première, sortant des ténèbres et de la barbarie,

s'éleva glorieusement sur les débris de Rome, et fonda par le génie de Charlemagne le nouvel empire d'Occident.

Tableau des événemens antérieurs à cette chute.

Avant de commencer le règne de Zénon, premier empereur d'Orient de cette nouvelle époque, nous rappellerons en peu de mots les événemens qui avaient précédé son élévation; événemens dont les grandes révolutions qui changèrent la face de l'Italie, nous avaient forcé d'interrompre la suite.

Prétentions d'Aspar au pouvoir.

Après la mort de l'empereur Marcien, l'homme le plus puissant dans les camps, dans les conseils et à la cour, était Aspar, né parmi les Alains. Parvenu aux plus grands honneurs par son courage, il aspirait à l'empire et s'en croyait digne; mais, comme il professait l'arianisme, craignant l'opposition du peuple et d'une grande partie du sénat, zélé pour l'orthodoxie, il espéra gouverner l'État sans porter la couronne, et fit élire empereur l'intendant de ses domaines, Léon. Ce domestique couronné lui promit une fidèle obéissance, et s'engagea à décerner le titre de César à l'un de ses trois fils.

Élection de Léon par le sénat.

Léon, proclamé par le sénat, voulut donner à son élection imprévue une sanction sacrée : le patriarche Anatole le couronna, et ce fut la première fois qu'on vit un évêque disposer en quelque sorte du diadême.

Dès que Léon fut sur le trône, il se rendit

indépendant d'Aspar, qui s'aperçut trop tard qu'il s'était donné un maître.

Léon, versé dans les lettres, avait la finesse d'un Grec, la prudence d'un courtisan; le désordre des finances qu'il voulut réparer le fit taxer d'avarice. Sa position et les mœurs du temps le rendirent quelquefois cruel : pendant tout son règne il se soutint plus par l'intrigue que par la force, et maintint la sûreté de l'empire, plutôt en divisant ses ennemis qu'en les combattant.

Sa femme Vérine, tant qu'il vécut, joua la vertu par ambition, et se livra à la débauche dès qu'elle devint veuve.

La première fois que ses armées combattirent, la fortune couronna leurs efforts, et ses légions remportèrent une grande victoire sur les Huns, qui avaient envahi le Pont.

Les hérésies troublaient toujours le repos de l'Égypte et de l'Asie. On demandait à grands cris dans ces provinces un nouveau concile : l'empereur, d'accord avec le pape et les métropolitains, déclara qu'on devait se soumettre aux décisions du concile de Chalcédoine.

Les Ostrogoths renouvelaient la guerre en Illyrie : Anthème, gendre de Marcien, les défit et les obligea de conclure la paix. Cependant Léon, malgré cette victoire, se soumit par le traité à payer un tribut annuel de 300 livres d'or.

Les princes faibles oublient qu'acheter la paix, c'est encourager à la guerre.

Les Ostrogoths lui donnèrent en ôtage le jeune prince Théodoric, âgé alors de huit ans. Cet enfant devint un grand homme : sa captivité ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa fortune; et probablement il acquit, dans les écoles de Byzance et dans les camps romains, les lumières qui le firent dans la suite briller avec tant d'éclat, et qui le rendirent vainqueur d'Odoacre et de l'Italie.

Dans ce même temps Constantinople revit dans ses murs la veuve de Valentinien et sa fille Placidie, que Genséric, roi des Vandales, lui renvoya. Ce roi barbare avait retenu dans ses États une autre princesse, Eudoxie, sœur de Placidie : il l'avait forcée à épouser son fils Huméric; mais cette reine, qui détestait l'arianisme, secoua son joug, descendit du trône, et, préférant le cloître au palais, prit la fuite et vint finir ses jours à Jérusalem.

Un zèle aveugle pour la religion, dont on défendait avec chaleur les dogmes, et dont on violait avec audace les préceptes, s'était alors emparé de tous les esprits; dans l'Orient les camps seraient devenus déserts, si on ne les eût remplis de Barbares soldés. Les couvens se multipliaient, se peuplaient d'oisifs et de fanatiques; et, lorsque l'empereur ne pouvait lever

une armée capable de reconquérir l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et l'Italie, il voyait se former et s'enrichir des communautés religieuses, dont quelques-unes étaient composées de quarante mille moines. Avec un tel esprit, le chef de l'empire pouvait plutôt prier que régner, et négocier que combattre.

Dans l'intention de sauver Rome, au lieu de faire marcher des généraux, il envoya des ambassadeurs à Genséric, et ne seconda Riccimer que par de faibles mesures. Une fois seulement, réunissant toutes les forces de l'empire, il tenta un grand effort pour chasser d'Afrique les Vandales; mais, au lieu de choisir pour une telle expédition le plus habile des généraux, cédant aux instances de sa femme, il confia à son beau-frère Basiliscus la flotte et l'armée.

Les aigles romaines revoient les côtes de Carthage. Le souvenir de l'antique gloire réveille les légions; elles battent et mettent en fuite les Barbares. Au lieu de profiter de la terreur répandue par ce succès, Basiliscus, qui préférait l'argent à l'honneur, accorde imprudemment une trève. Genséric le trompe, séduit ses officiers, disperse les Romains, détruit leur flotte, et force Basiliscus à chercher son salut dans la fuite.

Il osa reparaître à Constantinople. Le peuple demandait sa mort; pour le sauver, Vérine et Aspar le firent condamner à l'exil.

Une autre armée impériale fut battue, en voulant défendre les Squires contre les Goths. Le fils d'Attila, fondant son espoir sur la faiblesse de l'empire, marcha contre Constantinople; mais les Romains, soutenus alors par Valamire, roi des Goths, enveloppèrent les Huns et les exterminèrent. Valamire périt dans le combat. Les Goths vengèrent sa mort par un affreux carnage, et choisirent pour lui succéder son frère Théodoric.

Élévation d'Anthème au trône.

Anthème avait puissamment contribué à cette victoire par son courage. On lui devait le retour de la discipline dans les camps : l'empire d'Occident fut, comme nous l'avons dit, sa récompense.

Constantinople, aussi corrompue, aussi mal gouvernée que Rome, ne semblait pas alors plus éloignée de sa chute que l'ancienne capitale du monde; la division de ses ennemis la sauva.

La Perse était déchirée par une guerre civile. Hormisdas et Pérose se disputaient la couronne; Pérose enfin l'emporta. Mais bientôt il se vit attaqué par les Huns; et, après plusieurs combats, trop faible pour les vaincre, il voulut les tromper, et obtint la paix en promettant la main de sa sœur à Concha, leur roi. Une esclave richement parée fut envoyée à ce roi barbare au lieu de la princesse; elle avait juré de ne point trahir ce secret. L'amour la fit

manquer à ce serment, elle avoua tout; comme elle était jeune et belle, le roi lui pardonna; mais, résolu de se venger de Pérose, il le pria de lui envoyer, pour le seconder dans une expédition qu'il projetait, trois cents de ses meilleurs officiers. Lorsqu'ils arrivèrent, une partie fut massacrée, et l'on renvoya les autres à leur maître avec les deux mains coupées.

La guerre recommença des deux côtés avec fureur, de sorte que les Perses, loin de pouvoir troubler le repos de l'empire, ne s'occupèrent qu'à gagner l'amitié de Léon; ils sollicitèrent son appui, et n'en reçurent que d'illusoires promesses.

Basiliscus, faible à la guerre, audacieux à la cour, loin d'être abattu par ses défaites et par son exil, remuait par ses intrigues tous les hommes corrompus de l'empire. L'impératrice Vérine et l'orgueilleux Aspar le soutenaient. Ce patrice, ne pouvant s'accoutumer à la domination de son ancien intendant, reprochait à Léon son manque de foi comme une bassesse qui le rendait indigne du trône. « S'il est peu convenable » à un prince, répondit Léon, de paraître in» grat, il le serait encore moins pour un em» pereur de se soumettre en esclave à un ambi» tieux. »

L'empereur, inquiet de tous ces complots, cherchait un appui contr'eux; il voulut s'at-

prit le voile; la deuxième, élevée à la cour de son oncle, fut la célèbre Clotilde, qui épousa Clovis, et convertit son époux et la France.

Révolte parmi le peuple.

Le faible Léon apprenait avec indifférence ces événemens, dont il ne pouvait rompre ni retarder le cours; entouré de complots et d'intrigues, il se soutenait à peine sur un trône chancelant. Importuné sans cesse par Aspar, il céda à ses instances, à ses menaces, et nomma César l'un de ses fils, qui s'appelait Patricius. Son choix ne put tomber sur l'aîné, Artabure, parce qu'il était arien. Comme on croyait toute cette famille livrée à l'hérésie, le peuple, excité par les prêtres, se révolte, s'arme, et veut massacrer le nouveau César, que l'empereur enferme dans son palais.

Aspar, afin d'échapper à la fureur de la multitude, s'était réfugié dans une église : l'empereur ne put apaiser cette sédition qu'en faisant déclarer solennellement au peuple, par le patriarche, que Patricius avait réellement embrassé la foi catholique.

Conspiration d'Aspar contre Léon.

La reconnaissance est un sentiment étranger au cœur des ambitieux. Aspar et ses fils, pressés de régner, conspirent contre l'empereur : Léon en est informé, dissimule son ressentiment, les invite à venir dans son palais, et les fait égorger. Patricius seul trouva le moyen de s'échapper. L'empereur confisqua les biens de cette fa-

mille puissante, dont la ruine fonda la fortune de Zénon.

Aspar, comme chef de la milice, avait un grand parti dans les troupes : Ostrya, commandant les Goths auxiliaires, voulut le venger, attaqua le palais impérial, et fut repoussé par les gardes.

La multitude, qui déteste les grands en faveur, s'intéresse à eux dès qu'ils sont disgraciés. Elle applaudit aux efforts d'Ostrya, et plaignit Aspar, qui, disait-elle, environné de tant d'amis dans les jours de sa puissance, n'en avait conservé qu'un après sa mort.

Théodoric le Louche, roi des Ostrogoths, avait épousé une nièce d'Aspar : il prit le parti d'Ostrya, déclara la guerre, ravagea pendant deux ans la Thrace, et porta ses armes jusqu'au pied des murs de Constantinople.

Léon, craignant alors que Théodémir, roi des Goths, établi en Pannonie, et qui venait de vaincre les Suèves, ne se joignît aux Ostrogoths, sollicita son amitié, lui fit offrir des présens magnifiques, et lui renvoya son fils, le jeune Théodoric, alors âgé de dix-huit ans, et qui, depuis dix années, était resté en ôtage à Constantinople.

Tous les grands caractères sont généreux : Théodoric, pour prouver sa reconnaissance à Léon, lève à l'insu de son père six mille volontaires, attaque Babay, roi des Sarmates, qui s'é-

tait emparé de la Haute-Mœsie, le défait, le tue, et veut rendre cette province à l'empire. Mais Théodémir, en louant ses exploits, garda sa conquête, et l'empereur la lui céda pour conserver l'alliance d'un voisin si formidable.

Éruption du Vésuve.

Ce fut à cette époque qu'on vit à Naples une si forte éruption du Vésuve, que les cendres lancées par ce volcan furent portées jusqu'à Constantinople *.

Mort d'Anthème. Ses successeurs Olybrius, Glycérius, Julius-Népos.

L'Italie échappait alors à l'influence de l'empire d'Orient. Riccimer, craignant le sort d'Aspar, avait tué l'empereur de Rome, Anthème. Olybrius lui avait succédé, et Glycérius venait de remplacer celui-ci, en bravant le courroux de Léon, qui avait donné l'empire de Rome à Julius-Népos son neveu.

La faiblesse d'un monarque excite la défiance de ses sujets, l'audace de ses ennemis, le mépris de ses alliés : Théodémir, sans ménagement pour un empereur qui ne lui était attaché que par crainte, attaqua l'Illyrie, s'empara de Neisse, parcourut la Thrace, pilla Héraclée et Larisse. Léon, qui n'avait point de forces à lui opposer, implore le secours de ses anciens ennemis, Théodoric le Louche et Ostrya, supporte leurs dédains, leurs railleries outrageantes sur le titre de fils qu'il avait donné au jeune Théodoric; et, pour obtenir leur protection, il leur paie un

* An 471.

tribut et les revêt de la dignité de maîtres de la milice.

C'était se soumettre au joug que les Barbares imposaient alors aux empereurs d'Occident. La position était pareille, et le hasard seul sauva Constantinople d'une chute aussi honteuse que celle de Rome, et que les mêmes causes auraient dû produire.

Léon II est nommé Auguste.

Léon, dont la politique incertaine n'avait jamais pour base la force ni la justice, au mépris du traité conclu avec le roi de Perse, forma une alliance avec un chef de Sarrasins qui ravageait alors les provinces méridionales de ce royaume, aussi faible au dedans qu'au dehors. Dominé par ceux qui l'entouraient comme par ses ennemis, il céda aux vœux de sa fille Ariane, et voulut couronner Zénon son gendre. Mais la résistance du peuple, qui détestait à la fois les Isaures, la difformité de Zénon et la méchanceté de son caractère, l'obligèrent de renoncer à ce dessein : il donna le titre d'Auguste à Léon, fils d'Ariane et de Zénon, âgé de quatorze ans, et le nomma consul *. Ce fut le dernier acte de son autorité ; il mourut de la dysenterie à l'âge de soixante-treize ans ; il en avait régné dix-sept.

Mort de Léon Ier.

Les Grecs, dont il avilit et ruina l'empire, lui donnèrent le titre de *Grand*, parce qu'il était orthodoxe ; on a conservé de lui le souvenir

* An 474.

d'une belle parole : « La majesté souveraine, » disait-il, consiste dans la justice : les princes » ne doivent se croire permis que ce qui l'est » aux particuliers. » Cette noble pensée aurait suffi à son éloge si elle avait réglé sa conduite; mais, dans ces temps de corruption et de décadence, le vice était en action et la vertu en maximes.

Régence de Zénon.

Ce n'était point assez pour Zénon de gouverner l'État, comme régent, sous le nom de son fils Léon; il aspirait au trône avec une ardeur d'autant plus vive qu'il était moins digne de l'occuper. Sa femme Ariane et sa belle-mère Vérine lui conseillèrent de s'en emparer par un crime horrible : il le commit.

Les deux impératrices s'assurent par leurs intrigues des suffrages d'une partie du sénat et de l'armée ; elles convoquent le peuple qui se rassemble sur la place de l'hippodrome, au pied du trône du jeune empereur Léon. Les perfides conseils de sa mère et de son aïeule lui avaient dicté d'avance les paroles qui le perdirent. Zénon s'approche respectueusement de lui, et s'agenouille pour lui rendre hommage : le jeune prince détache son diadème de son front, le place sur la tête de son père; en même temps il le proclame Auguste et le déclare son collègue.

Son élévation au trône.

La multitude, toujours facile à émouvoir, applaudit à cet acte généreux de l'amour filial.

Mort de son fils.

Peu de jours après, le poison termina le règne et la vie de cet enfant infortuné.

Zénon réunissait, dans un corps difforme et dans une âme basse, tous les défauts et tous les vices des plus méchans princes. Présomptueux, lâche, défiant, capricieux, ingrat, cruel, il payait les plus grands services par l'exil, et les plus légères offenses par la mort; il s'efforçait de cacher sa laideur par le fard, son impiété par le faux zèle, et sa lâcheté par la forfanterie : on le vit toujours menacer les Barbares que jamais il n'osa combattre; et la fortune, en l'élevant au rang suprême, ne fit qu'accroître et mettre en lumière tous les vices qu'il avait reçus de la nature.

L'histoire d'un homme aussi vil, d'un tyran si faible et si méprisable, serait peut-être tombée par le dégoût dans l'oubli, si son règne n'avait pas été l'époque de grands événemens.

Son orgueil, en voulant commander aux consciences, devint la cause de la première guerre religieuse qui ait ensanglanté la terre; jusque-là, les hérésies n'avaient produit que des séditions.

Sa faiblesse favorisa la fortune et la gloire du plus grand homme de ce siècle, de Théodoric, et fit perdre l'Italie à l'empire.

Le ciel paraissait dans ce moment réunir contre l'Orient tous les fléaux de sa colère; Zé-

non avait un fils qui s'efforçait d'imiter et de surpasser ses vices. L'excès de ses débauches délivra la terre de ce jeune Néron.

Les deux frères de l'empereur, Conon et Longin, ne se rendaient pas moins odieux : le premier ne se plaisait qu'à répandre le sang; l'autre, toujours ivre, outrageant les femmes les plus distinguées, enlevait celles des premiers magistrats. Il assouvit, dit-on, sa brutalité sur toutes les vierges d'un monastère.

Rome abandonnée par Zénon.

L'acte de l'empereur qui signala le plus sa lâcheté, fut l'abandon de Rome. Le sénat, subjugué par l'usurpateur Odoacre, lui envoya le décret qui abolissait le titre d'empereur d'Occident, et qui détrônait à la fois le prince choisi par les Romains, le faible Augustule, et Julius-Népos, neveu de son prédécesseur Léon, revêtu par lui de la pourpre.

Élévation d'Odoacre en Italie.

On exigeait qu'il investît Odoacre de la dignité de patrice et du pouvoir suprême en Italie : Zénon ne soutint par les armes ni les droits de Népos ni ceux de l'empire, et la crainte l'emporta sur la voix de l'honneur; il céda Rome.

La vanité lui dicta d'abord un refus hautain; mais bientôt, dominé par la peur, il livra l'Italie à Odoacre, le nomma patrice, et se contenta d'un vain hommage qui ne constatait que son orgueil et son impuissance.

Vainement, à cette époque de l'avilissement du

trône, quelques hommes courageux voulurent défendre dans la Gaule les débris de la puissance romaine. La vaillance du gendre d'Avitus, et la fermeté de Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, avaient chassé de l'Auvergne le roi des Visigoths. Julius-Népos céda depuis cette province; et le faible Zénon, en abandonnant l'Italie, rendit cette perte irréparable.

Invasion des Barbares.

Le mépris qu'inspirait Zénon redoubla l'audace des Barbares : quelques tribus de Sarrasins ravagèrent la Mésopotamie; les Huns envahirent la Thrace; les vaisseaux de Genséric répandirent la terreur sur toutes les côtes de l'empire.

Ambassade de Sévère.

Zénon, qui n'opposait à ses ennemis que de l'argent et des intrigues, envoya au roi des Vandales un ambassadeur dont la sagesse fut plus utile à l'empire qu'une armée.

Dans ce temps de corruption, Sévère s'était acquis par sa vertu une si grande renommée, qu'on croyait revoir en lui un ancien Romain; l'opinion publique le comparait aux Fabricius et aux Catons. Lorsqu'il vint à Carthage, les troupes de Genséric étaient déjà débarquées en Épire, et faisaient trembler Zénon dans sa capitale : la vertu de l'ambassadeur, son éloquence, son adroite fermeté, inspirèrent tant de respect à Genséric, qu'il conclut la paix, et lui dit : « Je vous rends gratuitement tous les captifs » grecs et romains dont ma famille et moi nous

» pouvons disposer : les autres appartiennent à
» mes officiers, à mes soldats; je n'en suis pas
» le maître : je vous autorise à les racheter. »
Sévère prodigua toute sa fortune et vendit jusqu'à sa vaisselle pour délivrer ses concitoyens. Il signa un traité qui assurait l'évacuation de l'empire, garantissait la tranquillité du commerce, et promettait le rétablissement des églises et la tolérance du culte catholique. Ainsi la vertu d'un seul homme obtint d'un roi barbare ce que les légions grecques et romaines n'avaient pu lui arracher.

Conspiration de Vérine contre Zénon, en faveur de Basiliscus.

La cour de Constantinople était à la fois un théâtre de vices et de discordes. L'intérêt et le crime rompent promptement les liens qu'ils ont formés. Vérine, que Zénon contrariait dans ses amours, et qui n'en obtenait pas le crédit qu'elle avait espéré, forma une conspiration pour donner le trône à Basiliscus, son frère. Un guerrier plus fameux par sa beauté que par son courage, Harmace, amant de Zénonide, femme de Basiliscus, séduisit quelques troupes; il avait remporté des succès en Thrace; vain de ses légers triomphes, il portait une armure semblable à celle d'Achille; la populace l'aimait et le nommait *Pyrrhus;* elle prit avec chaleur son parti.

Fuite de Zénon.

Au bruit de l'émeute, le timide Zénon, effrayé par les agens de Vérine, se sauve avec ses trésors à Chalcédoine, et de là en Isaurie : son dé-

part fut le signal du massacre des Isaures qui se trouvaient dans la capitale.

Basiliscus est empereur.

Le peuple proclame Basiliscus empereur; Vérine couronne elle-même son frère; Harmace est nommé général et consul. L'usurpateur accable le peuple et le clergé d'impôts, méprise, irrite sa sœur Vérine, et fait assassiner son amant. Esclave des volontés de sa femme, il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès.

Révolte contre lui.

Les ennemis des catholiques triomphent; un grand nombre d'évêques anathématisent le concile de Chalcédoine : le patriarche Acace refuse seul de souscrire à leur décret. Il paraît en deuil, symbole de sa douleur; il couvre d'un voile noir l'autel et le trône épiscopal; ce spectacle enflamme les esprits du peuple, qui se révolte. Au milieu de ce tumulte, le feu prend à la bibliothèque publique et consume cent vingt mille volumes. La garde comprime cette sédition, et Basiliscus ne cède ni aux murmures de la multitude ni aux prières du pape *.

Lâcheté de Zénon.

Cependant les Isaures s'étaient armés pour défendre Zénon; il marcha à leur tête; mais, à la vue de l'avant-garde ennemie, il prit lâchement la fuite. La fortune seule sembla s'opiniâtrer à le faire remonter sur le trône qu'il abandonnait.

Un brave général, Illus, traité avec hauteur par Basiliscus, le trahit et joint ses troupes à

* An 477.

celles de Zénon, qui, rassuré par ce renfort, s'avance sur Constantinople. Les troupes se joignent près de Nicée. Au moment du combat, Zénon veut encore fuir : Illus l'en empêche, et séduit à force d'argent Harmace, qui sacrifie à l'appât de l'or ses sermens, son maître et sa maîtresse.

Mort de Basiliscus.

Basiliscus, voyant ses troupes en déroute, se réfugie dans une église : on lui promet la vie, il se rend; on l'enferme dans une citerne; il y meurt de faim.

Zénon, pour excuser ce manque de foi, prétendait n'avoir promis que de ne point répandre son sang. Il ne fut pas plus fidèle à la parole qu'il avait donnée à Harmace d'élever son fils au rang de César : ce fils reçut l'ordre de se faire prêtre; Harmace fut assassiné.

Zénon, redevenu maître de l'empire, apaisa le pape par des promesses, le peuple par des libéralités, et se vit décerner, comme à tous les tyrans heureux, des félicitations, des éloges et des statues.

Ce fut vers ce temps que moururent Théodémir, roi fameux des Ostrogoths, et Genséric, le maître de Carthage, le conquérant de Rome.

La loi des Vandales donnait le sceptre au plus âgé des princes : il en résultait que le nouveau roi condamnait à la mort les princes de sa maison qui étaient nés avant ses propres enfans. Genséric avait employé ce moyen barbare pour assurer

le trône à son fils Huméric. Celui-ci, plus occupé de plaisirs que de gloire, fit perdre aux Vandales l'habitude des combats : la guerre avait élevé leur puissance, le repos la fit tomber.

Traité de paix entre Zénon et les deux Théodoric.

Les Ostrogoths, établis en Thrace et en Pannonie, étaient gouvernés alors, les premiers par Théodoric le Louche, et les autres par Théodoric l'Amase, qui mérita et reçut le nom de *Grand;* le Louche avait favorisé la révolte de Basiliscus; l'Amase, depuis qu'il avait succédé à son père Théodémir, était resté fidèle à Zénon.

L'empereur, se conformant aux coutumes des Goths, des Francs et des Allemands, coutumes qui donnèrent naissance aux institutions chevaleresques et féodales, adopta Théodoric l'Amase pour fils d'armes, et le détermina à faire la guerre à Théodoric le Louche, en lui promettant un secours de quarante mille hommes. Il espérait détruire l'un par l'autre ces princes belliqueux; et, pour rendre entr'eux la balance plus égale, il se garda bien d'envoyer à son fils adoptif les troupes qu'il lui avait promises.

Les armées des deux Théodoric se rencontrent bientôt au pied du mont Rhodope. Le signal était donné, les traits allaient partir, les cris des soldats annonçaient un combat sanglant, lorsque Théodoric le Louche s'élance seul hors des rangs, s'approche rapidement de l'Amase,

et s'écrie : « Comment se peut-il qu'un homme
» libre, qu'un prince d'une race illustre comme
» la mienne, défende un tyran, combatte pour
» un traître, porte le joug d'un lâche, et tombe
» ainsi volontairement de la liberté dans la ser-
» vitude, de l'opulence dans la misère? Oublions
» nos ressentimens, et réunissons nos forces con-
» tre l'ennemi perfide qui fonde sur nos divi-
» sions l'espoir de notre ruine. »

Les deux armées applaudissent à ces paroles : les deux Théodoric s'embrassent et concluent la paix. Zénon, consterné par leur accord, par leurs reproches, épouvanté par leurs menaces, n'ose rejoindre son armée. Cette lâcheté décourage ses légions qui se dispersent, et l'empereur, vaincu sans combattre, signe un traité honteux.

Théodoric le Louche obtint que l'empereur solderait treize mille Goths, lui donnerait le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et le revêtirait de la charge de général du palais, qui appartenait à Théodoric l'Amase. Celui-ci, indigné de cet affront, ravagea toute la Thrace. Théodoric le Louche ne s'opposa point à cette invasion : « Je ne veux point combattre,
» disait-il, le fils adoptif de l'empereur ; je m'af-
» flige seulement de voir périr tant d'infortunés
» paysans, tandis que leur lâche empereur et
» l'impudique Vérine se livrent tranquillement
» à leurs débauches. »

Conspiration de Marcien contre Zénon.

Le désir de renverser Zénon était dans tous les cœurs; mais toujours les soldats, instrumens du despotisme, le défendent long-temps contre le mécontentement des peuples. Cependant Marcien, fils d'Anthème et gendre de Léon, trama, avec ses frères Romulus et Procope, une conspiration dont l'activité des délateurs ne put pénétrer le secret jusqu'au jour où elle éclata.

Au signal donné, les conjurés marchent contre le palais; la garde est repoussée: l'empereur se voit assiégé; il était près de se rendre. Marcien, se croyant sûr de son triomphe, remet l'assaut au lendemain. Pendant la nuit, Illus débauche une partie de ses soldats, met en fuite les autres, fait ses deux frères prisonniers, et le force à se réfugier dans une église : par crainte et non par clémence, Zénon, épargnant ses jours, l'exila dans une forteresse en Isaurie.

Les deux Théodoric continuaient à dévaster l'empire. Sabinien, général de Zénon, heureux dans quelques combats, avait obtenu le surnom de *Grand*, qu'on accorde à de légers succès dans un temps de désastres. Une trahison lui livra Dyrrachium; une manœuvre habile lui fit couper l'arrière-garde des Goths, qui perdirent cinq mille hommes et deux mille chariots. Cet avantage, le seul qu'eussent remporté depuis long-temps les armées grecques, était trop faible pour dissiper les terreurs de Zénon; il consulta le

sénat sur les mesures à prendre contre ces deux redoutables ennemis.

Le sénat répondit que le peuple et le trésor étaient trop épuisés pour contenter l'avidité des deux Théodoric, et qu'il fallait satisfaire l'un et combattre l'autre.

Mort de Théodoric le Louche.

Une mort soudaine délivra dans ce moment l'empire des fureurs de Théodoric le Louche. Suivant l'usage des Goths, on suspendait devant la tente de leur chef une grande javeline : Théodoric montait un cheval fougueux qui se cabra au moment où il passait sous le javelot, dont la pointe perça les flancs du roi, et termina sa vie.

Théodoric l'Amase.

Théodoric l'Amase réunit sous son pouvoir tous les Ostrogoths ; il s'était déjà rendu maître de la Thessalie. L'empereur subit les lois qu'il lui dicta, le nomma consul, général des milices, préfet de Thrace, lui érigea une statue équestre sur l'hippodrome, le reçut à Constantinople, plutôt comme son maître que comme son allié, et lui céda la Dacie et une partie de la Basse-Mœsie.

Théodoric aurait alors placé sur son front la couronne impériale d'Orient, s'il ne l'eût dédaignée. Byzance avilie ne tentait pas son ambition ; ses vœux le portaient vers l'Occident, où la fortune semblait l'appeler. Passionné pour la gloire, il ne crut la trouver que dans son ancien temple, et sur les débris de Rome.

L'empereur, délivré de la crainte des Goths,

s'occupa des troubles religieux qui duraient toujours depuis la révolte de Basiliscus; croyant pouvoir comprimer toutes les hérésies par un coup d'autorité, il publia un édit d'union qu'on appela l'*hénotique*, et que ses suites rendirent fameux. Il défendit dans tout l'Orient de reconnaître d'autre symbole que celui de Nicée, et anathématisa Nestorius et Eutychès : le formulaire qu'il avait dressé, loin de calmer les esprits, augmenta leurs divisions, et enfanta de nouvelles hérésies.

Édit appelé l'*hénotique*.

Les ariens l'accusèrent d'impiété; les catholiques lui reprochèrent de violer le respect dû au concile de Chalcédoine, et de porter atteinte à l'autorité de l'Église.

Le pape Félix fit de vains efforts pour rétablir la concorde : on vit des légions de moines s'armer et se mettre en marche pour combattre l'empereur; une partie du peuple embrassa leur cause. On accusait Illus de vouloir rétablir l'idolâtrie et d'aspirer à l'empire. Vérine, jalouse de son crédit, arma des assassins contre sa personne; le complot fut découvert. Zénon livra sa belle-mère à la vengeance d'Illus, qui la fit enfermer en Cilicie.

L'impératrice Ariane avait osé prendre le parti de sa mère; Illus l'accuse, non sans fondement, d'un commerce criminel avec Anastase, silenciaire du palais. Zénon ordonne la mort

de sa femme, et croit son ordre exécuté : tout à coup elle paraît aux yeux du lâche empereur, qui tremble à sa vue, et lui permet de se venger.

Un assassin, armé par elle, attaque Illus, et ne lui porte qu'un coup mal assuré. Zénon, épouvanté, jure qu'il n'a point trempé dans ce complot. Illus, indigné de la perfidie d'un prince qu'il avait deux fois sauvé, dissimule son courroux, demande la permission de s'éloigner, reçoit le commandement des troupes d'Orient, se rend à Antioche, et proclame empereur Léonce, général syrien, dont on estimait l'esprit et la bravoure.

Édit de Vérine.

Vérine est tirée de prison. Cette orgueilleuse princesse convoque l'armée, couronne Léonce, et publie un édit dont l'insolence a consacré le souvenir :

« Vérine Auguste à nos préfets et à nos peu-
» ples, salut. Vous savez que l'empire est notre
» patrimoine : après le décès de Léon, notre
» époux, nous avons élevé au trône l'Isaure
» Tarasiscodicée, qui se nomme aujourd'hui
» Zénon. Nous croyions qu'il vous rendrait heu-
» reux ; mais son avarice et son impiété nous
» ont prouvé qu'il fallait vous donner un prince
» plus juste et plus chrétien. Nous avons donc
» couronné le très pieux Léonce ; reconnaissez-
» le comme empereur des Romains. Quiconque
» s'y opposera, sera traité comme rebelle. »

Victoires de Théodoric.

Léonce et Illus réunis livrèrent bataille près d'Antioche à Longin, frère de Zénon, et mirent son armée en déroute*. Mais Théodoric, embrassant la cause de l'empereur, tailla en pièces les rebelles, les poursuivit et s'empara de leurs chefs; les têtes d'Illus et de Léonce, plantées sur des pieux, servirent de spectacle au peuple de Constantinople.

Théodoric, après avoir relevé le trône de l'infâme Zénon, connaissait trop sa perfidie pour rester imprudemment près de lui. Insatiable de gloire et de combats, il courut attaquer les Huns, habitans des rives du Volga, qu'on appela dans la suite Bulgares. L'égalité la plus entière régnait parmi ces peuples; les distinctions, qu'ils n'accordaient qu'aux plus braves d'entr'eux, étaient graduées sur le nombre d'ennemis qu'ils avaient tués. Théodoric les défit sur les bords du Borysthène, et renversa leur chef d'un coup de lance.

Le nom romain perdit à cette époque dans les Gaules son dernier appui. Syagrius, battu par Clovis, chercha vainement un asile à Toulouse; Alaric, roi des Visigoths, le livra au roi des Français, qui lui fit trancher la tête.

Zénon se rendait de plus en plus odieux et méprisable: passionné pour les jeux du cirque, il encouragea, par son appui, l'insolence de la

* An 485.

faction verte, dont les partisans commirent dans l'empire les plus grands désordres; ils massacrèrent à Antioche un grand nombre de Juifs. L'impunité des meurtriers excita une révolte en Palestine. Les Juifs élurent un roi, nommé Jutuza, qui s'empara de Sichem et de Césarée; les Hébreux égorgèrent une foule de chrétiens. Mais Asclépiade, gouverneur de Palestine, combattit les rebelles, les défit complétement, prit leur nouveau roi, et envoya à l'empereur la tête de Jutuza ornée du diadême.

Marche de Théodoric contre Zénon.

L'empereur, toujours ingrat, éludait les promesses faites à Théodoric. D'un autre côté, les Goths s'indignaient avec raison de voir leur roi s'abaisser sous le pouvoir d'un lâche empereur, et porter le nom de préfet, de général et de consul; l'esprit de liberté, qu'on ne trouvait plus à Rome et à Byzance, faisait alors la force des peuples barbares, et l'autorité de leurs princes était très limitée. Théodoric, cédant au vœu de sa nation, rompt son alliance avec l'empereur, et s'avance jusqu'aux portes de Constantinople, portant devant lui la flamme et l'épouvante.

Leur entrevue.

Zénon, incapable d'arrêter ce torrent, veut le détourner par sa soumission, et propose à Théodoric une entrevue; le roi des Goths l'accepte; et, certain que la terreur de son nom le garantit de tout danger, il entre sans troupes à

Constantinople, et paraît seul aux yeux de l'empereur.

Cession de l'Italie à Théodoric.

Après avoir écouté dédaigneusement les reproches de Zénon : « Voulez-vous, lui dit-il, » éviter la ruine qui vous menace? Il ne vous » en coûtera qu'une parole. Vous avez livré hon- » teusement aux Hérules l'antique berceau de » votre empire, l'Italie; laissez-moi en tenter la » conquête. Si je réussis, nous en partagerons » l'honneur. Rome, au lieu de dépendre de vos » ennemis, sera gouvernée par le fils que vous » avez adopté; si je péris dans cette entreprise, » vous y gagnerez encore, car vous serez dégagé » des subsides onéreux que vous me payez. »

Zénon accepte cette proposition, espérant que les Goths, dont il allait par là obtenir l'éloignement, trouveraient leur tombeau en Italie.

Il en fit donc la cession par un édit solennel; et, suivant les anciennes coutumes, il donna l'investiture de cette nouvelle souveraineté à Théodoric, en lui posant sur la tête un voile sacré.

Après la conquête, les Goths prétendirent que l'empereur avait fait à leur roi l'abandon total de ces contrées; les Grecs soutinrent que Théodoric n'en avait reçu l'investiture que pour les gouverner comme lieutenant de l'empereur.

Les peuples du Nord, qui ne connaissaient d'autre droit que la force, ne cherchaient pas, comme les politiques modernes, de plausibles

prétextes pour couvrir leurs invasions d'une apparence de justice : cependant, si le roi des Goths en avait voulu trouver un pour marcher en Italie, le sort le lui offrait.

Odoacre, jusque-là favorisé par la fortune, venait de porter ses armes jusqu'aux rives du Danube, et, après avoir défait complétement les Ruges, il revint en triomphe dans Ravenne, traînant à la suite de son char leur roi Féléthée, chargé de chaînes. Par un cruel abus de la victoire, il fit trancher la tête à son captif. Les Ruges avaient la même origine que les Goths : Frédéric, fils de Féléthée, vint implorer le secours de Théodoric, qui promit de le venger *.

Guerre entre Odoacre et Théodoric.

A la voix de leur prince, les Goths s'arment; toute la nation s'ébranle; les vieillards, les femmes, les enfans suivent l'armée : la Dacie et la Mœsie sont abandonnées par eux, et, comme s'ils étaient certains de la victoire, ils quittent sans regret leurs villes, leurs champs, leurs foyers. L'ardeur de vaincre éteint en eux tout autre sentiment, et déjà ils ne connaissent plus de patrie que la riche contrée qu'ils vont conquérir.

Cette foule innombrable prend la route de Sirmium, marche sans magasins, ne vit que de chasse et de pillage, et, avant de combattre, se voit au moment d'être détruite par la famine et par la peste.

* An 488.

Accablée de fatigue, elle arrive sur la rivière d'Ulca : les Gépides lui en disputent le passage; à leur aspect, les Goths reculent; Théodoric impatient s'écrie : « Que les timides s'arrêtent; que » les plus braves me suivent. Peu de guerriers » me suffiront pour vaincre, mais tous profite- » ront de la victoire; que tous vos étendards le- » vés s'approchent, m'entourent, et me signa- » lent aux ennemis. Je veux servir de but à » leurs traits : mon bras leur apprendra bien- » tôt que c'est à mes pieds qu'ils doivent dépo- » ser leurs armes. »

A ces mots, il s'élance presque seul dans le fleuve, et le franchit en renversant tous ceux qui s'opposent à ses coups : l'armée entière, entraînée par son courage, le suit. Trasilla, roi des Gépides, Busa, roi des Bulgares, expirent sur le champ de bataille; leurs troupes sont enfoncées; une partie est tuée, l'autre prend la fuite; leurs camps, leurs trésors, leurs vivres, tout devient la proie des Goths, et Théodoric vainqueur pénètre sans obstacles dans la Vénétie.

Odoacre était campé entre Aquilée et les Alpes juliennes, sur les rives du Sonzo, où se trouve aujourd'hui Göritz. Théodoric, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, livre bataille à Odoacre, triomphe de sa résistance par l'impétuosité de l'attaque, le poursuit jusqu'à

son camp, s'en empare, et le contraint de se renfermer dans Vérone. Il data son règne en Italie du jour de cette victoire *.

Victoire de Théodoric.

Tandis qu'il assiégeait Vérone, Odoacre, que son malheur n'avait point abattu, reçoit un renfort : au milieu d'une nuit obscure, il sort de la ville, surprend, égorge les postes avancés, et pénètre dans le camp ennemi. Théodoric dormait paisiblement dans sa tente; il est éveillé par les cris de sa mère et de sa femme, qui, le glaive à la main, l'appellent au combat; il se lève, s'arme, voit les Goths fuir, s'élance au milieu d'eux, les arrête, les rallie, se précipite sur les soldats d'Odoacre, qui, se croyant vainqueurs, se livraient au pillage; il en fait un grand carnage, les met en déroute, et les poursuit si vivement qu'il entre pêle-mêle avec les fuyards dans Vérone.

Odoacre s'échappe et court à Rome. Depuis long-temps cette ville, dépouillée de gloire, était ouverte aux vainqueurs et fermée aux vaincus : les Romains défendent l'entrée de la ville à cet Odoacre qui naguère était l'objet de leurs serviles hommages, et lui déclarent qu'ils ne reconnaissent d'autre maître que Théodoric, nommé par l'empereur d'Orient pour les gouverner.

Milan, plus fidèle, voulait se défendre; mais la politique de son évêque et la trahison de

* An 488.

Tuffa, général d'Odoacre, en ouvrirent les portes à l'heureux Théodoric.

Le roi des Goths confia le commandement d'une de ses divisions à ce même Tuffa : une nouvelle défection lui apprit bientôt que les traîtres qui nous servent ne méritent que notre argent et notre mépris.

Tuffa livra les troupes qu'il commandait à Odoacre et à la mort.

Épiphane, évêque de Pavie, décida les habitans de cette ville à éviter les malheurs d'un siége par une prompte et honteuse soumission.

Le sort dispose de la fortune, mais non de la gloire : Odoacre mérita de conserver la sienne par son courage dans les revers; deux fois vaincu, souvent trahi, son génie fécond en ressources avait encore réuni autour de lui une nombreuse armée; il semblait, après sa chute, se relever plus fort et plus redoutable.

Alaric, roi des Visigoths, vint joindre ses troupes à celles de Théodoric. Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte de secourir Odoacre, entra dans l'Italie par Gênes, dans le seul dessein de piller les villes et de dévaster les campagnes.

Cette malheureuse Italie souffrait alors tous les maux dont l'ambition romaine avait si longtemps accablé l'univers.

Ce fut au milieu de ces dissensions cruelles

que les évêques et les nobles, pour échapper aux ravages de la guerre, se retranchèrent sur les montagnes dans des châteaux fortifiés; l'habitant des campagnes, qui s'y réfugiait, achetait par la servitude le repos momentané que lui offrait la protection de ces chefs avares et hautains.

Nouvelle attaque d'Odoacre.

Odoacre, loin de se borner timidement à faire une guerre défensive, attaqua vivement Théodoric, lui enleva Milan, et le contraignit de se retirer dans Pavie, où il l'assiégea.

Sa défaite et sa fuite.

Mais le ciel paraissait conspirer contre lui; une pluie qui tombait par torrens le força de lever le siége. Dans ce moment l'armée d'Alaric parut : Théodoric, fortifié par elle, poursuivit à son tour Odoacre, l'atteignit sur les bords de l'Adda, et lui livra, le 11 août 490, une bataille qui fut décisive. L'opiniâtreté et le courage des deux chefs rendirent le combat long et sanglant: chacun ne voulait céder la victoire qu'avec la vie. Enfin, après un grand carnage, Odoacre, ayant vu tomber autour de lui ses plus braves guerriers, chercha son salut dans la fuite, et s'enferma dans Ravenne; il s'y défendit un an, y capitula; et, sur la promesse qu'on lui fit d'épargner ses jours et ceux de ses partisans, il abandonna l'Italie au vainqueur.

Théodoric envoya Festus Niger à Constantinople pour demander à Zénon de lui accorder

le titre de roi d'Italie; la vanité de l'empereur le disposait au refus, la crainte au consentement; il mourut avant de s'être décidé entre ces deux sentimens.

Mort d'Odoacre par la perfidie de Théodoric.

Théodoric, maître de Ravenne, y entra en triomphe, traita d'abord Odoacre en roi, et lui en laissa le titre : il paraissait alors sentir qu'un tel homme, en perdant une couronne, avait droit par son courage à l'estime de son vainqueur; mais peu de temps après, la politique du conquérant l'emporta sur la générosité du héros. Odoacre était plaint, regretté; Théodoric résolut sa mort : il invita cet infortuné prince à un festin avec sa famille et ses principaux officiers, le tua de sa main *, et fit massacrer tous ceux qui l'accompagnaient. En vain il prétendit avoir reçu l'avis certain d'une conspiration tramée contre ses jours par Odoacre; ce meurtre ternit sa gloire, et trente ans de vertus ne purent effacer cette tache.

Théodoric est roi de l'Italie.

Toute l'Italie, la Rhétie, la Norique et la Dalmatie se soumirent au pouvoir de Théodoric. Il conquit la Sicile, non par les armes, mais par l'éloquence de Cassiodore qu'il y envoya.

Frédéric, roi des Ruges, vengé par le roi des Goths, devint jaloux du triomphe de son protecteur, souleva contre lui quelques provinces,

* An 493.

et fut puni de son ingratitude par une défaite sanglante.

Les Goths forcèrent les habitans de l'Italie à leur céder le tiers de leurs terres. Le mélange des langues suivit le mélange des peuples et des propriétés; la langue italienne en fut le résultat.

C'est ainsi que s'établit en Italie le règne des Ostrogoths, dont la puissance ne dura que soixante ans.

Théodoric, nommé dans son pays Dietrich, fut le plus grand homme de ce siècle. Sa taille était majestueuse, son regard doux et fier; économe et libéral, impétueux, mais clément, habile politique et grand capitaine, il sut à la fois se faire craindre de ses indociles guerriers, et gagner l'affection des peuples qu'il avait vaincus.

« Nous détestons l'oppression, disait-il dans » un de ses édits; nous voulons que la justice » désavoue la violence. Goths! vous devez aimer » les Romains comme vos frères. Romains! vous » devez chérir les Goths comme vos défenseurs. »

Son gouvernement.

Son économie seule remplit le trésor; il diminua les impôts, rendit la prospérité au commerce et la paix à l'agriculture; sa justice sévère réprima le brigandage; sous son règne, on voyageait sans crainte dans toute l'Italie; et sa sagesse y établit un si bon ordre, que, lorsque Anastase, successeur de Zénon, pour conserver

l'apparence de la souveraineté à laquelle il prétendait, recommanda publiquement à Théodoric de respecter le sénat, de faire exécuter les lois et de maintenir l'union entre ses sujets, tous les Romains s'écrièrent que de tels conseils étaient moins nécessaires au roi des Goths qu'à l'empereur lui-même.

Théodoric, loin d'humilier les vaincus, adopta leur habillement, conserva le droit romain, laissa ses deux peuples se gouverner par leurs coutumes, et leur donna des juges de leur nation.

Sans écouter, comme les princes faibles, les avis intéressés de ses courtisans, il combla de bienfaits ceux d'Odoacre : par la force on ne fait que vaincre, c'est par la générosité qu'on soumet.

Son entrée triomphale dans Rome.

Théodoric entra dans Rome en triomphe l'an 500. Le pape Symmaque et le peuple vinrent au devant de lui. Il professait l'arianisme; mais, trop habile pour se laisser dominer par un esprit de secte, il traita le pape avec respect, et rendit hommage au Dieu des armées dans l'église de Saint-Pierre.

Boèce, en présence du sénat, prononça son éloge; et l'éloquence romaine parut renaître dès qu'elle eut à louer, non plus de vils tyrans, mais un grand homme.

Sa conduite politique.

Théodoric harangua le peuple, lui promit la conservation de ses droits, celle des priviléges du

sénat, le maintien des lois, des distributions annuelles de blé, des fonds pour les hôpitaux; et il tint toutes ses promesses.

La garde impériale conserva sa solde; il releva les murs des villes, et les embellit par un grand nombre de palais, de portiques et d'amphithéâtres. Le roi des Goths contemplait avec vénération ce Capitole qui avait gouverné le monde, la tribune illustrée par tant d'orateurs, ces grands monumens qui survivaient à tant de triomphes, et peut-être, au même moment, les ombres des anciens héros de Rome gémissaient de voir qu'il n'existât plus dans la capitale du monde qu'un conquérant barbare qui fût encore digne, par son génie et par son courage, de porter le nom de Romain.

La politique de Théodoric fut habile et profonde; il avait trop éprouvé en Pannonie les peines attachées à la condition d'un chef de Barbares, pour ne pas chercher les moyens d'adoucir les mœurs de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons d'armes, aussi indociles que belliqueux.

Le roi de ces guerriers féroces était moins leur souverain que leur ministre : forcé d'obéir à leurs passions, il s'était vu contraint par eux à combattre contre ses alliés, à violer les traités qu'il avait signés, à ravager la Thrace, à changer les plus belles contrées de la Grèce en déserts; et

c'était pour diriger ce torrent, impossible à contenir, qu'il avait porté ses armes au-delà des Alpes.

Après la conquête de l'Italie, pour accoutumer ses soldats au repos, il leur partagea les terres conquises. Une propriété, un sol fertile, un beau ciel inspirent promptement l'amour de la patrie, de la tranquillité, des jouissances de la vie sociale; et l'intérêt même fait sentir le besoin de l'ordre, de la justice et des lois.

En même temps ce prince clairvoyant, loin de s'endormir dans une fausse sécurité au milieu d'une nation indignée de porter un joug étranger, évita également de laisser les Romains reprendre l'habitude des armes, et de souffrir que les Goths s'amollissent dans la prospérité.

Les terres accordées à ces guerriers ne furent que des cessions conditionnelles de la puissance royale, des bénéfices révocables; il fallait mériter, par un service actif, par une obéissance constante, la conservation de ces biens qu'on avait obtenus par le courage : par là, il assurait la défense de ses conquêtes contre les ennemis du dehors et du dedans, et faisait des Goths un peuple heureux et soumis, sans le rendre moins vaillant.

Il les rassemblait fréquemment, et entretenait leur force et leur ardeur par des exercices militaires.

Gouvernant par d'autres principes les peuples d'Italie, il leur laissait leurs lois, leur luxe, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs assemblées, les occupait de plaisirs, les éloignait des armes, laissait les villes élire leurs magistrats, régler leurs intérêts, permettait aux différentes sectes de professer leur culte, et aux évêques de tenir leurs synodes.

Sa cour ressemblait à celle des empereurs : on y voyait des préfets, des patrices, des questeurs, des consuls; tous ces dehors cachaient le Barbare aux yeux des Romains.

Sur la frontière et dans les camps, Théodoric, reprenant son armure, se montrait aux regards des enfans du Nord sous d'autres formes.

Les prêtres et même des saints, tels que Fulgence et Épiphane, célébraient sa vertu; le sénat et le peuple romain vantaient sa justice, ils le regardaient comme leur libérateur; et les Goths, en brandissant leurs lances, chantaient ses exploits, et l'honoraient presque comme un Dieu.

Ce prince, luttant d'adresse avec les Grecs, méprisait leur faiblesse et flattait leur vanité. Sa correspondance avec Zénon, et Anastase son successeur, était rédigée en termes aussi équivoques que ceux des édits de ces princes. Quand ceux-ci lui écrivaient comme à un vassal, il leur répondait comme un allié, parlait beaucoup

d'union, jamais de dépendance, leur laissait confirmer les consuls qu'il nommait, ne s'offensait point de la souveraineté qu'ils affectaient, et ne les consolait de son indépendance que par les démonstrations vagues d'un vain respect.

Marcellin et plusieurs auteurs latins prétendaient que le roi des Goths devait toute son habileté à son génie et rien à l'éducation, que même il ne savait pas signer son nom. Il est difficile de croire que ce prince, élevé à Constantinople, ait pu conserver cette ignorance grossière : ce qui est certain, c'est que, s'il ne cultiva pas les lettres, il les distingua et les protégea toujours.

Il prit pour ministre le savant Cassiodore Libérius, dont les talens lui firent oublier qu'il avait été l'ami d'Odoacre ; enfin il éleva aux plus hautes dignités Boèce, le dernier des orateurs romains qui mérita d'occuper la tribune de Cicéron ; Boèce était aussi fameux par l'étendue de ses connaissances que par ses vertus et par ses malheurs.

Les empereurs d'Orient étaient moins à redouter pour le nouveau souverain d'Italie que les rois du Nord et que les monarques de l'Occident. Tous ces vieux ennemis de l'empire romain, les Francs, les Bourguignons, les Allemands, et toutes ces peuplades belliqueuses qui couvraient les rivages de la Scandinavie, les

champs de la Gaule, les forêts de la Germanie et les bords du Danube, ne voyaient pas sans envie le roi des Goths assis tranquillement sur le trône d'Auguste, de Trajan et de Constantin. Théodoric s'unit étroitement avec le roi des Visigoths, qui occupait le midi de la Gaule : il s'unit à Clovis, roi des Francs, en épousant sa sœur Audeflède; et deux cent mille guerriers, toujours prêts à combattre, continrent ou réprimèrent l'ambition de ses autres rivaux.

Lorsque Clovis, après avoir réuni toutes les tribus des Francs sous son pouvoir, ayant vaincu Syagrius, battu les Allemands et détruit la puissance des Bourguignons, déclara la guerre au roi des Visigoths, Théodoric embrassa la cause de son allié, de son parent Alaric; et, s'il ne put sauver ni ce prince ni l'Aquitaine, il fit au moins échouer les efforts des Français devant Arles; le conquérant de l'Italie fut ainsi la seule digue qui pût arrêter le cours des exploits de l'heureux vainqueur de la Gaule.

L'admiration due à un homme de génie, si supérieur à son siècle, ne peut faire excuser les fautes, les erreurs et même les crimes qui ternirent la vieillesse de ce grand roi; mais il serait injuste de ne pas en attribuer une grande part à sa position, aux mœurs de son temps, à la corruption des patriciens de Rome, à la férocité des officiers barbares qui composaient sa cour.

Il suffira, pour justifier nos éloges, de le comparer à tous les autres conquérans, qui, disait-il lui-même dans une de ses lettres, « pillent ou » détruisent les villes, les provinces conquises; » il ajoutait : « Pour nous, nous voulons faire re- » gretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus » tôt. »

Pendant trente ans cette maxime régla presque toutes ses actions; il recommandait à ses guerriers de joindre l'humanité romaine à la vaillance gothique; et, au mépris de la coutume des Barbares habitués à ne reconnaître de juges que leurs épées, il défendit le duel.

Dans le cours de son règne, Symmaque et Laurent se disputèrent par les armes le pontificat. Théodoric fit juger cette contestation par un concile, et n'employa son autorité que pour faire exécuter le jugement rendu en faveur de Symmaque. Ce pape, abusant peut-être de sa tolérance ou de son indifférence pour les querelles religieuses, fit déclarer par un autre concile que le Saint-Siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestinés à être saints.

Si la raison ne suffisait pas pour montrer la folie de cette orgueilleuse prétention, l'histoire de trop de papes, indignes du sacerdoce, en prouverait la fausseté.

Tandis que l'Italie, successivement avilie et ravagée par les Vandales et par les Hérules, sortait de ses ruines et semblait renaître plus heureuse et plus florissante, l'empire d'Orient continuait à gémir sous le joug honteux du lâche Zénon. Celui qui craint tout, croit tout : l'empereur, tremblant toujours pour son trône et pour sa vie, consultait les astrologues et ajoutait foi à leurs prédictions. Malgré son zèle pour sa secte, le désir de connaître l'avenir le portait à entretenir souvent Proclus, Marin, Damasius et d'autres philosophes païens; les prêtres les accusèrent d'avoir formé un complot pour contraindre Zénon à rétablir le culte des idoles. Un de leurs complices, Sévérien, les trahit et prit la fuite : les conspirateurs furent livrés à la mort.

Un autre astrologue, le comte Maurien, prédit à l'empereur que l'un des silenciaires du palais s'emparerait de la couronne. Une telle prédiction n'exigeait pas une grande pénétration. Toute la cour alors connaissait l'amour de l'impératrice Ariane pour le silenciaire Anastase; Zénon seul l'ignorait. Ses soupçons tombèrent sur Pélage, collègue d'Anastase : il l'exila en Servie, où il fut égorgé.

Crime de l'impératrice Ariane. Mort de Zénon.

Ariane, avertie par ce meurtre du sort qui la menaçait, prévint ce danger par un crime atroce. L'empereur tomba malade. L'impéra-

trice, profitant du moment où il s'était évanoui, le fit enterrer vivant : ses cris percèrent la voûte; la garde, qui les entendait, ne voulut point ou n'osa pas le secourir. Peu de temps après on ouvrit son tombeau, et l'on vit qu'il s'était déchiré les bras. Cet horrible forfait inspira peu d'horreur, soit qu'on en voulût douter, soit qu'on crût qu'un si vil tyran méritait une telle femme et une telle fin. Zénon mourut en 491, âgé de soixante-cinq ans, après seize ans de règne.

CHAPITRE II.

ANASTASE.

(491.)

Serment d'Anastase. — Son portrait. —Révolte de Longin, frère de Zénon. — Sa défaite et sa mort. — Exploits de Justin. — Événemens en Perse.—Guerre avec Théodoric. —Construction d'une muraille à Constantinople. —Violation du serment d'Anastase. — Guerre de religion. — Victoire de Vitallien. — Sa défaite devant Constantinople. — Mort d'Anastase.

Serment d'Anastase.

Ariane et son ministre l'eunuque Urbice, en donnant la mort à Zénon, avaient pris toutes leurs mesures pour le remplacer; le sénat, dominé ou gagné par eux, élut Anastase, qui exerçait la charge de silenciaire. Mais, comme on l'accusait de favoriser l'hérésie des manichéens et des eutychéens, le patriarche Euphémius, avant de le couronner, voulut qu'il jurât par écrit de se conformer à la doctrine du concile de Chalcédoine : il signa ce serment, et tous les peuples de l'empire, accoutumés à changer servilement de joug, apprirent sans étonnement que Zénon était tombé du trône, et que celui qu'ils avaient pour maître était un ancien domestique du palais.

Anastase, âgé de soixante ans lorsqu'il parvint au rang suprême, ne fut remarquable ni par de grands vices ni par de grandes vertus. Né dans une famille obscure, sa beauté, mérite de cour, fit sa fortune : un de ses yeux était bleu, l'autre noir. Son caractère offrait la même irrégularité : on le vit tour à tour audacieux et indécis, avare et libéral, tolérant et persécuteur.

Son portrait.

Il disait souvent que la raison d'État excuse tout, maxime des mauvais princes pour couvrir leurs crimes du voile de l'intérêt public ; heureusement ses actions furent plus généreuses que ses principes. Il bannit les délateurs, respecta la justice, abolit l'usage barbare qui faisait combattre sur l'arène les hommes contre les animaux; enfin il délivra le peuple de l'impôt onéreux levé sur toutes les productions de l'industrie, même sur la mendicité, et qu'on appelait le *chrysagire*.

Longin, frère de Zénon, aspirait à l'empire, que ses vices auraient déshonoré ; les Isaures soutinrent ses prétentions, et leur révolte ne fut comprimée qu'après une guerre de six ans.

Révolte de Longin, frère de Zénon.

Les généraux d'Anastase remportèrent sur eux plusieurs victoires, et en firent un grand carnage ; enfin les deux consuls, Jean le Scythe et Jean le Bossu, les défirent complétement et prirent Longin, qui fut décapité.

Sa défaite et sa mort.

Cette guerre commença la fortune d'un obscur

Exploits de Justin.

paysan de Thrace, nommé Justin, qui, peu de temps après, parvint au trône. Agé de vingt ans, il avait quitté sa charrue pour fuir la misère; et, suivi de deux de ses compagnons, il était venu à pied dans la capitale, portant une besace et un bâton. Tous trois s'enrôlèrent : Léon, frappé de leur haute stature, les fit entrer dans sa garde. Justin était déjà capitaine, lorsqu'on marcha contre les Isaures. Une faute contre la discipline le fit condamner par Jean le Bossu à perdre la vie; la hache était levée sur sa tête, lorsque le consul, arrêté par un songe suivant les uns, par une apparition suivant les autres, lui accorda sa grâce.

Sa bravoure lui attira l'estime de ses chefs et la bienveillance de l'empereur, qui le nomma successivement sénateur, chef des offices et patrice.

Les Sarrasins, qui troublaient alors le repos de l'empire par leurs excursions et leurs brigandages, et qui, depuis, lui devinrent si funestes lorsqu'une nouvelle religion ajouta l'ardeur du fanatisme à leur passion pour la guerre, parurent en grand nombre en Syrie *. Romanus, gouverneur de Palestine, les combattit et les força de se retirer.

Anastase fut moins heureux contre les Bulgares. Ils avaient passé le Danube; Ariste et le comte Nicostrate, à la tête de l'armée d'Illyrie,

* An 499.

leur livrèrent bataille et la perdirent; d'affreuses dévastations furent la suite de cette défaite.

Événemens en Perse.

La peste et la famine dépeuplèrent une partie de l'Asie*. Pendant ce temps la Perse, sans cesse attaquée par les hordes du Nord, était déchirée par les discordes civiles. Pérose fut tué dans une bataille contre les Huns; Bala[illegible]se, son frère, lui succéda; Cavade, son fils, resta en ôtage chez les Huns victorieux. Le nouveau roi méprisait la religion des mages; ils révoltèrent le peuple contre ce prince : on lui creva les yeux; on le dépouilla de la couronne. Cavade hérita de son sceptre et régna en tyran.

Ses ambassadeurs vinrent demander à l'empereur Anastase les subsides que Zénon lui avait promis. L'avare Anastase préféra l'argent à la paix; il prétendit qu'on était convenu, non d'un don, mais d'un emprunt. Cette conduite rompit les liens des deux empires : de grands événemens forcèrent Cavade à différer sa vengeance.

Il voulut contraindre les Arméniens à embrasser son culte; ceux-ci prirent les armes, massacrèrent les mages, et taillèrent en pièces les troupes persanes.

Les cruautés de Cavade le rendaient odieux; son ingratitude pour un général qui l'avait sauvé dans un combat, et qu'il fit mourir, excita la fureur des grands du royaume; ils le déposè-

* An 501.

rent, l'enfermèrent dans une prison, et élurent pour roi Zamaspèce.

Bientôt Cavade, délivré par le courage de sa femme, se réfugia chez les Huns, qui lui donnèrent des troupes et le rétablirent sur le trône. Après s'être vengé cruellement de ses sujets rebelles, il déclara la guerre aux Romains, entra en Arménie, la dévasta, et forma le siége d'Amide. A la suite de deux assauts inutiles, il feignit de se retirer, revint pendant la nuit, et pénétra dans la ville par la négligence de quelques moines plongés dans l'ivresse, et qui laissèrent sans défense un fort dont la garde leur avait été confiée. Quatre-vingt mille habitans furent passés au fil de l'épée : tous auraient péri; l'adresse et le courage d'un vieux prêtre grec mirent seuls fin à ce carnage. « Seigneur, dit-» il à Cavade, un grand roi souille sa gloire » en égorgeant les vaincus. » « Et pourquoi, ré-» pondit le roi, a-t-on lassé ma patience par » une résistance si opiniâtre? » « C'est, reprit » le vieillard, que Dieu voulait accorder cette » conquête à votre valeur plutôt qu'à notre lâ-» cheté. » Cette réponse, à la fois fière et flatteuse, désarma le vainqueur*.

Anastase envoya contre les Perses une forte armée, commandée par Aréobinde, général habile; mais il lui donna pour collègues deux

* An 503.

courtisans, Hippace et Patrix, qui, jaloux de sa gloire, craignaient plus ses succès que ceux de l'ennemi. Ils le trahirent et laissèrent surprendre l'armée par les Perses, qui la taillèrent en pièces.

Cavade, après une tentative inutile sur Édesse, se vit forcé à la retraite par Aréobinde. Anastase ne put reprendre Amide. Effrayé de l'approche de l'armée des Goths qui menaçaient l'Illyrie, il conclut la paix avec Cavade, ou plutôt il l'acheta : on lui rendit Amide; mais il paya au roi de Perse un tribut de onze mille livres d'or.

Guerre avec Théodoric.

L'empereur, délivré de cet ennemi, rassembla toutes ses forces pour les opposer à l'armée que Théodoric venait d'envoyer en Illyrie sous les ordres d'un général nommé Pitria : lorsque les armées furent en présence, le général des Goths, pour enflammer leur courage, à la vue d'un ennemi supérieur en nombre, s'élance à leur tête et s'écrie : « Compagnons ! vous con-
» naissez tous la vaillance de votre roi. Les enne-
» mis, qui ont éprouvé sa force et son courage,
» le connaissent comme vous. Prouvez-leur que
» vous lui ressemblez. Quoiqu'il soit absent, il
» vous voit : marchez, combattez; il a les re-
» gards fixés sur vous, aucune de vos actions
» ne lui échappera. »

Les Grecs furent complétement battus; et Pitria, défendant qu'on dépouillât les morts, or-

donna de laisser sur le champ de bataille les armes et les chevaux comme trophée de sa victoire.

Construction d'une muraille à Constantinople.

Anastase éprouvait que les légions énervées n'étaient plus de suffisans remparts pour défendre sa capitale. Il fit construire à treize lieues de Constantinople une muraille épaisse de vingt pieds, flanquée de tours, et qui s'étendait, dans l'espace de treize lieues, de la Propontide au Pont-Euxin; signal de détresse, monument à la fois de faiblesse et de luxe.

L'empereur, ne pouvant lutter contre le génie et la fortune de Théodoric, chercha une vengeance sans gloire; et, lorsqu'il vit le roi des Goths occupé à combattre les Français, il chargea Romanus, à la tête de huit mille soldats, de piller la Calabre et les côtes d'Italie *. En même temps il donna le titre de consul à Clovis qui lui enlevait pour jamais la Gaule, et fit offrir à ce prince par ses ambassadeurs une tunique de pourpre et une couronne d'or; il espérait par là exciter une haine irréconciliable entre le roi des Francs et celui des Goths.

Clovis méprisait la faiblesse de l'empereur grec; mais, comme les souvenirs de Rome et le respect pour les dignités romaines existaient encore dans la Gaule, le roi des Francs, pour rendre son autorité plus vénérable aux yeux des peuples conquis, reçut, dans l'église de Saint-

* An 508.

Martin de Tours, les ornemens qu'on lui présentait, et accepta le titre qui semblait sanctionner son pouvoir et légaliser sa conquête.

L'empereur ne réussissait pas mieux à maintenir la tranquillité intérieure qu'à soutenir la gloire des armes de l'empire. La passion des anciens Grecs pour les courses de chars n'était point tombée avec leur liberté; ils l'avaient communiquée à leurs vainqueurs. Presque indifférens pour la gloire du champ de bataille et de la tribune, ils n'ambitionnaient avec ardeur que celle du cirque; et, tandis qu'ils voyaient avec insouciance leurs généraux, leurs consuls, exilés, mutilés, enchaînés, leurs princes avilis, assassinés, détrônés, ils embrassaient avec passion la querelle des cochers de la faction verte ou de la faction bleue, et, bravant dans leur fureur les armes des soldats, l'autorité du prince et la voix des magistrats, ils changeaient souvent le théâtre des jeux en champ de carnage.

L'empereur, entraîné par le torrent de l'opinion, commit la faute de prendre parti dans ces sanglantes et méprisables querelles; la faction opposée à celle qu'il protégeait, excita souvent des séditions que sa présence ne put comprimer; quelquefois même il fut insulté et poursuivi à coups de pierres, et se vit obligé de se renfermer dans son palais.

Violation du serment d'Anastase.

Une autre faiblesse, plus fatale, l'exposa à de

plus grands dangers. Vaincu par son penchant pour l'hérésie de Nestor et d'Eutychès, il arracha violemment au patriarche Macédonius le serment écrit dont il était dépositaire, et par lequel, à son avénement, il s'était engagé à soutenir l'orthodoxie. Ce manque de foi devint le signal de la première guerre de religion. On vit vingt mille moines accourir de Syrie pour renverser le trône pontifical du patriarche; d'autres légions de moines s'armèrent pour le défendre. Enfin Vitallien, petit-fils d'Aspar, croyant que son ambition pourrait profiter de ces discordes, embrassa la cause des catholiques, arma tous les mécontens, mit en déroute soixante mille hommes que l'empereur envoyait contre lui, força la grande muraille et vint camper sous les murs de la capitale.

Guerre de religion.

Victoire de Vitallien.

Hippace, neveu et général d'Anastase, avait été fait prisonnier. Le vainqueur le traînait à sa suite dans une cage de fer. Cyrille, qui le remplaçait, remporta d'abord quelque avantage et contraignit Vitallien à se retirer; mais, s'étant ensuite laissé surprendre par l'ennemi dans une maison de débauche, il fut pris et égorgé.

Sa défaite devant Constantinople.

Vitallien assiégea Constantinople. La division y régnait; il s'en serait rendu maître sans l'habileté d'un physicien d'Athènes, nommé Proclus. Ce philosophe, renouvelant les prodiges d'Archimède, détruisit les machines de guerre

des assiégeans et brûla leur flotte : la garde impériale, profitant de l'épouvante causée par ce désastre, sort, se précipite sur les troupes de Vitallien, en massacre une partie, met le reste en fuite, et force le chef des rebelles à rendre la liberté à Hippace et à demander la paix.

Anastase la lui accorda, promit d'être orthodoxe, et continua toujours à maltraiter les catholiques.

Mort d'Anastase.

Il ne jouit pas long-temps du repos que lui donnait la soumission de Vitallien : on lui apprit qu'un nouveau corps de Barbares, ayant franchi le Danube, ravageait la Macédoine et la Thessalie; comme il se préparait à les combattre, un coup de foudre termina son règne et sa vie. Il mourut presque nonagénaire, après avoir régné vingt-sept ans *.

Ceux de ses sujets que n'égarait point l'esprit de secte, rendant justice à la sagesse de ses lois, à la douceur de son administration, le placèrent au rang des bons princes. Les catholiques le comparèrent à Néron, à Dioclétien; le pape raya son nom des diptyques (registres); le peuple de Constantinople troubla ses obsèques par des insultes. Pour le juger impartialement, on doit dire que ce prince médiocre vécut et régna sans gloire et sans honte.

* An 518.

CHAPITRE III.

JUSTIN.

(An 518.)

Prétentions d'Amantius au pouvoir. — Élection de Justin par l'armée. — Administration de Proclus. — Portrait de Lupicine, surnommée Euphémia. — Adoption de Justinien par Justin. — Prédilection de Justin pour le catholicisme. — Conspiration contre Justin. — Mort de Vitallien par la perfidie de Justinien. — Querelles des factions du cirque. — Désordres de la faction bleue. — Guerre avec le roi de Perse. — Premières armes de Bélisaire. — Abdication et mort d'Élisban, roi d'Abyssinie. — Ambassade et mort du pape Jean. — Disgrâce de Boèce et de Symmaque. — Portrait de Boèce. — Sa condamnation et sa mort. — Mort de Symmaque. — Mort de Théodoric. — Régence d'Amalasonte. — Athalaric est roi d'Italie. — Justinien est nommé *Auguste*. — Mort de Justin.

Prétentions d'Amantius au pouvoir.

ANASTASE ne laissait après lui que trois neveux sans talens, sans crédit; ils n'inspiraient de confiance ni de crainte à aucun parti, et ils tombèrent dans l'oubli dès que leur oncle cessa de vivre. L'eunuque Amantius, ministre d'Anastase, dans les derniers temps, gouvernait l'État sous le nom de son maître : n'osant aspirer à l'empire, il voulut l'acheter pour un autre, et fixa son choix sur Théocrite, patricien dont le

dévouement et la faiblesse lui garantissaient la conservation de son pouvoir. Justin fut chargé par lui de gagner les sénateurs, les soldats et le peuple. Il commandait alors la garde ; et, dans les pays soumis au despotisme, on voit presque toujours le trône renversé ou usurpé par la force destinée à le défendre. L'ambitieux armé, qu'on place si près de la couronne, n'a, si on peut s'exprimer ainsi, que le bras à étendre pour la saisir.

Élection de Justin par l'armée.

Justin, nourri dans les camps, s'était concilié l'affection des troupes, dont il avait partagé les périls et les travaux; elles aimaient sa bravoure, sa force, son regard fier, son teint coloré, sa vie aventureuse, et même sa grossière ignorance. Il se servait de l'or que lui prodiguait Amantius pour faire de grandes largesses aux officiers, aux principaux sénateurs, au peuple; mais ce fut pour lui-même qu'il sollicita leurs suffrages; et, d'un consentement presque unanime, ils l'élurent empereur.

Le comte Jean s'était mis sur les rangs pour lui disputer la couronne; mais son parti, trop faible, ne put empêcher ni même retarder l'élection.

Dans un moment où l'empire se voyait attaqué de tous côtés par les Barbares, on aurait pu regarder comme nécessaire le choix d'un empereur guerrier. Justin devait sa fortune à ses ex-

ploits; mais quand il monta sur le trône, il était âgé de soixante-huit ans, et la vieillesse avait refroidi son courage.

Administration de Proclus.

Si le nouvel empereur manquait de lumières, il possédait au moins la première qualité d'un prince, l'art de connaître les hommes et d'en tirer parti. Comme la science militaire était la seule qu'il eût étudiée, il ne se chargea que de l'armée, et confia l'administration de l'empire au questeur Proclus, homme intègre, expérimenté, savant, et généralement estimé.

Portrait de Lupicine, surnommée Euphémia.

La femme de Justin se nommait Lupicine; d'esclave, elle était devenue sa concubine, son épouse, et enfin impératrice : espérant faire oublier son origine en changeant son nom, il lui donna celui d'Alia-Martia Euphémia. Elle ne devait rien à l'éducation, mais la nature l'avait douée de sagesse, de bonté et de prudence. Comme l'empereur n'en eut point d'enfans, toutes ses affections se portèrent sur son neveu Justinien, âgé alors de trente-cinq ans.

Adoption de Justinien par Justin.

Ce prince, dont le règne jeta depuis tant d'éclat sur l'empire, était né dans cette contrée qu'on appela tour à tour Bulgarie, Dacie, Dardanie. Son père, simple paysan, se nommait Istok, sa mère Biglenisse, et lui-même Upranda. Ces noms barbares choquaient la vanité grecque; on y substitua ceux de Sabbatius, de Vigilantia et de Justinien; enfin la bourgade même de

Taurisinus, sa patrie, située près de Sardiques, fut appelée Tétraphrygie.

Prédilection de Justin pour le catholicisme.

Justin, monté sur le trône, se déclara hautement le protecteur des catholiques; le peuple, charmé, le célébra comme un nouveau Constantin, et donna le surnom d'Hélène à l'impératrice.

Le clergé catholique, oppresseur dès qu'il n'était plus opprimé, persécuta les ariens, les manichéens, les nestoriens, exigea que tous les hérétiques fussent exclus des emplois civils et militaires, et que même, ce qui était le comble de l'absurdité, on ne leur permît plus de servir comme soldats.

L'empereur écrivit au pape pour rentrer dans sa communion : le pontife n'y consentit qu'à condition que le patriarche Jean flétrirait la mémoire de ses prédécesseurs Accace, Euphémius et Macédonius. Un légat vint à Constantinople, l'empereur l'accueillit avec honneur dans le sénat; et les Églises grecque et latine furent ainsi momentanément réconciliées.

Sévère, patriarche d'Antioche, soutenait encore l'hérésie; Vitallien eut ordre de le chasser et de lui faire couper la langue; le proscrit se sauva chez Timothée, patriarche d'Alexandrie, que l'appui d'un parti nombreux rendait inattaquable.

Conspiration contre Justin.

Amantius et Théocrite, dont l'élévation de

Justin avait déjoué les projets ambitieux, formèrent une conspiration : on la découvrit; Théocrite fut arrêté, tué dans sa prison, et Amantius exilé à Sardiques.

Mort de Vitallien par la perfidie de Justinien.

Un rival plus à craindre était Vitallien, prince héréditaire de la Scythie-Mineure, petit-fils d'Aspar, chef des Goths auxiliaires, général habile. Il commandait alors une armée; on ne pouvait oublier que récemment il avait assiégé Constantinople, et fait trembler Anastase dans son palais. Son zèle pour la foi catholique lui avait fait donner par les synodes de Tyr et d'Apamée le surnom d'*orthodoxe*.

Le succès de la force contre un homme si puissant était incertain. On le trompa pour le perdre, et la vengeance, pour le rappeler à la cour, prit le masque perfide de la confiance et de l'amitié. Justin le combla de dignités et d'honneurs; Justinien lui jura une amitié fraternelle, consacra ce serment en communiant avec lui, l'invita à un festin, le fit assassiner, lui succéda comme chef de la milice, et souilla ainsi par un crime atroce le premier degré sur lequel il monta pour s'élever au trône.

Querelles des factions du cirque.

La fureur des factions du cirque ensanglantait toujours Constantinople et devenait, dans tout l'empire, la cause des plus affreux désordres. Ce n'étaient plus ces solennités pompeuses de l'antique Grèce, embellies par une riante mytholo-

gie, où tous les héros, tous les princes, tous les peuples rivaux venaient oublier leurs haines, et déposer leurs armes pour se disputer paisiblement une palme glorieuse. Lorsque Rome adopta l'usage de ces courses de chars, la sévérité des mœurs romaines ne put souffrir que la gloire des consuls, des sénateurs, des patriciens, s'exposât sur l'arène aux murmures ou aux applaudissemens de l'inconstante multitude. D'obscurs cochers, consacrés aux plaisirs du peuple, disputèrent seuls le prix de ces combats; on les distinguait par des couleurs rouge, blanche, verte et bleue.

Sous les empereurs, lorsque les citoyens ne prirent plus de part à la chose publique, les plaisirs devinrent leurs seules affaires : les Romains, que leurs maîtres amusaient à grands frais pour les distraire du chagrin de la servitude, portèrent dans les jeux publics cette ardeur, cette âpreté, cet esprit de faction qui ne pouvait plus éclater impunément dans le Forum; chacun soutint avec passion les querelles des conducteurs de chars; les couleurs qu'ils avaient adoptées devinrent des étendards et des signaux de tumulte : la superstition attacha bientôt des idées mystérieuses à ces quatre couleurs qu'on supposait représenter les élemens; on crut voir, dans leurs triomphes ou dans leurs revers, des présages contraires ou favorables,

que chacun interprétait au gré de ses opinions, de ses craintes ou de ses désirs.

Les empereurs, soit qu'ils fussent entraînés par l'exemple, soit qu'ils crussent plaire au peuple en l'imitant, commirent souvent la faute de prendre part à ces querelles puériles; l'influence de l'autorité les rendit enfin aussi importantes, aussi violentes, aussi acharnées que les querelles religieuses, et ceux qui voulurent réprimer ces abus les trouvèrent trop enracinés par l'usage pour pouvoir les détruire.

Après la translation du siége de l'empire à Byzance, cette folie étrange et funeste sembla s'accroître avec la corruption des mœurs. Les Grecs, asservis par des tyrans, gouvernés par des eunuques, opprimés par les Barbares, ne semblaient retrouver leur ancien courage, leur ancienne audace, que pour défendre des prêtres orthodoxes, des moines hérétiques, pour soutenir, au péril de leur vie, ou des formules inintelligibles, ou l'insolence de quelques misérables conducteurs de chars; et, au moment où, dans les camps, dans les palais, dans le sénat, on ne voyait que tyrannie et servitude, par un contraste bizarre on retrouvait dans le cirque la démocratie avec toute sa licence et toutes ses fureurs.

Désordres de la faction bleue.

Justinien appuya de son autorité les partisans de la faction bleue; fière de cette protection,

elle se livra aux plus grands excès contre ceux qui soutenaient la faction verte. Toutes les villes devinrent le théâtre de combats sanglans et de tous les crimes qui accompagnent les guerres civiles.

Les bleus prirent le costume des Huns, et se montrèrent, comme eux, avides et cruels; ils pillaient les maisons de leurs ennemis, massacraient les passans, vendaient leurs bras à ceux qui voulaient payer des assassins, enlevaient les esclaves à leurs maîtres, les filles à leurs pères, outrageaient sur le cadavre de leurs époux les femmes les plus distinguées : aucun magistrat n'osait punir ces brigands, dans la crainte de déplaire à Justinien, et la terreur était portée à tel point que l'empereur ignora pendant trois ans leurs excès.

Lorsqu'il en fut instruit, il nomma pour préfet de la ville Théodote, homme ferme, juste, et autrefois comte d'Orient. Ce magistrat, bravant le courroux du prince, opposa aux factieux une inflexible sévérité, dissipa leurs attroupemens, jeta en prison les plus mutins, et en fit décapiter plusieurs.

Au nombre de ceux qu'il envoya au supplice se trouvait un patricien nommé aussi Théodote. Les nobles, qui trop souvent veulent se mettre au-dessus des lois, se liguèrent contre le préfet : Justin, cédant à leurs clameurs, renvoya

Théodote en Orient; mais cependant il obligea son successeur de suivre les mêmes principes, et de déployer contre les factions la même fermeté *.

La part que Justinien avait prise à ces désordres ne lui enleva point la bienveillance de l'empereur; nommé consul, ce prince dépensa des sommes prodigieuses pour se rendre populaire par des fêtes magnifiques; il fit combattre sur l'arène vingt lions contre trente léopards. Le vulgaire, fermant les yeux sur la décadence de l'empire, prenait alors l'éclat pour la puissance, et la magnificence pour la grandeur.

Tandis qu'on l'amusait par la pompe de ces jeux, on laissait Théodoric gouverner en maître l'Italie, et nommer un consul sans daigner demander le consentement de l'empereur.

Guerre avec le roi de Perse.

A cette époque le roi de Perse, qui se prétendait souverain de la Colchide, nommée alors Lazique, lui donna un roi appelé Damnazès; il mourut : Zathcus, son successeur, ayant embrassé le christianisme, voulut tenir sa couronne de l'empereur d'Orient. Cavade, irrité, résolut dès-lors de déclarer de nouveau la guerre à l'empire; il acheta, dans ce dessein, l'alliance d'un roi des Huns qui résidait près de Derbent; mais ayant découvert que ce prince recevait aussi des subsides de Justin, il l'invita à une conférence,

* An 521.

et se vengea de sa duplicité en l'assassinant.

Peu de tyrans surpassèrent Cavade en fourberies et en cruauté. La conformité qui existait entre les principes de Zoroastre et de Manès, avait déterminé un grand nombre des principaux satrapes et des officiers de l'armée à embrasser le manichéisme; le fils du roi les favorisait, et on les accusait de conspirer pour porter ce jeune prince au trône. Cavade, dissimulant son courroux, rassemble les états du royaume, et s'adressant aux manichéens : « Mon fils, leur » dit-il, a embrassé vos dogmes, je le sais et je » l'approuve; je respecte vos principes; je veux » que l'héritier du trône soit entouré par vous » et ne suive que vos maximes. Séparez-vous » des profanes, et approchez-vous de lui. » Les manichéens, surpris, obéissent avec joie; dès qu'ils sont réunis, la garde les entoure et les égorge.

Tous ces meurtres répandaient une terreur générale : le roi d'Ibérie, ne pouvant plus supporter le joug de ce monarque sanguinaire, implora la protection de Justin; dès que Cavade en fut informé, il fit entrer son armée en Ibérie, et cette invasion devint le signal de la guerre entre les Grecs et les Perses.

Premières armes de Bélisaire.

Ce fut alors que le grand Bélisaire commença le cours de sa vie héroïque; il conduisit les légions de Justin dans la Perse-Arménie, la dé-

vasta; mais ensuite, mal secondé par des troupes qu'il n'avait pas encore eu le temps de former, il se vit forcé à la retraite; et ce premier échec, en lui prouvant la nécessité de joindre la prudence à l'audace, ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa gloire. La fortune égare les plus grands hommes, et, pour les génies ardens, un léger revers est quelquefois plus utile qu'un grand succès.

Une autre armée de Justin fut complétement battue près de Nisibe, par la lâcheté de Licelaire qui la commandait. Bélisaire le remplaça, et, malgré le découragement répandu par cette défaite, il arrêta les progrès des Perses, et défendit contre eux Dara, avec autant d'habileté que de courage.

Les Arabes, détrompés des erreurs de l'idolâtrie, commençaient dès-lors à sentir le besoin d'un nouveau culte. Ils voulurent d'abord rétablir celui de Moïse. Le roi d'Abyssinie, Élishan, zélé sectateur de la foi chrétienne, partit d'Axum, traversa le golfe Arabique, défit les Arabes, tua leur prince Birnion, et plaça sur son trône un roi chrétien.

Abdication et mort d'Élishan, roi d'Abyssinie.

Après son départ, les Arabes se révoltèrent de nouveau; le roi d'Abyssinie les vainquit encore, et conclut une alliance avec Justin, qui lui envoya pour auxiliaires, non des troupes, mais des prêtres. Élishan, à son retour dans ses États,

plus jaloux des biens du ciel que de ceux de la terre, descendit du trône, envoya comme offrande sa couronne à Jérusalem, et, après avoir régné en conquérant, mourut en saint dans un monastère.

Ambassade et mort du pape Jean.

Théodoric, que son zèle pour l'arianisme n'avait point empêché de protéger en Italie les catholiques, souffrait avec impatience les persécutions que les ariens éprouvaient dans l'Orient; il envoya quatre sénateurs romains à Constantinople, chargés de reprocher cette injustice à l'empereur, et il contraignit le pape Jean à présider l'ambassade, en lui ordonnant d'employer tous ses soins pour faire renoncer Justin à ce système de rigueur.

Le sénat, le clergé, le peuple, l'empereur lui-même vinrent au devant du pape, à la porte de la ville, et se prosternèrent à ses pieds; il ne voulut entrer dans l'Église métropolitaine que sous la condition qu'il officierait en latin, et serait assis au-dessus du patriarche.

Le roi des Goths aurait dû prévoir qu'un pape ne pourrait pas plaider de bonne foi la cause des hérétiques; le pontife romain parla de manière à ne rien obtenir. Il revint à Rome, satisfait des refus de Justin, et comblé d'éloges par les catholiques; mais Théodoric, mécontent de sa conduite et sans respect pour sa dignité, le fit enfermer dans une prison où il mourut.

La vieillesse avait rendu le caractère du conquérant de l'Italie plus faible et plus irascible ; le héros disparaissait, le Barbare se montrait : jeune, il avait honoré le courage et la vertu ; vieux, il les craignit et les envoya au supplice.

Disgrâce de Boèce et de Symmaque.

Les deux plus illustres personnages de Rome, Boèce et Symmaque, comblés jusque-là de sa faveur, excitèrent sa jalousie ; et, dès qu'ils lui parurent redoutables, ils furent sacrifiés.

Portrait de Boèce.

Le sénateur Boèce, né dans la famille des Aniciens, croyait descendre de celle du fameux Manlius, qui avait chassé les Gaulois du Capitole ; le désir de soutenir ce nom glorieux l'éloigna des dissipations auxquelles s'abandonnaient exclusivement les Romains dégénérés.

Dans sa jeunesse, il se livra à l'étude avec ardeur ; sa vive curiosité le conduisit dans les écoles d'Athènes, et il y resta plusieurs années. Sa raison forte le garantit de la passion puérile des Grecs pour la magie et pour la mysticité ; il profita des leçons de Proclus, célèbre alors.

Son esprit, éclairé par la morale du christianisme, se fortifia par la logique d'Aristote, et s'enrichit de l'imagination vive de Platon ; lorsqu'il vint à Rome, le patricien Symmaque le prit pour gendre. Boèce défendit la foi catholique contre les hérésies d'Arius et d'Eutychès : studieux, actif, infatigable, il composa plusieurs traités sur la musique ancienne, sur la

mécanique d'Archimède, sur l'astronomie de Ptolomée, et sur la philosophie de Platon.

Sa fortune secourait les indigens, son courage protégeait l'innocence, et, si la flatterie seule put comparer son éloquence à celle de Démosthène et de Cicéron, l'opinion publique l'éleva justement au-dessus de tous les écrivains de son siècle.

Théodoric, comme tous les grands hommes, cherchait le mérite, honorait la vertu, récompensait le talent. Boèce obtint le consulat et la charge de maître des offices. Il vit même ses deux fils, jeunes encore, nommés ensemble consuls, paraître au Forum, au bruit des applaudissemens du sénat et des acclamations du peuple.

La faveur ne corrompit point son noble caractère. Citoyen dans une ville asservie, philosophe au milieu de la cour d'un conquérant, son courage résista à la tyrannie orgueilleuse des officiers barbares, qui, malgré les intentions du roi, pillaient les campagnes, opprimaient les paysans, ruinaient les provinces et traitaient les Romains en esclaves.

Son éloquence hardie éclaira le monarque trompé, et sauva Paulianus, qu'un ordre inhumain allait livrer aux bêtes féroces.

Lorsqu'il fallait combattre la délation, défendre la vertu, il ne connaissait ni crainte ni prudence.

Cette fierté romaine accrut sa renommée et fit tomber son crédit : la vérité est importune dans le palais des meilleurs rois ; elle arrache l'estime, mais blesse la vanité.

Théodoric commençait à craindre l'ombre de liberté qu'il avait rendue au sénat. On accusa le sénateur Albinus d'avoir formé une conspiration pour faire recouvrer à Rome son indépendance ; Boèce défendit son ami : « Prince, s'écria-t-il, » les sentimens de l'homme vertueux qu'on ac- » cuse sont ceux du sénat et les miens. Nous de- » vons partager sa peine, s'il est coupable ; et, » si nous sommes innocens, les lois doivent pro- » téger Albinus comme nous. »

Sa condamnation et sa mort.

Les délateurs, résolus de le perdre, contrefirent sa signature et celle d'Albinus ; ils l'apposèrent au bas d'un écrit adressé à l'empereur d'Orient pour implorer son secours contre l'oppression des Goths ; Théodoric irrité, sans vouloir écouter Boèce, le fit conduire en prison.

Le sénat, tremblant, traita sa fierté de rebellion, sa science de magie, et se déshonora en ordonnant sa mort et la confiscation de ses biens.

Boèce, sans se plaindre, montra son mépris pour ce vil sénat dont il avait voulu défendre la liberté, et ne s'en vengea que par ce peu de mots : « Personne après moi, dit-il, ne sera plus » coupable, dans Rome, du crime que vous me » reprochez. »

Loin de s'effrayer des approches de la mort, il composa dans sa prison un traité sur les consolations qu'on doit à la philosophie. Les ministres barbares de la vengeance du roi des Goths serrèrent sa tête avec une forte corde jusqu'au moment où ses yeux sortirent de leurs orbites : après avoir joui pendant quelque temps de ses douleurs qui ne pouvaient vaincre son courage, ils le tuèrent à coups de massue, et éteignirent ainsi la dernière lumière de l'Occident.

Mort de Symmaque.

Son beau-père, le patrice Symmaque, laissa éclater indiscrètement sa trop juste douleur. On crut qu'il voulait venger celui qu'il osait pleurer; il fut chargé de fers, traîné à Ravenne, et sacrifié aux soupçons du roi.

Mort de Théodoric.

Théodoric ne survécut pas long-temps à ses victimes, et, on doit le dire à sa propre gloire, après avoir brillé pendant trente ans sur la terre de cet éclat que donnent de grandes conquêtes, de grands talens et de grandes vertus, il descendit dans la tombe, troublé de craintes et accablé de remords. La frayeur et la honte, plus que l'âge, affaiblissaient son esprit. Un jour, comme on servait sur sa table un énorme poisson : « Éloignez ce fantôme, s'écria-t-il; je vois Symmaque furieux; son œil annonce la vengeance; il est prêt à me dévorer. »

Après trois jours d'agonie il mourut; ses dernières paroles exprimèrent son profond re-

pentir de la mort de Symmaque et de Boëce.

Ainsi tomba cet homme célèbre qui, sortant des forêts de la Pannonie, s'était rendu maître de Rome et de l'Occident, et avait étendu le pouvoir de ses armes depuis Syracuse jusqu'à Belgrade, et des bords du Danube aux rivages de l'Océan.

La fortune, qui lui avait si long-temps prodigué ses faveurs, lui accorda le bien le plus rare pour un roi, un ami véritable : Artémidor, Grec de naissance, se montra toujours plus attaché à l'homme qu'au prince; le roi, l'ayant perdu, fit de lui, en peu de mots, le plus noble éloge : « Artémidor, dit-il, servait le mérite, consolait le malheur et n'abusait jamais de son pouvoir. »

Régence d'Amalasonte.

Amalasonte, fille de Théodoric, hérita de ses États, de ses talens et de sa renommée; elle força par son courage et par sa vertu les Romains à chérir et les Barbares à respecter le joug d'une femme; et, pendant la longue enfance de son fils Athalaric, elle occupa glorieusement ce trône sur lequel tant d'illustres guerriers n'avaient pu se maintenir.

La mort de Théodoric rendit à l'empereur d'Orient l'espoir de renverser la puissance des Goths en Italie *; croyant même qu'il était inutile, pour faire tomber le trône d'une femme, de déployer les forces de l'Orient, il la fit attaquer

* An 526.

en Pannonie par les Lombards, avides d'argent et de gloire; mais ils furent repoussés par les troupes de la reine des Goths; Justin se vit forcé de reconnaître Athalaric roi d'Italie.

Athalaric est roi d'Italie.

Amalasonte, douée d'un esprit vif et pénétrant, d'un caractère ferme et modéré, possédait également la langue grecque et la langue latine, parlait bien et peu, se montrait à la fois économe et libérale; elle aimait la paix sans craindre la guerre, négociait avec sagesse, mais avec fierté, et s'attirait l'estime générale par sa fidélité inviolable dans ses promesses.

Le premier acte de son règne fut un acte d'expiation et de justice; elle rendit aux enfans de Boèce et de Symmaque leur héritage.

Cassiodore, dont l'envie avait été forcée de respecter sous trois règnes différens les talens et la vertu, fut son principal ministre.

Voulant élever son fils non en prince, mais en homme, elle l'envoya suivre ses études dans les écoles romaines.

Sa prudence détourna le danger dont la menaçait l'ambition d'Amalaric, roi d'Espagne et petit-fils de Théodoric; elle évita la guerre, en cédant à ce prince les villes qu'elle possédait dans la Gaule.

Le comte Riccimer, chargé de ses ordres, parut au milieu du sénat de Rome, et lui porta le serment, qu'elle avait prêté, de conserver aux

Romains, aux Dalmatiens et aux Goths tous leurs priviléges.

Tandis qu'elle employait ainsi l'adresse, le courage, la douceur pour affermir la puissance des Goths, le sort continuait à favoriser dans l'Orient l'élévation d'un prince destiné à détruire un jour cette puissance.

Justinien est nommé *Auguste.*

Justin penchait rapidement vers son déclin. Justinien, son neveu, patrice et général, ne portait encore que le titre de *nobilissime;* impatient d'arriver à l'empire, il s'était assuré par ses libéralités les suffrages du sénat. Les sénateurs supplièrent l'empereur de lui décerner le titre d'Auguste. L'amour de l'autorité est la dernière passion des vieillards; l'empereur octogénaire refusa de partager un pouvoir qui allait expirer.

Mort de Justin.

Mais l'année d'après, averti par la diminution de ses forces des approches de la mort, il convoqua dans son palais le sénat, associa Justinien à l'empire, le nomma Auguste ainsi que sa femme Théodora, les fit couronner par le patriarche Épiphane, et mourut peu de mois après *.

Il avait régné neuf ans. Vieux lorsqu'il parvint au trône, il porta sans gloire la couronne dont ses exploits l'avaient fait juger digne dans la vigueur de sa jeunesse.

* An 527.

CHAPITRE IV.

JUSTINIEN.

(An 527.)

Portrait de Justinien. — Son gouvernement. — Portrait de l'impératrice Théodora. — Mort de son fils. — Premiers succès de Justinien. — Destruction et reconstruction d'Antioche. — Profession de foi de Justinien. — Mutilation de deux évêques. — Pénitence de Théodora et de cinq cents femmes. — Révolte des Abages contre leur roi. — Guerre avec Cavade, roi de Perse. — Succès de Bélisaire. — Paix avec Cavade. — Invasion de Barbares. — Origine des Esclavons. — Nouvelle guerre avec Cavade. — Bataille de Callinique. — Résistance courageuse de Bélisaire. — Usage persan à la guerre. — Mort de Cavade. — Avénement de Cosroès au trône de Perse. — Paix entre Justinien et Cosroès. — Querelles du cirque. — Révolte du peuple pour la faction verte. — Fermeté de Théodora. — Tumulte excité par Hippace et Pompée. — Massacre dans le cirque. — Mort d'Hippace et de Pompée. — Projet de la conquête de l'Afrique par Justinien. — Révolution en Afrique. — Usurpation de Gélimer. — Hésitation de Justinien pour son entreprise. — Préparatifs de guerre contre les Vandales. — Départ de Bélisaire. — Invention des signaux attribuée à Bélisaire. — Campement de l'armée. — Marche de Gélimer. — Exploits de Jean, général romain. — Première attaque. — Échec des Massagètes. — Victoire de Bélisaire sur Gélimer. — Son entrée dans Carthage. — Nouveaux préparatifs de Gélimer. — Sa défaite et sa fuite. — Mort de Jean par la maladresse d'un soldat. — Lettre de Pharas à Gélimer. — Singulière demande de Gélimer à Pharas. — Sa capitulation et sa captivité. — Entrée triomphale de Bélisaire dans Constantinople. — Projets de Justinien. — Rédaction des Codes par Trébonien. — Le Digeste et les Pandectes. — Les Institutes de Justinien. — Les Novelles. — Événe-

mens en Italie. — Régence d'Amalasonte. — Inconduite de son fils Athalaric. — Conspiration contre Amalasonte. — Mort d'Athalaric. — Élévation de Théodat. — Ses crimes. — Mort d'Amalasonte. — Conquête de la Sicile par Bélisaire. — Révolte en Afrique. — Victoire de Salomon sur les Maures. — Conspiration contre lui. — Sa fuite à Syracuse. — Stozas est élu général. — Arrivée de Bélisaire à Carthage. — Sa victoire sur les Maures. — Son retour en Sicile. — Défection dans l'armée impériale. — Défaite et fuite de Stozas. — Gouvernement de Salomon en Afrique. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Défaite des Maures. — Conduite de Théodat. — Marche de Bélisaire en Italie. — — Prise de Naples. — Lâcheté de Théodat. — Élévation de Vitigès. — Mort de Théodat. — Arrivée de Bélisaire à Rome. — Marche de Vitigès sur Rome. — Danger et défense courageuse de Bélisaire. — Siége de Rome. — Arrivée d'un renfort. — Propositions de Vitigès. — Suspension d'armes. — Levée du siége. — Mort du pape Silvère. — Invasion et victoire des Bulgares. — Arrivée de Narsès à Ravenne. — Cause de mésintelligence entre Narsès et Bélisaire. — Prise de Milan par les Barbares. — Invasion et retraite de Théodebert. — Siége de Ravenne par Bélisaire. — Son entrée triomphante dans Ravenne. — Son entrée triomphale dans Constantinople. — Disgrâce et exil de Jean de Cappadoce. — Sa mort. — Invasion de Cosroès. — Son entrée dans Antioche. — Ambassade de Justinien à Cosroès. — Bélisaire est nommé général de l'Orient. — Ses succès en Perse. — Retour de Cosroès. — Retraite et disgrâce de Bélisaire. — Sa réintégration et son départ. — Ambassade de Cosroès à Bélisaire. — Artifice de Bélisaire. — Paix entre Bélisaire et Cosroès. — Travaux de Justinien. — Révolte et mort d'Ildibad. — Baduella, surnommé Totila, est roi des Goths. — Sa conquête de l'Italie. — Maladie de Justinien. — Disgrâce et réhabilitation de Bélisaire. — Son départ et sa marche contre Totila. — Prise de Rome par Totila. — Son départ de Rome. — Rentrée de Bélisaire dans Rome. — Retour de Totila. — Mort de l'impératrice Théodora. — Retraite volontaire de Bélisaire. — Préparatifs hostiles et mort de Théodebert. — Prise de Rome par Totila. — Son départ pour la Sicile. — Narsès est nommé général. — Son portrait. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Narsès et Totila. — Défaite, fuite et mort de Totila. — Téia est roi des Goths.

— Prise de Rome par Narsès. — Bataille entre Narsès et Téia. — Mort courageuse de Téia. — Paix entre Narsès et les Goths. — Rupture de cette paix. — Siége, blocus et capitulation de Cumes. — Victoire de Narsès sur les Allemands. — Soumission des Goths. — Destruction de leur empire. — Exarchat de Narsès et de Longin. — Écrits religieux de Justinien. — Disgrâce et mort du pape Vigile. — Révolution en Espagne. — Apparition des Turcs. — Invasion d'Arabes et de Huns. — Alarmes de Justinien. — Armement de Bélisaire. — Sa victoire sur les Barbares. — Son triomphe et sa disgrâce. — Découverte du ver à soie. — Conspiration contre Justinien. — Captivité de Bélisaire. — Sa mendicité et sa cécité (*fable*). — Mort de Bélisaire. — Mort de Justinien.

Portrait de Justinien.

Le nouveau maître de l'Orient, né sous le chaume, élevé dans les camps, parvenu au rang des Césars par l'assassinat de Vitallien, prodigue pour ses plaisirs, minutieux dans ses occupations, comparé pour ses amusemens puérils à Domitien, subjugué par une courtisane qu'il avait épousée, devait inspirer plus de crainte que d'espoir au peuple : cependant sa vie fut glorieuse, son nom célèbre ; et, sous son règne, l'empire relevé parut reprendre une nouvelle vie et de nouvelles forces.

Justinien ambitionnait tous les genres de gloire. Les leçons d'un Grec, nommé Théophile, avaient éclairé son esprit ; il était dans la maturité de l'âge, lorsqu'il monta sur le trône : on vantait son savoir en jurisprudence, son éloquence au sénat ; il montrait une vive passion pour l'architecture et pour la musique ;

les Grecs chantent encore dans leurs temples une de ses hymnes.

L'étude de la théologie, à laquelle, suivant l'esprit du siècle, il se livra trop ardemment, lui coûta un temps précieux, et lui fit commettre de graves erreurs. Le mélange de défauts et de qualités qui formaient le caractère de ce prince, le rend difficile à juger. Les jurisconsultes lui ont prodigué leurs éloges, les auteurs ecclésiastiques leurs injures. Procope, avocat, secrétaire de Bélisaire et historien, l'a flatté et déchiré tour à tour; son opinion changeait avec son intérêt. Dans un de ses ouvrages il peint cet empereur sous les traits d'un ange; dans un autre il le représente sous ceux d'un démon : sa vie entière prouve qu'il ne mérita ni ces louanges exagérées ni cette censure amère.

Son gouvernement.

Justinien, avec une ambition sans bornes, avait un esprit médiocre, un caractère faible; naturellement doux, les caprices de Théodora, qui le dominait, le firent paraître quelquefois cruel. Le désir des succès l'éclairant dans ses choix, il eut d'habiles généraux. La jalousie le rendit ingrat pour eux. Jamais prince n'éleva autant de monumens; peu d'empereurs firent autant de conquêtes; ses lois ont illustré sa mémoire et régissent encore le monde; mais sa gloire ne fut que d'emprunt : celle du législateur n'appartient qu'au savant jurisconsulte

Trébonien; celle du conquérant fut entièrement due au talent de Germain, au génie de Bélisaire et à celui de Narsès; si sa volonté leur donna l'impulsion, sa faiblesse entrava souvent leur marche; sa prodigalité dissipa l'immense trésor que lui avait laissé son prédécesseur; ses ministres, avides et corrompus, accablèrent les peuples d'impôts; il porta très loin ses armes, mais il épuisa ses forces et perdit par ses fautes l'Occident, que ses généraux avaient conquis. Ses nombreux monumens écrasèrent l'empire plus qu'ils ne l'embellirent. Enfin il dut sa grandeur à sa fortune, son élévation à un crime, ses succès à quelques grands capitaines, ses revers et ses malheurs à lui seul; et son nom ne brillerait pas avec tant d'éclat aujourd'hui, si Trébonien ne l'avait placé à la tête d'un code immortel.

Portrait de l'impératrice Théodora.

Théodora gouvernait l'empereur et l'empire. Dans sa jeunesse, ses charmes et ses vices commencèrent sa fortune; elle surpassait les autres courtisanes en libertinage comme en beauté : comédienne, pantomime, elle excitait, par la vivacité de son jeu, par ses gestes et ses attitudes bouffonnes, un vif enthousiasme; le peuple, qui lui prodiguait alors ses applaudissemens sur le théâtre, était loin de prévoir qu'un jour, assise sur le trône, elle exigerait de lui d'autres hommages.

Théodora était spirituelle; un gouverneur d'Afrique en devint passionnément épris et l'emmena avec lui dans sa province; elle en eut un fils. Un nouveau caprice ou un secret pressentiment la décidèrent à revenir dans la capitale : là, jouant un autre rôle, elle affecta la dévotion, vécut dans la retraite, se livra à l'étude, ne reçut que des savans, des magistrats, des hommes d'État, attira chez elle Justinien, et le captiva tellement qu'il résolut de l'épouser.

Justin refusait d'y consentir. Les lois de Constantin et de Marcien interdisaient aux sénateurs et aux citoyens tout mariage avec une comédienne. Justinien, entraîné par sa passion, surmonta ces obstacles, arracha le consentement de l'empereur, obtint la révocation des lois qui empêchaient cette union, et fit célébrer son mariage. Sa mère, Vigilantia, en mourut de honte et de douleur.

Lorsque Théodora fut parvenue au pouvoir suprême, sous le manteau de la dévotion dont elle se couvrait, on vit percer cet orgueil hautain, si commun et si odieux quand il rappelle une basse origine : cependant, toujours comédienne sur le trône, elle joua le rôle d'une princesse charitable et généreuse; elle prodigua aux courtisans ses bienfaits, aux pauvres ses aumônes, bâtit des églises, fonda des couvens; mais en même temps, implacable dans

ses vengeances, elle persécuta les prêtres qui ne se soumettaient pas à sa volonté, et les grands qui dédaignaient sa protection.

Entourée d'anciennes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macédonia, on eût dit que le palais des Césars était devenu un lieu de prostitution. Ses sœurs, qui avaient livré comme elle leurs charmes au public, firent de riches mariages; des hommes puissans se virent forcés de les épouser, et d'acheter la conservation de leurs dignités par la perte de leur honneur.

Tout ce qui résistait à l'impératrice était brisé. Elle envoyait aux cachots, en exil, à la mort, des sénateurs, des généraux, des gouverneurs de province, des évêques; les deux prisons particulières où elle jetait ses victimes, étaient appelées par le peuple le Labyrinthe et le Tartare.

Mort de son fils.

Son fils, apprenant en Afrique son élévation imprévue, accourt précipitamment à Constantinople sans ordre, voit sa mère un moment et disparaît pour toujours; un crime la délivra ainsi de ce témoin importun, qui aurait rappelé continuellement à l'empereur la première condition et les anciennes amours de sa femme.

La passion de Justinien pour elle fermait pourtant ses yeux à tel point qu'il se glorifiait de son asservissement, et témoignait le plus grand respect à cet objet du mépris général : il

força les grands et le peuple de jurer d'obéir à l'impératrice comme à lui.

Mais on ne parvient pas de si loin à tant de fortune, d'éclat et de puissance, sans être doué de quelques grandes qualités. Cette princesse joignait à un esprit étendu, fin, élevé, une étonnante instruction et un grand courage : aussi l'empereur, à la tête d'une de ses Novelles, déclare qu'il a consulté la très respectable épouse que Dieu lui a donnée; et, comme si l'ombre altière de cette princesse continuait à dominer les esprits, on a vu récemment encore des jurisconsultes vouloir que, par respect pour le Code et le Digeste, on honorât la mémoire de Théodora.

Il est certain que cette femme, sur le trône, aima la gloire avec autant d'ardeur qu'elle avait aimé le plaisir : elle soutint par sa fermeté la faiblesse de son époux, l'excita aux grandes entreprises, lui conseilla souvent d'heureux choix, et fut homme pour lui.

Premiers succès de Justinien.

Le commencement du règne de Justinien fut marqué par des succès. Sittas, un de ses généraux, défit et soumit les Zânes, habitans du mont Taurus. Les vaincus, traités avec douceur, devinrent des chrétiens soumis et fidèles. Sittas reçut ordre de l'empereur d'épouser Concetta, sœur de Théodora, autrefois courtisane comme elle; son obéissance lui valut le duché d'Arménie.

Un autre général, nommé Pierre, remporta une victoire sur l'armée du roi de Perse. La tyrannie de Cavade excitait des troubles dans son royaume : plusieurs grands de ce pays implorèrent la protection de Justinien.

Boacéa, reine des Huns Sabires, alliée de l'empire, à la tête de cent mille hommes, battit une autre tribu de Huns, commandée par deux rois amis de Cavade; la nouvelle amazone tua l'un de ces princes, s'empara de l'autre, et l'envoya à Justinien, qui, le regardant apparemment plutôt comme un chef de brigands que comme un roi, le fit pendre.

Ce supplice inspira plus de peur que d'indignation : Gordas, roi des Huns de la Taurique, conclut un traité d'alliance avec Justinien, embrassa le christianisme, et, ne pouvant convertir ses sujets, fut détrôné par eux. L'empereur le vengea, chassa les Huns de la Taurique, et s'en empara.

Les Esclavons passèrent en grand nombre le Danube; Justinien leur opposa son neveu Germain, général habile, fier, et qui ne craignait ni les Barbares ni Théodora.

Il brava la haine de cette princesse, la força de l'estimer, tailla en pièces les Esclavons, et les poursuivit au-delà du Danube.

Destruction et reconstruction d'Antioche.

La nature se montrait alors plus contraire à l'empereur que la fortune : un affreux tremble-

ment de terre détruisit Antioche *; cinq mille personnes y furent écrasées; il en périt sept mille tant à Laodicée qu'à Séleucie. Antioche fut rebâtie, et prit le nom de Théopolis.

Profession de foi de Justinien.

L'empereur, zélé pour le culte catholique, envoya sa profession de foi au pape; il publia des lois sévères contre les hérétiques : depuis Théodose, l'esprit de secte et de parti remplaça trop souvent celui de charité.

Les évêques obtinrent le droit impolitique de surveiller les tribunaux. Une loi accorda à l'Église cent ans pour la prescription de ses droits.

Une autre éloigna de l'épiscopat les prêtres mariés qui avaient des enfans.

Un édit prescrivait les formes à suivre pour l'élection des évêques. Les jeux de hasard furent défendus, non comme cause de crimes, mais comme source de blasphêmes.

Mutilation de deux évêques.

Deux évêques, ceux de Rhodes et de Diospolis, accusés du crime qui attira sur Sodome et Gomorrhe la colère du ciel, reçurent un châtiment peut-être aussi scandaleux que leurs débauches; ils furent mutilés et livrés en spectacle au peuple de Constantinople. Un héraut marchait devant eux en criant : « Apprenez, évê» ques, à ne pas souiller la sainteté de votre » caractère! »

Pénitence de Théodora et de cinq cents femmes.

Dans un temps où l'on déployait cette ri-

* An 528.

gueur contre le vice, Théodora comprit sans doute qu'elle devait elle-même à l'opinion générale quelque expiation. Elle changea un de ses palais en maison de pénitence.

Cinq cents femmes débauchées y devinrent religieuses, pleurant au pied des autels les mêmes égaremens qui avaient ouvert le chemin de la fortune et du trône à l'impératrice.

Une loi, dictée par le véritable esprit du christianisme, défendit à la jalousie qui s'entourait d'eunuques de dégrader ainsi l'humanité par une honteuse mutilation.

Révolte des Abages contre leur roi.

Le Caucase fut, à cette époque, le théâtre d'une révolution instructive pour les despotes. Le roi des Abages, détruisant la liberté de son peuple, s'était emparé du pouvoir absolu; il opprimait ses sujets, mutilait et vendait ceux qui excitaient sa défiance : poussés à l'indépendance, et même au crime, par l'excès du malheur et de la servitude, ils se révoltèrent, forcèrent le palais du roi, le tuèrent et embrassèrent le christianisme; un envoyé de Justinien avait accueilli leurs plaintes et encouragé leur révolte.

L'empereur n'aurait mérité que des éloges, s'il s'était borné à protéger l'Église; mais son zèle se changea en fanatisme : il ferma par un édit les écoles d'Athènes, asile, à la vérité, du paganisme, mais dernier refuge des sciences.

La persécution des idolâtres et des hérétiques produisit des conversions apparentes et de nombreuses émigrations.

Guerre avec Cavade, roi de Perse.

L'empereur, qui méditait déjà la conquête de l'Occident, aurait voulu, pour parvenir à relever les débris de l'empire romain, se délivrer, par une paix solide, de la crainte des Perses. Il envoya un ambassadeur à Cavade; l'orgueilleux roi de Perse reçut ses présens, mais rejeta ses propositions. Dans ses lettres à Justinien, il ne lui donnait, dans son style oriental, que le titre de fils de la lune, prenant pour lui-même celui de fils du soleil. « Vous m'avez refusé, di» sait-il, des secours contre les Huns; vous » m'avez enlevé des alliés, des tributaires; » mes ennemis se sont toujours vus encouragés » par vous : vous vous dites chrétien; n'oubliez » donc pas que votre loi vous défend d'amasser » tant d'or et de verser tant de sang. Si vous » ne satisfaites à ma juste plainte, ma ven» geance ne vous laissera de trève que jusqu'au » printemps. »

Succès de Bélisaire.

La négociation étant ainsi rompue, Bélisaire, général des troupes grecques, vint camper aux portes de Dara. Dès sa jeunesse, son habileté, son courage, avaient fait pressentir ses grandes destinées; il inspirait la confiance à ses inférieurs, et le respect à ses égaux. Ses talens auraient pu toutefois, dans une cour corrompue,

languir à jamais oubliés : une faiblesse honteuse lui ouvrit les portes de la fortune ; il épousa la fille d'un cocher. Sa femme Antonina était l'amie de Théodora, et la faveur de l'impératrice, dictant le choix de Justinien, donna un grand homme à l'empire.

Antonina, déréglée dans ses mœurs, infidèle en amour, constante en amitié, habile en intrigues, souilla la couche de son mari, se montra passionnée pour sa gloire, et, l'accompagnant sur ses flottes, dans ses camps, au milieu des combats, partagea toujours ses travaux, ses fatigues et ses périls.

Pérose, à la tête de quarante mille Perses, marchait contre les Grecs. Les forces de Bélisaire ne s'élevaient qu'à vingt-cinq mille hommes, mal disciplinés et découragés par le souvenir de leurs nombreux revers. On ne pouvait compter que sur la bravoure des auxiliaires, Hérules et Huns; mais leur fidélité était plus douteuse que leur vaillance.

Bélisaire, craignant de se compromettre avec de telles troupes, s'était retranché; les ennemis vinrent insulter les impériaux jusqu'au pied des remparts. Un cavalier perse, courant avec fierté sur le front du camp, défiait hautement les plus braves à se mesurer contre lui : aucun guerrier n'osait répondre à cet appel; enfin, indigné de cette stupeur générale, un simple baigneur,

nommé André, s'arme, sort du camp, combat le Persan, le renverse, lui coupe la tête, et fait tomber sous ses coups un autre officier qui voulait venger le vaincu.

Ce succès, comme un heureux présage, ranime le courage et la confiance parmi les troupes de Bélisaire. Cependant celui-ci, avant de tenter le sort des armes, essaya encore de négocier. L'orgueil des Perses rendit toutes les conférences inutiles : Bélisaire les rompit, en confiant au Dieu des chrétiens la décision de cette querelle. Pérose dit que le soleil, sa divinité, éclairerait sa victoire, et l'introduirait dans Dara; il ordonna même insolemment au gouverneur de lui préparer une fête digne de son triomphe.

Des deux côtés on se prépare au combat : Bélisaire dit à ses soldats : « Compagnons, dissipez » vos alarmes! Votre ennemi est loin d'être » aussi redoutable que vous le croyez; un obs» cur domestique vient, sous vos yeux, de ter» rasser les deux plus braves des Perses. Vous ne » manquez ni de force ni de courage, mais de » discipline : apprenez à obéir, et vous com» manderez à la victoire. Approchez hardiment » de vos ennemis, et comptez pour rien leur » nombre; vous verrez dans leurs lignes peu de » vrais soldats, et une foule de paysans mal ar» més, plus propres au pillage qu'au combat.

» Ils fuient les braves, et ne savent que dé-
» pouiller des morts.

» Marchez; souvenez-vous de vos pères, com-
» battez en Romains, et l'orgueil des Perses
» s'abaissera devant vos armes. »

Le signal donné, la bataille commença : tant qu'on se borna à se lancer des flèches, les Perses, plus adroits, eurent l'avantage; mais, lorsque les carquois furent épuisés, et que, le glaive à la main, les deux armées se joignirent et se choquèrent, la fortune parut plus égale.

Le combat fut long et terrible. Cependant, par l'ordre de Bélisaire, les Huns et les Hérules, ayant tourné l'ennemi, jetèrent le désordre dans ses rangs. Pérose fit alors avancer l'élite de ses troupes, les Immortels; Sunica, à la tête des Huns, charge cette réserve, l'enfonce, tue son chef et enlève son enseigne : alors de toutes parts les Perses prirent la fuite, et l'on en fit un grand carnage.

Paix avec Cavade.

Cavade éprouva encore un échec en Arménie; on lui offrit de nouveau la paix; il répondit que, forcé par sa position à entretenir, au grand préjudice de ses peuples, deux fortes armées, l'une contre les Barbares du Nord, l'autre contre les Romains, il ne voudrait traiter que si l'empire s'unissait à lui pour défendre les Portes Caspiennes. Justinien y consentit, et s'engagea même à démolir les fortifications de Dara.

Invasion de Barbares.

La paix fut ainsi rétablie pour quelques années dans l'Orient; mais l'empire avait toujours d'autres ennemis à combattre : les Barbares, comme les têtes de l'hydre, semblaient renaître de leur sang.

Les Bulgares envahirent la Thrace, les Esclavons l'Illyrie; ils furent d'abord repoussés par un de leurs compatriotes, Mondon, général habile, qui était entré au service de Justinien. Après lui, Chilbudius, chargé de la défense du Danube, contint deux ans les Barbares; mais la troisième année, n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il passa le fleuve, s'enfonça témérairement dans un pays montagneux, et se laissa tromper par la fuite simulée des Esclavons; ils l'enveloppèrent, détruisirent son armée et le tuèrent.

Origine des Esclavons.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine des Esclavons, peuple fameux, dont les armes et le langage s'étendirent de la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et des bords de la mer Glaciale jusqu'aux rives du Danube : ce qui paraît le plus probable, c'est que, sortis des forêts de la Scandinavie, ils habitèrent d'abord les vastes contrées situées entre la Finlande et le fleuve Oby.

Les Vénètes, les Goths, les Esclavons n'étaient qu'un même peuple sous des noms différens; dans leur langue, *slava* signifie *gloire*, et

probablement cette nation belliqueuse dut le nom de Slaves à ses exploits.

On les confondit souvent avec les Bulgares et les Abares. Ils reconnaissaient un Dieu, maître de l'univers, et rendaient aussi des hommages aux divinités des montagnes, des fleuves et des bois.

En général ils étaient bien proportionnés : leur taille était haute, leur force prodigieuse, leur chevelure rousse; vaillans, sobres, ils méprisaient l'agriculture et les arts, combattaient à demi nus et se servaient de flèches empoisonnées.

Leurs mœurs étaient hospitalières, leur gouvernement démocratique : on ne reconnaissait chez ce peuple d'autre droit à l'autorité que l'âge, l'expérience et la bravoure.

Nouvelle guerre avec Cavade.

L'empereur ne put pas long-temps réunir toutes ses forces contr'eux; l'éternel ennemi des Romains, le roi de Perse, avait changé de conseil, de général, et recommencé la guerre. Ayant destitué Pérose, il lui donna pour successeurs Azaréthès, homme d'un génie entreprenant, et Alamondar, prince des Sarrasins; celui-ci dévasta plusieurs provinces romaines, et, chargé de butin, se retira dans les déserts, dès qu'il vit les troupes régulières s'avancer contre lui.

Il avait conseillé à Cavade de faire une guerre

d'invasion, et de marcher droit sur Antioche : on suivit son conseil. Azaréthès, à la tête d'une armée, traversa l'Euphrate *. Bélisaire s'avança contre lui, et le rencontra près de Chalcis; Sunica, qui commandait les auxiliaires, attaqua sans ordre, mais avec succès.

Bélisaire, fondant ses espérances de gloire sur le rétablissement de la discipline, voulut le destituer, mais ne fut point soutenu.

Les Perses, effrayés d'un premier échec, se retiraient, poursuivis par le général romain, qui avait résolu de les chasser sans se compromettre : l'impatience des soldats indisciplinés éclata en murmures; ils traitaient sa prudence de timidité, et demandaient à grands cris le combat : « Amis, leur dit-il, laissez-moi épar-
» gner votre sang; les ennemis sont en fuite;
» que voulez-vous de plus? Une bataille pour-
» rait rendre douteux votre triomphe, qui au-
» jourd'hui est certain : vous êtes épuisés par
» une longue marche, par de dures privations :
» craignez de forcer les Perses à s'arrêter dans
» leur retraite, et ne leur donnez pas le cou-
» rage du désespoir. »

Il allait poursuivre, on l'interrompt par des injures; voyant alors qu'ils ne sont plus en état d'entendre le langage de la raison, et voulant au moins diriger des passions qu'il ne peut ar-

* An 531.

rêter, il commande ce que l'armée veut, et, donnant le signal désiré : « Mon intention, dit- » il, était d'éprouver votre courage; je suis » content de vous, vous le serez de moi, pourvu » que je voie autant d'ardeur dans vos actions » que dans vos paroles. »

Bataille de Callinique.

La bataille eut lieu près de Callinique. On combattit de part et d'autre avec acharnement, la mêlée fut longue et terrible; la nuit laissa la victoire indécise; mais le lendemain, les Immortels ayant chargé l'aile droite des Romains avec impétuosité, le roi des Arabes-Homérites, allié de Justinien, prit l'épouvante et la fuite.

Les Isaures et les Lyconiens, entraînés par cet exemple, tournent le dos, et, rencontrant la mort qu'ils voulaient éviter, se noient dans l'Euphrate.

La cavalerie romaine est enveloppée par les Perses; une partie fuit, l'autre meurt.

Bélisaire et son lieutenant Pierre gardent seuls, dans ce désastre, un courage inébranlable.

Résistance courageuse de Bélisaire.

Le général romain, à la tête d'un corps d'infanterie, faible par le nombre, fort par son intrépidité, se retire en bon ordre, faisant face et combattant de tous côtés, jusqu'au moment où l'Euphrate l'arrête; acculé sur la rive du fleuve, il résiste, comme une forteresse, à toute l'armée

ennemie qui lui donne vingt assauts, et vingt fois est repoussée.

Le champ de bataille était couvert de morts; le général de la cavalerie des Perses avait été pris par Sunica; la lassitude et la nuit séparent les combattans : au point du jour les Perses, désespérant d'entamer les Romains, retournent dans leur camp; Bélisaire les poursuit et en tue un grand nombre : des deux côtés on convint que l'armée romaine avait été vaincue, mais que Bélisaire était resté vainqueur.

Azaréthès, exagérant son triomphe, espérait en recevoir le prix; une disgrâce fut sa récompense.

Usage persan à la guerre.

Suivant un ancien usage, à l'ouverture d'une campagne, l'armée des Perses défilait devant le roi : chaque soldat, portant deux javelots, en déposait un au pied du trône; ils étaient soigneusement gardés et comptés. Après la guerre, les soldats défilaient de nouveau devant le monarque, et jetaient devant lui le javelot qui leur restait : par ce moyen on calculait, avec assez de précision, le nombre d'hommes qui avaient été pris ou tués.

Le roi demanda dédaigneusement au général victorieux de quelle ville il s'était rendu maître, et quelle province il avait conquise. « J'ai fait » plus que des conquêtes, répondit Azaréthès, » j'ai vaincu Bélisaire. » « Ah ! reprit le mo-

» narque en lui montrant les javelots, c'est
» trop acheter un succès douteux que de le
» payer par la destruction de la moitié de mon
» armée. »

Mort de Cavade.

En vain Cavade, redoublant d'efforts, défendit à ses généraux de rentrer en Perse avant de s'être emparés de la ville de Martyropolis; il échoua dans cette entreprise. Les lieutenans de Bélisaire enlevèrent à l'ennemi plusieurs forteresses; et ce roi, dont l'orgueil était porté jusqu'à la passion, mourut du chagrin que lui causait le peu de succès de ses armes.

Avénement de Cosroès au trône de Perse.

Les grands, rassemblés, élurent pour roi Causès, son fils aîné; mais l'un de ses ministres, Mébodès, ayant lu alors un écrit de Cavade qui désignait Cosroès pour son successeur, l'habitude de la crainte fit respecter encore l'autorité de l'ombre royale, et d'une voix unanime on proclama Cosroès.

Ce prince célèbre fut l'Alexandre de l'Orient: les Perses l'appelèrent Anouschirvan, *âme généreuse;* dans leur enthousiasme, ils le plaçaient au-dessus de Cyrus.

Les Perses admirèrent le génie de ce conquérant; mais leur haine l'accusa de tous les vices dont on charge les tyrans les plus odieux.

Ce nouveau roi protégeait, dit-on, les lettres; il avait fait traduire les œuvres de Platon et d'Aristote. Sur le bruit de sa renommée, les

philosophes païens, que Justinien persécutait, vinrent chercher un asile dans ses États : mais bientôt, détrompés par le despotisme oriental, et regrettant les formes plus douces de l'administration romaine, ils revinrent dans la Grèce et y furent protégés par l'influence de Cosroès; car ce prince recommandait aux autres les vertus qu'il n'avait pas.

Paix entre Justinien et Cosroès.

Justinien lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix ; le roi de Perse exigea d'abord des conditions trop dures, onze mille livres d'or, et la cession de plusieurs villes : enfin le traité fut conclu ; on se rendit de part et d'autre les places et les prisonniers *.

Querelles du cirque.

Les querelles sanglantes du cirque continuaient à troubler la tranquillité de Constantinople ; et la cour, en y prenant part, augmentait leur animosité.

Théodora protégeait la faction verte ; l'empereur s'était déclaré pour la faction bleue. Le peuple, opprimé par l'excès des impôts, avait conçu une haine violente contre les ministres de l'empereur, et principalement contre Jean de Cappadoce, son favori, qui vendait la justice, et se rendait également méprisable par son avarice et par ses débauches.

Révolte du peuple pour la faction verte.

Quand les peuples sont mécontens, le plus léger prétexte les porte à la révolte, la moindre

* An 533.

étincelle fait explosion : on avait exercé quelques rigueurs contre plusieurs partisans de la faction verte : le peuple entier se soulève pour elle, s'arme et taille en pièces la garde impériale qui s'oppose à ses excès; pendant trois jours les maisons sont livrées aux flammes et au pillage, les rues sont inondées de sang, et la capitale ressemble à une ville prise d'assaut.

Les séditieux demandent à grands cris la tête du favori; quelques-uns proclament Auguste un soldat nommé Probus; on assiége le palais. Bélisaire, à la tête d'une troupe de braves, en défend les portes, renverse les plus mutins, et, par des prodiges de courage, effraie et écarte les assaillans.

Fermeté de Théodora.

Cependant leur nombre croissait toujours: le faible Justinien voulait fuir, il allait perdre son honneur et son trône : la fermeté d'une femme lui conserva le sceptre et la vie. « Prince, lui » dit Théodora, on blâme injustement la har» diesse des femmes qui se mêlent des affaires » publiques; vous me le prouvez et je le sens. » Vainement on objecte qu'il ne faut rien déci» der légèrement dans les circonstances criti» ques : c'est dans l'extrême péril que la témé» rité est prudence.

» La crainte conseille la fuite; elle produit » non la sûreté, mais la honte. La mort n'est » qu'un accident, tout homme y est sujet; mais

» lorsqu'on est assis sur le trône, l'exil devient
» un affront insupportable.

» Rien ne saurait me déterminer à quitter
» la pourpre, et à vivre un seul jour dépouillée
» des noms d'Augusta et d'impératrice, dont
» vous m'avez honorée.

» Si la vie est le seul bien dont la conserva-
» tion vous touche, vous pouvez, je le sais, la
» sauver : la mer baigne les murs de ce palais;
» vos vaisseaux vous attendent; il vous est fa-
» cile d'y transporter vos trésors; la Propontide
» vous ouvre un asile. Mais craignez que le
» drame d'une existence si lâchement prolongée
» ne vous offre pour dénouement, au lieu de
» repos et de plaisirs, qu'une mort aussi cruelle
» que honteuse.

» Pour moi, je tiens à cette vieille maxime :
» qu'il est honorable de mourir, pourvu que la
» postérité salue avec respect le nom d'empe-
» reur gravé sur notre tombe. »

L'empereur, cédant à l'autorité de sa femme, se décida à rester dans son palais, par faiblesse plus que par courage.

Tumulte excité par Hippace et Pompée.

Deux jeunes princes, Hippace et Pompée, neveux comme lui de Justin, excitaient sa défiance; il les éloigna de sa personne : le peuple les entoure, les mène au cirque, et proclame Hippace empereur.

On avait répandu la nouvelle de la fuite de

Justinien; le sénat tremblant joint ses suffrages à ceux de la multitude; Justinien, informé de cet événement, sort à la tête de la garde, en suppliant plutôt qu'en maître. Tenant dans sa main l'Évangile, il s'avance au milieu du peuple étonné : « Citoyens, dit-il, rentrez dans le » devoir; je jure sur ce livre saint de vous par- » donner; la justice me le commande, car je » suis ici le vrai, le seul coupable : mes péchés » ont égaré mon âme, et je suis devenu sourd » à vos plaintes. »

A ces mots, de violens murmures éclatent; ce mélange de peur et de dévotion excite l'indignation et le mépris.

D'un autre côté Hippace, non moins timide, s'efforçait de persuader à l'empereur que, couronné malgré lui, il n'avait rassemblé le peuple dans le cirque que pour le lui livrer. La fermentation des esprits interrompit ce combat de lâcheté.

Justinien se retira avec honte dans son palais. On crut de nouveau qu'il avait pris la fuite. Cette erreur ranima l'espérance d'Hippace : ses partisans s'emparèrent de l'arsenal et le pillèrent.

Massacre dans le cirque.

Tandis qu'ils perdaient, dans ces désordres, un temps précieux, le chambellan Narsès, à force d'or, gagna une partie du peuple; bientôt on se battit aux cris opposés de *vivent Jus-*

tinien et Théodora! et de *vivent Hippace et Pompée!* Bélisaire, Mondon et Narsès rassemblent des soldats fidèles, profitent habilement de cette confusion, chargent vivement le peuple, et le poussent dans le cirque, dont les portes, trop étroites, s'opposaient à la fuite d'une foule épouvantée; trente mille hommes périrent sur cette funeste arène. Hippace et Pompée, chargés de fers, voulurent vainement se justifier, leur faiblesse déshonora leur vie sans la prolonger; on les jeta dans une prison, où ils furent étranglés. Ainsi la fermeté de Théodora et l'intrépidité de Bélisaire sauvèrent l'empereur.

Mort d'Hippace et de Pompée.

Justinien reprit son orgueil, dès que le danger disparut; il publia partout les détails pompeux de cette triste victoire, dont il s'attribua exclusivement l'honneur. Le peuple fut puni par deux édits; l'un rappelait les favoris disgraciés, l'autre suspendait les jeux publics : la porte par laquelle on fit sortir les cadavres entassés dans le cirque reçut le nom de *porte des morts*.

Projet de la conquête de l'Afrique par Justinien.

A peine délivré de la terreur qui l'avait presque décidé à descendre du trône, Justinien, revenant à ses projets ambitieux, résolut d'entreprendre la conquête de l'Occident.

Les princes faibles, tremblans aux moindres dangers qui menacent leur personne, craignent

peu les périls auxquels ils n'exposent que leurs généraux et leurs armées ; leur vanité est belliqueuse, pourvu qu'elle n'entende que de loin le bruit des armes.

Révolution en Afrique.

Les Vandales occupaient alors toute l'Afrique, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Cyrène ; ils s'étaient rendus maîtres de la Corse et de la Sardaigne ; mais, depuis le règne de Genséric, leurs mœurs étaient changées. Amollis par une longue paix, vaincus par la chaleur du climat, par les charmes des Africaines, corrompus par le luxe qui détruit les États plus promptement que la rouille n'use le fer, l'éclat de l'or leur fit oublier celui des armes ; ils avaient quitté les combats pour les spectacles, les travaux pour les plaisirs, les tentes pour les palais ; et l'âpreté de ces fiers enfans du Nord avait disparu pour faire place à la mollesse italienne. Ils ne gardaient de leurs anciennes mœurs que la cruauté.

Hunéric, fils de Genséric, pour assurer son repos, assassina ses frères et leurs enfans, et ne connut d'autre moyen pour maintenir dans ses États la tranquillité religieuse, que de persécuter impitoyablement ceux de ses sujets qui ne professaient pas, comme lui, l'arianisme.

Las de sa tyrannie et méprisant sa faiblesse, les Maures se soulevèrent en Numidie et se rendirent indépendans ; le roi mourut sans avoir pu soumettre les rebelles.

Le prince Gondamon, échappé au massacre de sa famille, lui succéda et fit de vains efforts pour reconquérir la Numidie. Il eut pour successeur Hildéric, fils d'Hunéric : ce monarque, doux, mais faible, fut vaincu par les Maures, et rechercha l'amitié de Justinien. Mécontent de la conduite de sa femme Amalfride, fille du grand Théodoric, il la fit enfermer : son alliance avec l'empereur d'Orient excita les murmures des Vandales ; ses revers lui firent perdre leur estime, et ses rigueurs contre Amalfride le privèrent de l'appui de la reine des Goths.

Usurpation de Gélimer.

Un prince de son sang, Gélimer, ambitieux, fourbe, hardi, profita de ses fautes, aigrit l'esprit des Vandales, les révolta, fit descendre le roi du trône, et prit audacieusement sa place* : aucun parti ne se déclara pour le malheureux Hildéric.

L'adroit Gélimer avait persuadé aux grands et au peuple que ce prince était seul coupable, par son incapacité, du succès des Maures, et qu'il voulait lâchement soumettre l'Afrique à l'empire d'Orient.

Justinien, informé de cette révolution, défendit seul la cause du monarque détrôné : ses ambassadeurs reprochèrent à Gélimer sa révolte contre son roi légitime, et lui représentèrent qu'appelé un jour au trône par sa nais-

* An 532.

sance, il devait en défendre les droits et non les violer; enfin il le priait, s'il ne voulait pas rendre le sceptre, de traiter doucement Hildéric, et de lui laisser le titre et les honneurs dus à sa dignité.

Gélimer dédaigna de lui répondre, resserra les fers d'Hildéric, de son frère Évagès, et leur fit crever les yeux.

L'empereur lui écrivit en ces termes : « Puis-
» que, malgré nos conseils, vous persistez à
» garder un trône usurpé, laissez-nous au moins
» offrir dans notre cour un asile et des consola-
» tions aux malheureux princes que vous avez
» privés de la vue et de la liberté : si vous re-
» fusez d'y consentir, nous vous y forcerons; et,
» en vengeant leur injure, loin de croire rom-
» pre les traités faits avec vos prédécesseurs,
» nous croirons remplir fidèlement les devoirs
» qu'ils nous imposent. »

« Je n'ai point usurpé le trône, répondit Gé-
» limer; les Vandales en ont chassé Hildéric
» qu'ils en trouvaient indigne, et j'y suis monté
» par le droit de ma naissance. Un prince sage
» se borne à régir ses États et respecte l'indé-
» pendance des autres : vous régnez sur le plus
» grand empire du monde, il doit vous donner
» assez d'affaires; ne vous immiscez point dans
» les miennes. Si vous voulez la guerre, je suis
» prêt à la recevoir, et je vous rends respon-

» sable devant Dieu de l'infraction d'un traité
» juré par vous et par vos prédécesseurs. »

Hésitation de Justinien pour son entreprise.

L'empereur, avant d'entreprendre la conquête de l'Afrique, consulta les patrices, les grands de l'État, les sénateurs : la plupart, frappés de crainte, s'opposèrent vivement à une entreprise dont le succès paraissait douteux ; les uns rappelaient la honteuse défaite de Basiliscus, et la ruine sanglante de l'armée de Léon ; les autres redoutaient les dépenses énormes que coûterait cette expédition : les généraux exagéraient les difficultés d'une si longue navigation, et l'insalubrité du climat.

Jean de Cappadoce, ministre favori de l'empereur, appuya les opposans avec chaleur, et supplia le prince de ne point envoyer à une mort certaine, contre les plus farouches des Barbares, l'élite des légions ; c'était, selon lui, risquer le salut de l'empire, que d'embarquer ses plus fermes défenseurs, pour les porter dans des contrées si lointaines qu'on serait plus de six mois sans en avoir de nouvelles. « Enfin,
» disait-il, quand la fortune favoriserait nos
» armes, nous ne pourrions conserver l'Afrique
» après l'avoir conquise, puisque nous ne som-
» mes plus maîtres de l'Italie et de la Sicile, où
» règnent les Goths nos ennemis. »

Ébranlé par ces remontrances, Justinien hésitait : tout à coup un évêque prend la parole :

« Dieu, dit-il, m'est apparu; il vous ordonne
» par ma voix de vous armer pour la délivrance
» des catholiques. Je vous annonce, en son nom,
» la victoire; il ajoutera l'Afrique à vos vastes
» États. »

Préparatifs de guerre contre les Vandales.

A ces mots, toute opposition cesse, la guerre est décidée : Justinien concentre ses troupes, arme ses vaisseaux, rassemble des munitions, et charge Bélisaire des dangers et de l'honneur de cette grande entreprise.

Gélimer était habile et brave; mais sa violence servit ses ennemis. Pudentius, né en Afrique, soulève les catholiques persécutés, et, avec le secours de quelques troupes envoyées d'Italie, il s'empare de Tripoli, et se défend avec succès contre les Vandales. Dans le même temps Godas excite une révolte en Sardaigne, refuse le tribut à Gélimer, et implore l'appui de l'empereur, qui lui fait passer un secours de quinze cents hommes; cette diversion affaiblit Gélimer, qui se vit forcé d'envoyer son frère avec cinq mille Vandales en Sardaigne.

L'armée de Bélisaire se composait de dix mille hommes de pied, de cinq mille chevaux, de quelques corps auxiliaires, de cinq cents navires et de vingt mille matelots.

Lorsque la flotte fut près de mettre à la voile, l'archevêque Épiphane bénit solennellement l'armée, et, pour sanctifier le vaisseau amiral,

il y fit entrer un soldat qui venait de recevoir le baptême.

Départ de Belisaire.

Bélisaire, dont le nom présageait la victoire, partit avec un vent favorable, aux acclamations de tout le peuple de la capitale. Avant de triompher des ennemis, ce général habile s'occupa de vaincre le caractère indiscipliné de ses soldats. Ayant relâché au port d'Abyde, il fit pendre deux Massagètes qui avaient commis un meurtre : ses troupes, depuis long-temps accoutumées à la licence, s'indignent de cette rigueur, se mutinent, éclatent en murmures; Bélisaire s'élance au milieu des séditieux, et les étonne par la fierté de son geste et de ses regards.

A sa vue, le silence annonce déjà la crainte : « Si je parlais, leur dit-il, à de nouveaux sol-» dats, étrangers à la guerre, il me faudrait » peut-être leur citer une foule d'exemples pour » les convaincre que la fortune des combats » dépend plus de la vertu que de l'audace, de » l'ordre que du courage; mais vous, qui avez » vaincu des braves, et qui, malgré votre vail-» lance, avez été quelquefois battus, vous devez » savoir que le destin des armées est dans la main » de Dieu. Si vous l'offensez par vos excès, si » vous l'outragez par des homicides, vous per-» drez tout droit à sa protection; abstenez-vous » donc de tout vice, de tout désordre : quelque » brave que soit un soldat, je n'aurai que du

» mépris pour lui s'il marche au combat sans
» avoir la conscience et les mains pures. Je n'es-
» time la valeur que lorsqu'elle est accompa-
» gnée par la justice. »

Sa fermeté établit la discipline; son active vigilance pourvut l'escadre d'alimens salubres, et fit cesser les maladies causées par des vivres avariés, dont l'avarice de Jean de Cappadoce avait rempli les vaisseaux.

Invention des signaux attribuée à Bélisaire.

On attribue à Bélisaire l'invention des signaux; ce qui l'empêcha, dans une si longue expédition, de perdre, comme on l'avait vu jusqu'alors, les bâtimens qui se trouvaient séparés de la flotte par la nuit ou par l'orage.

On aborde en Sicile. Procope l'historien, envoyé à Syracuse par le général, lui rapporte d'heureuses nouvelles; il apprend qu'Amalasonte a fait préparer des vivres pour sa flotte, que l'élite des troupes vandales est occupée à reconquérir la Sardaigne, et que l'armée de Gélimer, à peine rassemblée, est encore à quatre journées de la côte.

Campement de l'armée.

Bélisaire donne alors le signal du départ; presque tous les généraux proposaient de descendre directement à Carthage. Bélisaire, qui ne voulait point soumettre le succès de son entreprise aux caprices des élémens et au sort incertain d'un combat naval, débarque sur la côte la plus prochaine, la moins défendue, s'y

retranche, fait de son camp une forteresse, et se sépare intrépidement de ses vaisseaux.

Il pouvait, dans ce camp choisi au hasard, craindre de manquer d'eau; il y trouva une source : cette découverte, au milieu des sables brûlans, parut aux yeux des catholiques un prodige qui leur assurait la protection divine.

Procope, dont l'histoire instructive est tachée par la crédulité de son siècle, partageait à cet égard l'opinion superstitieuse des soldats.

Cet écrivain, comparable sous d'autres rapports aux historiens de l'antiquité, raconte avec une étrange bonne foi que le saint ermite Jacques enchantait et rendait immobiles les Barbares qui voulaient lancer leurs flèches contre lui.

A cette époque, le bandeau de la superstition couvrait les yeux des hommes d'État comme ceux du vulgaire; on disputait sur les vérités des diverses religions, on respectait leurs fables.

Le véritable prodige, dans ce siècle de décadence, était la conduite de Bélisaire : à sa vigilance, à son courage, à sa sévérité, l'Afrique crut revoir Scipion.

Quelques soldats se permirent de piller un champ; il les fit châtier publiquement, craignant avec raison que la vue de tels désordres ne portât les habitans à oublier leurs anciennes injures et à se rapprocher des Vandales.

Il s'empara de Syllecte, ville voisine : la discipline qu'il maintint dans ses troupes rassura les citoyens; de ce moment les peuples ne redoutèrent plus son approche, et partout il fit connaître qu'il s'était armé non contre l'Afrique, mais contre son tyran.

Les villes de Leptis, d'Adrumette, de Grasse, ne lui opposèrent aucune résistance. Il marcha rapidement sur Carthage, et se tint constamment à l'arrière-garde, persuadé que Gélimer ne tarderait pas à le suivre pour le combattre et sauver sa capitale.

Marche de Gélimer.

Le roi des Vandales, qui s'avançait en effet à grandes journées, dans l'espoir de l'atteindre, écrivit à son frère Ammatas, gouverneur de Carthage, et lui ordonna d'égorger Hildéric et les princes captifs, et de se porter ensuite avec sa garnison au devant des Romains, pour les arrêter au défilé de Décimum, situé à soixante-dix stades de Carthage; en même temps, il donna l'ordre à son neveu Gibamond de marcher le long de la côte : ainsi Bélisaire devait être attaqué en tête, en queue et en flanc.

Exploits de Jean, général romain.

La précipitation d'Ammatas fit manquer ce plan habilement conçu. Sans attendre le reste de ses troupes, il passa le défilé avec son avant-garde : Jean, général romain, à la tête d'un corps d'élite, le combattit et le tua; sa mort jeta le désordre dans tous les pelotons qui ve-

naient successivement de Carthage. Jean ne leur laissa pas le temps de se rallier; il en fit un grand carnage et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville.

Dans le même temps les Massagètes, qui formaient une partie de la cavalerie auxiliaire des Romains, rencontrèrent la troupe de Gibamond dans un lieu nommé le *Champ du Sel*, et, après un combat opiniâtre, la défirent complétement.

Bélisaire, arrivé au défilé de Décimum, s'y retrancha et obligea les soldats, qui avaient repris sous lui l'habitude des travaux, à fortifier leur camp selon les anciennes coutumes.

« Compagnons, dit-il, voilà l'heure des com-
» bats, les Vandales s'avancent; aucun parti ne
» vous protége en Afrique, vos vaisseaux sont
» éloignés; aucune ville forte ne vous offre un
» asile, tout notre espoir repose sur nos glaives:
» braves, nous triompherons; lâches, non-
» seulement nous serons vaincus, mais nous
» périrons tous honteusement. La justice de
» notre cause nous promet la victoire; nous
» n'entreprenons point une injuste conquête :
» l'Afrique nous appartenait, nous ne repre-
» nons que notre bien, et le prince que nous
» combattons est un tyran plus détesté par ses
» sujets mêmes que par ses ennemis.

» Vous avez attaqué souvent sans crainte les
» plus belliqueux des hommes, les Perses et les

» Scythes : aujourd'hui vous combattez des Van-
» dales, qui jusqu'à présent n'ont fait la guerre
» qu'à des Maures, misérables sauvages à demi
» nus, sans art et sans discipline. Ces Vanda-
» les, depuis long-temps, ont perdu l'habitude
» des armes. Je prie le Dieu tout-puissant qui
» préside à nos destinées d'enflammer votre cou-
» rage, de vous inspirer pour vos ennemis le
» juste mépris qu'ils méritent, et de vous ren-
» dre, par vos exploits, dignes de l'immortel
» honneur qui vous attend dans votre patrie. »

Après avoir ainsi parlé, il laisse dans son camp son infanterie et sa femme Antonina, infidèle dans ses plaisirs, mais constante dans les périls, et marche à la tête de la cavalerie au devant de l'ennemi.

Première attaque. Échec des Massagètes.

Malheureusement les Massagètes, qui avaient battu le neveu de Gélimer, revenaient sans défiance ; l'armée des Vandales les rencontre, les charge, les met en fuite et les jette sur l'avant-garde de Bélisaire, où elle répand l'épouvante.

Si le roi eût profité de ce premier succès, on ne sait quelles auraient été les suites d'une telle déroute ; mais il s'avança lentement, célébra les funérailles de son frère, donna le temps au général romain de rallier les fuyards qui avaient porté l'effroi jusque dans son camp.

Victoire de Bélisaire sur Gélimer.

Profitant de cette faute, Bélisaire à son tour attaque à l'improviste l'armée vandale, qui n'a-

vait pas eu le temps de se ranger en bataille; il y jette le désordre; ses légions accourent, le rejoignent et complètent sa victoire. L'armée de Gélimer, après un affreux carnage, fuit dans les déserts.

Son entrée dans Carthage.

Bélisaire, sans perdre un moment, se porte sur Carthage. La nouvelle de sa victoire l'y avait précédé : la garnison voulait se défendre; elle est désarmée par les citoyens : la capitale de l'Afrique ouvre ses portes au vainqueur; des feux de joie éclairent sa marche, toute la ville est illuminée; il y entre en triomphe.

Par l'effet d'un heureux hasard, la flotte impériale arrivait alors près de la rade; elle voit avec surprise que Carthage est au pouvoir des Romains. Enfin Bélisaire est conduit, au bruit des acclamations du peuple, dans le palais des rois, et s'assied sur le trône de Gélimer.

Procope, comparant ce triomphe à celui de Scipion, trouve Bélisaire plus grand et plus heureux que le consul, parce qu'il conquit cette ancienne rivale de Rome sans la détruire, et que le sang d'une foule de citoyens ne souilla pas ses lauriers.

Cette réflexion ne prouve que l'enthousiasme de l'historien pour son héros. On pouvait comparer Bélisaire à Scipion; mais les temps, les peuples, les circonstances ne se ressemblaient pas; Scipion renversait l'implacable ennemie

de Rome; Bélisaire délivrait de la tyrannie des Vandales une ville romaine.

Une ancienne prédiction, d'autant plus répandue qu'elle était plus triviale et plus puérile, semblait avoir annoncé au peuple sa délivrance et la victoire de Bélisaire. Tel était ce dicton vulgaire : Un jour le G chassera le B, et ensuite le B chassera le G; en effet Genséric vainquit Boniface, et Bélisaire renversa le trône de Gélimer. Ainsi la fortune parut accomplir ce rêve d'une superstition populaire.

Dès que les Romains furent maîtres de Carthage, les catholiques rentrèrent dans l'église de Saint-Cyprien, et les prêtres ariens se dérobèrent par la fuite aux vengeances de ceux qu'ils avaient si long-temps persécutés.

Bélisaire, comme tous les grands capitaines vraiment dignes de leur gloire, se défiait de la fortune, et ne se laissait point endormir par ses faveurs. Tandis que l'ennemi vaincu fuyait épouvanté, prévoyant son retour, il répara promptement les fortifications de Carthage.

Ce grand homme dut tous ses succès non au sort, mais à sa prudence et à son génie; il connaissait trop son siècle pour livrer sans défiance sa gloire à l'inconstance des Huns, des Massagètes, qui servaient comme auxiliaires dans son armée, et au courage incertain de ces légions asiatiques, avides de butin, peu sûres dans

le danger, séditieuses aux moindres revers : il avait choisi dans toutes les parties de l'empire les hommes les plus braves, les plus éprouvés, et il s'en était composé une garde aussi nombreuse que fidèle. Ce corps d'élite, cette troupe de héros, digne de son chef, le suivait partout, entraînait les faibles par son exemple, les lâches par la crainte, contenait les rebelles, déconcertait les traîtres, réprimait la licence, et, par des exploits prodigieux, semblait faire revivre Rome antique au milieu de l'empire en ruines.

L'un de ces braves, Diogène, écuyer de Bélisaire, est envoyé un jour par lui avec vingt-deux cavaliers pour occuper un village ; ils s'en emparent ; au milieu de la nuit, la maison qu'ils habitent est entourée par toute l'armée des Vandales : Diogène et ses vingt-deux braves brident en silence leurs chevaux, les montent et ouvrent intrépidement les deux battans de la porte ; couverts de leur bouclier et la lance au poing, ils se précipitent sur les Vandales, les enfoncent, traversent leurs nombreux bataillons, et, criblés de blessures, mais n'ayant perdu que deux hommes, ils rentrent victorieux dans Carthage.

La renommée de Bélisaire frappait de respect tous les Barbares, habitans de l'Afrique : les princes de Mauritanie se soumirent à lui, et lui

demandèrent l'investiture impériale, dont les marques étaient alors un sceptre, une toque d'où pendaient plusieurs lames d'argent, un manteau blanc, une courte tunique, brodée en diverses couleurs, et des brodequins dorés.

Nouveaux préparatifs de Gélimer.

Cependant le général romain intercepta des lettres envoyées à Gélimer par son frère Thrazon; il lui mandait que la Sardaigne était soumise, qu'il avait tué Godas et passé ses troupes au fil de l'épée. Ces nouvelles annonçaient de nouveaux combats; bientôt Thrazon débarqua en Afrique; Gélimer rassembla son armée; tous deux réunirent leurs forces, leur deuil, leurs regrets et leur soif de vengeance.

Les agens du roi des Vandales s'efforçaient partout de soulever les ariens et de débaucher les Huns. Ceux-ci se laissèrent séduire; Bélisaire découvrit le complot, et intimida les rebelles par quelques coups d'autorité.

Il réunit promptement ses troupes et les exhorta au courage : « Une victoire, leur » dit-il, terminera vos fatigues et la guerre; » une défaite vous enlèvera tout ce que vous » avez conquis, et fera renaître tous vos dan- » gers. »

Le roi des Vandales vint camper à Tricamare, à cent quarante stades de Carthage. « Un phé- » nomène singulier, dit Procope, accrut la con- » fiance des Romains; ils virent, pendant la

» nuit, des flammes voltiger autour de la pointe
» de leurs lances. »

Gélimer ne voulut point qu'on retranchât son camp, qui renfermait ses enfans, ses trésors, ses femmes, ainsi que celles de ses officiers et de ses soldats. Il croyait que chacun, craignant pour sa famille, la défendrait avec fureur.

Rappelant aux siens la promptitude avec laquelle les Vandales avaient autrefois chassé les Romains de l'Afrique, il attribua sa première défaite aux caprices du sort; Thrazon leur montrait avec orgueil les trophées conquis récemment en Sardaigne.

Un ruisseau séparait les deux camps. Martin, Valérien, Cyprien, Marcel, chefs renommés, commandaient l'aile gauche, composée de la cavalerie romaine; Pappus et Barbatus, à la tête des Massagètes, dirigeaient la droite; Bélisaire se trouvait au centre; Jean commandait sa garde et portait son étendard. Les Huns étaient placés hors de la ligne; les légions restaient en réserve.

Le signal est donné : la garde de Bélisaire traverse la rivière, charge les Vandales, est deux fois repoussée, se rallie, retourne au combat, et pénètre dans les rangs ennemis; Thrazon, après une vive résistance, est tué; les Barbares se retirent; les légions arrivent et changent leur retraite en déroute. Enfin les Huns et les Mas-

sagètes, qui peut-être seraient tombés sur les Romains s'ils avaient été vaincus, chargent les Vandales dans leur fuite, et en font un grand carnage.

Sa défaite et sa fuite.

Gélimer, troublé par la crainte et par le désespoir, ne donne plus aucun ordre; il se sauve, suivi de quelques domestiques. L'armée vandale, consternée de son départ, se disperse, laisse le camp sans défense : Bélisaire s'en empare, et y trouve les immenses richesses accumulées depuis un siècle en Afrique par le saccagement de Rome et par la dévastation de l'Italie.

Après cette victoire, il ne fut plus possible au général romain de réprimer l'avidité de ses soldats : la vue de ces prodigieux trésors les enivre; ils se livrent avec fureur au pillage et à la débauche, et, dans cet instant, quelques escadrons vandales réunis auraient pu facilement exterminer les vainqueurs : enfin Bélisaire, en mêlant habilement la douceur à la fermeté, parvint à rétablir l'ordre dans l'armée.

Mort de Jean par la maladresse d'un soldat.

Cependant Jean, avec une partie de la garde, poursuivait sans relâche Gélimer, et l'aurait peut-être atteint; mais un de ses lanciers, qui était ivre, voulant tuer un oiseau de proie planant au-dessus de lui, perça de sa flèche la tête de ce général. Tout l'empire regretta son courage, ses talens et ses vertus.

Sa troupe consternée s'arrêta, laissa Gélimer

se sauver dans Médène, et porta tristement le corps de son chef aux pieds de Bélisaire; il l'arrosa de larmes et lui érigea un tombeau.

Bélisaire fit ensuite le siége d'Hippone, s'en rendit maître, et y trouva des richesses considérables. Il chargea Pharas, général hérule, d'investir la montagne escarpée de Médène, sur laquelle Gélimer s'était retiré.

Comme les armées vandales étaient détruites, Bélisaire envoya une partie de ses troupes à Lilybée; mais les Goths lui en refusèrent l'accès. Amalasonte écrivit au général romain que la Sicile lui appartenait par droit de conquête, Lilybée par alliance avec les Vandales, mais qu'il fallait négocier et non combattre, et qu'elle prendrait Justinien lui-même pour juge de ses prétentions.

Lettre de Pharas à Gélimer.

Pharas voulut d'abord prendre Médène d'assaut; les Vandales, plus amollis que les Romains par le luxe de Carthage, lui auraient opposé peu de résistance; mais une troupe de Maures, qui était venue au secours du roi, repoussa ses attaques : il se borna depuis à cerner et à bloquer strictement la montagne. Lorsqu'il sut l'ennemi épuisé par le défaut de vivres, il écrivit en ces termes au roi des Vandales : « Vous vous obsti-» nez à une défense inutile. Est-ce la crainte » de la servitude? Mais vous êtes aujourd'hui » l'esclave des Maures. Puisqu'il faut perdre

» votre indépendance, préférez un servage plus
» doux : Justinien vous placera dans le sénat,
» vous nommera patrice, vous cèdera des terres
» d'une vaste étendue, et Bélisaire sera garant
» de ma promesse. Puisse le malheur ne pas
» vous fermer assez les yeux pour vous empê-
» cher de saisir la seule voie de salut qui vous
» soit ouverte! »

Gélimer répondit : « Je suis trop irrité pour
» renoncer à l'espoir et à la vengeance. Bélisaire
» est venu sans motifs, des extrémités de l'O-
» rient, pour me précipiter du trône dans un
» abîme de misères : je suis homme et prince;
» qu'il craigne la vengeance de l'un et le déses-
» poir de l'autre.

Singulière demande de Gélimer à Pharas.

» L'excès de ma douleur me laisse à peine la
» faculté d'écrire. Recevez mes adieux, mon
» cher Pharas, et envoyez-moi une lyre, un
» pain et une éponge. »

Pharas ayant voulu savoir les motifs d'une si étrange demande, l'envoyé du roi lui dit que ce prince n'avait point mangé de pain depuis plusieurs mois, que l'éponge lui était nécessaire pour bassiner ses yeux fatigués par les larmes qu'il avait répandues, et qu'il désirait une lyre pour s'accompagner en chantant une élégie sur ses malheurs, espérant trouver dans cette triste harmonie quelque consolation pour son infortune.

Le lieutenant de Bélisaire, touché de la misère d'un monarque naguère si riche et si puissant, lui envoya ce qu'il souhaitait, mais sans cesser de remplir son devoir et de le bloquer avec rigueur.

Sa capitulation et sa captivité.

Après trois mois de souffrance et d'opiniâtreté, les Vandales, exténués de faim et couverts d'ulcères, forcèrent le roi à capituler; Gélimer accepta les conditions proposées par Pharas, se rendit prisonnier, et fut conduit à Carthage devant Bélisaire.

Le général romain lui exprima sa surprise de le voir rire dans un moment si funeste pour lui: « Général, lui dit le roi, après avoir éprouvé » successivement toutes les faveurs et toutes les » rigueurs de la fortune, après avoir porté le » sceptre d'abord, ensuite les fers, j'ai reconnu » que les biens et les maux de ce monde sont » plus dignes de risée et de mépris que d'atta» chement et de regrets. »

Bélisaire apprit à l'empereur que l'Afrique était vaincue, Carthage conquise, et le roi des Vandales dans ses chaînes. La gloire du conquérant de Carthage réveilla l'envie; quelques lâches officiers, jaloux de leur général, écrivirent à Justinien que Bélisaire aspirait au pouvoir suprême, et voulait se rendre indépendant en Afrique.

L'empereur ne crut point, ou feignit de ne

pas croire à cette calomnie. Salomon fut député par lui à Carthage : on le chargea de donner à Bélisaire le choix de rester en Afrique, et d'envoyer ses captifs en Orient, ou de les conduire lui-même à Constantinople.

Entrée triomphale de Bélisaire dans Constantinople.

Bélisaire, ayant intercepté la correspondance des traîtres qui l'accusaient, crut que son retour dans la capitale serait le moyen le plus éclatant de réfuter la calomnie ; il laissa le commandement de la province à Salomon, s'embarqua, et entra dans Constantinople au bruit des acclamations du peuple. On lui décerna le triomphe, et il reçut tous les honneurs qui, depuis l'abolition du gouvernement républicain, n'avaient été accordés qu'aux empereurs.

Cependant on ne le vit point monté sur un char : il marcha à pied, depuis l'Hippodrome jusqu'au palais impérial, précédé par une foule de prisonniers et de chariots, par un grand nombre de trônes d'or, par une immense quantité de meubles précieux, enfin par tous les trésors des rois d'Afrique.

Le plus illustre ornement de ce triomphe était le roi Gélimer ; couvert d'un manteau de pourpre, il était entouré des princes de sa famille et des grands de sa cour : le monarque captif, arrivé au pied du trône élevé de l'empereur, qu'environnait un peuple immense, ne proféra pas de plaintes, ne versa point de larmes ; on

n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles tirées des livres saints : « Vanité des vanités ! » tout n'est que vanité ! »

On le dépouilla de son manteau royal ; et le vainqueur, comme le vaincu, se prosternèrent tous deux devant Justinien.

Le roi des Vandales reçut de l'empereur, pour lui et pour sa famille, de grandes terres en Galatie ; mais on ne le fit ni sénateur ni patrice, parce qu'il refusa de renoncer à l'arianisme.

Suivant l'ancienne coutume, le lendemain, Bélisaire, comme consul, parcourut de nouveau la ville en triomphe ; sa chaise curule était portée par des captifs vandales, et il distribua au peuple une partie des dépouilles conquises en Afrique.

Projets de Justinien.

Après cet éclatant succès, Justinien, ambitieux de tous les genres de gloire, forma deux vastes desseins : il résolut de donner à l'empire une législation stable, et de lui rendre l'Italie avec toutes les provinces conquises par les Barbares.

Rédaction des Codes par Trébonien.

Trébonien, par ses ordres, rassembla dans un code, et en abrégé, le nombre immense de lois publiées sous les divers gouvernemens de Rome pendant treize siècles.

La loi des douze tables n'avait pas suffi longtemps aux besoins du peuple-roi. A mesure que ses richesses s'accrurent, que ses possessions

s'étendirent, que ses mœurs s'altérèrent, sa législation se compliqua; chaque consul, chaque préteur fit des réglemens suivant les circonstances : les intérêts opposés des factions, la politique du sénat, l'ambition des tribuns, le despotisme des empereurs, les caprices de leurs favoris, dictèrent au sénat et au peuple une foule d'édits, de plébiscites, de lois, de décrets et d'arrêts interprétatifs qui formaient un dédale où la justice s'égarait sans cesse sur les pas d'une jurisprudence incertaine.

Rien n'était à la fois plus nécessaire et plus difficile que de porter la lumière et l'ordre dans ce chaos; Trébonien eut la gloire d'y réussir; et son travail, justement célèbre, aurait été plus parfait, si sa vertu eût égalé sa science.

Patricien vicieux, courtisan flatteur, ministre cupide, cet habile jurisconsulte sacrifia souvent sa conscience au pouvoir, et la justice à sa fortune.

Il tronqua plusieurs lois, en altéra d'autres, en corrompit en quelques points l'esprit, et presque partout le style.

En 528, il avait déjà réuni en un volume les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, dont il avait supprimé les préambules, les répétitions, et fait disparaître les contradictions.

Le Digeste et les Pandectes.

Un autre ouvrage plus important et plus

étendu, que son activité infatigable fit bientôt paraître, fut le recueil complet des monumens de l'ancienne législation; on le nomma *Digeste*, parce qu'il était composé par ordre de matières, et *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence.

Deux mille volumes, qui formaient cette masse informe d'arrêts, de décisions, de décrets de toutes les époques, furent dépouillés par Trébonien, et réduits à la vingtième partie. Ce Digeste fut envoyé au sénat et à toutes les autorités de l'empire * par Justinien, à la fin de son troisième consulat, déjà illustré par la paix avec la Perse et par la conquête de l'Afrique.

Les Institutes de Justinien.

Chargés d'un autre travail, Trébonien, et deux commissaires qui lui étaient adjoints, avaient précédemment extrait de toutes les anciennes lois les premiers élémens de la jurisprudence, dont ils composèrent quatre livres appelés *les Institutes de Justinien* : ils servirent dans la suite d'introduction aux études; et cette partie du travail immense de Trébonien fut toujours considérée comme la plus parfaite de tout le corps du droit.

De quelques lois nombreuses que les peuples se trouvent chargés, ceux qui les régissent veulent toujours en faire de nouvelles; il leur paraît sans doute plus facile de multiplier et de

* An 533.

compliquer les remèdes que de prévenir et de diminuer les maux.

Les Novelles.

Depuis la publication du Code et du Digeste, l'empereur s'était réservé le droit d'interpréter les lois : un grand nombre d'ordonnances ayant été rendues par ce prince, on les comprit dans une seconde édition du Code qui parut en 534, et qu'on appela *les Novelles* : ce fut alors qu'on accusa Trébonien d'avoir arbitrairement étendu, limité ou détruit plusieurs dispositions du Code, par une complaisance servile pour les volontés et pour les caprices de Théodora. L'usage de la langue des Romains se perdait peu à peu, comme leur gloire; on oubliait dans l'Orient le langage de Cicéron. Quarante ans après la mort de Justinien, son Code fut traduit en grec : les lois de ce prince régnèrent en Italie aussi peu de temps que ses armes; et celles des Lombards les y remplacèrent si complétement, que Charlemagne, dans le neuvième siècle, ne put y trouver un seul exemplaire du Code de Justinien. Ce ne fut que dans le douzième qu'on en découvrit un à Amalfi.

Quelques défauts que l'on ait reprochés au travail de Trébonien, le monument qu'il a élevé est cependant plus durable et plus glorieux que les trophées des plus illustres conquérans. Ses codes sont encore regardés comme le corps de droit le plus complet que la science et la sagesse

humaine aient jamais produit; et c'est là que, jusqu'à ce jour, tous les législateurs des peuples modernes sont venus chercher les principes et les lumières qui pouvaient éclairer leur marche et dissiper les ténèbres de la barbarie.

Événemens en Italie.

Les événemens qui se passaient alors en Italie étaient favorables à l'ambition de Justinien, et devaient, en enflammant ses désirs de conquêtes, augmenter ses espérances. Pendant plusieurs années Amalasonte, reine des Goths, régnant sous le nom de son fils Athalaric, contint l'humeur indocile des Barbares, réforma leurs mœurs, punit les crimes, fit fleurir la justice, protégea les lettres, et prouva, par ses grandes qualités, qu'elle était digne de porter le sceptre du grand Théodoric son père.

Régence d'Amalasonte.

Comme lui, quoique arienne, elle fut tolérante, traita les catholiques avec douceur, respecta les papes, et les obligea en même temps à se renfermer dans les limites de leur autorité spirituelle.

Honorant la gloire antique de Rome, elle rendit quelque lustre aux anciennes familles qu'on voyait encore dans cette ville, et nomma consul Paulin, qui descendait de l'illustre maison des Décius. Cependant une peine profonde troublait son âme, et l'empêchait de jouir du bonheur qu'elle donnait à ses peuples.

Inconduite de son fils Athalaric.

Son fils Athalaric, sorti de l'enfance, méprisa

ses leçons et s'abandonna avec excès à la débauche : les chefs des Goths, qui entouraient et corrompaient sa jeunesse, rendirent vains tous les efforts de la reine pour arrêter ce prince sur la pente entraînante du vice.

Ces féroces guerriers, ennemis du repos, des lois, de l'ordre et de la civilisation, souffrant impatiemment le joug que Théodoric leur avait imposé, regrettaient leurs forêts sauvages, leurs coutumes grossières, leurs orgies bruyantes, leur vie errante et belliqueuse.

Ils opposaient aux sages avis de la reine d'insolens murmures : « Les lettres et la philoso-
» phie, disaient-ils, ne font qu'amollir le prince
» des Goths ; au lieu de l'environner de pédans
» qui glacent son courage, on aurait dû ne lui
» donner que des écuyers pour lui apprendre à
» dompter des chevaux, et des maîtres de lutte,
» de pugilat et d'escrime. »

Conspiration contre Amalasonte.

Ces factieux, s'enhardissant par la faveur d'Athalaric, formèrent une conspiration contre la reine.

Amalasonte, incertaine du succès des mesures qu'elle devait prendre, s'assura un asile dans la cour de Justinien, et, ferme autant que prudente, elle déploya son autorité contre les rebelles, déjoua leurs projets, arrêta leurs chefs, et les envoya au supplice.

Un autre danger la menaçait. Théodat, son

neveu, prince lâche, cupide, ambitieux et perfide, l'avait quelque temps trompée, en affectant un grand amour pour les lettres et pour la philosophie de Platon : elle lui avait donné le gouvernement de Toscane; il s'y enrichit par d'infâmes concussions, et la reine découvrit qu'il négociait secrètement avec l'empereur pour lui vendre et pour lui livrer cette province. La reine le destitua et l'enferma dans une prison.

Mort d'Athalaric.

Quelque temps après, Athalaric, épuisé par ses excès, mourut; il avait occupé le trône huit ans, sous la tutelle de sa mère.

Élévation de Théodat.

L'erreur des âmes généreuses est de croire à la reconnaissance : Amalasonte espéra qu'elle conserverait son autorité en pardonnant à Théodat, et en disposant du trône en sa faveur : par ses soins, les suffrages des Goths lui donnèrent la couronne.

Ses crimes.

Ce prince pervers dissimula ses noirs desseins, lui jura de gouverner par ses conseils, et parut se conduire avec elle, dans les premiers momens, comme un fils tendre et obéissant; mais en même temps il s'entourait de ces âmes basses, prêtes à servir tous les crimes du pouvoir.

Assuré du dévouement servile de ses complices, au milieu des ombres de la nuit, il poignarde les plus fidèles serviteurs de la reine, et fait enfermer cette malheureuse princesse dans une forteresse.

Peu de temps auparavant, il s'était élevé quelque mésintelligence entre Amalasonte et Audeflède sa mère, sœur de Clovis et veuve du grand Théodoric. Audeflède était morte, après avoir reçu dans l'église une hostie empoisonnée; Théodat accusa l'infortunée Amalasonte du crime que lui-même avait commis.

On prétend que Théodora, jalouse de la gloire d'Amalasonte, avait excité contr'elle la fureur de Théodat; le vulgaire, toujours prompt à croire la calomnie et à briser ses idoles, crut la reine coupable, et accabla d'imprécations cette illustre princesse, dont il avait si longtemps admiré le courage et béni la vertu.

Mort d'Amalasonte.

Justinien, saisissant ce moment favorable pour affaiblir les Goths en les divisant, prit la défense d'Amalasonte. Il envoya un ambassadeur pour réclamer sa liberté; mais il n'était plus temps : les vils favoris de Théodat avaient étranglé cette reine dans son bain*.

On aurait cru que sa mémoire serait défendue par Cassiodore, chef de ses conseils, ancien ministre de son père : jusque-là ce magistrat philosophe, pendant une longue carrière, s'était montré aussi vertueux qu'habile; mais Cassiodore se déshonora comme Sénèque, en publiant l'apologie de l'assassin de sa bienfaitrice.

Justinien déclara la guerre à Théodat, et in-

* An 535.

vita les rois de France à joindre leurs armes aux siennes contre les Goths. Ces princes lui promirent d'abord de venger Amalasonte; la justice et les liens du sang leur en faisaient un devoir; mais Théodat les désarma, en leur cédant les terres qu'il possédait encore dans la Gaule, et en leur payant un tribut de deux mille livres d'or*.

Conquête de la Sicile par Bélisaire.

Mondon fut envoyé par Justinien, à la tête d'une armée, en Dalmatie. Bélisaire reçut l'ordre d'en conduire une autre en Sicile; ses troupes étaient peu nombreuses, mais braves. Jamais général ne fit de plus grandes actions avec de plus faibles moyens: il ne voulait combattre qu'à la tête d'hommes éprouvés, et il fonda toujours l'espérance du succès, non sur le nombre, mais sur le choix de ses soldats.

Ce guerrier, si redoutable pour les rois, se montrait humain pour les peuples vaincus; il épargnait les villes et protégeait les chaumières; les nations conquises se croyaient délivrées par lui; son exemple forçait ses officiers à se faire respecter par leur justice et par leur modération, autant que par leur courage.

On admirait également l'ordre, la tempérance, l'activité infatigable, la régularité sévère qui régnaient dans son armée: sous ses tentes, on se croyait à la fois dans le camp de la gloire et dans le temple de la vertu.

* An 535.

La présence seule de la voluptueuse Antonina et de son amant Théodore souillait ce camp : on déplorait l'aveuglement de l'époux trahi ; mais il n'est pas de lumière sans ombre, ni de grand homme sans faiblesse.

Les Goths firent d'inutiles efforts pour arrêter et même pour retarder sa marche. Les vœux des habitans favorisèrent ses armes ; il s'empara de Catane ; Syracuse lui ouvrit ses portes : en peu de jours toute la Sicile fut conquise.

Révolte en Afrique.

La nouvelle d'une révolte en Afrique y rappela de nouveau sa présence. Après son départ de Carthage, les Maures, reprenant les armes, avaient massacré plusieurs garnisons romaines. Salomon, secondé par ses lieutenans Aigan et Ruffin, battit d'abord ces Barbares ; mais, après la victoire, ces deux généraux s'étant endormis dans une funeste sécurité, les Maures les surprirent et taillèrent leurs troupes en pièces ; Aigan périt sur le champ de bataille, et Ruffin, prisonnier, fut conduit au général ennemi qui lui fit couper la tête.

Salomon menaça les Maures d'une éclatante vengeance. « Je porterai, leur dit-il, le fer et » le feu dans vos familles ; épargnez à vos en- » fans les malheurs que votre obstination atti- » rerait sur eux. » La réponse des Maures fut singulière. « Les Romains, dirent-ils, peuvent » trembler pour leurs enfans : ils en ont peu ;

» car, suivant leurs lois, chacun d'eux ne doit
» épouser qu'une femme. Pour nous, qui pou-
» vons en prendre cinquante, nous ne craignons
» jamais de manquer de postérité. »

Victoire de Salomon sur les Maures.

Salomon, ayant réuni toutes ses forces, marcha contr'eux et les vit en bataille, couverts par douze rangs de chameaux, dont les cris et l'odeur épouvantèrent les chevaux des Romains; le général fit mettre pied à terre à sa cavalerie, chargea les Barbares, les enfonça et s'empara de leur camp, où il trouva leurs femmes, leurs enfans et un immense butin.

Dans une seconde bataille, il les défit encore plus complétement; et comme un de ses détachemens leur avait coupé la retraite, cinquante mille Maures périrent dans cette journée. Chaque soldat romain emmena avec lui tant d'esclaves, qu'on vendait une femme et un enfant pour un agneau.

La superstition augmenta le découragement de ces sauvages Africains : on leur avait anciennement prédit qu'ils seraient détruits par un homme sans barbe, et ils se crurent perdus sans ressource, lorsqu'ils se virent vaincus par Salomon qui était eunuque.

Conspiration contre lui.

Dès qu'on n'eut plus d'ennemis à combattre, les troubles civils renaquirent et divisèrent les vainqueurs. Les Romains ayant partagé les terres des Vandales et épousé leurs filles, l'esprit

de secte et de révolte ne tarda pas à éclater : un grand nombre de Romains professaient l'arianisme que Salomon persécutait; ils conspirèrent contre lui, et voulurent l'assassiner pendant la messe. Le complot découvert échoua; mais la rebellion se propagea dans les villes, dans les camps, et Salomon, qui ne put l'apaiser, s'embarqua avec Procope, et courut à Syracuse implorer l'appui de Bélisaire.

Sa fuite à Syracuse.

Sa fuite enhardit les rebelles; un soldat intrépide, nommé Stozas, est élu général par eux; à la tête de huit mille hommes, il menace Carthage. Théodore, qui y était resté, veut en vain se défendre; la garnison le force à capituler.

Stozas est élu général.

Le lendemain, la ville devait ouvrir ses portes; les rebelles se croyaient certains de leur triomphe : tout à coup ils apprennent que l'intrépide Bélisaire, sur un seul vaisseau, est entré dans le port, et que, suivi seulement de cent soldats, il se montre dans Carthage : l'effroi de son nom produit sur eux l'effet d'une armée; ils lèvent précipitamment le siége. Bélisaire avec ses braves, et à la tête de la garnison, qui ne se composait que de deux mille hommes, les poursuit et les atteint près du fleuve de Bagradas; et, attaquant la hauteur sur laquelle Stozas s'était retranché, il crie à ses soldats : « Ce ne sont point des citoyens, mais des » brigands souillés de crimes, que vous combat-

Arrivée de Bélisaire à Carthage.

» tez ; leur nombre ne doit point vous épouvan-
» ter : ils sont déjà vaincus par leur conscience ;
» les traîtres sont toujours lâches. »

De son côté, Stozas rappelait aux siens qu'ils n'avaient de choix qu'entre la victoire et le supplice. On combat avec acharnement. Soudain un vent violent s'élève et enveloppe les rebelles d'un nuage de sable. Ils veulent changer de position, ce mouvement se fait en désordre ; Bélisaire en profite, pénètre dans leurs rangs, en tue un grand nombre, et met le reste en fuite.

Sa victoire sur les Maures.

Après cette victoire, il retourne promptement en Sicile, où son absence avait fait éclater une autre révolte.

Son retour en Sicile.

Lorsqu'il fut parti, Narcet et Cyrille poursuivirent les rebelles dans leur retraite, et les atteignirent près de Constantine. Les arcs étaient tendus, les glaives tirés, quand Stozas, s'élançant audacieusement entre les deux armées, adresse ainsi la parole aux troupes qui l'attaquaient : « Pourquoi venez-vous combattre des
» citoyens, des compagnons qui veulent vous
» délivrer d'une pesante tyrannie, pour vous
» faire recouvrer la part du butin dont on vous
» a privés, et la solde qui vous était due ? Je me
» livre à vous : si vous me trouvez coupable,
» épargnez le sang de vos compatriotes et per-
» cez-moi de mille traits ; mais, si ma cause est
» juste, joignez vos armes aux miennes. »

Émue par ces paroles hardies, la plus grande partie des troupes impériales passe sous les drapeaux du rebelle; le reste fuit avec les généraux : Stozas les poursuit et les massacre.

Défection dans l'armée impériale.

Justinien, informé de cette insurrection, envoya en Afrique son neveu, le patrice Germain, avec deux sénateurs, Symmaque et Dominique. Ils n'y trouvèrent que peu de soldats fidèles; mais Germain était habile, et possédait le grand art de gouverner les hommes, art dont tout le secret consiste dans un heureux mélange de modération et de sévérité.

Il donnait sans céder, pardonnait sans feindre, punissait sans humilier : cette conduite ramena beaucoup d'esprits égarés, et produisit bientôt une grande défection dans le parti de Stozas.

Défaite et fuite de Stozas.

Cependant celui-ci crut qu'en marchant rapidement sur Carthage, il triompherait facilement de l'armée impériale, qui commençait à peine à s'organiser. Son espoir fut trompé; une partie de ses soldats déserta, et il se vit forcé à la retraite. Germain le poursuivit, l'attaqua vivement, le fit tourner par Théodore, le défit complétement, et s'empara de son camp. Stozas, suivi seulement de quelques Vandales, se sauva en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince de cette contrée.

Gouvernement de Salomon en Afrique.

Germain, vainqueur, retourna à Constantinople, et Salomon revint en Afrique; il la gou-

verna avec prudence pendant quatre années. Sous son administration, la prospérité commençait à renaître, et les Maures firent de vaines tentatives pour la troubler; mais, lorsque Sergius et Cyrus lui furent adjoints, leurs fautes ramenèrent les troubles dans cette province orageuse. Après avoir repoussé les Maures qui attaquaient Leptis, ils ne maintinrent point, dans leurs troupes, la discipline de Bélisaire; et, tandis qu'elles se livraient au pillage, elles furent surprises et mises en déroute par les Barbares.

Sa défaite, sa fuite et sa mort.

Salomon vint à leur secours, livra bataille, fut vaincu et prit la fuite : les Maures le poursuivirent et le tuèrent.

Sergius, qui le remplaça, se montra incapable de réparer les maux qu'il avait causés. L'armée était découragée, les garnisons n'osaient sortir des villes; de toutes parts on demandait à Justinien un nouveau gouverneur. Il ne répondait point, et s'occupait plus alors de théologie que de politique. Stozas, profitant de cette inaction, se mit à la tête des Maures, et s'empara d'une province : enfin l'empereur, craignant de perdre l'Afrique, y envoya Aréobinde. A peine arrivé, ce général livra bataille et fut vaincu, quoique Jean son lieutenant eût blessé mortellement Stozas.

Les rebelles et les Barbares, animés par ce succès, attaquent Carthage; les discussions ci-

viles se mêlent au fléau de la guerre : Gontharis, chef des troupes auxiliaires, trahit Aréobinde, conspire contre ses jours, et veut se faire reconnaître roi d'Afrique. Aréobinde se réfugie dans une église. Gontharis lui jure, sur l'Évangile, d'épargner sa vie s'il se rend; l'infortuné se livre à sa foi : Gontharis le reçoit honorablement, l'invite à souper dans son palais, lui fait trancher la tête, et règne quelques jours en tyran.

Ses complices ne lui furent pas plus fidèles qu'il ne l'avait été à l'empereur. Artabane forma une conjuration contre lui, le tua et obtint le gouvernement de l'Afrique; sa bravoure délivra Carthage. Son successeur, Jean, frère de Pappus, après plusieurs avantages remportés sur les Maures, leur livra une bataille décisive, en fit un grand carnage, et assura enfin, par cette victoire, une paix stable à l'Afrique.

Défaite des Maures.

Tandis que l'autorité de l'empereur était tour à tour attaquée, détruite et rétablie dans cette contrée, Bélisaire affermissait la sienne en Sicile; et Mondon, s'avançant en Dalmatie, en chassait les Goths et s'emparait de Salone.

Théodat était lâche autant que cruel : au bruit des exploits de Bélisaire et de Mondon, il abaissa son orgueil aux pieds de l'ambassadeur de Justinien, lui demanda la paix, et, plus jaloux de vivre que de régner, céda la Sicile; il promit même d'abandonner l'Italie, pourvu

Conduite de Théodat.

qu'on lui laissât en tirer un revenu de douze cents livres d'or.

Sur ces instances réitérées, le sénat de Rome écrivit à l'empereur pour appuyer sa demande, et le pape Agapet fut envoyé à Constantinople, afin d'engager Justinien à signer ce traité, ou plutôt cette honteuse capitulation.

Sur ces entrefaites, Mondon, poursuivant avec trop d'ardeur ses avantages, se laissa envelopper par les Goths, qui le tuèrent, ainsi que son fils, et s'emparèrent de nouveau de la Dalmatie. Rien n'est plus mobile que la pusillanimité : consternée au premier revers, elle se relève avec insolence au plus léger succès. Théodat refusa de ratifier cette même paix qu'il avait si humblement sollicitée. Constantin, à la tête d'une nouvelle armée impériale, reconquit la Dalmatie, et Bélisaire, qui revenait alors d'Afrique, reçut l'ordre d'entrer en Italie.

Marche de Bélisaire en Italie.

Prompt à obéir, il fait ses préparatifs, laisse de fortes garnisons en Sicile, s'embarque, traverse le détroit de Messine, et aborde à Rhége. Le roi gouvernait sans plan; les villes étaient sans défense; les peuples, empressés de voir leur libérateur, volaient au devant de Bélisaire.

Le gendre de Théodat lui-même se rangea sous ses drapeaux, et obtint la dignité de patrice, oubliant que les titres, loin de décorer les traîtres, les avilissent.

Prise de Naples.

Bélisaire marcha rapidement sur Naples : les habitans voulaient d'abord forcer la garnison à se rendre ; mais on leur fit craindre le pillage, et cette multitude inconstante changea d'avis. La ville était forte, ses défenseurs braves : après de longs et vains efforts, le général romain se disposait à lever le siége, lorsqu'un soldat isaure découvrit un ancien canal souterrain, par lequel on pouvait pénétrer dans la ville. Bélisaire, certain du succès, somme inutilement les Napolitains de se soustraire, par une honorable capitulation, au sort funeste qui les attend, et de ne point donner aux Goths, leurs ennemis communs, l'affreux spectacle du sang romain versé par des Romains. La destinée les aveugle ; ils ne lui répondent que par des insultes ; et, tandis que la garnison court sur les remparts pour les défendre, Bélisaire, à la tête de ses plus braves guerriers, s'avance dans le conduit souterrain, et se trouve bientôt au milieu de la ville, que ses soldats furieux parcourent le fer et le feu à la main.

En même temps les Romains, profitant de l'épouvante des Goths, franchissent les remparts : les vainqueurs sont inaccessibles à la pitié ; la pudeur ne trouve pas d'asile, les larmes de l'enfance et de la vieillesse sont d'inutiles défenses. En vain Bélisaire s'oppose à leurs excès et leur crie : « Ce sont vos compatriotes, ce sont les

» sujets de l'empereur que vous égorgez. Mon-
» trez donc aux vaincus que vous étiez dignes
» de les vaincre, et cessez de déshonorer un si
» glorieux triomphe par votre cruauté. » Inutiles efforts! l'humanité n'était que dans le cœur d'un homme : peu l'écoutèrent, nul ne lui obéit; le massacre fut affreux.

Lâcheté de Théodat.

Théodat, au bruit de la chute de Naples, crut déjà voir tomber Rome; il y envoya des troupes pour la défendre, on leur en refusa l'entrée.

Ce prince, fuyant les combats, chercha lui-même un asile dans la capitale, et donna l'ordre à Vitigès, qui commandait son armée, de marcher sur Capoue.

Élévation de Vitigès.

Vitigès était parvenu à une haute fortune par un courage intrépide. Il campait alors à quatorze lieues de Rome : ses soldats, honteux de servir un prince qui n'était audacieux que pour commettre des crimes, et hardi que pour opprimer le peuple, se révoltent contre lui, déclarant qu'ils brisent le joug d'un chef qui ne sait que fuir. Vitigès s'efforce en vain de les ramener à l'ordre; ils le contraignent, par leurs prières et par leurs menaces, d'accepter la couronne.

Mort de Théodat.

Théodat, abandonné, cherche son salut dans la fuite : un Goth, nommé Octaris, le poursuit, le renverse d'un coup de lance, et porte sa tête à Vitigès. Cet indigne successeur du grand Théo-

doric et d'Amalasonte avait régné deux ans ; son fils périt par le poison.

Vitigès, proclamé roi, entra dans Rome, et reçut le serment du pape Silvère, du sénat et du peuple *.

Il laissa dans cette ville quatre mille hommes de garnison, et courut à Ravenne pour réunir à son armée les troupes qui s'y trouvaient.

Dans l'espoir de rendre plus respectable aux yeux des Goths un sceptre usurpé, il répudia sa femme, et épousa la fille d'Amalasonte. Enfin, pour s'assurer, sinon l'alliance, au moins la neutralité des Français, il fit consentir les chefs de sa nation à leur céder ce qui restait encore de la province romaine dans les Gaules.

Arrivée de Bélisaire à Rome.

Tandis qu'il cherchait ainsi à consolider son trône chancelant, Bélisaire, qui connaissait le prix du temps et d'une heureuse hardiesse, marcha rapidement sur Rome : le pape détermina le peuple à lui en ouvrir les portes ; les quatre mille Goths que Vitigès y avait laissés furent obligés d'en sortir. Ainsi Bélisaire, sans combat, rendit à l'empire cette ancienne capitale du monde, que, soixante ans auparavant, Odoacre lui avait fait perdre ; les mânes des anciens héros s'en réjouirent, et Rome crut les revoir en lui.

Vitigès demanda la paix ; Justinien la refusa.

* An 536.

Les généraux de l'empereur conservèrent la Dalmatie, malgré les efforts des Barbares. Constantin, lieutenant de Bélisaire, rencontra une division ennemie et la détruisit presque entièrement. Cependant Vitigès déployait, dans ses préparatifs, autant d'activité que Théodat avait montré de mollesse : ayant appelé aux armes et réuni tous les Goths en état de combattre, il marcha droit sur Rome, à la tête de cent cinquante mille guerriers.

Marche de Vitigès sur Rome.

Toute sa cavalerie portait des cuirasses, ses chevaux étaient bardés de fer; comme il ne pouvait croire qu'un homme osât résister à de telles forces, et rester témérairement enfermé par elles en Italie avec cinq mille soldats, il demanda présomptueusement, sur sa route, aux voyageurs qui revenaient de la capitale, si Bélisaire ne s'en était pas déjà sauvé : « Seigneur, lui » répondit un prêtre, de tous les mouvemens » qu'on peut faire à la guerre, la fuite est, jus» qu'à présent, le seul que Bélisaire ne con» naisse pas. »

Danger et défense courageuse de Bélisaire.

L'armée des Goths vint camper à deux lieues de Rome; la trahison leur livra une tour fortifiée qui défendait un pont construit sur le Téveron. Bélisaire, ignorant cette perfidie, s'avance, suivi d'une garde peu nombreuse, dans le dessein de visiter ce poste qu'il croyait occupé par les siens; soudain il se voit assailli et

cerné par toute l'avant-garde des ennemis : il est forcé, avec mille braves, de faire tête à une armée. Dans cet extrême péril, ce grand capitaine montra la force et le courage d'un soldat. Tous les traits se dirigeaient contre lui et contre son cheval bai, que la gloire de son maître immortalisa; ses gardes, oubliant leur sûreté personnelle pour veiller à la sienne, s'empressaient à l'envi de lui servir de bouclier. On eût dit que chacun d'eux voulait paraître, aux yeux des Barbares, un autre Bélisaire.

Cette troupe de héros enfonça d'abord l'avant-garde ennemie, et la contraignit de se retirer jusque sous les remparts de son camp; mais, accablé à son retour par toute l'armée des Goths, Bélisaire fut poursuivi jusqu'à la porte de Rome nommée alors Salaria, et qui, depuis ce jour mémorable, reçut le nom de cet illustre général. Les Romains, tremblans, n'osaient ouvrir leurs murs à ce grand homme; la lâcheté refusait un asile à la gloire; son désespoir fit son salut : accablé de fatigue, blessé, sa grande âme prête de nouvelles forces à son corps; il excite, il ranime, il enflamme l'ardeur du petit nombre de guerriers qui l'entouraient encore. Tous obéissent à sa voix, tous suivent son exemple, tous chargent à grands cris les Goths, et, par des prodiges de vaillance, leur inspirent à la fois tant de surprise et de terreur qu'ils pren-

nent la fuite, se croyant poursuivis par un dieu. Rome reçut alors en triomphe un héros qui seul avait vaincu une armée.

Siége de Rome.

Bélisaire eut bientôt une victoire plus difficile à remporter; il lui fallut déployer toutes les ressources de son caractère actif, adroit et ferme, pour réprimer l'esprit séditieux d'un peuple accoutumé à la licence, au repos et à l'abondance. Dès que la ville fut investie, cette lâche multitude éclata en murmures, préférant la servitude aux privations et la honte au danger; elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes aux Barbares : une sage distribution de vivres, une constante vigilance et quelques coups d'autorité comprimèrent ces factieux.

Peu à peu le peuple s'accoutuma à entendre les accens du courage, et ce langage romain qui depuis long-temps avait cessé de retentir à la tribune. On désire bientôt d'imiter ce qu'on admire : un grand nombre de citoyens, prenant les armes, s'efforcèrent de marcher sur les traces des compagnons de Bélisaire; il encourageait ce zèle, mais il y comptait peu.

Cependant Vitigès lui écrivit pour l'inviter à épargner le sang romain, lui donnant le choix ou de sortir librement de Rome avec ses troupes et leurs bagages, ou de fixer un jour pour lui livrer bataille dans la plaine : « Rome ap» partient à l'empereur, répondit Bélisaire; il

» ne la perdra que lorsque j'aurai perdu la vie;
» quant à la bataille, je la donnerai le jour où
» je le jugerai convenable, et sans consulter
» Vitigès. »

Les Goths resserraient de plus en plus la ville; Vitigès, ayant fait construire de hautes tours en bois, remplies d'archers, et un grand nombre de machines de guerre posées sur des roues, y attela des bœufs, et parvint ainsi à les approcher des murailles, que le bélier frappait à coups redoublés.

A cette vue, la terreur s'empare de tous les citoyens, qui croient leur ruine aussi prochaine qu'inévitable. Bélisaire s'occupait le jour et la nuit à rassurer la multitude, à soutenir le courage des siens; il les excitait, par son exemple, à défendre les remparts contre la foule toujours croissante des assaillans. Enfin, saisissant lui-même un arc, il renverse d'une flèche l'un des généraux les plus hardis de l'armée des Goths; et les Romains, toujours superstitieux, regardèrent ce premier succès comme un heureux présage.

Mais les traits qu'on lançait du haut des tours dans la ville continuaient toujours à répandre l'effroi : Bélisaire donne l'ordre à ses archers de diriger leurs coups sur les bœufs qui conduisaient les machines ennemies : ces animaux tombent; cet appareil, naguère si menaçant, ne pa-

raît plus que ridicule. Les Romains sortent de leurs murs, repoussent les Goths, les chassent du mausolée d'Adrien, dont ils s'étaient emparés, renversent les tours, brûlent les machines, et font tomber sous leurs coups trente mille Barbares. Le peuple, qui dans ce temps croyait plus aux saints qu'aux héros, attribua sa délivrance non au génie de Bélisaire, mais à la protection de saint Pierre.

Le hasard voulut que les Goths négligeassent d'attaquer une partie de murailles qui s'était écroulée, et qui se trouvait près de l'église de cet apôtre; la multitude demeura si persuadée de ce miracle, que, depuis, elle ne voulut jamais souffrir qu'on relevât ce mur.

Bélisaire profita de cette crédulité qui pouvait, en se propageant, fortifier la confiance des Romains et affaiblir celle de l'ennemi; il rendit compte à Justinien de ses succès : « Cinq mille » braves, dit-il, ont vaincu cent cinquante mille » Goths. Cependant le siége dure encore : quelle » honte ne serait-ce pas pour l'empire, si on lais- » sait perdre Rome faute de secours ! C'est à vous » que j'ai dévoué ma vie, je suis déterminé à » mourir plutôt que de me rendre; décidez main- » tenant du sort de Bélisaire, et si vous voulez » qu'il s'ensevelisse sous les ruines de Rome. »

Ces paroles tirent enfin l'empereur de son assoupissement : il lève des troupes, arme des

vaisseaux, et ordonne à Valérien et à Martin de les conduire en Italie. Pendant ce temps Rome, bloquée, voyait peu à peu ses moyens de subsistance épuisés; Bélisaire avait à contenir à la fois les habitans de la ville et les ennemis. Mais, en présence des grands caractères, tous les obstacles s'aplanissent : il ordonna à toutes les bouches inutiles de sortir de Rome; on se tut, on gémit et on obéit. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfans couvrent la voie Appienne et se retirent en Campanie, escortés par des Maures intrépides et agiles qui percent les lignes ennemies, et massacrent les Goths dispersés sans défiance sur la route. Bélisaire arme les artisans, chasse de Rome quelques sénateurs suspects de trahison, et entr'autres Maxime, descendant de l'empereur de ce nom. Martin et Valérien lui amènent un renfort de seize cents cavaliers, qui entrent dans la ville à la faveur d'une sortie dans laquelle on tue quatre mille Goths.

Bélisaire se préparait à porter aux Barbares un coup plus redoutable; mais il ne pouvait compter que sur sa cavalerie : depuis long-temps l'infanterie italienne avait perdu sa discipline, sa bravoure et sa renommée. Dans cet embarras, il commit la faute de céder aux conseils et aux instances de trois officiers, Principius, Pisidius et Tarmut l'Isaurien : ils lui vantaient le

zèle, l'ardeur, le dévouement des nouvelles légions formées dans la ville par l'enrôlement des citoyens; ils le suppliaient d'employer cette infanterie au moins à l'arrière-garde : un injuste mépris, disaient-ils, la révolterait; une marque de confiance enflammera son courage.

Ces légions demandaient en effet à grands cris le combat *. Bélisaire, entraîné par une ardeur si vive, se décida à livrer bataille. Depuis le point du jour jusqu'à midi, on ne fit qu'escarmoucher et lancer des traits; le général voulait attendre quelque faux mouvement des Goths, pour en profiter et les attaquer. Mais les légions impatientes n'écoutent point ses ordres; elles chargent avec impétuosité, enfoncent d'abord les Goths, et, se livrant ensuite à l'ardeur du pillage, elles sont alors attaquées par les Barbares ralliés, qui en massacrent une partie et mettent le reste en fuite.

Bélisaire, avec ses braves, résista long-temps; mais il se vit enfin forcé de se retirer. Bientôt la famine devint extrême dans Rome. L'armée de Bélisaire le pressait de combattre, préférant un trépas glorieux à une mort lente et douloureuse : Bélisaire, éclairé par la faute qui lui avait fait perdre la bataille de Rome, resta inflexible; décidé à attendre les secours qu'il espérait, il ordonna de souffrir en silence. Telle

* An 537.

était son autorité, qu'on souffrit et qu'on mourut sans se plaindre.

Arrivée d'un renfort.

Enfin le renfort annoncé débarqua; Zénon, Paul, Conon et Jean amenèrent trois mille Isaures et deux mille chevaux. L'intrépide Antonina sortit hardiment de Rome, et courut presser l'arrivée de ces troupes qui s'approchèrent de la ville. Alors Bélisaire, avec une partie de son armée, fait une fausse attaque contre les assiégeans, tandis qu'une autre division sort par une porte, anciennement murée, qu'on avait démolie pendant la nuit; elle tourne les Goths; les Barbares, chargés ainsi en tête et en flanc, ne combattent plus qu'en désordre, et l'épouvante se répand dans leurs bataillons. Ils fuient de toutes parts; les vainqueurs en font un affreux carnage.

Propositions de Vitigès.

Après cette défaite, Vitigès, dont l'armée était ruinée par le fer, par la faim, par une maladie contagieuse, demanda la paix, et proposa de céder la Sicile, pourvu qu'on évacuât l'Italie. Bélisaire répondit ironiquement à cette demande dérisoire, en offrant au roi des Goths les îles britanniques.

Suspension d'armes.

Cependant on convint d'une suspension d'armes. Rome reçut dans ses murs un nombreux convoi, des vivres en abondance, et des troupes nouvellement débarquées; enfin on conclut une trève pour un mois.

Ce que le ciel offre le plus rarement à l'admiration de la terre, c'est une gloire pure et un bonheur sans nuage. Constantin, brave guerrier, général habile, mais avide de richesses, avait enlevé à Présidius, l'un de ses collègues, sa part du butin pris dans le camp des Goths. Antonina haïssait mortellement Constantin, parce qu'il avait découvert ses intrigues coupables, et inspirait de justes soupçons à Bélisaire; cette femme, aussi artificieuse que peu fidèle, aigrit son époux contre celui qui voulait l'éclairer. Bélisaire, sortant de sa modération ordinaire, après une vive réprimande, donna l'ordre à ses soldats d'arrêter Constantin : celui-ci, furieux, tire son glaive, et veut en frapper son chef, qui, par un prompt mouvement, trouve à peine le moyen d'éviter le fer. Il fallait juger Constantin et le punir; mais la justice paraît trop lente à une femme outragée. Antonina excite les gardes à la vengeance; ils égorgent Constantin, et ce meurtre, permis par Bélisaire, tacha ses lauriers.

Levée du siége.

Au mépris de la trève, les Goths commettaient souvent des actes de violence; les hostilités recommencèrent. Bélisaire sortit de Rome, livra bataille aux Goths, les défit, les poursuivit et en tua un grand nombre; les suites de cette victoire furent la prise de Rimini et la levée du siége de Rome. Ce siége fameux avait duré un an.

L'Italie aurait été promptement conquise, si Justinien y eût envoyé sans retard les secours que Bélisaire demandait ; mais alors l'empereur ne s'occupait qu'à fonder des monastères, à bâtir des palais, et à troubler l'Église dont il prétendait terminer les querelles. Après avoir publié des lois sages contre la simonie, il affranchit impolitiquement les prêtres de la juridiction des tribunaux ; et, comme il voulait que ses décrets fussent respectés en matière de dogme, ainsi qu'en toute autre, il s'égara dans ces subtilités, et tomba dans l'hérésie qu'il avait long-temps combattue.

Théodora, accoutumée à renverser tout ce qui lui résistait, voulait faire déposer le pape Silvère ; l'empereur, moins violent, le renvoya à Rome, et chargea Bélisaire d'examiner sa conduite, ordonnant de lui laisser son siége s'il était innocent, de lui en donner un autre s'il se trouvait coupable.

Il était accusé d'intelligence avec Vitigès. Bélisaire, vainqueur de l'Afrique et de l'Italie, se laissait subjuguer par Antonina : cette femme sans pudeur servait fidèlement les passions haineuses de l'impératrice ; elle obtint de la faiblesse de son époux l'exil du pontife dans une île où elle le fit assassiner.

Mort du pape Silvère.

Vigile, qui lui succéda, trompa Théodora et Antonina par une fausse soumission : dès qu'il

fut assis sur la chaire de saint Pierre, il se déclara hautement pour l'orthodoxie.

Invasion et victoire des Bulgares.

Tandis que l'empereur épuisait ses trésors pour ne couvrir que de monumens fastueux l'empire qu'il aurait dû garnir de soldats et de forteresses, les Bulgares envahirent la Mœsie *.

L'armée d'Illyrie les repoussa d'abord; mais comme elle revenait victorieuse, un autre corps de Bulgares l'attaqua inopinément, et la tailla en pièces.

Ces guerriers farouches effrayaient les Romains par une arme singulière : ils portaient au bout de leurs lances des filets qu'ils jetaient sur leurs ennemis. Le général romain Godillas, pris et enlevé dans un de ces lacs, en coupa les cordes avec son sabre, et dut ainsi à son courageux sang-froid la vie et la liberté.

Arrivée de Narsès à Ravenne.

Bélisaire poursuivait ses succès en Italie; Milan et Ancône furent délivrés des Goths. Narsès, qui depuis acquit tant de gloire, débarqua près de Ravenne avec cinq mille hommes. Justin, maître de la milice d'Illyrie, y descendit aussi à la tête de deux mille Hérules : les Goths, surpris, près de Rimini, par un corps que commandaient Martin, Jean et Eldiger, sont saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, abandonnent leur camp, et, si la garnison de Rimini les eût alors chargés, leur armée aurait été détruite.

* An 538.

Cause de mésintelligence entre Narsès et Bélisaire.

Bélisaire arrive au moment de la déroute de l'ennemi, et félicite les troupes des succès dus à l'habileté d'Ildiger. « Il n'en a point le mérite, » répond Jean avec audace; nous ne devons la » victoire qu'au génie de Narsès. » Ce fut ainsi que commença la fatale querelle de Narsès et de Bélisaire : les envieux l'aigrirent, et tous ceux qu'importunait la grande renommée du conquérant de l'Afrique et du libérateur de Rome ne cessèrent d'exciter la jalousie naissante du favori de la fortune contre le favori de la gloire. Ils répétaient continuellement à cet eunuque ambitieux, qu'arrivé à la tête d'un si nombreux corps de troupes, il ne devait pas s'abaisser à servir d'ombre à Bélisaire; dès ce moment leur mésintelligence éclata.

Bélisaire, convoquant les chefs de l'armée, leur dit : « Ne vous laissez point tromper par » vos premiers avantages. Vous méprisez à tort » l'ennemi, il est encore à craindre; la pru- » dence seule consolide les succès, la présomp- » tion égare ou endort. Je vois que les Goths » inondent l'Italie, jusqu'aux portes de Rome; » Vitigès occupe Ravenne; Wrayas, maître de » la Ligurie, investit Milan; Auxime est dé- » fendu par une forte garnison : nous sommes » enveloppés de toutes parts. Je suis instruit » qu'une nombreuse armée de Francs se pré- » pare à grossir près de Gênes la foule de nos

» ennemis; notre ruine est certaine, si nous
» perdons un temps précieux : notre célérité
» seule peut diviser les Barbares, et les vaincre
» en les étonnant. Il faut que la moitié de nos
» troupes délivre Milan, et que l'autre s'em-
» pare d'Auxime; nous marcherons après con-
» tre les Francs et contre Vitigès. »

Narsès combattit cet avis; il proposa de réunir les deux armées pour attaquer d'abord Ravenne. Ces deux opinions partageaient les esprits. Bélisaire, qui savait que les dissensions intestines perdent les armées et les États, trancha la difficulté en lisant devant tous les chefs une dépêche secrète qu'il avait reçue de l'empereur. Justinien déclarait, par cette lettre, qu'en envoyant Narsès en Italie, il ne lui donnait que l'intendance et non le commandement de l'armée.

Après avoir entendu ces mots, il ne restait plus qu'à obéir; cependant l'ambitieux Narsès refuse de se soumettre. Bélisaire ordonne aux troupes de marcher; mais, lorsqu'il est près d'Urbin, les légions du parti de Narsès l'abandonnent, espérant qu'avec le peu de forces qui lui restent, un échec consommera sa perte.

Prise de Milan par les Barbares.

En ce moment la fortune secourut Bélisaire : une fontaine, qui seule fournissait d'eau les habitans d'Urbin, s'étant tout à coup tarie, la garnison effrayée capitula, et cette ville forte se

soumit. Profitant de cet avantage, Bélisaire surprit Orvietto et s'approcha de Milan : les rebelles, commandés par Jean et Justin, refusèrent quelque temps d'exécuter ses ordres et de le rejoindre; enfin ils obéirent, mais arrivèrent trop tard. Cette lenteur eut des suites funestes; Milan fut pris et saccagé par les Barbares : le récit sans doute exagéré de Procope porte à trois cent mille le nombre des victimes qui périrent dans cette ville sous le fer des Goths. Bélisaire, en y entrant, n'y trouva que des cadavres et des ruines.

L'empereur, informé de ce désastre, rappela Narsès; les Hérules, opiniâtres dans leur résistance, le suivirent. Bélisaire, impatient d'achever la conquête de l'Italie, vint assiéger Auxime. Vitigès épouvanté implorait les secours de Vacon, roi des Lombards, de Cosroès, roi de Perse, de Théodebert, roi des Français : le premier resta neutre; Cosroès exigea de l'empereur d'Orient un fort tribut, prétendant qu'il devait à son inaction la conquête de l'Afrique; et, sur le refus de Justinien, il lui déclara de nouveau la guerre.

Invasion et retraite de Théodebert.

Théodebert, à la tête de cent mille hommes, traversa les Alpes, dans le dessein, non de secourir les Goths, mais de s'emparer de l'Italie.

Il avait peu de cavalerie; ses nombreux fantassins étaient armés d'une épée, d'un bouclier,

d'une lourde hache, nommée *francisque :* avec cette hache ils brisaient d'abord le bouclier de l'ennemi, qu'ils frappaient ensuite de leur épée.

Les Goths, regardant le roi de France comme un allié, lui ouvrirent le passage du Pô, et l'attendirent près de Pavie; leur erreur ne fut pas de longue durée, les Français se jetèrent sur eux et les massacrèrent : une division de Romains, laissée dans cette contrée par Bélisaire, fut surprise par les Barbares, et se sauva en Toscane.

Théodebert était brave, mais il ne savait pas profiter de la victoire; au lieu de poursuivre rapidement sa marche, il pilla la Ligurie : la famine succéda à la dévastation, et la peste à l'intempérance. Théodebert se retira, et l'on vit ainsi disparaître tout à coup ce torrent qui menaçait d'étendre ses ravages jusqu'à Rome.

Bélisaire écrivit au roi français pour lui reprocher vivement l'injustice de son agression, et les excès honteux qui avaient terni sa renommée.

Siége de Ravenne par Bélisaire.

Tout cédait aux armes du général romain : Auxime se rendit à lui; et, réunissant enfin toutes ses troupes, il vint investir Vitigès dans Ravenne.

Les rois de France offraient leurs secours au roi des Goths, pourvu qu'il consentît à partager avec eux l'Italie. Bélisaire, informé de cette

négociation, la fit échouer; mais, au moment où il se voyait près d'achever sa glorieuse entreprise et de rendre enfin l'Italie à l'empire, la faiblesse de Justinien l'exposait à perdre le fruit de son courage. L'empereur, las de la guerre, autorisa son général à conclure la paix, en cédant à Vitigès tout le pays situé au-delà du Pô.

Bélisaire ne fit aucun usage de cet ordre, et pressa le siége. Les Goths, comme tous les belliqueux habitans du Nord, méprisaient les rois vaincus, et ne respectaient le diadême que lorsqu'il était ceint de lauriers : pleins d'admiration pour Bélisaire, ils offrirent la couronne au héros qui les avait vaincus; Vitigès lui-même se vit forcé, par le vœu unanime, de souscrire à cette proposition.

Bélisaire ne voulait ni trahir l'empereur, ni conclure la paix honteuse que ce prince l'avait chargé de signer. Décidé à résister également à la faiblesse et à l'ambition, il rassemble ses officiers, et leur déclare qu'il a trouvé le moyen de prendre Ravenne sans combattre, de s'emparer de la personne de Vitigès, et de rendre l'empereur maître de l'Italie.

Dissimulant avec art son dessein, il se contenta d'assurer les Goths qu'aucun d'eux ne perdrait ses dignités ni ses biens, et qu'il ne ferait aucune distinction entr'eux et les Romains.

Son entrée triomphante dans Ravenne.

Par cette réponse, les Barbares furent persuadés qu'il acceptait la couronne : Ravenne lui ouvrit ses portes, et il y entra en triomphe comme un monarque dans sa capitale.

Procope raconte que les femmes des Goths, qui, sur la renommée des Romains, les avaient crus d'une grandeur proportionnée à celle de leurs exploits, surprises de la petitesse de leur taille, reprochèrent vivement à leurs époux d'avoir été assez lâches pour s'être laissé vaincre par de tels hommes.

Bélisaire, entré dans le palais du roi des Goths, maître de son trône et de ses trésors, fit arrêter Vitigès par sa garde, le retint prisonnier, et déclara qu'il refusait le sceptre qu'on lui avait offert.

Peu d'hommes sont assez purs pour croire à un pareil désintéressement : on écrivit à l'empereur que Bélisaire le trahissait, et ne feignait de refuser le pouvoir suprême que dans l'espoir d'être forcé à l'accepter.

Cependant les Goths, qui campaient à Pavie, avaient élu pour roi Ildibade; celui-ci offrit encore le diadême à Bélisaire : « Pourquoi, di-
» sait-il à ce héros, vous abaisser au pied du
» trône d'un prince ingrat et efféminé? Il ne
» vous convient point d'être l'esclave de Justi-
» nien; la première place du monde vous appar-
» tient. Tous les Goths vous déclarent de nou-

» veau, par ma voix, que le grand capitaine » qui les a vaincus leur paraît seul digne de les » gouverner. Ildibade, leur prince, dépose lui- » même la couronne à vos pieds. » Bélisaire répondit : « Je dois tout à Justinien, il a reçu mes » sermens; jamais je ne le trahirai. »

Son entrée triomphale dans Constantinople.

Après ce refus solennel, il s'embarqua pour Constantinople, et, pour la seconde fois, y entra triomphant des ennemis de l'empire et des siens.

Ce triomphe, un des plus glorieux dont Rome se fût honorée, eût été sans tache, si le triomphateur n'y eût pas traîné à sa suite Vitigès, qu'il avait, non point pris, mais trompé : la politique la plus habile, la gloire la plus éclatante ne peuvent justifier la perfidie.

Antonina, dans la capitale, se montra aussi active en intrigues qu'elle l'avait été à la guerre. Sa protectrice, Théodora, voulait perdre le ministre Jean de Cappadoce; mais il était difficile de renverser un homme fort de la confiance de l'empereur, et dont la science et l'adresse compensaient aux yeux du prince les vices et la cupidité. Jean était ambitieux : Antonina se chargea de le faire tomber dans un piége; elle y parvint. Feignant d'être mécontente de la cour, exaltant les services de son époux, et se plaignant de l'ingratitude de Justinien, qui brillait d'une gloire empruntée, à ses généraux et à ses

ministres, elle flatta adroitement la vanité du favori, et lui fit entrevoir l'espérance d'arriver au pouvoir suprême, avec le secours de Bélisaire et de l'armée qui lui était dévouée : elle l'engagea ainsi dans une apparente conspiration, et en informa l'impératrice.

Disgrâce et exil de Jean de Cappadoce.

Théodora envoie chez elle des gardes; ils s'y cachent avec leurs chefs, Narsès et Marcel. L'imprudent ministre arrive le soir au rendez-vous donné par l'artificieuse Antonina; il y parle avec violence de l'incapacité, de l'ingratitude de Justinien; il explique son plan pour le renverser du trône : la garde paraît alors; Jean résiste, combat, se sauve et se réfugie dans une église. Il y fut arrêté; l'empereur le destitua, confisqua ses biens et l'exila.

Ce patricien, naguère consul, préfet de la capitale, premier ministre et presque maître de l'empereur et de l'empire, maintenant jeté dans une prison, dépouillé de tous ses biens, après avoir souffert mille tortures, parcourut l'Orient et l'Égypte, presque nu et demandant l'aumône : tout l'avait abandonné, hors l'ambition et l'espérance; dans son abaissement, il rêvait toujours au trône, et se flattait encore d'y monter.

Sa mort.

Dix ans après, ayant trouvé le moyen d'exciter à la révolte la populace dans la ville de Dara, il se fit couronner par elle, et la gouverna en tyran. Mais, peu de temps après,

une troupe de citoyens, animés par le patricien Anastase et par l'évêque, força les portes de son palais, égorgea sa garde et le tua.

Invasion de Cosroès.

Cependant Cosroès avait profité, pour s'agrandir, de l'éloignement de l'élite des troupes romaines et des fautes de Justinien; le roi des Goths l'avait excité à la guerre, en lui faisant craindre que sa propre ruine ne suivît celle des Goths et des Vandales.

L'empereur, trompé par le délateur Accacius, avait fait assassiner Amasaspe, gouverneur d'Arménie, soupçonné d'intelligence avec les Perses : l'accusateur reçut pour récompense le rang, les terres et le gouvernement de sa victime; mais il opprima tellement cette province, que le peuple, poussé à la révolte par l'excès du désespoir, le massacra.

Sittas, envoyé pour réprimer et punir les rebelles, périt dans un combat; Buzès le remplaça. Les Arméniens, redoutant ses rigueurs, invoquèrent le secours des Perses. Cosroès, favorisé dans ses projets par cette révolte, convoqua les états de son royaume, et leur proposa de déclarer la guerre aux Romains. Nulle occasion ne s'était montrée plus favorable pour satisfaire leur ancienne animosité contre l'empire : Bélisaire était alors occupé à combattre Vitigès; l'Arménie appelait un libérateur, et les Huns, franchissant le Danube, ravageaient la Grèce :

bientôt ils portèrent leurs armes jusque sous les remparts de Constantinople, et ne se retirèrent qu'avec un butin immense et cent vingt mille prisonniers.

L'empereur trouvait difficilement des recrues dans ses États épuisés ; cherchant à gagner du temps pour rassembler quelques moyens de défense contre l'orage qui le menaçait, il envoya Anastase comme ambassadeur près de Cosroès. Ses lettres, ainsi que les réponses du roi persan, ne contenaient, suivant la coutume du temps, que des maximes et des lieux communs de morale, démentis par la conduite des deux souverains. Tous deux s'étendaient longuement sur les devoirs des princes, sur la fidélité due aux sermens, sur les malheurs de la guerre, sur la facilité de rompre la paix, sur la difficulté de renouer des liens rompus ; car alors les empereurs argumentaient comme des Grecs, agissaient comme des Barbares, et ne savaient plus combattre comme des Romains.

Cosroès entra dans l'empire avec une forte armée, conquit la Palestine, la Syrie, et attaqua l'Égypte : quelques villes furent prises d'assaut; d'autres, en plus grand nombre, lui ouvrirent leurs portes. D'abord, comme un torrent, il dévastait tout; mais, depuis, l'amour que lui inspira une captive romaine, Euphémie, le rendit moins impitoyable pour les vaincus.

Buzès, envoyé pour le combattre, sortit d'Hiéropolis avec un faible corps de troupes, s'avança imprudemment, fut enveloppé et ne parut plus.

Germain, neveu de l'empereur, arriva seul à Antioche, en releva les fortifications, et chercha vainement à ranimer le courage des habitans par l'espoir d'un prompt secours. Cosroès marchait toujours rapidement; la terreur le précédait. Berrhée voulut résister, et fut livrée au pillage.

Son entrée dans Antioche.

L'approche des Perses réveille cependant l'ardeur de la jeunesse d'Antioche; elle veut défendre l'ancienne capitale de l'Orient : les vieillards, les grands, l'évêque, conseillent inutilement d'éloigner l'ennemi en lui payant un tribut, et de racheter avec de l'or une liberté que le fer ne peut défendre.

L'armée perse arrive sur l'Oronte : les Romains, saisis d'une terreur panique, n'en défendent point le passage; ils prennent la fuite. Cosroès, qui s'attendait à un long siége, s'approche avec défiance de la ville; l'abandon des remparts lui paraît un piége; il prend la lâcheté pour un stratagême. Cependant, rassuré par un long silence, par une vaste solitude, il entre : quelques jeunes Romains, préférant la mort à la honte, chargent au milieu des rues les Perses, et sont passés au fil de l'épée. Une foule de

femmes distinguées, abandonnées par leurs pusillanimes époux, échappent aux outrages des vainqueurs, en se jetant dans l'Oronte.

Cosroès, affectant une clémence hypocrite, permet aux habitans de se retirer et d'emporter leurs richesses; il craignait leur désespoir et leurs rassemblemens : quand ils furent dispersés, on les tua sans péril.

Ambassade de Justinien à Cosroès.

Les ambassadeurs de Justinien vinrent alors demander la paix. Cosroès y consentit en exigeant un tribut annuel, au moyen duquel les Perses se chargeraient de défendre contre les Huns et les Turcs les portes Caspiennes; les ambassadeurs répondirent que la dignité de l'empire ne pouvait se soumettre à cette humiliation : « Les Romains peuvent bien, répliqua » le roi, accorder un subside à un monarque vain» queur, puisque depuis si long-temps ils paient » de honteux tributs à vingt peuples barbares. »

Les ambassadeurs promirent un tribut de cinquante mille écus d'or; Justinien ne ratifia pas le traité. Cosroès excita l'indignation des chrétiens, en relevant dans Séleucie le culte du soleil; il revint ensuite près d'Antioche sacrifier aux nymphes dans le bois de Daphné : mais, sur la nouvelle d'une irruption des Huns dans la Lazique, que les Romains laissaient sans défense, il se porta, avec l'élite de ses troupes, sur les rives de la mer Caspienne.

Telle était la situation brillante du roi de Perse et l'état déplorable de l'empire, lorsque Bélisaire revint à Constantinople triompher de Vitigès et de l'Italie. L'empereur le nomme général de l'Orient; son nom seul paraît créer une armée : il la rassemble, la discipline, et, loin de se borner à une faible défensive qui augmente toujours la crainte, il se décide à l'attaque qui réveille le courage.

Bélisaire est nommé général de l'Orient.

Ayant chargé son lieutenant Pierre de contenir avec quelques troupes le général persan Nabadès, que Cosroès avait laissé à la tête d'une armée près de Nysibe, il s'avance sur la frontière de Perse. Pierre avait ordre de ne point combattre; il désobéit, et attaque les Perses qui le forcent de fuir. Bélisaire vole à son secours, défait complétement les ennemis, entre en Perse, s'empare de la ville de Sisauranum, et donne l'ordre au roi des Arabes, Aréthès, de parcourir et de piller la Syrie.

Ses succès en Perse.

Cosroès apprend avec surprise que ses conquêtes sont perdues, que ses propres États sont envahis, et qu'un seul homme a changé son destin. Il revient en Perse avec toutes ses troupes.

Retour de Cosroès.

Cependant Bélisaire luttait vainement avec son génie contre la fortune. Aréthès, avide de butin, et voulant garder les richesses conquises par sa tribu en Assyrie, se sépare de l'armée romaine qu'il devait couvrir; il la laisse sans se-

cours et sans nouvelles. La défection, et l'envie toujours attachée à la gloire, excitent une sédition dans l'armée : elle accuse son sauveur de la perdre; enfin elle demande à grands cris qu'on la ramène dans l'empire.

Retraite et disgrâce de Bélisaire.

Bélisaire, vainqueur du courage des ennemis, est forcé de céder à la lâcheté des siens; il ordonne à regret la retraite; la calomnie lui en fait un crime; il est rappelé, et une éclatante disgrâce devient la récompense dont Justinien paie de si glorieux travaux.

Sa réintégration et son départ.

Cosroès ne trouve plus d'ennemis à combattre; il s'avance en Palestine, dans le dessein de livrer Jérusalem au pillage : la peur rentre dans le palais de Justinien, et y ramène tardivement la justice. Bélisaire est de nouveau renvoyé en Orient; mais il n'y trouve plus ni trésors ni soldats : les troupes s'étaient débandées; l'argent avait été dilapidé; les généraux avaient fui.

Le conquérant de l'Italie arrive seul dans Hiéropolis, que défendait encore une faible garnison : il la réunit; mais, au lieu des acclamations accoutumées, il n'entend plus que des gémissemens; les plus timides conseillent la fuite, les plus braves la retraite. « Compagnons, leur dit-» il, lorsque l'ennemi attaque non les frontières, » mais le cœur de l'empire, la prudence n'est » plus de saison; la mort vaut mieux que la » honte; ne vous cachez plus à l'abri de vos

» remparts; sortez intrépidement d'Hiéropolis.
» Suivez-moi : nous donnerons aux Perses plus
» d'occupations et de craintes qu'ils ne le pen-
» sent. »

Ambassade de Cosroès à Bélisaire.

Dès qu'on voit dans les plaines de Syrie l'étendard et la tente de Bélisaire, la renommée, qui grossit tout, lui prête une armée. Cosroès, trompé par ce grand nom, lui envoie un ambassadeur chargé de se plaindre de la mauvaise foi de Justinien, qui avait refusé de confirmer le traité conclu à Antioche.

Artifice de Bélisaire.

L'habile général avait dispersé sur une vaste étendue de terrain boisé les tentes de la faible garnison qui le suivait; on aurait cru au premier coup d'œil, à l'éloignement, à la multiplicité des feux, que de nombreuses légions couvraient le pays.

L'ambassadeur trouve Bélisaire dans une cabane, entouré de soldats désarmés, vêtus de lin : les uns portaient des fouets, d'autres des arcs; et, si près de l'immense armée des Perses, les Romains, comme leur général, livrés à un calme profond avec une entière sécurité, paraissaient plus occupés de la chasse que de la guerre.

Bélisaire reçut l'envoyé du roi avec une hauteur dédaigneuse, le chargeant pour toute réponse de lui dire qu'il devait, s'il voulait la paix, faire des propositions plus convenables, ou s'at-

tendre à de sanglans combats avant de pénétrer jusqu'à son camp.

Paix entre Bélisaire et Cosroès.

Cet artifice réussit complétement. Cosroès, voyant Bélisaire sans crainte, lui supposa de grandes forces : il conclut la paix, et apprit ensuite, avec autant de regret que d'étonnement, qu'il n'aurait eu à combattre qu'un général arrivé en poste de la capitale, et qui n'était suivi que d'une faible escorte.

Ce traité fut d'autant plus heureux pour l'empire, que dans ce même temps d'autres généraux de Justinien, sortant d'Arménie, s'étaient fait battre sur les frontières de Perse. La paix fut ainsi rétablie entre les deux empires; les rois des Sarrasins, Aréthès et Alamandar, qui avaient servi, l'un les Romains, l'autre les Perses, continuèrent seuls à se faire la guerre.

Travaux de Justinien.

Justinien, tardivement éclairé par les malheurs qu'avait accumulés sur l'empire sa funeste imprévoyance, répara les villes que les Huns venaient d'incendier, construisit des retranchemens le long du Danube, et fortifia le pas des Thermopyles, mieux défendu autrefois par le courage que par l'art.

Ces travaux utiles, mais chers, ne lui firent pas discontinuer les monumens dispendieux sur lesquels sa vanité croyait fonder sa gloire. L'église de Sainte-Sophie, enrichie d'or et embellie par un nombre infini de colonnes du marbre le

plus précieux, fut achevée; elle surpassait, dit-on, en richesse, tout ce qu'on avait raconté du temple de Jérusalem; et l'empereur, enivré d'orgueil en admirant ce superbe édifice, s'écria : « Enfin, Salomon, je t'ai vaincu! »

La prudence, la gloire et la fortune semblaient être sorties d'Italie avec Bélisaire; ses lieutenans, par leur faiblesse, laissèrent la discipline se relâcher; leur mauvaise foi irrita les Goths; leur cupidité opprima les peuples : le surintendant des finances, ou logothèthe, se rendit également odieux aux Romains et aux Barbares par ses concussions; l'avarice de cet homme, nommé Alexandre, le porta à rogner les monnaies, ce qui le fit appeler par le peuple *le cisoir*.

Révolte et mort d'Ildibade.

Dès qu'une autorité ne sait ni se faire respecter par la justice ni se faire craindre par la force, on ne tarde pas à secouer son joug. Ildibade rassemble un faible corps de Goths, lève l'étendard de la révolte, attaque près de Trévise les Romains commandés par Vital, et les met en fuite *. Le prince des Goths ne jouit pas longtemps de ce succès; sa femme, jalouse de l'épouse d'un chef de cette nation, nommé Wrayas, le fit assassiner. La vengeance suivit le meurtre; Ildibade fut tué dans un festin. On choisit, pour le remplacer, Éraric, Ruge de nation; il régna peu de jours. Après sa mort, les Goths offrirent

* An 540.

Baduella, surnommé Totila, est roi des Goths.

la couronne à Baduella, que ses exploits avaient fait surnommer Totila, c'est-à-dire l'*immortel.*

Il avait reçu de la nature les qualités qui font les héros. Bélisaire avait tellement moissonné ce peuple, que ses guerriers, qui sous Vitigès s'étaient élevés au nombre de deux cent mille hommes, ne reprirent les armes qu'au nombre de mille, et ne purent réunir que cinq mille combattans, lorsque Totila se mit à leur tête pour reconquérir l'Italie.

Vérone fut prise par les Romains et reprise par les Goths. Artabaze, lieutenant de l'empereur, livra bataille près de Faënza. Il combattit comme un vaillant soldat, et tua de sa main un Goth dont la taille gigantesque répandait partout l'effroi; mais les armées ont plus besoin de la tête d'un chef que de son bras. Artabaze, général malhabile, se laissa tourner par ses ennemis, qui le défirent et lui enlevèrent tous ses étendards.

Les lieutenans de Totila, Bléda, Roderic et Uliaxis, se rendaient aussi redoutables par leur vaillance que par leur union. Les généraux romains, Martin, Bessas, Cyprien et Jean le Sanguinaire, jaloux l'un de l'autre, ne pouvaient s'accorder. Leur division causa leur ruine : ils perdirent une seconde bataille; le carnage fut affreux; le peu de Romains qui échappèrent au massacre se renfermèrent dans les villes.

Totila les assiégea successivement, et en peu de temps acheva la conquête de presque toute l'Italie. Ces événemens se passèrent sous le consulat de Basile, dernier consul nommé par Justinien : dans les actes publics on data ainsi, en 542, la première année après le consulat de Basile; en 543, la seconde après ce même consulat; et l'on suivit cet usage jusqu'en 587, époque à laquelle on commença à compter les années de la naissance de Jésus-Christ et du règne de l'empereur.

Sa conquête de l'Italie.

Justinien, effrayé des progrès des Goths, envoya des troupes en Italie sous la conduite de Maximin. Démétrius reçut l'ordre d'en lever dans l'Italie même; mais aucun habitant n'y voulut prendre les armes. Une tempête dispersa la flotte de Maximin; les Goths s'emparèrent des vaisseaux, et massacrèrent les équipages.

Démétrius, tombé dans une embuscade, fut pris et envoyé la corde au cou à Naples. On lui promit la vie, s'il déterminait les habitans de cette ville à se rendre; sa lâcheté et la leur le sauvèrent. Totila, plus habile et peut-être plus vertueux que ses ennemis, ne permit à ses troupes aucun pillage, et condamna même à mort un de ses guerriers qui avait outragé la fille d'un soldat romain.

Dans ce même temps Justinien fut attaqué d'une maladie contagieuse qui exerçait de grands

Maladie de Justinien.

ravages dans l'Orient. Déjà l'ambition et l'intrigue s'agitaient pour lui donner un successeur.

Disgrâce et réhabilitation de Bélisaire

L'empereur, étant rétabli, punit comme conspirateurs tous ceux qu'il crut avoir aspiré au trône; et, comme l'opinion publique avait désigné Bélisaire, sa perte fut résolue. L'impératrice le sauva. Cet illustre et infortuné général connaissait alors les désordres de sa femme; ses yeux long-temps fermés s'étaient ouverts. Théodora exigea, pour lui faire obtenir sa grâce, qu'il se réconciliât avec son indigne épouse. Bélisaire, conquérant de l'Afrique et de l'Italie, Bélisaire, que dans les combats jamais aucun péril n'effrayait, parut perdre son courage dans l'air contagieux de la cour; il tomba aux pieds d'Antonina, retrouva la bienveillance de son maître, et ternit ainsi l'éclat de sa belle vie.

Son départ et sa marche contre Totila.

Le sort lui réservait encore des jours de gloire pour réparer un instant de honte. Tout fuyait devant Totila; l'Italie était perdue, Rome menacée : Bélisaire parut la seule digue qu'on pût opposer à ce torrent; il reçut l'ordre de partir, s'embarqua, et entra dans Ravenne, n'ayant sous lui que quatre mille hommes.

Avec ces faibles moyens, il ose tenir la campagne, manœuvre habilement, secourt Auxime, et livre avec avantage plusieurs combats, où la gloire de son nom fait encore pencher en faveur de ses armes les balances de la fortune.

Totila, dont les succès avaient grossi les forces, les divisa; et, tandis qu'une partie de son armée s'opposait à Bélisaire, avec l'autre il prend Spolette et vient assiéger Rome, qui n'était défendue que par trois mille soldats sous les ordres de Bessas.

Valentin et Phocas s'approchent pour le secourir; les Goths les enveloppent et passent leurs troupes au fil de l'épée. La flotte romaine, partie de Sicile, est prise et détruite par les Barbares.

Prise de Rome par Totila.

Rome était alors livrée aux horreurs de la famine : Bélisaire se dégage des obstacles qui l'arrêtaient, chasse les Goths d'Otrante, et vole au secours de la capitale. Mais la trahison, plus rapide que sa marche, le prévient : d'indignes citoyens ouvrent la porte Asinaire à l'ennemi; la garnison trouve à peine le temps de sortir par une autre porte; Totila est maître de Rome; il empêche le massacre et permet le pillage.

Les sénateurs, accablés par lui de reproches, sont pour la plupart réduits à demander l'aumône. Cependant Totila, vainqueur, craignait la fortune et le génie de Bélisaire : plus jaloux d'affermir son autorité que de l'étendre, il écrivit à Justinien pour demander la paix : « Adressez-» vous à Bélisaire, lui répondit l'empereur : je » lui ai donné le pouvoir de faire à son gré la » paix ou la guerre. »

Bélisaire, digne de cette confiance, aurait préféré la mort à un traité honteux; ses mouvemens furent si habiles, qu'il tint à son tour Totila assiégé dans Rome. Le roi des Goths, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps dans cette cité populeuse, privée de vivres, résolut de la détruire plutôt que de la rendre.

Informé de ce funeste dessein, Bélisaire lui écrivit en ces termes : « Les fondateurs des villes » s'immortalisent, leurs destructeurs se déshonorent; les uns sont les bienfaiteurs, les autres les fléaux de l'humanité. Tout l'univers » admire et respecte la majesté de la reine des » cités du monde; elle est illustrée par une longue suite de rois, de consuls et d'empereurs; » une foule d'édifices superbes consacrent le » souvenir de leur puissance, de leur gloire et » de leurs triomphes. Votre épée veut, dit-on, » effacer l'honneur des siècles passés, et priver » les siècles à venir d'un si magnifique spectacle : si la victoire vous favorise, combien vous » gémirez d'avoir ainsi détruit le plus beau monument de vos conquêtes! Si vous succombez, quel droit funeste ne nous donnez-vous » pas de porter la flamme dans vos propres cités? » Le monde entier vous regarde; il attend votre » détermination pour décider quel est le titre » qui doit honorer ou flétrir éternellement le » nom de Totila. »

Son départ de Rome.

Le roi des Goths, ému par cette lettre, lui répondit : « Je reconnais la sagesse de vos con» seils, j'en profiterai. » Il fit sortir de Rome tous les habitans, les dispersa dans la Campanie, s'éloigna de Rome avec son armée, et laissa cette reine du monde debout, mais solitaire, isolée et semblable à une ombre majestueuse sur un tombeau.

Rentrée de Bélisaire dans Rome.

Bélisaire, actif, infatigable, suit les mouvemens de l'ennemi, le harcèle, profite de ses moindres fautes, bat son arrière-garde, reprend Spolette, fait fortifier Tarente, remporte encore une victoire, et rentre dans Rome, vide de citoyens, et peuplée seulement, pendant quelques jours, par ce grand homme et par ses braves soldats; il en répare promptement les fortifications, y rappelle les habitans et l'abondance.

Retour de Totila.

Totila, secouru par de nombreuses tribus de Barbares, revient camper sur les bords du Tibre : Bélisaire et lui se livrent de fréquens et de sanglans combats. Le général romain voyait sans cesse diminuer le petit nombre de ses guerriers; les uns succombaient à la fatigue, les autres étaient moissonnés par le fer; et l'empereur, livré aux intrigues de la cour et aux querelles des prêtres, le laissait sans secours en Italie.

Indigné de cet abandon, il écrivit à Justinien : « Je suis venu dans cette contrée, dénué

» d'armes, d'hommes et d'argent; le peu de
» troupes que j'y ai trouvées sont sans courage
» et sans discipline : accoutumées aux revers,
» elles plient devant leurs ennemis et résistent
» à leurs chefs. Si vous n'avez voulu qu'envoyer
» Bélisaire en Italie, Bélisaire est au milieu de
» l'Italie; si vous voulez qu'il chasse les Barba-
» res, donnez-lui les forces nécessaires pour les
» vaincre. » L'empereur resta dans le même
silence et dans la même inaction.

Mort de l'impératrice Théodora.

Le seul appui de Bélisaire contre la cour et contre l'envie était Théodora; elle mourut *, après avoir gouverné long-temps l'empereur et l'empire en maîtresse absolue. Vantée par les courtisans, détestée par les gens de bien, redoutée de tous, elle ruina l'État, les mœurs et l'Église. Cette courtisane couronnée prodiguait les emplois et les richesses aux anciens complices de ses débauches; sa faveur était une égide inviolable pour les femmes déréglées. Les murmures des époux trahis étaient punis par elle comme des crimes. Aucune dignité ne mettait à l'abri de sa vengeance. Le patrice Bassus, et Callinique, gouverneur de Cilicie, furent égorgés par ses ordres; elle augmenta les troubles de l'Église, en intervenant avec passion dans ses querelles : les hérétiques la prônèrent, les catholiques flétrirent sa mémoire. Par son orgueil, par

* An 547.

ses vices et par son courage, cette impératrice semblait réunir en elle les deux caractères d'Agrippine et de Messaline; et, lorsqu'elle mourut, dans tout l'empire Justinien fut le seul qui la pleura.

Retraite volontaire de Bélisaire

Ce prince faible semblait de plus en plus indifférent au sort de l'Italie. Bélisaire, après avoir vainement exposé sa liberté et sa vie, en allant chercher en Sicile des renforts qu'il ne trouva pas, fatigué de l'esprit séditieux des habitans de Rome qui voulaient se rendre à Totila, crut, peut-être avec raison, qu'on ne le laissait en Italie sans forces, sans trésors, que pour flétrir ses premiers lauriers et le faire errer comme un fugitif sur l'ancien théâtre de sa gloire : il demanda et obtint son rappel, s'éloigna de Rome en versant des larmes, et rentra à Constantinople, non en triomphateur comme autrefois, mais comme une illustre victime dont le malheur, objet de deuil pour l'empire, était un sujet de triomphe pour l'envie.

L'empereur, par sa jalousie et par son ingratitude, excitait le ressentiment des hommes qui l'avaient le mieux servi; tous ne ressemblaient pas à Bélisaire : ce grand homme oubliait les injustices de son prince, et ne se souvenait que de ses bienfaits. Artabane, que ses exploits en Afrique et la mort du tyran Gontaris avaient rendu célèbre, aspirait à la main d'une nièce

de l'empereur : refusé avec mépris par le prince, il se joignit aux mécontens et conspira. Son complot fut découvert, le sénat le condamna à mort ; Justinien lui fit grâce et ne le priva que de son rang.

Préparatifs hostiles et mort de Théodebert.

A cette époque, les Français parurent disposés à se brouiller avec les Goths : Totila avait demandé en mariage la fille de Théodebert ; le prince français répondit avec fierté que sa fille était destinée à un roi, et qu'il ne pouvait regarder Totila comme roi d'Italie, puisque après avoir pris Rome il n'avait pas su la conserver.

Justinien, voulant d'abord profiter de cette mésintelligence, flatta la vanité du roi de France, en ordonnant que ses monnaies eussent cours dans l'empire ; mais son propre orgueil lui fit perdre bientôt le fruit de cette condescendance. Dans un édit où il rappelait fastueusement toutes ses conquêtes, ou plutôt celles de Bélisaire, il prit imprudemment le titre de vainqueur des Français : Théodebert, irrité, conclut une alliance avec les Goths, et résolut de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Sa mort et la faiblesse de son fils préservèrent de ce danger l'empire, qui n'aurait pas probablement, dans sa décadence, repoussé des ennemis si vaillans et si nombreux.

L'empereur, au lieu d'employer tous ses ef-

forts pour défendre le reste de l'Italie, borna sa faible politique à donner quelques secours aux Lombards et aux Gépides contre les Goths; il aurait plutôt dû les laisser se détruire entr'eux.

Prise de Rome par Totila.

L'actif Totila, profitant de cette indolence, assiégea Rome et s'en rendit maître *. Diogène, à la tête d'une faible garnison, lui opposa une longue résistance. Paul, capitaine de la garde de Bélisaire, se trouvait alors dans cette ville : cet officier intrépide, digne de son général, ne voulut point se rendre, même lorsque Rome eut ouvert ses portes; il se renferma dans le mausolée d'Adrien, avec quatre cents braves que Bélisaire avait accoutumés à mépriser tous les périls. Sans vivres, sans secours, assiégé par une armée, il combattit comme s'il espérait vaincre, attaqua souvent les assiégeans, porta la mort dans leurs rangs, et força le roi à lui accorder une capitulation honorable.

Son départ pour la Sicile.

Totila repeupla Rome, fit revenir les sénateurs et consola les Romains de leur humiliation, de leur ruine, en leur rendant les jeux du cirque : il porta ensuite ses armes en Sicile, dont le pillage enrichit ses avides soldats.

Au bruit de ces désastres, Justinien, qui se réveillait toujours trop tard, confia une flotte à la bravoure d'Artabane, qui chassa les Goths de la Sicile. Germain, l'espoir alors de l'empe-

* An 549.

reur et de l'empire, reçut l'ordre de marcher avec une armée contre Totila; une mort subite le frappa et consterna le peuple : car on espérait qu'il succèderait à son oncle, et qu'on verrait en lui un empereur digne d'occuper le trône de Constantin, de Julien et de Théodose.

Les Huns et les Esclavons renouvelaient leurs ravages; les Perses combattaient les Romains dans la Lazique; les généraux de Justinien les repoussèrent : d'affreux tremblemens de terre désolèrent encore l'Asie.

Narsès est nommé général.

Le roi des Goths continuait, sans obstacle, à reconquérir le reste de l'Italie. Au lieu de lui opposer Bélisaire, dont l'Orient et l'Occident célébraient la gloire, tandis que son nom semblait oublié à la cour, Justinien nomma général de l'armée d'Occident son chambellan Narsès; tout l'empire vit avec étonnement un tel choix.

Son portrait.

Ce vieil eunuque, nourri dans les intrigues du palais, ne s'était fait connaître, treize ans auparavant, que par une courte apparition dans les camps, et par sa jalousie contre Bélisaire.

Étranger, captif, esclave, maltraité par la nature qui lui avait donné une figure basse et une taille courte, mutilé par les hommes, rien ne pouvait annoncer son élévation. Il dut sa fortune à un caprice de l'empereur, et sa gloire à son génie.

Les circonstances développent les grands hom-

mes : lorsque le sort, tirant Narsès de la foule des domestiques et des courtisans, l'eut mis en lumière, on reconnut en lui, avec surprise, un génie vaste, une activité prudente, et une profonde connaissance des hommes.

Ce général se montra également prompt à vaincre, habile à profiter de la victoire, sévère et généreux, économe et libéral, éloquent et juste, vertueux même toutes les fois qu'un trop grand intérêt n'opposait pas son ambition à sa vertu : chef habile, il organisa savamment son armée; heureux favori, il sut se faire donner abondamment toutes les forces et les moyens dont on avait laissé manquer Bélisaire.

Le désir de reconquérir l'Italie, et l'imminence des dangers qui menaçaient alors l'empire, forcèrent l'empereur à quitter momentanément ses occupations favorites, la jurisprudence et la théologie; il devenait urgent de négocier et de combattre : il céda à Théodebert, roi de France, une partie de la Ligurie, et obtint par là qu'il resterait neutre entre lui et les Goths.

Une flotte impériale battit celle de Totila, mais ne put empêcher ses troupes de s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. L'empereur détacha les Gépides de l'alliance des Esclavons et des Lombards, contre lesquels il envoya les généraux Jean et Valérien, qui les battirent d'abord; mais ensuite les Lombards, les ayant

attirés dans une position désavantageuse, remportèrent sur eux une victoire complète. Quarante mille Romains et quatre généraux périrent dans cette bataille; le reste prit la fuite.

Son arrivée en Italie.

Dans le même temps Narsès débarqua en Italie, à la tête de la plus forte armée que l'empire eût rassemblée depuis un siècle; il marcha le long de la mer, entra dans Ravenne, s'avança près de Rimini, défit un corps de Goths, et tua l'officier qui le commandait.

Les généraux, ainsi que les soldats, voulaient qu'on assiégeât les villes, les uns dans le dessein de s'assurer des postes de défense en cas d'échec, les autres dans l'espoir du pillage : Narsès résolut de marcher contre Totila et de livrer une bataille décisive, disant qu'une grande victoire fait tomber les remparts des forteresses.

Il vint camper près de Pagina entre Urbin et Fossombrone, à quatre lieues de l'armée de Totila. On voyait dans cette plaine un grand nombre de tertres que d'anciennes traditions disaient être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille, et, selon d'autres, ceux des Carthaginois exterminés par le consul Néron; il semblait que le ciel eût de tout temps consacré ce champ de bataille à produire des lauriers pour les Romains, des cyprès pour leurs ennemis.

Bataille entre Narsès et Totila.

Narsès, avant de combattre, fit quelques pro-

positions de paix à Totila; le roi des Goths répondit que ce grand procès ne pouvait être décidé que par une bataille, et qu'il la livrerait dans huit jours à Narsès. Le général romain conclut de cette réponse que le roi voulait le surprendre et l'attaquer le lendemain; il se prépara sagement à le repousser. En effet, à la fin de la nuit suivante, les Goths s'avancèrent pour s'emparer d'une hauteur qui séparait les deux camps : après un combat très vif, les Romains en chassèrent les Goths, et s'y maintinrent.

Narsès plaça les Romains aux deux ailes, les auxiliaires hérules, huns et lombards au centre; et, comme il craignait la défection de ceux-ci, il leur ordonna de laisser leurs chevaux dans le camp et de combattre à pied.

Il avait à peine rangé ses troupes en bataille, lorsque Totila, à la tête de toute sa cavalerie, vint l'attaquer avec impétuosité : d'abord repoussé, il revint plusieurs fois à la charge, donnant à ses troupes l'exemple du courage et de l'opiniâtreté; mais enfin, après des efforts inutiles, toute cette cavalerie, chargée en flanc par celle des Romains, prit l'épouvante, et se jeta sur son infanterie qu'elle mit en désordre.

Défaite, fuite et mort de Totila.

Les légions s'avancent; alors la déroute fut prompte et complète : six mille Goths périrent sur le champ de bataille. Totila prit la fuite,

suivi de cinq cavaliers; le Gépide Asbade, qui le poursuivait, lui perça les reins d'un coup de lance. Cependant le roi des Goths continua sa course jusqu'à Capres, où il expira, honoré par l'estime de ses ennemis et par les larmes de ses sujets.

Son nom semblait si redoutable aux Romains, que, lorsqu'ils apprirent sa mort par une femme qui leur montra le tombeau de ce prince, ils le déterrèrent pour s'assurer de la vérité de son récit, et lui rendirent les honneurs funèbres avec la pompe convenable à son rang et à sa gloire.

Narsès envoya à Constantinople la couronne de Totila, enrichie de pierreries, et sa cuirasse encore teinte de la pourpre d'un sang royal glorieusement répandu. L'empereur reçut, au milieu du sénat, ces dépouilles d'un prince trahi par la fortune, mais plus digne que lui du trône par son courage.

Narsès rehaussa sa victoire par la modestie de sa relation; il récompensa avec générosité le corps de Lombards qui l'avait servi, et le renvoya avec prudence; l'indiscipline et l'avidité de tels alliés lui semblaient plus dangereuses que leur valeur n'était utile.

Téia est roi des Goths.

Les Goths donnèrent la couronne de Totila à Téia, guerrier aussi actif qu'intrépide. Quoique les Français eussent promis d'être neutres, ils empêchèrent Narsès de prendre Vérone; ils

voulaient tour à tour favoriser les Romains et les Goths, et prolonger leur querelle, dans l'espérance qu'ils s'entre-détruiraient, et que l'Italie deviendrait pour la France une proie facile.

Prise de Rome par Narsès.

Toutes les villes que Narsès trouva sur sa route lui ouvrirent leurs portes après son triomphe, ainsi qu'il l'avait prévu; bientôt il campa sous les murs de Rome; ses troupes étaient trop peu nombreuses pour investir cette grande cité, il résolut de la prendre d'assaut.

Tandis qu'il l'attaquait sur trois points différens, Dagisthée, par son ordre, à la tête d'un détachement, escalada une partie de murailles dont on avait négligé la défense : la terreur se répandit dans la ville, les Goths cherchèrent leur salut dans la fuite, et Narsès entra vainqueur dans Rome, qui fut ainsi prise pour la cinquième fois depuis le règne de Justinien.

Cette délivrance devint un jour de deuil pour les plus illustres personnages de cette capitale; car les Barbares, en fuyant, massacrèrent dans la Campanie les patrices et la plupart des sénateurs que Totila y avait exilés.

Téia, aussi brave, mais plus barbare que son prédécesseur, fit égorger dans Pavie trois cents prisonniers; la fureur des deux partis les portait aux plus horribles excès : tous deux ne cherchaient plus à se vaincre, mais à se détruire.

Bataille entre Narsès et Téia.

Narsès assiégea Cumes ; Téia s'approcha pour la secourir ; les deux armées se livrèrent bataille près du Vésuve. Ce combat devait décider du sort de l'Italie ; chacun voulait en rester maître ou périr.

Dans les deux armées, les généraux, les officiers, les cavaliers renvoyèrent leurs chevaux pour éloigner tout espoir de fuite. Les Goths surprirent d'abord, par une vive attaque, les Romains, qui n'étaient pas encore formés ; Narsès rétablit l'ordre, et rallia promptement les siens. Téia, portant le courage jusqu'à la témérité, combattait plus en soldat qu'en général : n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il s'élança, comme un lion furieux, au milieu des rangs ennemis ; bientôt, entouré, il ne lui resta que l'espoir de vendre chèrement sa vie. Ce prince combattit quatre heures une foule de guerriers, et changea plusieurs fois de bouclier : le dernier étant encore hérissé de flèches, comme il voulait en prendre un autre, il découvrit sa poitrine, fut percé d'un javelot, et tomba mort sur les corps entassés des soldats que son bras avait immolés.

Mort courageuse de Téia.

Les Romains, croyant par sa chute la victoire décidée, tranchent sa tête, la mettent au bout d'une pique, et la montrent en triomphe aux deux armées : ce spectacle inhumain, loin de consterner les Goths, les anime à la ven-

geance et leur rend le courage du désespoir.

Le combat continue avec plus de fureur jusqu'à la nuit; les deux armées couchent sur le champ de bataille. Au lever de l'aurore on reprend les armes avec la même furie; on ne donne, on ne reçoit plus d'ordres; il n'est plus possible de combiner, de régler les mouvemens : la bataille n'est plus qu'une affreuse mêlée. Chacun combat corps à corps; si le sang versé épuise la force, la rage la fait renaître; le blessé s'attache au corps de son vainqueur et le déchire en expirant. Cet affreux carnage dura toute la journée; la nuit sépara de nouveau les combattans, sans décider la victoire.

Paix entre Narsès et les Goths.

Cependant, lorsque le troisième jour parut, les Goths, consternés de la perte de leurs plus braves guerriers, proposèrent de rendre leurs armes et de reconnaître les lois de l'empereur, pourvu qu'il les traitât non en esclaves, mais en alliés, et qu'il leur permît, lorsqu'ils sortiraient d'Italie, d'emporter avec eux leurs richesses. Narsès y consentit et conclut le traité.

Rupture de cette paix.

Des deux côtés on signa, on jura la paix; mais la passion et l'esprit de parti respectent peu les sermens. Les Goths, apprenant qu'une armée étrangère venait à leur secours, rompirent la convention. Les rois de France avaient refusé leur appui au roi des Goths; mais deux princes allemands, Leutharis et Bucelin, vassaux de

Théodebald, levèrent à leurs frais une armée de soixante-quinze mille hommes, Allemands et Français, et traversèrent les Alpes pour combattre les Romains. Ce renfort rendit l'espérance aux Goths, qui reprirent les armes.

Siége, blocus et capitulation de Cumes.

Narsès fit de vains efforts pour s'emparer de Cumes; le frère de Totila, Aligerne, la défendit avec opiniâtreté : il surpassait tous les guerriers du Nord en bravoure et en force; on reconnaissait les flèches que lançait son arc, à leur sifflement et à leur violence, à laquelle rien ne résistait. Un Romain, nommé Pallade, tout bardé de fer, s'approcha de lui pour le combattre : le dard du prince goth traversa son bouclier, sa cuirasse et son corps.

Narsès, laissant un corps de troupes pour bloquer la ville de Cumes, se rendit maître de Lucques; Cumes, dépourvue de vivres, ouvrit ses portes et obtint une capitulation honorable. Aligerne, souillant sa gloire par une basse ambition, entra au service de l'empereur qui avait vaincu sa nation, détrôné et tué son frère.

Victoire de Narsès sur les Allemands.

Un corps de Romains avait été battu par les Allemands; Narsès, toujours rapide et toujours heureux, répara bientôt cet échec. Dans d'autres combats il avait vaincu ses ennemis par son audace; cette fois il dut ses succès à la ruse. A la tête de troupes peu nombreuses, il feignit de fuir, attira les Allemands dans une embuscade

près de Rimini, les enveloppa et les battit. Poursuivant ses avantages, il atteignit près de Casilin Leutharis et Bucelin, dont les forces étaient réunies, et leur livra bataille; sa victoire fut complète. Les Allemands et les Français perdirent trente mille hommes dans cette action; le reste repassa les Alpes. Les Goths se soumirent; leur empire fut détruit, et l'Italie tout entière se vit rangée de nouveau sous les lois romaines. Narsès la gouverna pendant treize ans. Longin, qui le remplaça en 567, fut le premier qui porta le nom d'exarque.

Soumission des Goths. Destruction de leur empire. Exarchat de Narsès et de Longin.

Écrits religieux de Justinien.

Tandis qu'un eunuque semblait ressusciter en Occident la gloire des anciens héros de Rome, Justinien composait des écrits religieux pour réfuter les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès : mais, comme il était difficile à un laïque de ne point s'égarer dans des subtilités si obscures pour tant de docteurs, il tomba lui-même, sans s'en douter, dans une des hérésies qu'il combattait; et l'un de ses édits, contraire en quelques points à la doctrine du concile de Chalcédoine, fut condamné par le pape Vigile.

Disgrâce et mort du pape Vigile.

L'empereur irrité convoqua un concile à Constantinople; Vigile refusa de s'y rendre. Le concile, composé de cent soixante-cinq évêques et de trois patriarches, anathématisa les partisans d'Origène et confirma toutes les décisions du concile de Chaldédoine. Justinien avait donné

l'ordre à Narsès d'arrêter le pape dans Rome : celui-ci cherche un asile dans l'église de Saint-Pierre; les soldats veulent l'en arracher; Vigile embrasse les colonnes de l'autel, elles sont brisées : le peuple furieux se soulève pour le pontife, et met en fuite les préteurs et les soldats.

Cependant Vigile se soumet; on l'exile, il meurt peu de temps après, et Pélage le remplace sur la chaire de saint Pierre.

L'empereur commençait à redouter l'autorité croissante des pontifes romains qui devaient leur élévation aux suffrages du clergé, des grands de Rome, du peuple et des soldats; il se réserva très politiquement le droit de confirmer leur élection. Tant que cet usage dura, la puissance spirituelle fut contenue dans de justes bornes.

Révolution en Espagne.

Les succès de Bélisaire et de Narsès firent espérer à Justinien qu'il pourrait rendre à l'empire son ancienne étendue, et joindre la conquête de l'Espagne à celle de l'Afrique et de l'Italie. Les Visigoths, dans cette contrée, s'affaiblissaient par leurs divisions. Agila, leur roi, combattait un prince de sa maison, Athanagilde, qui s'était révolté contre lui : l'empereur envoya une flotte et une armée au secours des rebelles; Agila fut battu et tué. Dès qu'Athanagilde se vit vainqueur et couronné, il devint ingrat, et voulut chasser de son pays les alliés auxquels il devait le sceptre; mais les Romains

s'y maintinrent, et restèrent, pendant soixante ans, maîtres d'une partie des côtes d'Espagne, malgré tous les efforts des Visigoths *.

La fortune ne favorisait les armes de l'empire que dans les lieux où des hommes tels que Bélisaire et Narsès dirigeaient et maîtrisaient ses caprices. Justinien, attaqué de nouveau par les Perses, n'obtint aucun succès éclatant; ses généraux, Martin, Bessas, Buzès et Justin, avaient plus de bravoure que d'habileté. Jaloux et divisés, ils laissèrent surprendre l'armée de cinquante mille hommes, qu'ils commandaient, par trente mille Perses qui les mirent en déroute et s'emparèrent de leur camp.

Justinien répara en partie cet échec par un avantage qu'il remporta sur une armée persane, près des rives du Phase; ce succès fut suivi d'une suspension d'armes entre les deux empires.

Les Juifs, toujours disposés à la révolte parce qu'ils étaient intolérans et persécutés, se soulevèrent : de nombreux supplices comprimèrent leur révolte **.

Apparition des Turcs.

A cette époque, l'Orient vit paraître une nouvelle race de Barbares, que, depuis, la chute de l'empire grec ne rendit que trop célèbres. Ces peuples, de la race des Huns, portaient le nom de Turcs, et prétendaient descendre de Turk,

* An 554. ** An 555.

fils aîné de Japhet; d'autres disent qu'ils tenaient ce nom d'une des montagnes qu'ils habitaient, et qui avait la forme d'un casque, appelé *turc* dans leur langue.

Le premier de leurs princes dont l'histoire ait gardé le souvenir, se nommait Toumain : il prit le titre de *kan*, et se rendit fameux par ses exploits guerriers. Mokaa, sorti, avec sa nombreuse et belliqueuse tribu, des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtisch, attaqua, vainquit, extermina la nation des Avares, et chassa les Ogres, ou Ogores, des plaines situées sur les rives du fleuve Toula. Ces peuples, vaincus, prirent la fuite, et s'arrêtèrent entre le Volga et le Tanaïs. Les Alains et les Huns, les confondant avec les Avares, leur donnèrent l'hospitalité. Ces nouveaux Avares arrivèrent sur les bords du Danube, y conquirent des terres possédées par les Antes et par les Sabirs, et demandèrent à Justinien une solde et des concessions, promettant de servir, dans ces contrées, de rempart à l'empire.

Invasion d'Avares et de Huns.

Justinien, de l'avis du sénat, voulait accueillir leurs demandes; mais le kan des Turcs, plus redoutable qu'eux, traversa leur négociation; et, par ses menaces, décida l'empereur à leur refuser tout asile.

La faiblesse mène à la perfidie : les Avares, dont les envoyés avaient été bien reçus à Con-

stantinople et chargés de présens, marchaient avec sécurité; tout à coup ils se voient attaqués par un corps de Romains, sous les ordres de Justin, qui les met en fuite et pille leur camp.

Bientôt ralliés, leur vengeance fut prompte; ils battirent les faibles troupes qui défendaient la frontière, et s'emparèrent d'une partie de la Pannonie et de la Mœsie.

Tel était alors l'état déplorable de l'empire : Justinien, dont le nom serait aujourd'hui dans l'oubli, si Bélisaire, Narsès et Trébonien n'eussent illustré son règne, dissipait ses trésors en fondations d'églises, en bâtimens somptueux, en dépenses frivoles; il laissait dépérir l'armée, et se contentait de diviser les Barbares qu'il aurait dû combattre. Ses prédécesseurs soldaient six cent quarante-cinq mille hommes : il n'en garda que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Grèce, en Arménie, en Mésopotamie et en Égypte.

La caisse militaire devint le trésor des ministres et la proie des favoris. Enfin, tandis que sa vanité se repaissait de l'éclat de quelques conquêtes passagères, dues au génie de deux grands hommes, le centre de l'empire restait découvert, et la Thrace même, si voisine de la capitale, était livrée sans défense aux Barbares.

Zabergan, roi des Huns, jaloux des faveurs que l'empereur avait accordées à d'autres prin-

ces barbares, franchit le Danube sur la glace, ne rencontre aucunes troupes qui s'opposent à son passage, traverse la Mœsie sans obstacle, arrive en Thrace, fait ravager la Grèce par une de ses divisions, en envoie une autre dans la Chersonèse, marche lui-même avec sept mille chevaux sur Constantinople, et met tout à feu et à sang aux environs de la capitale.

Alarmes de Justinien.

L'épouvante devient générale : Justinien tremble dans son palais; on porte au-delà du Bosphore le trésor public et ceux des églises; les citoyens courent enfouir leurs richesses dans leurs terres, en Asie. La garde impériale, les milices de la ville sortent enfin pour combattre; mais, depuis dix ans, ces soldats, étrangers aux travaux et aux périls de la guerre, ne formaient qu'une troupe de parade, une vaine et fastueuse décoration de théâtre et de triomphes.

Armement de Bélisaire.

Bélisaire, depuis deux lustres, vivait retiré et oublié dans la capitale; rarement il paraissait au milieu de la foule frivole des courtisans, dans laquelle il était à peine aperçu. Le danger public rappela sa gloire : Justinien, effrayé, se souvint qu'il avait un grand homme près de lui, et implora son secours.

Bélisaire était courbé sous le poids des malheurs et des ans; mais, à la vue du péril, à l'appel de sa patrie, son âme héroïque rend une nouvelle vigueur à sa vieillesse : au son de la

trompette, il rajeunit; il reprend son glaive victorieux; son casque, ombragé de lauriers, vient de nouveau couvrir ses cheveux blancs. Enfin il se lève, il se montre menaçant dans cette ville, où régnait la crainte : à sa vue, la terreur se dissipe, l'espérance renaît.

Au bruit de son nom, une foule de citoyens et de paysans accourent sous son étendard. Mais, dans toute cette multitude vieillie dans l'oisiveté, il ne trouve que trois cents hommes qui aient manié une arme et couché sous une tente : à la tête de cette faible troupe, il sort hardiment de la ville, fortifie son camp, fait observer les mouvemens de l'ennemi, et ordonne d'allumer au loin des feux pour faire croire qu'il est suivi d'une nombreuse armée.

Les Barbares, trompés par cette ruse, perdent du temps, se tiennent quelques jours sur la défensive; mais, rassurés enfin lorsqu'ils voient qu'on ne les attaque pas, ils s'avancent impétueusement avec plus d'ardeur que de prudence.

Bélisaire avait placé dans une forêt deux cents archers en embuscade : à la tête de trois cents cavaliers, il charge les ennemis avec le courage et la témérité d'un jeune capitaine, s'élance au milieu des Barbares, et en tue quatre cents; au même moment ses archers se lèvent et attaquent les Huns en flanc. D'un autre côté, selon les

ordres du général, tous les paysans qui suivaient ses drapeaux jettent de grands cris, traînent sur la terre de gros arbres, et forment ainsi un nuage de poussière qui persuade aux Huns qu'une armée innombrable marche contr'eux.

Sa victoire sur les Barbares.

L'épouvante les saisit; ils prennent la fuite, et, dans leur désordre, Bélisaire en fait un grand carnage : ainsi le génie d'un seul homme vainquit toute une armée et sauva l'empire.

Animés par cette victoire, les soldats qui défendaient la muraille de la Chersonèse, repoussèrent une autre division des Huns; Zabergan, vaincu, demanda la paix : l'empereur, trop heureux de l'accorder, lui paya un subside, et il repassa le Danube.

Son triomphe et sa disgrâce.

L'enthousiasme du peuple pour Bélisaire, lorsque avec ses trois cents soldats il rentra en triomphe dans la ville, servit de prétexte aux lâches courtisans pour l'accuser d'aspirer à l'empire; la gloire est un crime aux yeux de l'envie. La reconnaissance de Justinien disparut avec son danger, et une nouvelle disgrâce fut la seule récompense du libérateur de l'empire.

L'empereur reprit l'habitude de l'intrigue, son arme favorite; il sema la division parmi les Huns, qui tournèrent leurs armes contr'eux-mêmes. On acheta la paix des Perses; l'empire leur paya trente mille pièces d'or. Ils lui cédè-

rent la Lazique. On obtint que le christianisme serait toléré en Perse. La fermeté de Narsès maintint la tranquillité en Italie *.

Celle de Constantinople fut troublée par les factions du cirque; la garde fut obligée de charger les séditieux et d'en tuer un grand nombre. Plusieurs païens, qui rendaient encore en secret un culte aux idoles, excitèrent le courroux de l'empereur : les uns furent égorgés, les autres mutilés, et l'on brûla leurs livres.

Découverte du ver à soie.

Le luxe romain fit alors une conquête importante; il la dut à deux moines qui apportèrent en Europe des vers à soie **.

Conspiration contre Justinien.

On commençait à se lasser de la longueur d'un règne sans force, qui achevait la ruine de l'empire, en épuisant sa vigueur pour le décorer d'un vain éclat. Quelques grands et le banquier Marcel résolurent d'assassiner l'empereur : Eusèbe, commandant les Goths auxiliaires, découvre le complot; on arrête les conjurés au moment où ils entraient dans le palais; Marcel se poignarde. Les lâches ennemis du sauveur de l'empire promettent à Sergius, l'un des conjurés, de lui faire obtenir sa grâce, s'il dénonce, comme ses complices, Paul, Jean et Vitus, amis intimes de Bélisaire. L'empereur nomme une commission pour juger et punir les coupables.

Captivité de Bélisaire.

Les accusés chargent tous Bélisaire : ce grand

* An 560. ** An 563.

homme n'oppose à leurs calomnies qu'un noble silence; sa gloire et sa vie entière répondaient pour lui. Les juges n'osèrent pas le condamner; il fut arrêté et gardé étroitement dans sa maison : on le priva de toutes ses dignités, mais celle de son caractère le décorait plus que les vains titres dont on le dépouillait.

Grand dans l'adversité comme dans les triomphes, incapable également de révolte et de faiblesse, il resta plusieurs mois prisonnier, sans murmurer contre l'ingratitude, sans fléchir le genou devant la puissance : enfin l'empereur, éclairé sur la perfidie de ses ennemis, lui rendit ses charges et sa bienveillance.

Sa mendicité et sa cécité (*fable*).

La tradition qui représente Bélisaire errant, mendiant et aveugle, est une fable inventée quelques siècles après, et reçue avidement par le vulgaire; car il cherche moins le vrai que l'extraordinaire : tout ce qui est dramatique le charme; il se plaît au récit des grandes chutes, des grands malheurs, et les supplices mêmes sont pour lui des spectacles.

Mort de Bélisaire.

Bélisaire, quelque temps après, termina ses jours; sa mort précéda de peu celle de Justinien. La postérité ne lui reproche que sa faiblesse pour une épouse indigne de lui. Sa gloire fut grande et sans tache; les peuples le regardaient comme leur appui, les soldats comme leur père; les Barbares qu'il avait vaincus voulurent plu-

sieurs fois lui donner des couronnes qu'il méritait et qu'il dédaigna.

Il fut actif comme César, prudent comme Fabius, chaste comme Scipion, soumis aux lois comme Épaminondas; ses exploits, ses richesses, sa garde nombreuse, le dévouement de l'armée, l'amour du peuple, lui permettaient de prétendre à tout : sa vertu seule mit des bornes à sa fortune.

Mort de Justinien.

Les derniers jours de Justinien s'écoulèrent sans gloire. Égaré par l'hérésie d'Eutychès, qui soutenait que le corps de Jésus-Christ était impassible, il persécuta les catholiques, et fut condamné par l'Église. Il mourut le 14 novembre 565, âgé de quatre-vingt-trois ans; il en avait régné trente-huit. Son règne, ses lois, ses conquêtes, font époque dans l'histoire.

CHAPITRE V.

JUSTIN II.

(An 565.)

Justin II est élu par le sénat. — Rétablissement du consulat. — Puissance des Lombards en Italie. — Règne d'Alboin. — Disgrâce de Narsès. — Son égarement et sa mort. — Exarchat de Longin. — Invasion d'Alboin. — Établissement des duchés et fiefs en Italie. — Entrée d'Alboin dans Milan. — Ambassade d'Isabule, kan des Turcs, à Cosroès. — Guerre avec les Perses. — Férocité et mort d'Alboin. — République des Lombards. — Leurs envahissemens et leur défaite. — Invasion de Cosroès. — Démence de Justin. — Tibère est nommé César. — Son sage gouvernement. — Défaite et fuite de Cosroès. — Mort de Justin.

JUSTINIEN laissait après lui cinq neveux; les trois premiers, Baduaire, Marcel et Justin le curopalate, ou grand-maître du palais, eurent pour mère Vigilance, sœur de Justinien : les deux autres se nommaient Justin et Justinien, fils de Germain, général fameux; l'éducation de ceux-ci faisait espérer qu'ils hériteraient de leur père.

Baduaire et Marcel montraient cette médiocrité d'esprit, cette nullité de caractère, trop ordinaire apanage des princes nés sur les mar-

ches du trône, nourris loin des hommes par l'orgueil, et amollis dès le berceau par la flatterie ; l'empereur Justinien préféra aux fils de Germain Justin le curopalate, qui leur était inférieur en mérite, mais supérieur en intrigue : jeune encore, il avait su gagner la faveur de Théodora qui lui fit épouser sa nièce Sophie, princesse dont on respectait la vertu, mais qui se faisait haïr par son humeur impérieuse.

Dès que l'empereur eut rendu le dernier soupir, Callinique, commandant de la garde, exécutant son ordre secret, convoqua au milieu de la nuit le sénat, et y conduisit Justin.

Justin II est élu par le sénat.

Les sénateurs se prosternèrent aux pieds de ce prince et le proclamèrent Auguste, ainsi que le voulait le testament de Justinien qu'on lut devant eux. Le nouvel empereur, après avoir célébré avec pompe les obsèques de son oncle, fut couronné, ainsi que l'impératrice Sophie, par le patriarche Jean Scholastique ; il se rendit ensuite à l'Hippodrome, harangua le peuple, lui fit, suivant l'usage, de magnifiques promesses, délivra un grand nombre de prisonniers, paya les dettes de son prédécesseur, rappela les exilés, et rétablit, par un édit, la paix dans l'Église.

Tout changement de maître est pour les peuples, dans les premiers momens, un repos et une source d'espérances ; c'est comme un intervalle entre deux maladies : on jouit de la cessation

des maux dont on se plaignait, et l'imagination trompe sur ceux de l'avenir.

La joie d'une ambition satisfaite donne aux princes qui montent sur le trône l'apparence de la bonté; ils font partager à leurs sujets, dans leur début, le bonheur que leur âme éprouve, et leurs premiers actes sont les épanchemens d'un cœur content.

Justin se montra d'abord clément, généreux, libéral, orthodoxe; mais cet espoir d'un règne heureux fut de courte durée : bientôt le voile tomba, et Justin parut tel qu'il était, faible, irascible, avare, débauché, orgueilleux et lâche.

Il envoya des ambassadeurs en Perse, et ne sut gagner ni l'amitié de Cosroès par sa sagesse, ni son estime par ses armes : il montra contre les tribus des Sarrasins autant de hauteur que de faiblesse : les princes des Avares lui offrirent leurs services, et lui demandèrent des récompenses; il renvoya leurs ambassadeurs avec cette insolente réponse : « Je ferai plus pour vous que » mon père, je vous donnerai une leçon qui vous » apprendra à me connaître. » Les Avares prirent les armes, et le lâche empereur leur céda par crainte ce qu'il avait refusé à leur prière.

Rétablissement du consulat.

Un édit rétablit le consulat; Justin prit le titre de consul qu'un tel prince pouvait recréer, mais non relever.

Puissance des Lombards en Italie.

Ce fut aux fautes de Justin, à l'avarice et à l'orgueil de sa femme, à l'impéritie de leur politique et à la faiblesse de leurs armes, qu'un nouveau peuple, celui des Lombards, dut sa fortune, sa grandeur et sa puissance.

Un grand homme, Narsès, servait seul de barrière à l'Italie; une intrigue de cour, en voulant le perdre, ouvrit les Alpes aux Barbares : Rome perdit une seconde fois le sceptre d'Occident, et les Lombards fondèrent en Italie un trône que, deux siècles après, le génie seul de Charlemagne put renverser.

Les Lombards étaient sortis de cette Scandinavie, pépinière féconde de hordes guerrières et de princes conquérans; Strabon et Tacite leur attribuaient la même origine qu'aux Suèves. Leurs tentes couvrirent long-temps les plaines du nord de la Germanie : après avoir porté leurs armes des rives de l'Elbe et du Weser jusqu'à celles du Rhin, ils inondèrent la Moravie de leurs tribus belliqueuses. La politique romaine, alors plus rusée que forte, savait mieux diviser les Barbares que les combattre; Justinien céda aux Lombards la Hongrie et une partie de la Bavière et de l'Autriche, dans le dessein de les opposer aux Gépides, les plus opiniâtres de ses ennemis.

Le nom de Lombards venait, dit-on, de l'usage qu'avaient ces peuples de porter une longue

barbe et une longue javeline, qui, dans leur langue, s'appelait *barde*.

Agilemont fut leur premier roi; son huitième successeur, Vacon, rendit son nom célèbre par ses exploits. Voltaris hérita de son sceptre, et régna sous la tutelle d'Audoin, qui le détrôna. L'usurpateur affermit son pouvoir par de nombreux triomphes, croyant avec raison qu'aux yeux des peuples guerriers la gloire tient lieu de droit.

Règne d'Alboin.

Il dévasta l'Illyrie, s'empara de la Dalmatie et battit les Gépides. Le fameux Alboin, son fils, lui succéda en 561, et feignit d'abord de se montrer l'ami des Romains, dont il devait bientôt renverser la puissance : il secourut Narsès contre Totila; mais la richesse et la fertilité de l'Italie lui inspirèrent, ainsi qu'à ses soldats, un désir violent de s'en emparer.

Il s'était allié avec les Français, en épousant Closvinde, fille du roi Clotaire; cette princesse, par les conseils de saint Nicet, évêque de Tours, se servit de son crédit sur l'esprit de son époux pour lui faire abjurer l'arianisme.

Le roi lombard, avant d'exécuter ses grands desseins sur l'Italie, devait assurer sa domination dans ses propres États; il acheta l'alliance des Avares, en leur promettant de partager avec eux les terres de ses ennemis : fort de leur appui, il marcha contre les Gépides, pénétra

jusqu'au centre de leur pays, leur livra une bataille décisive, les vainquit, massacra tous leurs soldats, et réduisit tout ce peuple à l'esclavage. Dans ce combat sanglant, Alboin tua de sa main Cunimond, roi des Gépides; et, suivant l'usage barbare des féroces guerriers du Nord, il fit faire avec le crâne de sa victime une coupe dont il se servait dans ses longues orgies, fêtes solennelles où les guerriers scandinaves semblaient à la fois s'enivrer de sang et de vin.

Alboin, vainqueur des Gépides, trouva parmi eux un vengeur et un vainqueur. Rosamonde, fille de Cunimond, lui inspira un violent amour; il renvoya la fille de Clotaire, et, tout fumant encore du sang de Cunimond, il contraignit sa fille à l'épouser.

Aucun crime, dans ces temps barbares, ne semblait faire tache sur un front couvert de lauriers : Alboin devint le héros des peuples du Nord; la Germanie entière célébra ses exploits, et tous les bardes chantèrent sa gloire.

Disgrâce de Narsès.

Narsès, qui conservait à quatre-vingt-quinze ans la vigueur de l'esprit et du corps, était alors la seule barrière qui pût empêcher les armes d'Alboin d'arriver jusqu'à Rome. L'impératrice Sophie aplanit elle-même cet obstacle : prêtant l'oreille aux calomnies des ennemis de Narsès, et séduite par l'espoir de s'approprier les richesses du vainqueur des Goths, des Francs et

des Allemands, elle détermina l'empereur à rappeler ce général, et à lui ordonner d'apporter en Orient le trésor qui se trouvait à Rome.

Narsès répondit « qu'enlever cet argent à l'I-
» talie, c'était la priver de tout moyen de dé-
» fense, et qu'il était prêt à rendre un compte
» exact de l'emploi de ces fonds. »

Les courtisans, toujours ennemis du mérite qui les blesse et de la supériorité qui les humilie, excitèrent le courroux de l'impératrice; ils lui persuadèrent que Narsès voulait se rendre indépendant en Italie. Sophie, plus femme que reine, ne voyait dans ce grand homme qu'un eunuque; animée contre lui par la haine et par le mépris, elle lui envoya une quenouille et un fuseau, avec une lettre qui ne contenait que ces mots : « Revenez sans délai : je vous donne la
» surintendance des ouvrages de mes femmes;
» c'est la place qui vous convient : il faut être
» homme pour avoir le droit de manier des
» armes et de gouverner des provinces. »

Narsès, furieux, dit au courrier qui lui apportait cette lettre insolente : « Pars, et annonce
» à ta maîtresse que je lui file une fusée qu'elle
» ne pourra jamais dévider. » On pouvait lire dans ses regards irrités que le sauveur de l'empire en était devenu l'ennemi.

Son égarement et sa mort.

Oubliant ses devoirs, entraîné par ses ressentimens, il sort brusquement de Rome, se retire

à Naples, écrit au roi des Lombards, et l'invite à venir en Italie, en l'assurant que sa marche ne sera arrêtée par aucun obstacle.

Le triomphe de sa colère sur sa gloire fut court; l'honneur revint, mais trop tard, dans cette grande âme, et la rendit le théâtre d'un long et cruel combat entre la passion et les remords, entre la vengeance et le devoir.

Enfin le désir de voir l'ingratitude de l'empereur punie, et l'orgueil de Sophie châtié, cède au chagrin de livrer sa patrie à l'étranger, et à la honte de terminer une vie héroïque par une trahison; il veut s'embarquer pour Constantinople, porter sa tête au sénat, confondre ses délateurs, et se justifier avant de mourir.

Le pape Jean III le détourna de ce dessein: « Restez, dit-il, dans le pays que vous avez sau» vé, et que vous seul pouvez encore défendre.
» Je pars à votre place, je plaiderai votre cause;
» le peuple romain vous regrette, et déteste vos
» ennemis: demeurez au milieu de lui. Rome
» fut votre trophée; qu'elle soit aujourd'hui
» votre asile. »

Narsès suit ce conseil, et retourne à Rome; le peuple vole au devant de lui, se prosterne à ses pieds, et le conjure de détourner l'orage qui le menace. Narsès écrit au roi lombard, abjure ses coupables sermens, rétracte ses funestes promesses, et presse vivement Alboin de renon-

cer à une agression injuste qu'il repoussera de toutes ses forces. Mais rien n'était préparé pour la défense, tout l'était pour l'attaque : Alboin, à la tête d'une nombreuse armée, fier de ses exploits, avide de carnage et de butin, n'écoute point les prières tardives d'un ennemi affaibli par l'âge, par la disgrâce; les nouvelles qu'il reçoit du découragement de l'Italie augmentent son espoir et redoublent son ardeur. Il marche, tout fuit devant lui, et Narsès, accablé de remords, meurt en pleurant sa longue gloire, ternie par un seul égarement.

Un historien moderne (M. Lebeau), en racontant cette fin déplorable d'une si belle vie, dit, avec autant de force que de raison, que le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, mais de l'éteindre quelquefois, et de la forcer à se démentir et à se dégrader elle-même, en la poussant à l'extrémité.

Exarchat de Longin.

Justin envoya en Italie Longin, pour y commander sous le nom d'*exarque*, titre qui dura près de deux siècles dans Ravenne.

Les exarques furent revêtus d'un pouvoir presque souverain, et aussi illimité que celui des satrapes en Perse. Les despotes délèguent avec confiance la tyrannie; insensibles au besoin de poser des bornes à l'arbitraire, ils ne sentent jamais que celui d'en élever contre la liberté : il leur est égal que leurs favoris puissent

abuser de leur puissance, pourvu que les peuples ne puissent pas user de leurs droits.

Longin établit sa résidence à Ravenne, qu'il garnit, ainsi que la Vénétie, de quelques vieilles légions et de beaucoup de nouvelles levées. On eût dit qu'alors le souvenir des anciens usages, et même des anciennes dénominations, était devenu importun aux esclaves de Byzance; Longin, changeant l'antique coutume de nommer des consulaires pour commander dans les grandes cités de l'Italie, en confia la défense à des ducs.

Cet exarque ne devait son élévation qu'à la faveur; et l'empereur, gouverné par sa femme, n'opposait au plus vaillant des guerriers du Nord qu'un courtisan qui n'avait jamais combattu.

Invasion d'Alboin.

La gloire d'Alboin et les riches conquêtes qu'il offrait à l'ambition des braves, avaient réuni sous ses drapeaux une foule de Suèves, de Bavarois, de Bulgares, de Sarmates; vingt mille Saxons avec leurs familles accrurent ses forces. Après avoir cédé la Pannonie aux Avares, à condition qu'ils la lui rendraient, s'il échouait dans son entreprise, il donne le signal; ce n'est point son armée, c'est sa nation tout entière qui se lève et qui marche à sa suite; les femmes, les vieillards abandonnent sans regret leurs foyers; et tous, certains de la victoire, ne

regardent plus comme leur patrie que les contrées qu'ils vont conquérir.

Rien ne les arrête : ils traversent les Alpes juliennes, et s'emparent sans combat du Frioul, dont les habitans épouvantés fuient, croyant voir reparaître l'ombre terrible d'Attila.

Vérone, Aquilée, Trévise, Vicence, Trente, Bresse, Bergame, ouvrent leurs portes; Mantoue, Padoue et Crémone montrèrent seules un courage romain : la première ne fut prise qu'un an après; les autres résistèrent avec opiniâtreté, et conservèrent trente ans leur indépendance.

Établissement des duchés et fiefs en Italie.

Alboin donna à Grasulphe, son neveu et son grand-écuyer, le duché de Frioul; il en créa deux autres lorsque ses conquêtes s'étendirent. Telle fut l'origine de l'établissement des duchés et des fiefs héréditaires en Italie.

L'issue de cette guerre ne pouvait être douteuse : d'un côté on voyait l'audace et le génie, de l'autre l'ineptie et la mollesse; et, tandis qu'un torrent dévastateur descendait des Alpes, et se répandait avec fureur en Italie, l'imbécile Justin, au lieu de lui opposer de fortes digues, confiait à des mains malhabiles un petit nombre de troupes sans discipline, se laissait distraire des révolutions de l'empire par les factions du cirque, et ne songeait, au moment de la chute de sa puissance en Occident, qu'à élever à grands

frais dans la Grèce, dans la Thrace et dans l'Asie, des palais superbes, des églises vastes et des monumens somptueux.

Souvent, dans les drames cruels des révolutions romaines, l'âme, fatiguée par tant de scènes sanglantes, se reposait en contemplant de nobles caractères, des courages inébranlables, des vertus à la fois douces et sublimes; mais ici aucune beauté morale ne dédommage de l'horrible spectacle que présente une longue suite de crimes, de carnage, de destruction; c'est la barbarie dans sa jeunesse, qui terrasse avec férocité la corruption dans sa décrépitude.

Entrée d'Alboin dans Milan.

Alboin force Lodi et Côme à lui ouvrir leurs portes; il entre dans Milan, et s'y fait proclamer roi d'Italie. Toute la Ligurie se rend au vainqueur. Gênes et Pavie seules le repoussent, et leur résistance, qui dura trois ans, dut prouver aux autres cités d'Italie avec quelle facilité elles auraient conservé leur indépendance, si leurs murs avaient encore renfermé quelque courage romain.

Tortone, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, ne coûtèrent pas un combat au conquérant; les habitans de la Toscane et de l'Ombrie se précipitèrent au devant de la servitude. Alboin érigea Spolette en duché : un lieutenant de Narsès, Zotton, était chargé de la défense de Bénévent; le roi lombard le corrompit, et le déshonora en

le créant duc. Le général romain sacrifia ses devoirs et sa renommée à ce titre honteux.

Rome, souvent attaquée, ne fut point prise : dépourvue de guerriers, le fer ne pouvait la défendre; l'or la sauva. La lâcheté de l'empereur l'abandonnait; la prudence des papes la protégea.

Toutes les fois que les Lombards approchèrent de ses murs, les Romains les éloignèrent à force d'argent; c'était encore le temps des Brennus, ce n'était plus celui des Camilles.

Ce fut ainsi que Rome et Ravenne se maintinrent dans la dépendance de l'empire d'Orient; la Calabre se défendit par sa position et par le courage de ses habitans. Bénévent et Naples reçurent le nom de seconde Lombardie.

Justin se montrait peu sensible à de si grandes pertes; ces coups éloignés semblaient entrer à peine dans le cercle étroit de ses passions : l'avarice l'occupait plus que l'ambition; un refus d'argent l'irritait plus que la perte d'une province. Il chassa d'Antioche le patriarche Anastase, qui lui opposait les lois contre la simonie, et qui ne voulait pas lui vendre sa conscience.

Ambassade d'Isabule, kan des Turcs, à Cosroès.

Dans cet état de décadence de l'empire, on voyait successivement se former et se grossir autour de lui les élémens des puissances qui devaient un jour s'élever sur ses ruines. Les Turcs envahirent le Turkestan, la Grande-Buckarie et la Sogdiane : les Sogdiens implorèrent

la protection du roi de Perse; de son côté, le kan des Turcs envoya des ambassadeurs à Cosroès, qui les fit empoisonner. Le kan, brûlant de se venger, rechercha l'alliance de Justin.

Zémarque, comte d'Orient, envoyé par Justin dans le camp des Turcs *, fit connaître, par le récit de son voyage, le singulier mélange de barbarie et de magnificence qui régnait alors dans les mœurs de ces guerriers orgueilleux et sauvages. Quand l'ambassadeur parut, avant de le présenter au prince, on l'encensa, non pour l'honorer, mais pour le purifier. Le kan Isabule reçut le général romain sous une vaste tente de soie : il était assis sur un trône d'or, monté sur deux roues, et auquel on avait attaché un superbe coursier; trône digne d'une nation errante et d'un prince conquérant.

Zémarque reçut pour présent une belle Circassienne. Isabule marcha contre les Huns, les battit et s'avança jusqu'à Samarcande; mais Cosroès, étant venu camper près de lui, lui proposa la paix, l'obtint, et épousa l'une de ses filles. Les Turcs se retirèrent dans la Petite-Buckarie.

Guerre avec les Perses.

L'empereur, abandonné par eux, se trouva seul en guerre contre les Perses. L'Arménie l'appelait à son secours. Justin, toujours arrogant lorsqu'il déclarait la guerre, toujours timide quand il fallait la soutenir, se vanta d'abattre

* An 571.

l'orgueil de Cosroès et de délivrer la Perse d'un tyran; l'effet répondit peu à ses menaces. Un de ses parens, Marcien, fut chargé du commandement de l'armée : ses exploits se bornèrent à quelques dégâts sur les frontières de Perse.

Férocité et mort d'Alboin.

Pendant qu'il faisait ce faible usage des forces de l'Orient, Alboin affermissait en Italie sa domination, et réparait par la douceur de son gouvernement les maux dont sa conquête avait d'abord accablé les peuples. Sa politique se montrait clémente et sage, mais ses mœurs étaient barbares; il est plus difficile et plus rare de se vaincre soi-même que ses ennemis. Le conquérant de l'Italie périt victime d'une vengeance infâme, mais provoquée par sa férocité. Au milieu d'un grand festin qu'il donnait à Vérone, il se fit apporter la fatale coupe où le crâne du roi des Gépides, orné d'or, semblait donner au vin qui le remplissait l'apparence du sang jadis répandu : sa raison étant troublée par l'ivresse, il ordonne à Rosamonde de boire dans ce vase horrible; c'était lui commander le parricide. Cédant à la terreur, elle obéit; mais, dans le fond de son cœur, elle jura de venger son père en immolant son époux.

Elmige, son écuyer, jouissait de sa faveur et de sa confiance; elle le consulte sur le moyen d'accomplir son dessein barbare. Elmige lui conseille de faire porter ce coup fatal par le plus

audacieux, le plus fort et le plus vaillant des guerriers lombards : on le nommait Péridée; celui-ci refuse de prêter son bras au crime, mais l'artifice arracha de lui le consentement que n'avaient pu obtenir les prières.

Il était amoureux d'une des femmes de la cour de la reine : Rosamonde engagea cette femme à donner la nuit un rendez-vous à son amant. Au milieu des ténèbres, la reine prit sa place; et lorsque Péridée, trompé par l'obscurité, eut ainsi attenté involontairement à l'honneur du roi, l'audacieuse reine, se faisant connaître, lui dit : « Choisis à présent entre le trône et l'écha- » faud; il n'est plus d'autre parti pour toi; tu » dois tuer Alboin, ou mourir. »

Péridée promit d'accomplir ses vœux. Le lendemain, au moment où le roi des Lombards, fatigué de la chaleur du jour, s'était jeté sur son lit, Rosamonde approche de son époux, lie son épée dans le fourreau, écarte les domestiques qui auraient pu le défendre, et introduit dans l'appartement Péridée, qui plonge son glaive dans le sein du monarque.

Alboin s'éveille, saisit son épée, fait de vains efforts pour la tirer, s'empare d'une escabelle, se défend avec intrépidité contre son assassin, et tombe enfin baigné dans son sang aux pieds de son implacable épouse *. Il avait régné en

* An 573.

Italie près de quatre ans. Les vainqueurs célébrèrent sa gloire par leurs chants, et les vaincus par leurs larmes.

Elmige et Péridée croyaient que le pouvoir suprême serait la récompense de leur crime; mais tous les Lombards indignés demandèrent à grands cris leur châtiment : poursuivis par la haine publique, ils se dérobèrent à la mort par une prompte fuite, et se sauvèrent à Ravenne, ainsi que la reine Rosamonde et sa fille Alswinde, qui emportèrent avec elles les trésors du roi.

Péridée n'avait recueilli de son forfait que la honte et les coupables plaisirs d'une nuit d'erreur : Rosamonde épousa Elmige, qui devint bientôt, à son tour, victime de cette femme atroce ; mais il sut au moins la punir et l'entraîner dans l'abîme qu'elle ouvrait sous ses pas.

L'exarque Longin, séduit par la beauté de la reine, et peut-être encore plus épris de ses immenses richesses, lui avait promis de se marier avec elle, si elle rompait le nœud qui l'unissait à son nouvel époux. L'infâme Rosamonde, habituée au crime, présente à Elmige, une coupe empoisonnée; dès qu'il a bu une partie du fatal breuvage, la violente douleur qui déchire son sein ne lui laisse aucun doute sur le forfait et sur son auteur : furieux, il tire son glaive et force la reine à vider la funeste coupe; peu d'instans après tous deux meurent, ayant ainsi mu-

tuellement expié leur crime et vengé la mort du roi des Lombards. Les trésors de Rosamonde consolèrent Longin de sa perte.

L'exarque fit partir pour Constantinople la princesse Alswinde et Péridée. Celui-ci, croyant s'attirer l'estime de la cour d'Orient par sa force prodigieuse, combattit devant l'empereur contre un énorme lion; il sortit victorieux de cette lutte, et tua le monstre. Justin admira sa force, mais punit son crime, et fit crever les yeux du meurtrier d'Alboin.

Péridée jura de se venger. Lorsque sa blessure fut guérie, il se rendit au palais sous prétexte de révéler au prince des secrets importans, et cacha sous sa robe deux poignards. Justin, soupçonnant sa perfidie, le fit introduire par deux patrices chargés de le surveiller; cette précaution enlevant à Péridée tout moyen d'exécuter son projet, il n'écoute plus que son désespoir, il poignarde les deux patrices, et tombe avec eux sous les coups de la garde qui les suivait.

République des Lombards.

Après la mort d'Alboin, les Lombards élevèrent au trône un guerrier vaillant, nommé Cleph. Il était païen, avare et sanguinaire. Rimini tomba sous ses armes; il bâtit la ville d'Imola. Après dix-huit mois de règne, un de ses domestiques l'assassina. Il avait fait haïr à ses sujets non-seulement le roi, mais la royauté : les Lombards choisirent pour les gouverner trente-

six ducs, souverains chacun dans leurs duchés; ces ducs confièrent le gouvernement des grandes villes à des comtes, et celui des bourgs à des châtelains. On put juger, par l'essai de cette étrange république, du sort qu'auraient éprouvé partout les peuples, s'ils n'avaient pas cherché et trouvé un refuge, auprès du trône, contre cette tyrannie à plusieurs têtes, contre cette cruelle et licencieuse oligarchie féodale.

Alboin avait comprimé les vainqueurs et protégé les vaincus; l'oligarchie se livra sans frein à la plus dévorante rapacité; elle dépouilla les riches, asservit les pauvres; villes, forteresses, monastères, bourgs, campagnes, tout devint la proie de cette hydre; tout fut ruiné, dépeuplé. *L'Italie*, dit saint Grégoire, *ressemblait alors à un repaire de bêtes féroces.*

Leurs envahissemens et leur défaite.

Ce gouvernement anarchique dura dix ans. Les ducs, après s'être déchirés mutuellement, réunirent leurs armes pour s'agrandir aux dépens des pays voisins; ils envahirent la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, et défirent une armée française commandée par Amée, que l'empereur d'Orient avait décoré du titre de patrice. Mais ils ne purent fixer la fortune dont ils abusaient. Comme ils se livraient aux débauches, à tous les genres de licence, et se retiraient chargés d'un immense butin, Mummol, général du roi Gontran, les surprit près d'Embrun et les

tailla en pièces. Ce fut dans cette bataille que Salone et Sagittaire, évêques l'un d'Embrun et l'autre de Gap, plus dignes de porter le glaive que la croix, combattirent au premier rang des Français, et se signalèrent par des exploits qui firent plus d'honneur à leur vaillance qu'à leur religion.

Après cette défaite, les Lombards, affaiblis par le départ des Saxons, leurs alliés, repassèrent les Alpes. Un prince français, Chramne, les poursuivit et ravagea la Lombardie.

Pendant ce temps les ducs de Spolette et de Bénévent étendaient leur domination aux dépens du territoire romain. Le pape Benoît, ne se bornant pas comme ses prédécesseurs à protéger Rome par des prières et par des négociations, commença à jouer le rôle de prince qu'abandonnaient les empereurs. Il combattit les Lombards, les défit et survécut peu de temps à ses victoires. Pélage II lui succéda *.

Invasion de Cosroès.

Les vices et la faiblesse du caractère de Justin auraient conduit l'empire à sa perte; heureusement l'excès du mal amena le remède. Déjà Cosroès, franchissant le Tigre, parcourait la Syrie en vainqueur; Acace, Magnus, généraux sans talens, nommés par les favoris, n'avaient paru sur les champs de bataille que pour fuir. Abandonnant Dara, Apamée, aux armes des Perses, ils s'étaient sauvés jusque sous les rem-

* An 575.

parts d'Antioche. Les Avares, d'un autre côté, attaquaient les Grecs. Tibère, le seul espoir alors des armées romaines, se vit obligé, par la lâcheté de ses troupes, de se retirer et de demander la paix aux Barbares.

L'empereur acheta des Perses, au prix de quarante-cinq mille pièces d'or, une trêve courte et honteuse. Telle était la situation de l'empire, lorsqu'il fut sauvé par l'accident le plus imprévu.

Démence de Justin.

Justin, tourmenté par la goutte, tombe en démence; il remplit les prisons d'innocentes victimes, jure qu'il ne fera grâce à aucun accusé, fait battre de verges son frère Baduaire, et ne sort de ses accès de fureur que pour retomber dans ceux de la crainte et de l'abattement.

Tibère est nommé César.

L'impératrice Sophie, profitant de l'un de ses intervalles de raison, détermina son époux à donner le titre de César à Tibère. Ce général, né en Thrace, était universellement respecté : il se montrait à la fois brave et prudent, doux et ferme, juste et généreux, pieux et tolérant. Il commandait la garde; son mérite lui aurait assuré les suffrages du peuple et de l'armée; de plus frivoles avantages lui valurent le choix de Sophie : il l'avait charmée par sa beauté, et elle espérait, après la mort de l'empereur, partager le trône avec lui.

Justin obéit à sa femme, convoqua le sénat et

le clergé, revêtit en leur présence Tibère de la pourpre, ajouta à son nom celui de Constantin, et lui parla, dit-on, en ces termes: « Ce n'est pas » moi qui vous couronne, c'est Dieu : honorez » l'impératrice; jusqu'à présent elle était votre » souveraine, aujourd'hui elle est votre mère. » Épargnez le sang de vos sujets; je leur suis de- » venu odieux, ne me ressemblez pas; j'étais fai- » ble et j'en suis puni. Jésus-Christ punira davan- » tage ceux qui m'ont trompé par leurs conseils. » Soignez vos soldats; fermez votre oreille aux » délateurs; méfiez-vous des courtisans; laissez » les riches jouir de leurs biens, et servez-vous » des vôtres pour soulager les pauvres. »

Presque toujours les paroles des mauvais rois mourans contiennent d'excellentes leçons pour leurs successeurs : un repentir tardif leur montre et leur dicte la vérité.

Son sage gouvernement.

Depuis ce moment, Tibère régna sous le nom de Justin, et, sous sa main ferme, l'empire, qui tombait, se releva. Le trésor se remplit par l'économie; l'armée reprit sa force par la discipline; il obtint par ses négociations une paix momentanée avec Cosroès, et profita de ce repos pour envoyer des secours à Rome contre les Lombards.

Défaite et fuite de Cosroès.

Trois ans après, les Perses reprennent les armes. Mais le nouveau César avait eu le temps de se préparer à soutenir la guerre. Justinien, gé-

néral expérimenté, à la tête de cent cinquante mille hommes, marche contre le roi de Perse et lui livre bataille près de Mélitimne *. Cosroès enfonce d'abord l'aile droite des Romains; mais pendant ce temps, Justinien, ayant renversé le centre des Perses et vaincu leur cavalerie, pénètre dans le camp ennemi et s'empare de la tente du roi. Cosroès, qui s'était cru triomphant, voyant ce désastre, se décourage et prend la fuite : une partie de son armée périt sous le fer des Romains; l'autre se noya dans l'Euphrate. Le roi, désespéré, immortalisa sa honte et la victoire de Justinien par un édit qui défendait aux rois de Perse de marcher à la tête de leurs armées, quand elles auraient à combattre les Romains.

La capitale, qui naguère se voyait condamnée à payer lâchement des tributs aux Perses, aux Turcs, aux Avares, devint tout à coup un théâtre de triomphe; Tibère, renouvelant les antiques solennités, montra en pompe aux yeux du peuple vingt-quatre éléphans pris à Mélitimne, et les nombreux trophées enlevés dans le camp des Perses.

Le nouveau César joignait la modération à la force : dès que Justinien vainqueur eut franchi l'Euphrate et le Tigre, satisfait d'avoir fait reparaître glorieusement les aigles romaines sur le

* An 576.

territoire de la Perse, il accorda la paix à Cosroès.

On se rendit réciproquement les conquêtes et les prisonniers. La mauvaise foi de Cosroès rompit promptement ce traité. Un de ses généraux, profitant d'une faute de Justinien, avait surpris un corps romain en Arménie; ce faible avantage fit renaître dans le cœur du roi de Perse l'espoir de réparer sa défaite; il reprit les armes; Justinien fut rappelé, Maurice le remplaça.

Le premier mérite des bons princes est celui de bien choisir. Maurice, né en Cappadoce, était d'origine romaine; il se distinguait par une valeur froide, un esprit juste, un caractère ferme, et par des mœurs austères. Partisan zélé de la discipline antique, il la fit revivre, lui dut de grands succès, battit en plusieurs rencontres les Perses, et repeupla l'île de Chypre, en y portant dix mille prisonniers.

Au milieu des orages de la guerre, l'empire d'Orient commençait à jouir d'un repos et d'une prospérité depuis long-temps inconnus; il n'avait plus à craindre ni l'invasion de l'étranger, ni les concussions des gouverneurs, ni la rapacité du fisc; Tibère gouvernait le peuple en père de famille; il répandait partout des bienfaits, des consolations et des secours. Sophie lui reprochait ses largesses; mais l'ordre et l'économie remplaçaient si bien le vide apparent dont la générosité du prince semblait menacer la caisse

publique, qu'on crut généralement dans l'empire qu'il avait trouvé un trésor.

Justin finissait alors sa triste carrière *. Comme il se sentait près de sa fin, il proclama Tibère empereur en présence du sénat et du clergé, et le fit couronner par le patriarche Eutychius. Peu de temps après il mourut; il avait régné près de treize ans. Sa seule action louable fut l'adoption de Tibère.

Mort de Justin.

* An 578.

CHAPITRE VI.

TIBÈRE II, DIT CONSTANTIN.

(An 578.)

Mariage de Tibère II et d'Anastasie. — Conspiration de Sophie contre Tibère. — Magnanimité de Tibère pour les conjurés. — Paix dans l'Église. — Mort de Cosroès. — Règne d'Hormisdas. — Victoire sur les Perses. — Maurice, général, est nommé César. Discours de Tibère. — Maurice est couronné. — Mort de Tibère.

LA mort de Justin faisait renaître l'espérance dans l'empire, et remplissait surtout de joie sa veuve, l'ambitieuse Sophie : elle se croyait certaine de conserver le trône et de le partager avec le prince qui lui devait son élévation ; mais Tibère n'avait feint de condescendre à ses vœux que pour parvenir au pouvoir suprême, et il avait trompé sans scrupule cette femme perfide et hautaine, à laquelle Justin avait dû ses fautes, Narsès sa chute, l'Italie sa perte.

Mariage de Tibère II et d'Anastasie.

Le nouvel empereur se présente au cirque ; le peuple le salue avec de vives acclamations, et demande à grands cris qu'il lui montre l'impératrice. Déjà Sophie s'avance, remplie d'or-

gueil, pour recevoir à la fois la couronne impériale et celle de l'hymen. Tout à coup elle voit paraître une jeune et belle Grecque, suivie de deux enfans, fruits d'un hymen caché; on la nommait Anastasie. Tibère l'embrasse, la couronne, et jette de l'argent à la multitude, qui éclate en transports de joie. Sophie se retire furieuse et consternée : en vain Tibère, pour la dédommager et l'adoucir, lui conserve le rang impérial, lui donne un magnifique palais, prodigue pour elle les plus grands honneurs; l'amour et l'ambition trompés s'offensent du respect, et regardent la reconnaissance comme un outrage; elle jure sa perte, et séduit le général Justinien, en lui promettant son appui pour l'élever au trône.

Conspiration de Sophie contre Tibère.

Tibère s'éloigne quelques jours de Constantinople; Justinien, Sophie et leurs complices cherchent à corrompre la garde; l'empereur découvre le complot, revient dans la capitale, fait arrêter Sophie, l'enferme, s'empare de ses trésors, et laisse aux conjurés le temps de fuir; car ce prince, aussi humain que courageux, avait horreur de répandre le sang, même celui de ses ennemis les plus dangereux.

Magnanimité de Tibère pour les conjurés.

Justinien, frappé de cette grandeur d'âme et pressé par le repentir, vient trouver l'empereur, avoue son crime et attend son arrêt; Tibère borne sa vengeance à quelques reproches :

« J'aime mieux, lui dit-il, conserver à l'em-
» pire un habile général, que servir mon propre
» intérêt en me défaisant d'un ennemi. Je vous
» rends vos charges, vos biens, et ne vous de-
» mande en retour que votre amitié. »

Que ne devait-on pas attendre d'un règne qui s'annonçait par tant de vertus ? Tibère, sans doute, eût égalé les plus grands empereurs, s'il eût trouvé un peuple moins corrompu, un trône moins ébranlé, une armée moins affaiblie. Son habileté suppléa, autant qu'il était possible, à la force qui lui manquait; ne pouvant envoyer que peu de troupes en Italie, il opposa les Français aux Lombards; Chilpéric rechercha son alliance, et lui envoya des ambassadeurs chargés de magnifiques présens, parmi lesquels on distinguait un plat d'or de cinquante livres.

Paix dans l'Église.

Depuis long-temps la division régnait dans l'Église; les patriarches de Constantinople voulaient que leur siége s'élevât au-dessus de celui de Rome, et que la nouvelle capitale de l'empire devînt la métropole de la religion. Tibère termina cette longue querelle, et se déclara pour le pape contre le patriarche. La paix de l'Église se maintint tant qu'il régna.

Comme toutes les forces romaines étaient alors occupées contre les Perses, les Esclavons envahirent la Thrace; Tibère se servit habilement

du crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Bogan, roi des Avares, pour éloigner des frontières ces féroces guerriers.

Mort de Cosroès.

Cosroès ne pouvait se consoler de ses défaites; il mourut de chagrin d'avoir été vaincu à Mélitimne : ce revers effaçait l'éclat d'un règne de quarante-huit ans *. Hormisdas lui succéda; l'orgueil et la paresse de ce jeune monarque lui firent commettre beaucoup de fautes, et lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on raconte que son gouverneur lui ayant souvent reproché son indolence, le prince aposta des hommes qui l'attaquèrent au point du jour, et le dépouillèrent lorsqu'il se rendait au palais; le roi, en le voyant, lui dit : « Voilà ce que » vaut l'activité; vous auriez évité cette fatale » rencontre, si vous étiez resté couché plus » tard. »

Règne d'Hormisdas.

« Vous vous trompez, répondit Busurgès; je » n'aurais point trouvé ces voleurs sur ma route » si je m'étais levé plus matin qu'eux. »

La présomption est presque toujours la compagne de l'incapacité. Hormisdas refusa la paix que lui offrit Tibère, et jura de ne jamais rendre aux Romains Nysibe ni Dara.

Victoire sur les Perses.

Maurice, dont le courage égalait l'habileté, fut envoyé par l'empereur contre lui, ravagea la Médie, remporta sur les Perses une victoire

* An 579.

signalée près de Callinique, et s'empara de la Mésopotamie.

Gennadius, exarque d'Afrique, combattit et défit les Maures. Ses triomphes et la prospérité du règne de Tibère ne furent troublés que par une invasion des Turcs, qui s'emparèrent de la Chersonèse taurique, et par un soulèvement des Avares, qui prirent Sirmium.

La vigueur du caractère de l'empereur ne pouvait rajeunir celle d'un empire assailli de tous côtés par les Barbares, dans lequel on trouvait plus de moines que de soldats. Comment relever une nation corrompue qui ne s'enflammait plus que pour les disputes de sectes et pour les jeux du cirque!

L'esprit tolérant de Tibère ne pouvait ramener à la raison des peuples fanatiques; et, sous le plus doux des princes, on vit, malgré ses ordres, les habitans d'Antioche livrer à la torture et brûler vif un magistrat soupçonné de professer secrètement la religion païenne.

Les Perses, réunissant toutes leurs forces, livrèrent, sous les murs de Constantine, une grande bataille aux Romains *. La victoire de l'armée impériale fut complète; le général des Perses, Tamchosroès, ne voulant pas survivre à sa défaite, se précipita dans les rangs des légions, et illustra sa mort par son courage.

* An 581.

L'empereur et le sénat décernèrent à Maurice les honneurs du triomphe.

Maurice, général, est nommé César.

La fortune semblait voir avec peine sur le trône d'Orient un prince digne de le relever. La santé de Tibère s'affaiblissait chaque jour; une lente phthisie consumait ses forces; il n'avait point de fils; craignant pour l'État les troubles qui suivraient sa mort, il nomma Maurice César *, et lui fit épouser Constantine, sa fille aînée. La seconde, nommée Charito, fut mariée au patrice Germain, le plus distingué de tous les sénateurs.

Discours de Tibère.

Les dernières paroles de Tibère répondirent à la sagesse de ses actions. Ayant rassemblé le sénat et le clergé, il leur tint ce discours : « Je » crois entendre le peuple romain m'adresser » ces mots : *Tu as pris soin de ma prospérité* » *pendant ton règne; c'est encore ton devoir de* » *l'assurer quand tu ne seras plus*. J'obéis à sa » voix; je vais paraître au pied de ce tribunal » sévère, devant qui le monarque et les sujets » sont égaux. Si je ne choisis pas pour succes- » seur le citoyen le plus vertueux, je répondrai » de ses actions : les crimes de mon héritier » seront les miens.

» Comme je préfère l'empire à ma famille, » loin de vous choisir un prince parmi mes pa- » rens, j'ai cherché parmi vous tous un homme

* An 582.

» dont le mérite fût supérieur au mien : la sa-
» gesse divine me l'a montré, il est au milieu de
» cette assemblée; c'est le vainqueur de vos en-
» nemis, c'est celui qui a relevé la gloire ro-
» maine et abattu l'orgueil des Perses; c'est à la
» fois l'épée et le bouclier de l'empire. Régnez,
» Maurice; ne trompez point mon attente; que
» votre oreille soit ouverte à la vérité et fermée
» à la flatterie. Placez la justice sur le trône,
» près de vous; songez que la pourpre perd son
» éclat quand elle ne couvre que des vices; cette
» pourpre même a, dans sa couleur, je ne sais
» quoi d'austère et de lugubre, qui doit vous
» avertir que les plaisirs s'éloignent du trône,
» et qu'un prince, assiégé de chagrins, ne peut
» compter sur le repos dont il doit faire jouir
» ses sujets. La force d'un sceptre n'est destinée
» qu'à servir d'appui aux peuples; dévouez-vous
» à leur bonheur; un bon prince ne doit regar-
» der la souveraineté que comme une brillante
» servitude.

» Soyez à la fois sévère et doux, confiant et
» circonspect; que l'utilité publique soit le seul
» motif et la seule mesure des châtimens, et le
» mérite le seul titre aux récompenses : je vous
» parle comme un père à son fils. Ce n'est pas à
» moi que vous répondrez un jour, mais à un
» juge incorruptible, devant lequel s'évanouit
» l'éclat de toutes les grandeurs. Régnez, Mau-

» rice ; que vos trophées soient l'ornement de
» mon tombeau, et vos vertus mon éloge fu-
» nèbre. »

Maurice est couronné.

Ces paroles touchantes attendrirent tous les assistans ; à peine l'empereur put recueillir assez de forces pour accomplir ce dernier acte de son pouvoir, et placer sa couronne sur la tête de Maurice. Le lendemain il expira *. Ce règne si court excita de longs regrets : depuis le grand Théodose, aucun prince ne fit couler tant de larmes, et ne fut accompagné au tombeau par un deuil plus général et plus sincère.

Mort de Tibère.

* An 582.

CHAPITRE VII.

MAURICE.

(An 582.)

Portrait de Maurice. — Son gouvernement. — Guerre avec la Perse. — Révolution en Orient. — Révolution en Italie. — Retraite et installation du pape Grégoire. — Guerre avec les Lombards. — Révolte contre Maurice. — Députation de l'armée. — Caractère de Phocas, un des députés. — Phocas est élu général. — Fuite de Maurice. — Phocas est empereur. — Mort de Maurice et de ses fils.

Portrait de Maurice.

MAURICE, en montant sur le trône, ajouta, par reconnaissance, le nom de Tibère au sien. Ce prince semblait né pour commander : il était courageux avec prudence, savant sans vanité, grave sans hauteur, juste et clément, laborieux et sobre.

Le temps nous a conservé un traité qu'il avait composé sur l'art militaire. Son économie maintint l'ordre dans les finances ; mais une vertu portée à l'excès se change en vice : l'économie de l'empereur devint avarice, ternit sa gloire, et fut la cause de sa perte.

Son gouvernement.

La justice, la sagesse et la clémence signalèrent les premiers actes de son administration ;

il délivra ses sujets du poids de quelques impôts.

Son père, nommé Paul, était un homme vertueux, mais sans capacité; il le fit venir à sa cour, le traita avec respect, et ne lui donna aucune part au gouvernement. Alamundar, général ambitieux, avait trahi Maurice à la bataille de Callinique, dans l'espoir de le perdre et de le remplacer. Il attendait avec crainte son arrêt, et reçut sa grâce.

Pierre, frère de l'empereur, montrait des talens; la faveur l'avait élevé au rang de curopalate : Maurice, en le nommant maître de la milice et duc de Thrace, accorda ces dignités plutôt à son mérite qu'à sa naissance.

Guerre avec la Perse.

L'empire était en guerre permanente contre la Perse; Mystacon commandait les Romains. Il livra bataille à l'ennemi; son premier choc l'enfonça, mais une trahison lui enleva la victoire. Curs, officier grec, qui était à la tête de l'aile droite, n'exécuta point les ordres de son général. Les Perses profitèrent de son inaction, et gagnèrent la bataille. Philippique, envoyé par Maurice pour réparer cet affront, ranima le courage des Romains. Secondé par Héraclius, chef habile (père de celui qui monta depuis sur le trône d'Orient), il rencontra les Perses près de Solacon, les défit complétement, et détruisit la moitié de leur armée.

Cet Héraclius, respecté par l'Église comme

par l'armée, joignait une extrême piété à une grande bravoure. Il portait, dit-on, l'image de Jésus-Christ au bout de sa lance; et, avant de vaincre à Solacon, il répandit des larmes sur le sang qu'on allait verser.

Dans cette bataille, l'infanterie, depuis longtemps négligée, décida la victoire. La cavalerie ne servit qu'à la compléter.

Il n'est rien d'aussi varié que le cœur de l'homme : on lui voit souvent la légèreté de l'air et l'inconstance de la fortune; le même Philippique, dont l'intrépide courage venait de foudroyer les Perses, peu de temps après, frappé de terreur à la vue d'un corps nombreux de paysans armés, prend la fuite, et laisse son camp ouvert à l'ennemi, qui le livre au pillage; mais il ne tarda pas à réparer sa honte : reprenant l'offensive, il dévasta la Perse. Maurice cependant ne lui rendit pas sa confiance; il nomma Prisque pour le remplacer. Ce général justifia le choix de l'empereur par quelques succès : on l'envoya ensuite combattre les Avares.

Son successeur Commentiol vainquit les Perses près de Nysibe, et dut une grande partie de ce triomphe au courage de Germain et à l'habileté de son lieutenant Héraclius.

Révolution en Orient.

La Perse était à la fois attaquée par les Romains et par les Turcs. Le roi Hormisdas était haï par ses sujets et méprisé par ses ennemis.

Il perdit le trône par la même faute qui avait fait perdre l'Italie à Justin.

Les hommes pardonnent l'oppression plutôt que l'injure. Sophie, en insultant Narsès, avait fondé la puissance des Lombards. Hormisdas, jaloux de Varanne, le plus habile de ses généraux, qui venait de remporter d'éclatantes victoires sur les Turcs, prit l'occasion d'un léger échec pour le destituer; il lui écrivit une lettre outrageante, et lui envoya une robe de femme. Varanne exhale son courroux en menaces; le roi donne à un officier l'ordre de l'arrêter : le général jette cet officier dans les fers, et le fait écraser à ses yeux sous les pieds d'un éléphant.

L'armée de Varanne se soulève en sa faveur; celle qui combattait les Romains embrasse sa cause : la révolte s'étend. Le roi, qui s'était rendu odieux par ses cruautés, reconnaît la faiblesse d'un pouvoir qui n'est fondé que sur la crainte; il ne trouve plus de défenseurs; les rebelles s'avancent contre la capitale. Un prince du sang royal, Bendoès, gémissait au fond d'un cachot; le peuple rompt ses chaînes; à la tête de la garde, il entre dans le palais. Le tyran, qui n'avait plus d'amis, de sujets ni de soldats, croyait encore régner, parce qu'il était assis sur son trône, entouré de quelques courtisans. Il leur ordonne d'arrêter le rebelle; tous les flatteurs passent sans honte du côté de Bendoès,

qu'ils insultaient la veille ; ils se jettent sur le monarque, le renversent du trône et l'enferment dans une obscure prison.

Cosroès, fils du roi, veut fuir; Bendoès l'arrête, le rassure et lui donne le sceptre. Cependant Hormisdas, honorant son malheur par quelque audace, convoque dans son cachot les grands de l'empire; étonnés de cet ordre, ils obéissent : le roi leur parle avec éloquence, non pour reprendre son pouvoir, mais pour le transmettre au plus jeune de ses fils, dont il vante les vertus. « Mon sort est terminé, dit-il, » le vôtre seul m'occupe; j'ai donné le jour à un » monstre, c'est celui que les rebelles couron- » nent : s'il règne sur vous, vous serez tous ses » victimes. » Ce discours ébranle une partie des assistans; sa chaleur entraîne les suffrages; Bendoès réplique avec feu, réveille les ressentimens, rallume la haine, excite la fureur; on égorge aux pieds du monarque le jeune prince qu'il désignait pour lui succéder. Cet horrible spectacle fut le dernier qui frappa la vue de ce père infortuné : les rebelles lui crevèrent les yeux.

Cosroès, justifiant la prédiction d'Hormisdas, commence son règne par un parricide; ajoutant l'hypocrisie à la cruauté, il ordonne d'abord de traiter son père en roi, de le servir en vaisselle d'or, et ensuite il le livre aux bourreaux qui l'assassinèrent.

Varanne refusa de se soumettre au nouveau roi, et répondit avec mépris à ses lettres : au lieu de lui donner les titres dus à la majesté royale, il se servit de ces mots insolens : ton *imbécilité*, ton *impudence*.

Cosroès marche contre lui, le combat, est vaincu, et prend la fuite; abandonné de tous ses soldats, il se sauva sur le territoire romain, et implora l'appui de Maurice.

La justice et l'humanité auraient dû rejeter ses prières, et livrer ce monstre à ses ennemis; mais la politique se sépare trop souvent de la morale, et sacrifie des intérêts éternels à des calculs de circonstances.

L'empereur donna des troupes à Cosroès, qui repassa l'Euphrate, et reparut dans ses États à la tête des Romains. Bendoès et la plus grande partie des grands vinrent le rejoindre.

Bientôt il se trouva en présence de ses ennemis; ses forces se montaient à soixante mille hommes, celles de Varanne à quarante. La bataille eut lieu près de Balarath : l'impétueux Varanne enfonça d'abord les troupes du roi de Perse; mais Narsès, qui commandait les Romains auxiliaires, rétablit le combat, mit les Perses en déroute, et s'empara de leur camp. Varanne disparut; depuis sa défaite, on n'entendit plus parler de lui.

Narsès rétablit Cosroès sur son trône, et lui

conseilla, en le quittant, de ne jamais oublier qu'il devait aux Romains la vie et l'empire.

Cosroès promit d'embrasser la religion chrétienne, mais il ne voulut ou n'osa pas quitter celle des mages; cependant, au mépris de leurs lois, il épousa une Romaine nommée Sira.

Ces révolutions dans l'Orient firent jouir l'empire grec d'un long repos, et les Romains, tant de fois vaincus par les Perses, regagnant alors tout le terrain qu'ils avaient perdu, rentrèrent dans leurs anciennes limites, et devinrent les arbitres, les protecteurs et presque les maîtres de ce trône ennemi, qui depuis si long-temps était l'objet de leur jalousie et de leur effroi.

Révolution en Italie.

A peu près à la même époque une autre révolution éclata en Italie : les Lombards, fatigués de l'anarchie républicaine, élurent Cleph II pour roi; revêtu du pouvoir suprême, il laissa aux ducs leurs gouvernemens et une grande autorité sur leurs vassaux. Il faut chercher dans ses lois l'origine de cette jurisprudence féodale si chère aux grands, si redoutable aux princes, si oppressive pour les peuples, qui prolongea la tyrannie en l'organisant, et régularisa pour ainsi dire le chaos. Tout l'Occident adopta cette législation barbare, dont quinze siècles aprés on garde encore de douloureux souvenirs.

Autaris, successeur de Cleph, pendant un règne de six ans, maintint assez fermement la

justice, rétablit la sûreté publique, et adoucit la férocité des Lombards; mais il ne combattit point les progrès de l'ignorance, qui continuait à répandre sur l'Europe un voile de ténèbres.

L'empire d'Orient était plus riche que guerrier. Au défaut d'armes, Maurice, pour défendre ce qui lui restait de possessions en Italie, acheta l'alliance des Français; cinquante mille pièces d'or envoyées par lui à Childebert déterminèrent ce prince à franchir les Alpes. Autaris lui en donna trente mille pour les repasser, et battit ensuite les troupes de l'exarque de Ravenne.

Retraite et installation du pape Grégoire.

En 590, le pape Pélage étant mort, la fortune, qui voulait que Rome, après avoir été la capitale du peuple-roi, devînt celle du monde chrétien, plaça sur le siége pontifical un grand homme, Grégoire. Ce pape, qui devait illustrer la chaire de Saint-Pierre, luttant d'abord contre sa destinée, voulut se dérober à son élévation, résista au clergé, s'opposa aux vœux du peuple, conjura Maurice de ne pas confirmer sa nomination, et chercha au fond des cavernes un asile contre les grandeurs qui le poursuivaient.

Plus il montrait d'éloignement pour le pouvoir, plus il en parut digne : l'empereur, les grands, le clergé, le peuple, persistèrent dans leur choix; on découvrit la retraite de Grégoire,

on le ramena malgré lui à Rome, on triompha de sa résistance, et il fut installé sur le siége du prince des apôtres.

L'activité, la prévoyance, la fermeté, caractérisèrent son administration. Il maintint la foi, réchauffa le zèle, secourut les pauvres, garantit le peuple de la disette, et inspira un grand respect aux Barbares; mais il combattit les schismatiques avec une ardeur si excessive, que l'empereur crut nécessaire de l'exhorter à calmer son zèle.

De son côté le pape reprochait à Maurice de ne pas réprimer avec assez de sévérité les concussions des exarques d'Italie et d'Afrique.

On trouvait généralement alors que Maurice montrait la douceur d'un pape, et Grégoire la fierté d'un empereur.

Guerre avec les Lombards.

Les Français, réunis de nouveau aux Romains, attaquèrent avec succès les Lombards. Rhége, Parme, Plaisance et le duc de Frioul se soumirent passagèrement à l'empereur. Mais la politique des successeurs de Clovis, loin de vouloir établir l'ordre en Italie, n'avait pour but que d'y prolonger la guerre, d'y fomenter la discorde, et d'en profiter.

Par la médiation de Gontran, Childebert conclut secrètement la paix avec Autaris. Sa défection fit perdre aux Romains leurs avantages *.

* An 590.

Le roi des Lombards mourut; Agidulphe lui succéda, et continua la guerre avec succès. En vain Grégoire conseillait à l'exarque Callinique de faire une paix solide avec un ennemi puissant qu'il ne pouvait vaincre, sa sagesse n'obtint qu'une courte trêve. Bientôt on reprit les armes. Padoue fut ruinée par les Lombards; ses habitans augmentèrent la population de Venise. Cette république, forte par sa position, augmentait sa puissance par l'habileté de sa politique; les malheurs de ses voisins grossissaient journellement ses forces, et les débris de Rome venaient sans cesse élever et affermir ce noble édifice.

Hors de l'Orient ce n'était plus un empire, c'étaient des ruines que les empereurs défendaient. Les Romains possédaient encore une partie des côtes méridionales de l'Espagne; ils s'y maintinrent en profitant des divisions des Goths.

Hermenigilde fut défendu par eux contre son père; mais ils le livrèrent ensuite à ses ennemis pour trente mille pièces d'or. Les Romains d'alors, bien différens de leurs pères, se laissaient repousser par le fer et corrompre par l'argent.

Ingonde, femme du prince trahi, et sœur de Childebert, mourut en se rendant à Constantinople avec son fils Athanagilde pour y chercher un asile.

Le roi des Lombards, ne se bornant pas à ses victoires contre l'exarque, s'allia avec les Ava-

res, dans le dessein de ravager l'Istrie. Maurice déclare alors qu'il va se mettre à la tête de son armée pour le combattre; mais, soit que la fortune eût énervé son esprit, soit que l'âge eût épuisé sa force, on ne retrouva plus en lui cette fermeté de caractère qui avait autrefois rétabli la discipline dans l'armée, ni ce courage qui dans sa jeunesse l'avait conduit à la victoire et au trône.

Révolte contre Maurice.

Faible et superstitieux, au moment de son départ, il passe les nuits à l'église Sainte-Sophie, dans l'espoir d'obtenir une révélation; il part rempli de crainte, il se décourage à la vue de quelques pronostics fâcheux; une éclipse le trouble, une foule de mendians l'arrête, une tempête l'effraie; il perd le temps à écouter les fables de trois voyageurs d'une taille gigantesque, qui portaient des harpes d'or, et venaient, disaient-ils, d'une contrée du Nord, où la musique était la seule étude et la seule occupation des habitans.

Quelques lâches sénateurs l'invitent à revenir dans la capitale; il cède à leurs instances. Conservant son orgueil au moment où il montrait tant de faiblesse, il refuse la proposition de Gontran, qui lui offrait des troupes et lui demandait un tribut. Pierre, frère de l'empereur, les généraux Prisque et Commentiol dirigent les armées; ils sont d'abord vainqueurs sur les rives

du Danube, et se laissent ensuite surprendre et vaincre.

Maurice, par son indulgence pour les chefs, par sa rigueur pour les soldats, s'attire la haine de l'armée; la famine se joint aux malheurs de la guerre, et porte le peuple à la sédition. L'empereur croit apaiser le ciel en offrant à l'Église une couronne d'or qu'il avait reçue des impératrices Sophie et Constantine. Cet usage religieux de l'or, qui eût été mieux employé à acheter des grains, irrite les princesses et mécontente le peuple.

Aux fêtes de Noël, la multitude se révolte, insulte Maurice dans le temple, et le poursuit à coups de pierres.

Cependant la guerre continuait avec des succès balancés; Prisque, dans cinq combats glorieux, avait détruit un grand nombre d'ennemis. L'avarice de l'empereur lui devint plus funeste que la valeur des Barbares.

Députation de l'armée.

Les soldats demandaient une augmentation de solde, l'empereur la refuse; l'armée, commandée par Pierre, se soulève, brave les ordres de son général, marche sur Constantinople, et envoie à l'empereur une députation chargée de ses demandes, ou plutôt de ses menaces.

Caractère de Phocas, un des députés.

Le plus audacieux de ces députés était un des derniers officiers de l'armée, né dans un rang obscur en Cappadoce, autrefois écuyer de Pris-

que, alors centurion : sa force, sa brutalité, sa passion pour la débauche, lui attiraient l'affection des soldats ; on le nommait Phocas.

Un devin avait dit à Maurice qu'il devait se défier du glaive de l'homme dont le nom commençait par les lettres *PH*. Le prince crédule, troublé par cette prédiction, crut d'abord qu'elle pouvait regarder Philippique. Ce général, appelé par lui, dissipa ses soupçons, et lui dit que si l'oracle du devin était digne de quelque foi, il devait plutôt se mettre en garde contre Phocas. « Prince, ajouta-t-il, vous devez le connaître ; » il vous a autrefois insulté au milieu du sénat ; » c'est un soldat séditieux ; il est tout ensemble » insolent et lâche. »

« Ah ! répondit Maurice, s'il est lâche, il » doit être sanguinaire. »

Phocas est élu général.

Cependant les progrès de la révolte s'étendaient chaque jour. Les soldats élurent Phocas pour leur général. L'empereur, haranguant le peuple dans le cirque, parla de cette sédition avec mépris. La faction bleue l'applaudit, la verte se tut ; les rebelles s'approchèrent, et offrirent la couronne à Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur ; Maurice ordonna sa mort, mais Théodose favorisa sa fuite.

Fuite de Maurice.

Cependant la révolte éclate dans toute la ville ; la garde refuse de marcher. Maurice, déguisé, se sauve avec sa femme et ses enfans ; il envoie

son fils aîné à Cosroès, en lui demandant de lui rendre le même service qu'il a reçu de lui autrefois.

Germain ne resta pas long-temps dans l'erreur où l'avaient jeté les propositions trompeuses des rebelles; apprenant que la faction verte s'opposait à son élévation, il suivit lâchement le char de la fortune, et se rendit au camp de Phocas.

Phocas est empereur.

Celui-ci convoque le peuple et le sénat, et feint encore d'offrir la couronne à Germain qui la lui rend; le rebelle est proclamé empereur par la multitude, et couronné par le patriarche. Il entre dans la capitale, la traverse sur un char attelé de quatre chevaux blancs, se rend au cirque, jette au peuple une grande quantité d'or et d'argent, fait célébrer par des jeux son couronnement, partage le trône avec Léontine sa femme; le triomphe du crime s'achève paisiblement, et ce jour de désastre ressemble à un jour de fête.

Mort de Maurice et de ses fils.

Cependant les soldats de Phocas poursuivent l'empereur détrôné : ils l'atteignent en Chalcédoine, où il avait fait revenir son fils aîné. Ce monarque infortuné vit trancher la tête à ses cinq fils, dont le sang rejaillissait sur lui. Faible prince, chrétien résigné, il se soumit au jugement céleste, et bénit, dit-on, le nom de Dieu à chaque coup de hache qui tombait sur ses en-

fans. Après leur mort il présenta intrépidement sa tête au bourreau, et reçut sans effroi la mort qu'il aurait évitée, s'il eût montré sur le trône le même courage que dans les camps.

Il commanda les armées avec habileté, commença son règne avec sagesse, le termina sans gloire, et mourut en martyr. On porta sa tête au tyran. Pierre fut massacré. Théodose chercha en vain un refuge dans l'église; on l'en arracha, et il fut immolé. Maurice perdit la vie et le trône le 27 novembre 602; il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné vingt. Les cadavres des victimes furent jetés dans la mer; on exposa leurs têtes sur des pieux, aux regards du peuple et aux insultes des soldats.

CHAPITRE VIII.

PHOCAS.

(An 602.)

Portrait de Phocas. — Événemens en Orient. — Mort de Narsès par la perfidie de Lomentiol, frère de Phocas. — Conspiration contre Phocas. — Révolte de Crispe. — Départ du jeune Héraclius. — Son arrivée à Constantinople. — Défaite et mort de Domentiol. — Déchéance, mutilation et mort de Phocas. — Héraclius est empereur.

Portrait de Phocas.

Les vices grossiers d'un soldat féroce étaient couronnés; l'armée avait livré l'empire à un monstre : il suffisait de regarder ses traits pour connaître l'atrocité de son âme; son regard était farouche, ses cheveux roux, ses sourcils épais et joints; on voyait sur son visage plusieurs cicatrices profondes qui devenaient noires lorsque la colère l'enflammait.

Son élévation fut pour l'Orient le signal des plus grands malheurs : les Perses dévastèrent les frontières de l'empire; la famine et la peste y répandirent la mort; mais le sanguinaire Phocas fut encore pour les peuples le plus fatal de tous ces fléaux.

L'image du tyran et celle de Léontine sa

femme arrivèrent, selon l'usage, à Rome; et, de même qu'autrefois on adorait dans cette ville, avec une égale piété, les dieux de l'enfer et ceux du ciel, on vit le clergé, le sénat et le peuple, façonnés à la tyrannie, recevoir avec les plus vives acclamations le simulacre de l'usurpateur.

Le pape saint Grégoire déposa respectueusement ces images au Capitole. L'Église regardait alors comme un devoir de respecter toujours l'autorité temporelle, quels que fussent son droit et sa source. C'était la loi de l'Évangile, Grégoire devait s'y soumettre; cependant on ne peut s'empêcher de regretter que ce grand homme n'ait pas alors saisi cette occasion de se rendre maître de Rome et de l'Italie : la puissance temporelle du Saint-Siége, si contraire aux maximes de la religion, aurait au moins pour excuse une origine plus honorable; elle eût été justifiée par l'horreur que devait inspirer un monstre tel que Phocas. Mais Grégoire, plus chrétien qu'ambitieux, n'écouta que l'Évangile, ne s'occupa que du ciel, laissa les hommes disposer de la terre, et reconnut, comme eux, le gouvernement de fait.

Cependant, lorsque tout tremblait sous le glaive du soldat couronné, Grégoire adressait au tyran de courageuses leçons sur ses devoirs. « Ce qui distingue nos empereurs, lui disait-il,

» des monarques étrangers, c'est que les rois
» traitent leurs sujets en esclaves, et que nos
» empereurs, sans rien perdre de leur puis-
» sance, laissent à leur peuple sa liberté. »

Phocas récompensa la soumission de l'Église romaine, en la protégeant contre les hérétiques.

Événemens en Orient.

Le ciel paraissait alors, dans son courroux, vouloir condamner tout l'Orient à gémir sous la plus affreuse tyrannie. Cosroès se montrait en Perse aussi cruel que Phocas; ce roi parricide demanda à l'empereur la destitution de Narsès, qui l'avait replacé sur le trône. La guerre continue entre les deux empires; Germain commandait l'armée romaine; un soldat, indigné de servir sous ce général perfide, qui avait trahi Maurice, l'insulte et le perce de son glaive. Germain, guéri de cette blessure, livra bataille aux Perses, et la perdit.

Dans le même temps, le bruit se répandit en Syrie que Théodose, fils de Maurice, vivait encore, et qu'on avait trompé le tyran en lui livrant une autre victime. On croit facilement ce qu'on désire, le mécontentement accrédite le mensonge : Narsès feint d'être persuadé de l'existence de Théodose; il soulève ses soldats, et se rend maître d'Édesse; l'évêque de cette ville s'opposait à la révolte, le peuple le lapida.

Partout on fomentait des soulèvemens contre l'usurpateur, et partout ses vigilans satellites

punissaient la rebellion par de nombreux supplices. Toute vertu et tout mérite faisaient ombrage à Phocas; écartant tous les hommes de talent, il donna le commandement de l'armée à Léonce, chef de ses eunuques. Cosroès le vainquit dans une sanglante bataille, et fit égorger tous les prisonniers.

Mort de Narsès par la perfidie de Domentiol, frère de Phocas.

L'Asie ressemblait à une mer de sang, dans laquelle se plongeaient à l'envi Cosroès et Phocas. Domentiol, frère de l'empereur, ne pouvant vaincre Narsès, le trompa en l'invitant à une conférence : ce général, trop confiant, crut à la foi des sermens; on l'arrêta, il fut brûlé vif.

Conspiration contre Phocas.

Malgré l'effroi qu'inspirait la tyrannie, l'indignation publique multiplia les conjurations : Constantine, veuve de Maurice, avait été, ainsi que ses filles, épargnée par le tyran; il les avait seulement condamnées à une clôture perpétuelle. Germain, qui aspirait secrètement au trône, voulut s'appuyer de leur nom et du respect qu'on leur portait; par ses ordres, l'eunuque Scholastique les tire de leur prison, les conduit à Sainte-Sophie; le peuple se soulève en leur faveur, et livre le prétoire aux flammes. On comptait sur l'appui de la faction verte; si elle se fût déclarée, la révolution était faite.

Son chef, Jean de La Croix, refuse de suivre les conjurés, ils le tuent; cette violence irrite ses nombreux partisans, qui se précipitent sur

les rebelles et les massacrent. Phocas voulait faire périr tous ceux qui s'étaient échappés; mais l'église leur servit de refuge, et le patriarche Cyriaque ne consentit à les laisser sortir qu'après avoir fait jurer à l'empereur, sur l'Évangile, qu'il épargnerait leurs jours.

Scholastique seul périt; les princesses furent renfermées dans un monastère; on força Germain d'entrer dans les ordres sacrés, et Philippique fut contraint à se faire moine.

L'Italie était toujours le théâtre d'une guerre cruelle entre l'exarque et les Lombards. Dans l'année 606, la mort enleva aux Romains le pape Grégoire; Sabinien lui succéda, et n'hérita pas de ses vertus. Avare et dur pour le peuple, il disait avec hauteur, dans un moment où la famine désolait la capitale, « qu'il ne prétendait » pas, comme son prédécesseur, acheter à grands » frais, avec du pain, les éloges d'une incon- » stante multitude. »

Révolte de Crispe.

Phocas avait fait épouser sa fille à Crispe, son confident et son complice; mais bientôt, jaloux du pouvoir qu'il lui avait donné, il vit avec inquiétude le peuple placer l'image de son gendre à côté de la sienne. La faveur d'un tyran est presque toujours un grand péril : l'obtenir, c'est se placer sur le bord d'un précipice. Crispe, disgracié et souvent menacé de la mort, excite les grands à conspirer contre Phocas; le patrice

Théodose, préfet d'Orient, se joignit à lui. Constantine, du fond de son monastére, secondait leurs vues; sa messagère Pétronia, chargée par elle d'une lettre pour Germain, trahit son secret. Le patrice, vaincu par la torture, nomma la plupart de ses complices; ils furent mutilés avant d'être massacrés. Germain, l'impératrice Constantine et ses trois filles subirent la mort.

Cependant les Perses étendaient leurs ravages jusqu'au fond de la Phénicie et de la Palestine; les Avares dévastaient l'Illyrie et la Thrace. Phocas, insensible aux malheurs de l'empire, ne s'occupait qu'à poursuivre et à exterminer les partisans de Maurice.

Crispe, qui avait eu l'adresse, dans la dernière conjuration, d'échapper aux soupçons du tyran, cherchait et forgeait en Afrique les armes qui devaient enfin délivrer Constantinople d'un monstre.

Le brave Héraclius, exarque de cette province, qu'il gouvernait avec le patrice Grégoire, son frère et son lieutenant, jurèrent la perte de Phocas. Leur première mesure fut de cesser d'envoyer des blés dans l'Orient; par ce moyen ils disposèrent les peuples de la Grèce et d'Asie à la révolte.

Crispe les pressait de hâter l'exécution de leur dessein; mais, plus sage que lui, ils en assu-

rèrent le succès par une prudente lenteur.

Chaque jour le délire de Phocas augmentait la haine et le mépris qu'il inspirait; dans l'espoir de réveiller le courage de ses soldats, et de les exciter à combattre les Perses qui menaçaient l'Asie-Mineure, par un édit insensé il ordonna de placer sur la liste des martyrs tous ceux qui périraient dans les combats; le patriarche s'opposa à cette extravagance.

Les Perses, poussant leurs succès, mirent en fuite Domentiol, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine. Le peuple de Constantinople, las de ramper sous un joug si méprisable, insulta Phocas dans le cirque; une foule de victimes égorgées, dont les têtes enfermées dans des sacs furent jetées à la mer, signalèrent la fureur du tyran, et augmentèrent celle de la multitude.

Le sénat, porté à l'apparence du courage par le désespoir, écrivit secrètement à Héraclius et à Grégoire pour implorer leur secours.

Leurs préparatifs étaient achevés; mais, trop vieux pour combattre eux-mêmes, ils chargèrent leurs fils de la vengeance publique.

Départ du jeune Héraclius.

Le jeune Héraclius s'embarqua dans le port de Carthage avec plusieurs légions, et fit voile pour la Grèce. Nicétas, fils de Grégoire, destiné à remplacer Héraclius s'il échouait, prit, avec un corps nombreux de cavalerie, la route d'Alexandrie.

L'impatience de Crispe l'exposa aux plus grands périls; il avait formé avec Elpidius, maître de l'arsenal, et Anastase, ministre des finances, le dessein de poignarder Phocas, et de nommer Théodose empereur. Anastase trahit ses complices; sa lâcheté ne le sauva pas; sa tête tomba, avec celles des conjurés, aux pieds du tyran. Crispe seul trouva le moyen de se justifier.

Son arrivée à Constantinople.

Bientôt les vents favorables amenèrent Héraclius à la vue de Constantinople. Cet illustre conjuré avait tout l'empire pour complice; mais l'empereur lui opposait des ôtages sacrés: il tenait dans ses fers Épiphanie, sa mère, et la jeune Fabia, qu'il devait épouser. L'amour de la patrie l'emporta sur la nature et sur l'amour.

Héraclius continue audacieusement sa marche: une foule de sénateurs viennent le joindre dans Abyde; l'évêque de Cyzique lui apporte une couronne d'or; il l'accepte, traverse la Propontide, aborde à Héraclée, en Thrace; sa flotte mouille enfin à la pointe de Constantinople, au pied du château qu'on nommait déjà les Sept-Tours.

Défaite et mort de Domentiol.

Domentiol, qui commandait les vaisseaux de Phocas, s'approche pour le combattre, et la mer agitée devient le théâtre sanglant sur lequel la fortune va décider du sort de la terre.

Des deux côtés on se battit avec acharnement: Domentiol, pour échapper à la haine publique;

Héraclius, pour délivrer sa mère, sa femme et l'empire.

La victoire de l'armée africaine fut complète; Domentiol périt. Crispe, préfet de la ville, leva l'étendard de la révolte, et, à la tête d'une foule de citoyens, vint se ranger sous les drapeaux du vainqueur.

Au même moment un sénateur, nommé Photius, dont le tyran avait outragé la femme, se met à la tête de la faction verte avec le patrice Probus; ils marchent contre la garde impériale, elle prend la fuite. Phocas, resté seul au pied de son trône sanglant, éprouve à son tour la terreur qu'il avait tant de fois inspirée.

Déchéance, mutilation et mort de Phocas.

Son palais, si long-temps fermé à la pitié, est enfin ouvert à la vengeance; Photius arrête le monstre, lui arrache la pourpre qu'il souillait, le revêt d'une casaque noire, et le conduit sur le rivage, à la vue de la flotte, aux pieds d'Héraclius, qui lui dit: « Misérable, est-ce donc » ainsi que tu devais gouverner l'empire? » « Gouverne-le mieux, » répondit Phocas.

A ces mots, Héraclius oublie sa gloire, cède à sa fureur, renverse le tyran, le foule aux pieds, lui fait couper les mains, les pieds, le mutile honteusement, et le fait enfin décapiter sur le tillac d'un vaisseau. Son cadavre, coupé par morceaux, fut exposé sur des piques, et livré aux outrages du peuple, avec une atrocité

que tous les crimes dont s'était souillé le monstre ne peuvent justifier *. L'empire avait été huit ans sa proie.

Héraclius entre dans Constantinople ; les plus vives et les plus sincères acclamations célébraient son triomphe : il offre le sceptre à Crispe, qui le refuse. « J'ai combattu mon beau-père, » dit-il, non pour régner, mais pour venger » Maurice et sa famille. »

Héraclius est empereur.

Le lendemain Héraclius, cédant aux vœux du peuple et du sénat, fut couronné par le patriarche Sergius. Rien ne manquait à son bonheur ; les objets qui lui étaient les plus chers avaient échappé aux fureurs du tyran ; Héraclius embrassa sa mère ; et, en montant sur le trône, il y plaça Fabia, qui prit le nom d'Eudoxie.

* An 610.

CHAPITRE IX.

HÉRACLIUS.

(An 610.)

Inaction d'Héraclius pendant dix ans. — Ses préparatifs hostiles contre les Perses. — Jugement, condamnation et mort de Crispe. — Régence d'Héraclius Constantin. — Départ de l'empereur avec son armée. — Sa victoire sur les Perses. — Son ambassade à Cosroès. — Sa nouvelle victoire sur les Perses. — Sa retraite volontaire. — Son combat avec un géant. — Révolte à Constantinople. — Nouvelle guerre avec Cosroès. — Bataille de Zab. — Défaite des Perses. — Fuite de Cosroès. — Son abdication. — Cruauté de son fils Siroès. — Son parricide. — Mort de Cosroès. — Paix entre Héraclius et Siroès. — Mort de Siroès. — Retour et triomphe d'Héraclius à Constantinople. — Son départ pour Jérusalem. — Son règne honteux. — Son édit nommé *l'Ecthèse*. — Description de l'Arabie. — Histoire de Mahomet. — Son origine. — Son mariage avec Cadija. — Ses premières armes. — Ses voyages. — Son portrait. — Sa prétendue mission comme prophète. — L'islamisme, loi de l'Alcoran. — Imposture de Mahomet. — Ses miracles. — Son rêve sur le mont Zara. — Ses premières prédications. — Ferveur du jeune Ali, lieutenant de Mahomet. — Fuite de Mahomet. — Hégire, ère sacrée des musulmans. — Mahomet est roi et grand-pontife. — Ses exploits. — Son entrée artificieuse à la Mecque. — Ses projets de conquêtes. — Défaite des Romains. — Kaleb est nommé général. — Mort de Mahomet. — Abubecker est élu calife. — Guerre entre les Turcs et les Persans. — Défaite des Perses. — Échecs des Romains. — Mort d'Abubecker. — Élévation d'Omar. — Disgrâce de Kaleb. — Pusillanimité d'Héraclius. — Ses préparatifs de guerre. — Bataille de Yarmouze. — Bravoure des Sarrasines. — Défaite des Romains. — Capitulation de Jérusalem. — Entrée

d'Omar dans cette ville. — Prise d'Antioche par Omar. — Peste en Syrie. — Mort de vingt-cinq mille musulmans et de Kaleb. — Invasion d'Omar en Égypte. — Mort d'Héraclius.

Inaction d'Héraclius pendant dix ans.

L'EMPIRE, délivré du fardeau de la plus odieuse tyrannie, semblait se réveiller d'une longue léthargie, et reprendre son antique ardeur pour la gloire et pour la liberté; Héraclius, semblable aux anciens héros de Rome, devait illustrer le trône qu'il venait de conquérir; cependant, soit qu'il voulût affermir sa puissance avant de l'étendre, soit qu'il fût retenu dans son palais par les premières ardeurs d'un chaste amour et par les premières jouissances du rang suprême, soit enfin qu'il eût, avant de déployer sa force, beaucoup de mesures à prendre et de maux à guérir, on le vit dix années dans un repos que l'histoire lui reproche, et qui laissa l'Orient gémir sous le joug de Cosroès. Enfin il réunit toutes les troupes de l'Afrique, de la Grèce et de l'Orient, dans le dessein de tirer vengeance des Perses, dont les armées s'étaient avancées naguère jusqu'à Chalcédoine, et qui, depuis sept cents ans, se montraient les ennemis les plus redoutables des Romains.

Ses préparatifs hostiles contre les Perses.

Jugement, condamnation et mort de Crispe.

L'empereur avait cru d'abord, par déférence pour Crispe, gendre de Phocas, devoir lui confier le commandement de l'armée; soit par trahison, soit par lâcheté, le général laissa sans

résistance l'ennemi piller Césarée et ravager la Cappadoce : par faiblesse, il fuyait devant les Perses; par vanité, il bravait Héraclius, prétendant que ce prince ne devait qu'à lui sa couronne.

L'empereur, dans l'espoir de le ramener à la soumission, vint le trouver à Césarée. L'altier général ne se leva point pour le recevoir, lui parla en maître et le railla sur ses projets de conquêtes. Héraclius dissimule son ressentiment, retourne à Constantinople, invite Crispe à s'y rendre sous prétexte de lui faire tenir sur les fonts de baptême un enfant que l'impératrice venait de lui donner : lorsqu'il y est arrivé, l'empereur convoque le sénat, et demande si un outrage fait à la majesté impériale mérite un plus grave châtiment qu'une offense reçue par un particulier.

La réponse n'était pas difficile à prévoir. « Et » vous, Crispe, dit-il, quel est votre avis? » Celui-ci, trop vain pour soupçonner qu'il fût question de lui, répondit qu'un semblable crime ne méritait aucune grâce.

Héraclius alors, rappelant ses murmures, dénonçant ses insolences, dévoilant ses trahisons que prouvaient des actes authentiques, dit : « Je » suis moi-même coupable; j'ai mal placé ma » confiance, et je ne devais pas croire qu'un » gendre perfide pût devenir un ami fidèle. »

Après ces mots, il condamna Crispe à être

rasé et renfermé dans un cloître, où il termina ses jours.

Ses soldats éclataient en murmures; un prince faible eût augmenté leur mécontentement par les voies de rigueur que dicte toujours la crainte: Héraclius, plus habile et plus courageux, les appela près de lui, leur livra la garde de sa personne, et s'assura, par ce moyen, de leur fidélité.

Philippique, tiré du monastère où Phocas l'avait exilé, obtint le gouvernement de Cappadoce; on lui adjoignit Théodore le curopalate, frère de l'empereur.

Régence d'Héraclius Constantin.

Avant de partir pour l'expédition de Perse, l'empereur acheta, par une somme de trois millions, l'alliance du kan des Avares, le priant de se regarder comme le tuteur de son fils aîné, Héraclius Constantin, auquel il laissa la régence de l'empire, quoiqu'il n'eût alors que dix ans.

Départ de l'empereur avec son armée.

Il recommanda aussi au prince barbare son second fils, nommé Héracléonas. Au moment de sortir de Constantinople, il se prosterna au pied de l'autel de Sainte-Sophie, et dit au patriarche qu'il laissait la capitale sous la garde de la Vierge et sous la sienne.

Tel était alors le changement survenu dans les mœurs: les Romains se confiaient plus à leurs saints qu'à leurs armes; et les empereurs, oubliant le sénat, chargeaient les évêques de protéger leur empire.

L'armée d'Héraclius était nombreuse; mais elle n'offrait à ses regards qu'un bizarre mélange d'Africains, de Grecs, de Romains et de Barbares de toutes les contrées de l'Europe.

Le courage des uns était abattu par de nombreux revers; la fidélité des autres inspirait peu de confiance. L'empereur employa une année entière à organiser cette masse informe, à la connaître, à l'aguerrir et à la discipliner. Sa sévérité y rappela l'ordre; son exemple y ressuscita l'honneur.

Ses troupes légères remportèrent d'abord quelques avantages, qui firent renaître la confiance depuis long-temps perdue. Cependant Héraclius, peu sûr encore de l'armée, prit une position forte dans le Pont, et s'y retrancha.

Sarbar, général des Perses, voulut l'en faire sortir et attaqua la Cilicie; l'empereur, sans craindre cette diversion, traversa l'Arménie pour entrer en Perse; Sarbar le suivit et lui livra bataille. Héraclius, après avoir disposé son armée en habile général, chargea l'ennemi en soldat vaillant : sa victoire fut complète, et, ayant ainsi terminé cette glorieuse campagne, il prit ses quartiers d'hiver en Arménie.

Sa victoire sur les Perses.

Au printemps, avant de recommencer à combattre, il envoya des ambassadeurs à Cosroès, qui les fit assassiner. « Vous le voyez, dit Héra- » clius à ses soldats, nous faisons la guerre non

Son ambassade à Cosroès.

» à des hommes, mais à des bêtes féroces. En
» traversant la fertile Asie, ravagée par ces Bar-
» bares, vous n'y avez plus trouvé que les cen-
» dres de vos villes et les ossemens de vos pères;
» ces brigands ne respectent ni les lois ni Dieu
» même. Armons-nous donc pour la foi et pour
» l'humanité; vengeons tout ensemble notre
» culte et notre patrie : il faut que la Perse soit
» à son tour le tombeau de ses habitans; mais,
» en vous enfonçant dans ces vastes contrées,
» vous allez vous y voir entourés d'une foule
» innombrable d'ennemis; vous n'y aurez d'au-
» tre moyen de salut que la victoire; marchez,
» et soyez convaincus que fuir ce serait courir
» à la mort. »

Sa nouvelle victoire sur les Perses.

Une acclamation universelle répondit à ces paroles. On se mit en route, et en peu de jours on arriva près de Ganza, aujourd'hui Tauris, où se trouvait le trésor du roi. Cosroès couvrait cette ville avec une nombreuse armée : Héraclius l'attaqua impétueusement, la mit en fuite, s'empara de la ville, et passa l'hiver en Albanie.

Mais, tandis qu'il étendait ses conquêtes en Orient, les Visigoths, sous le règne de Suintila, chassèrent totalement les Romains d'Espagne *. La Perse était une pépinière de guerriers; comme les anciens Parthes, ils se montraient plus redoutables après leurs défaites, et

* An 614.

semblaient renaître de leurs cendres. Sarbar et Saïs, réunissant leurs débris, vinrent de nouveau attaquer les Romains. Héraclius, affaibli par la défection des Lazes, qui avaient abandonné ses drapeaux, évita long-temps la bataille, et, par sa retraite, inspira aux ennemis une confiance imprudente.

Sa retraite volontaire.

Leurs deux généraux se séparent; l'empereur profite de cette faute, marche la nuit rapidement, et surprend Sarbar dans son camp. Une grande partie de la noblesse persane périt dans ce combat.

Après cette troisième campagne, Héraclius crut nécessaire de ramener en Asie-Mineure son armée fatiguée par tant de marches et de combats. Il traversa le mont Taurus, le Tigre, la ville de Martyropolis, et s'arrêta quelques jours dans Amide.

Là, il trouve Sarbar qui l'avait devancé pour lui disputer le passage de l'Euphrate; Héraclius le trompe par une fausse attaque, passe le fleuve à gué, et entre en Cilicie; Sarbar, qui le poursuivait, l'atteint sur les bords du Sacus; les deux armées s'y livrent un combat sanglant. On distinguait au milieu des Perses un guerrier d'une taille colossale, qui portait le désordre, la terreur et la mort dans les légions; renversant tout ce qui s'opposait à lui, il se précipite sur l'empereur. L'intrépide Héraclius reçoit le choc

Son combat avec un géant.

sans s'ébranler, perce le géant d'un coup de lance, le tue, franchit la rivière, enfonce l'armée perse et la met en déroute.

Sarbar, qui fuyait, suivi pour toute escorte alors d'un déserteur romain, lui dit : « Vois-tu » ce terrible guerrier, dont les bottines sont » couleur de pourpre, et dont le bras moissonne » tant de Perses? c'est Héraclius, c'est ton maî- » tre, c'est lui seul qui bat notre armée et qui » m'enlève la victoire. » Sarbar ne s'arrêta et ne se crut en sûreté qu'après avoir passé l'Euphrate.

Révolte à Constantinople.

Les triomphes de l'empereur ne rendaient le peuple de Constantinople ni plus reconnaissant ni plus docile; il se révolta parce qu'un édit avait diminué des distributions de grains, trop prodiguées par le lâche Phocas; la fermeté de la garde dissipa cette sédition.

Nouvelle guerre avec Cosroès.

Cosroès, désespéré, voulait se venger ou périr: il arme toute sa nation; il fait marcher ses meilleures troupes, et entre autres cinquante mille hommes qui composaient ce qu'on appelait *les bataillons d'or*, parce que ce métal brillait sur les pointes de leurs javelots. Sarbar, à la tête d'une seconde armée, marcha contre Constantinople, que menaçaient alors les Bulgares et les Esclavons; Razatès, avec un troisième corps, fut chargé de couvrir la frontière.

L'empereur, dont la prudence n'était jamais en défaut, opposa trois armées à celles de l'en-

nemi. Théodore, l'un de ses généraux, livra bataille à Saïs; une grêle violente, venant frapper tout à coup le visage des Perses, favorisa l'attaque des Romains. Théodore remporta la victoire; ses soldats attribuèrent ce succès à l'oroge excité, disaient-ils, en leur faveur, par la Vierge. Saïs, vaincu, mourut de chagrin.

Le lâche et cruel Cosroès fit déterrer le corps de cet infortuné général, et l'exposa sur un gibet aux outrages de la populace.

A cette époque, l'empereur trouva parmi les Barbares de nouveaux secours et de nouveaux dangers; les Kosars, qui se disaient fils de Japhet, venaient de paraître sur la scène du monde, et se rendaient redoutables par leur valeur; descendus des montagnes du Caucase, ils envahirent la Circassie et la Crimée. On les appelait aussi *Turcs orientaux*, ou *Tauro-Scythes*, ou *Cabardiens*. Ils existent encore sous ce dernier nom près de la mer Caspienne.

Héraclius conclut avec eux une alliance, et promit à Ziébel, leur prince, de lui donner sa fille; leurs tribus guerrières, s'avançant pour seconder ses opérations, entrèrent en Perse par les défilés de Derbent. Mais dans le même temps les Avares, inconstans comme tous les peuples sauvages, cédant à l'or de Cosroès, s'unirent aux Perses et vinrent en grand nombre investir Constantinople.

Le kan qui les commandait se croyait tellement sûr d'entrer en triomphe dans cette capitale, qu'il répondit avec mépris aux sénateurs chargés de négocier avec lui : « Rendez-vous à » discrétion, ou votre perte est certaine; car, à » moins d'être changés en oiseaux ou en pois- » sons, vous ne pouvez m'échapper. »

Le courage d'Héraclius semblait alors s'être répandu dans tous les cœurs de ses sujets; le sénat répondit aux menaces du Barbare avec une fierté antique et romaine; tous les habitans prirent les armes; chaque jour on livra plusieurs batailles sanglantes sur terre et sur mer; enfin les Avares, voyant tous leurs assauts infructueux, leurs plus braves guerriers écrasés par les machines de guerre, et taillés en pièces par les assiégés, qui faisaient contr'eux de fréquentes sorties, s'éloignèrent; on en fit un grand carnage dans leur retraite, et leurs bâtimens légers furent dispersés ou détruits par la flotte romaine.

Tandis que la capitale de l'Orient se délivrait elle-même d'un si grand danger, Héraclius pénétrait en Assyrie, et s'emparait de plusieurs villes; mais, au moment où rien ne semblait plus pouvoir arrêter le cours de ses conquêtes, les Kosars l'abandonnèrent brusquement, et lui enlevèrent ainsi la plus grande partie des forces qui étaient sous ses ordres.

Le courage des soldats était ébranlé ; ils considéraient avec inquiétude la faiblesse de leurs rangs au milieu d'une terre ennemie. « Rassu-
» rez-vous, leur dit Héraclius; Dieu a voulu
» éloigner nos perfides alliés, pour que nous
» ne devions nos triomphes qu'à lui seul et à
» notre courage. » Il continue intrépidement sa marche, et se trouve enfin dans la plaine de Zab, près de Ninive, en présence de l'armée des Perses. La bataille fut longue, la résistance opiniâtre, la mêlée terrible; chacun amenait sur le champ de bataille ses dernières ressources ; cette journée devait décider du sort des deux empires : l'air était obscurci par les traits; un nuage épais de poussière cachait dans l'ombre les ravages de la mort.

Bataille de Zab.

Les haines de sept siècles, accumulées, semblaient faire éclater dans ce champ de carnage leurs dernières fureurs; enfin Héraclius, las de voir si long-temps la fortune incertaine, veut la décider. Animant ses troupes du geste et de la voix, il s'élance comme un lion dans les rangs ennemis, renverse de sa lance deux vaillans satrapes, aperçoit le chef de l'armée, Razatès, fond sur lui, et trouve un adversaire digne de le combattre. Le Persan frappe de son redoutable cimeterre le casque de l'empereur, le brise, fait couler son sang, et, d'un autre coup, lui fait une profonde blessure dans la

jambe. Héraclius, d'un coup plus terrible, se venge et termine cette lutte en enfonçant son glaive dans la poitrine de Razatès.

Défaite des Perses.

La chute de ce guerrier est le signal de la défaite des Perses; la moitié de leur armée est détruite, l'autre fuit; leur camp est livré au pillage. Ninive ouvre ses portes au vainqueur; Héraclius marche sur Ctésiphon, met en cendres les palais du roi, et arrive enfin à Dascara, aujourd'hui Dijala, qui était alors la résidence des monarques de la Perse.

Fuite de Cosroès.

Cosroès, surpris, ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier. Le palais de Dascara réunissait tant de richesses, fruit des conquêtes de tant de siècles, que, selon les historiens du temps, sans doute exagérés, le butin qu'en rapporta Héraclius fut estimé à près de cinq milliards.

Le roi de Perse, errant, s'arrête dans une cabane; il avait perdu son trône et non sa cruauté; furieux de sa défaite, impuissant pour la réparer, il n'écoute que son désespoir. Comme il ne peut se venger de ses ennemis, sa haine se porte sur ses sujets. Plusieurs courriers partent chargés d'arrêts de mort contre Sarbar et contre une foule d'officiers; indignés de cette injustice, ils se révoltent et viennent tous se ranger sous les drapeaux de l'empereur.

Héraclius, aussi modéré dans la prospérité

que le roi de Perse était cruel dans l'infortune, lui écrivit : « Je vous ai combattu et je vous » poursuis, non pour vous détruire, mais pour » vous forcer à la paix. Autrefois je vous l'ai » demandée, aujourd'hui je vous l'offre. »

Son abdication.

Un refus orgueilleux fut la réponse de Cosroès : ce monarque, vaincu, haï, méprisé, se sentant traîner par le chagrin aux portes du tombeau, déclara qu'il voulait céder les débris de son trône à son second fils Médarsès. Mais Siroès, l'aîné de tous, qui était enfermé à Séleucie dans une prison par l'ordre de son père, rompt ses liens, arme ses partisans, se voit rejoint par les restes de l'armée, égorge vingt-quatre de ses frères, ordonne d'arrêter Cosroès, son père, et le fait enchaîner.

Cruauté de son fils Siroès. Son parricide.

Mort de Cosroès.

Au lieu d'alimens, il ne lui fait servir que des lingots d'or, et le condamne à mourir de faim, en lui adressant ces paroles barbares : « Nourris-toi de cet or pour lequel tu as si » long-temps opprimé la Perse et ravagé le » monde. »

Paix entre Héraclius et Siroès.

Ce monstre, élevé au trône par un parricide, conclut la paix avec Héraclius. Les deux empires reprirent leurs anciennes limites; on rendit à l'empereur la vraie croix, dont Sarbar avait dépouillé, dit-on, l'église de Jérusalem. Quelque temps après, Siroès mourut victime de la peste, fléau peut-être moins horrible que lui.

Mort de Siroès.

Le règne de Cosroès et le sien avaient détruit le prestige de ce long respect porté dans l'Orient aux souverains; la Perse devint la proie de l'anarchie; on y vit huit règnes en quatre années : Sarbar fut un de ces rois éphémères; Ildesgerde, l'un de ses fils, monta sur le trône, et fit cesser ces troubles intestins; mais ce fut sous son règne que les musulmans détruisirent l'empire des Perses.

Retour et triomphe d'Héraclius à Constantinople.

Héraclius revint dans la capitale jouir du plus glorieux triomphe dont Rome et Constantinople eussent été témoins depuis plusieurs siècles.

Il s'y montra sur un char traîné par quatre éléphans; les trésors de la Perse, étalés aux yeux du peuple, excitaient son enthousiasme, et la vue de la vraie croix, sa vénération.

Son départ pour Jérusalem.

Il partit ensuite pour Jérusalem; animé d'un zèle plus religieux que politique, il en chassa les Juifs, et porta lui-même sur ses épaules la croix jusqu'au Calvaire. Il reçut dans cette cité la nouvelle de la naissance du troisième de ses fils, et donna audience aux ambassadeurs du roi de France, Dagobert, qui le félicitait sur ses exploits.

Son règne honteux.

Cette époque brillante aurait dû terminer la vie d'Héraclius; malheureusement il survécut à sa gloire, et, en le suivant dans la seconde moitié de sa carrière, nous n'aurons plus à

peindre qu'une vie faible, molle, un règne honteux et funeste. Il nous avait fait remonter aux beaux jours de Rome, et nous allons retomber avec lui dans Byzance.

Fatigué de combats, rassasié de gloire, il abandonna ses camps pour se retirer dans son palais, oublia ses guerriers, se livra à ses courtisans, s'entoura d'eunuques, de moines, et, détournant ses regards des dangers qui menaçaient l'empire, il ne s'occupa plus qu'à résoudre des questions théologiques; enfin, descendu honteusement du rang des héros, il entra dans la foule des sectaires.

Les anciens maîtres du monde, menacés de tous côtés par les Barbares, s'étourdissaient stupidement sur la chute rapide qui les entraînait dans l'abime; sourds au bruit des armes, ils n'écoutaient que les cris du cirque, les déclamations des prédicateurs, les voix discordantes des synodes et des conciles, les harangues factieuses des chefs de secte, et laissaient tranquillement les Visigoths les chasser de l'Espagne, comme les Lombards de l'Italie.

Les Francs, autrefois tributaires, étendaient rapidement dans l'Occident leurs conquêtes et leur durable puissance: les Avares, les Esclavons, les Tauro-Scythes, insultaient et menaçaient la capitale de l'Orient. Les Perses, vaincus, reprenaient sans obstacle leurs anciennes

limites et leur attitude menaçante; enfin un orage formidable se grossissait dans les déserts de l'Arabie sous un étendard sacré; et, au milieu de tous ces périls, l'empereur ne cherchait que les moyens de concilier les opinions d'Apollinaire, qui confondait les deux natures divines; de Nestorius, qui soutenait qu'elles s'unissent de volonté; d'Eutychès, qui ne reconnaissait qu'une nature en Dieu, et des monothélites, qui croyaient à une seule volonté en deux natures.

Par un constraste remarquable, tandis que le belliqueux Héraclius attachait la plus grande importance à ces puériles subtilités, le chef de l'Église, le pape Honorius, les traitait avec mépris, et ne les appelait que *des querelles de mots*.

Son édit nommé *l'Ecthèse*.

L'empereur augmenta l'animosité de ces sectes, en voulant terminer leurs discordes par la force de son autorité : il publia en 639, en faveur des monothélites, un édit alors fameux, et qu'on nomma *l'Ecthèse*. Rome et l'Afrique refusèrent de s'y soumettre : la chaire combattit l'usurpation du trône; les disputes continuèrent, et le vainqueur des Perses, vaincu par les prêtres, fut obligé de désavouer son édit.

La fureur anarchique des Barbares du Nord détruisait et dispersait les derniers débris de l'empire romain; l'Orient, dégradé par la servitude, énervé par la mollesse, précipitait sa

décadence, en se soumettant à l'avidité des courtisans, aux caprices des eunuques, aux folies du cirque, au délire des disputes théologiques; ce fut dans ce moment de désordres et de faiblesse que l'on vit naître et s'accroître en peu de temps dans les sables du Midi, sous un ciel brûlant, au milieu de tribus fières, sauvages et belliqueuses, une religion et une puissance nouvelles qui changèrent la face de la plus grande partie du monde, et qui furent au moment de le soumettre tout entier à un seul culte, à un seul maître, à une seule loi.

Bientôt nous verrons tous les trônes de l'univers renversés ou ébranlés par l'apparition d'un Arabe, par la voix d'un faux prophète, par le glaive de Mahomet, et par le courage de ses fanatiques successeurs.

Lorsque la tyrannie parcourt la terre et fait gémir dans l'esclavage les plus fertiles contrées du globe, la liberté cherche et trouve un asile dans les forêts, dans les montagnes, dans les déserts.

Description de l'Arabie.

L'Arabie, de temps immémorial, était restée indépendante : souvent envahie, jamais subjuguée, elle avait résisté à tous les conquérans, à tous les ravageurs du monde; leurs armes s'étaient brisées contre ses rochers; leurs troupes avaient disparu dans les sables, et, malgré les vains efforts de Sésostris, de Cyrus, d'Alexan-

dre, de Pompée, de Trajan, les Arabes, monument unique des temps primitifs, gardaient, comme un feu sacré, leur liberté, leurs mœurs, leur courage belliqueux et leur vie pastorale.

Tandis qu'autour d'eux les républiques, les rois, les héros, les nations, les empires s'élevaient, se combattaient, se corrompaient, changeaient de coutumes, de lois, de sol même, et tombaient tour à tour avec fracas, on voyait encore dans les plaines de l'Arabie la simplicité patriarcale, les troupeaux de Jacob, les chameaux d'Ésaü et la tente d'Abraham.

L'histoire, dans les longues périodes que nous avons parcourues, parle souvent des Arabes, et ne les peint presque jamais; les révolutions qu'elle raconte semblaient toutes s'arrêter devant cette *borne antique;* mais leur temps de bonheur et d'ignorance est fini, leur immobilité cesse; une époque d'orage, de gloire et de domination, s'ouvre pour eux; le fanatisme renverse les éternelles barrières qui défendaient leur liberté. Les Arabes vont être asservis, et, conquérans, le sort leur a donné un maître; au milieu d'eux a paru Mahomet.

Tournons donc à présent nos regards sur l'Arabie, puisque l'histoire de cette contrée va se lier inséparablement pendant plusieurs siècles à celle des autres peuples, dont elle fut séparée si long-temps.

L'Arabie forme, entre la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie, un triangle long de quinze cents milles et large de sept cents. Cette contrée, dix fois plus vaste que la France, nourrit toujours moins d'habitans qu'une de nos provinces. Le sol de la plus grande partie de ce pays est aride, brûlé par un soleil ardent, ravagé par des vents impétueux qui frappent le voyageur de terreur, dessèchent sa poitrine altérée, et l'engloutissent dans des tourbillons de sable.

Les côtes de la mer, plus fortunées, jouissent d'un air plus frais, et présentent un aspect plus riant; on y voit de nombreux troupeaux, des vignes fécondes, et ces nobles palmiers qui offrent à la fois à l'Arabe fatigué l'ombrage, le repos et une saine nourriture. Ce contraste d'aridité et d'abondance a fait diviser l'Arabie en Arabie-Heureuse et en Arabie-Pétrée. Il produit aussi l'étonnant mélange qu'on y remarque, des mœurs hospitalières et des mœurs féroces, de l'esprit commerçant et de l'esprit guerrier.

On n'y trouve pas plus de variété dans les usages que dans les saisons; et si les fils de Jacob y pouvaient revenir, ils y reconnaîtraient encore, sous les tentes des Bédouins, les habitudes, les caractères et les physionomies des serviteurs, des soldats et des pasteurs d'Abraham.

Dans leurs longues courses, au milieu de leurs déserts, épuisés de lassitude et de soif, ils se rappellent encore les souffrances d'Agar; et, depuis tant de siècles, leurs irruptions dans les contrées voisines, et leur ardeur constante pour piller et dépouiller les autres peuples, semblent venger encore Ismaël déshérité.

L'infatigable activité des hommes triomphe partout des climats et des élémens : la nature avait condamné l'Arabie à la pauvreté; l'Arabe sut y trouver des trésors.

Le chameau, construit pour porter des fardeaux, organisé pour souffrir long-temps la faim et la soif, devint, pour ainsi dire, la navigation du désert.

Le cheval, plus ardent, plus vigoureux dans ces contrées que dans le reste du monde, semble porter sur des ailes l'enfant d'Ismaël à la victoire, et le dérobe par sa rapidité à la poursuite de ses ennemis.

De nombreuses citernes, dispersées au milieu des sables, rassemblèrent les eaux du ciel, et remplacèrent les sources et les fleuves refusés à ces plaines brûlantes.

Enfin l'encens et le café, recherchés si avidement par le luxe de toutes les nations civilisées, apportèrent dans l'Arabie une grande partie de l'or des peuples riches; et, tandis que ses déserts étaient couverts de camps nombreux, on

voyait s'élever sur ses côtes des villes populeuses et commerçantes.

Le port de Gidda les liait à l'Abyssinie; ils partaient du roc de Kalif pour commercer avec le golfe Persique et sur les rives de l'Euphrate. La fameuse ville de la Mecque se trouvait placée à égale distance entre l'Yémen et la Syrie, et l'on voyait arriver en foule les chameaux de l'Arabie aux foires de Bostra et de Damas.

Les tribus qui habitaient les frontières de la Perse et de l'empire romain se mêlaient aux querelles de ces deux États, et voyaient s'accroître, par ces discordes étrangères, leur influence, leur gloire et leur richesse; poursuivant et pillant sans pitié les vaincus, ils ne craignaient point les vainqueurs. Le désert leur servait d'abri, et dans leur retraite il leur suffisait de mettre à sec les citernes, pour poser une barrière insurmontable entr'eux et l'ennemi.

Les Romains et les Grecs appelèrent les Arabes *Sarrasins*, c'est-à-dire Orientaux; une étrange ignorance a pu seule faire croire à quelques historiens que ce nom venait de Sara; il eût certes mal convenu aux descendans d'Agar.

Les femmes, aujourd'hui esclaves dans ces contrées, ne l'étaient point autrefois; elles avaient au contraire une grande influence sur les esprits de ce peuple fier, ardent et voluptueux; elles y parvinrent même quelquefois au suprême

pouvoir. Zénobie, veuve d'un prince d'une tribu de Sarrasins, fut reine, impératrice, conquérante, partagea le sceptre du monde avec Gallien, et disputa vaillamment au célèbre Aurélien la victoire et l'empire.

Une autre reine sarrasine, Mavia, vainquit les Romains, et força l'empereur d'Orient à lui demander la paix.

Le nom de roi, donné aux princes arabes par les historiens, pourrait tromper sur la forme de leur gouvernement. La division de ces peuples en tribus fut chez eux la cause constante de la durée de leur indépendance. Le despotisme ne s'établit facilement que dans les contrées vastes, où une nombreuse population est réunie sous une même loi; la liberté veut des limites étroites et un territoire borné.

En Arabie, chaque ville, chaque tribu avait ses chefs; on les appelait *émirs* ou *scheiks*. Leur pouvoir était peu étendu; ils ne décidaient rien d'important sans consulter les chefs de famille rassemblés; et si, par un antique usage, ce commandement restait dévolu à une même famille, il y était électif et donné au plus digne.

Les fiers Arabes, toujours armés, reconnaissaient des princes et non des maîtres; ils ne leur soumettaient même pas le jugement de leurs querelles particulières; le glaive les décidait, et jamais chez aucune nation la passion de la

vengeance ne se montra si durable et si féroce : elle se transmettait de génération en génération.

La guerre étrangère, et quelques jours consacrés aux fêtes solennelles, suspendaient seuls, par de courtes trèves, ces éternelles hostilités.

Les Arabes professèrent d'abord la religion simple d'Abraham; ils disent encore que le temple fameux de la Mecque, et que l'on nomme *la Caaba*, fut bâti sur le lieu où Abraham voulut sacrifier Isaac; ils y firent depuis, trop souvent, par une imitation et par une superstition aveugles, des sacrifices humains. Près de ce temple, ils montrent le puits d'Agar. Dans la suite, le sabéisme, c'est-à-dire le culte des astres, de la nature divinisée et même des animaux, répandit ses erreurs séduisantes sur cet antique berceau des patriarches.

La Syrie, la Grèce et l'Égypte peuplèrent ensuite la Caaba de leurs dieux.

Lorsque les Juifs furent vaincus par Titus, et enfin dispersés par Adrien, ils inondèrent l'Arabie; bientôt les Abyssins conquirent plusieurs provinces arabes, et y portèrent l'Évangile.

Depuis le règne de Constantin, les sectes, tour à tour persécutées, des nestoriens, des gnostiques, des ariens, des manichéens, des monothélites, se réfugièrent en Arabie; l'imagination ardente des Arabes, passionnés pour l'éloquence, pour la poésie, pour le courage et pour le mer-

veilleux, accueillait avec faveur tous ceux qui parlaient avec enthousiasme, qui racontaient des prodiges, et qui supportaient avec fermeté de grands malheurs.

Histoire de Mahomet.

Ainsi l'Arabie était devenue, au sixième siècle, le centre, le refuge, et, pour ainsi dire, le musée de tous les dieux, de tous les cultes, de toutes les erreurs et de tous les fanatismes de l'univers.

Cette anarchie de tant de religions et d'opinions qui se combattaient mutuellement, ne pouvait durer : Mahomet naquit et la termina.

Les ennemis de cet homme célèbre, indignés de se voir contraints de céder à la force de son glaive, à la supériorité de son génie, et n'écoutant qu'une haine aveugle, attaquèrent sa mémoire avec l'arme de la faiblesse, la calomnie; ils lui attribuèrent une basse origine, sans penser que par là ils ajoutaient un nouveau lustre à sa célébrité, puisqu'ils lui traçaient un chemin plus long et plus difficile à parcourir; ils augmentaient sa gloire en disant que du sein d'une profonde obscurité il était parvenu à jeter un si grand éclat.

Son origine.

La vérité est que Mahomet, de la tribu des Koréischites, naquit dans la famille des Hashemites, maison illustre, dont les chefs, depuis un long espace de temps, avaient été appelés à l'honneur de gouverner les peuples braves et

industrieux de la Mecque, et à porter le titre révéré de *gardiens de la Caaba.*

Son grand-père Abdull-Motalleb se rendit fameux par sa bravoure et par sa générosité : possesseur d'une grande fortune, il en fit un noble usage, et l'employa à nourrir les habitans de la Mecque, lorsque cette ville éprouvait une affreuse disette.

Les Arabes de l'Yémen s'étaient depuis quelque temps soumis à payer un tribut au roi d'Abyssinie; les Koréischites, méprisant leur lâcheté, les insultèrent, entrèrent dans leur pays, et le livrèrent au pillage. Les Abyssins vinrent au secours de leurs vassaux, investirent la Mecque, et demandèrent arrogamment qu'on leur donnât en tribut de nombreux troupeaux, et que la garde du temple leur fût abandonnée.

« Ces troupeaux nous appartiennent, répon-
» dit Motalleb, et nous les garderons : la Caaba
» est aux dieux, qui sauront la défendre contre
» les sacriléges. »

Son courage soutint et justifia la fierté de cette réponse. La victoire se déclara pour lui; les Abyssins prirent la fuite, et les superstitieux habitans de la Mecque crurent que les oiseaux du ciel avaient fait tomber sur l'ennemi une pluie de pierres.

Jamais l'héroïque ne suffit à l'imagination des Orientaux, elle y ajoute toujours le merveilleux.

Ces contrées furent constamment le berceau des superstitions et la patrie des prodiges.

Motalleb, digne descendant des patriarches, vécut cent vingt ans : l'un de ses fils, Abdalla, qu'on admirait comme le plus beau des Arabes, épousa la belle Amina, de la noble famille des Zahrites : on dit que cet hymen fit mourir de jalousie deux cents vierges, éprises d'Abdalla. Mohamed, que nous appelons Mahomet, fut le fruit de ce mariage; il naquit à la Mecque, l'an 570, quatre ans après la mort de Justinien, et au moment où ses compatriotes célébraient encore leur triomphe sur les Abyssins.

Il perdit, étant jeune, sa mère, son père et son aïeul. Comme ses oncles étaient en grand nombre, il n'eut pour sa part d'héritage que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Tel fut le commencement modique de la fortune d'un homme qui devait régner sur l'Arabie, et changer les destins du monde en fondant une nouvelle religion et un nouvel empire.

Un des oncles de Mahomet, qui se nommait Abutaleb, le prit sous sa protection et le logea chez lui; il le fit voyager, combattre, et le forma au commerce ainsi qu'à la guerre.

Son mariage avec Cadija.

Le futur conquérant de l'Arabie vécut jusqu'à vingt-cinq ans, presque ignoré, dans les rangs des soldats et à la suite des caravanes; enfin il s'associa aux affaires d'une riche veuve de

la Mecque, nommée Cadija, se mit en quelque sorte à son service, lui inspira un violent amour, l'épousa, et par ce mariage reprit l'éclat et le rang de ses aïeux.

Son oncle fit les frais de ses noces, et lui donna les moyens d'assigner à sa femme un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux.

Ses premières armes.

Les tribus arabes étaient alors presque perpétuellement en guerre; leur histoire rend compte de plus de sept cents batailles qu'elles se livrèrent dans le cours d'un demi-siècle. Mahomet exerçait, dans ces combats partiels, son génie belliqueux; il y brillait parmi les plus braves; c'était le prélude de sa grande renommée.

Ses voyages.

Les intérêts de son commerce lui firent entreprendre de fréquens voyages dans la Phénicie, dans la Palestine, en Égypte, en Syrie et sur les frontières de la Perse; il en observa plus les mœurs et les vices qu'il n'en étudia les lois. Son éducation avait été négligée. Le prophète qui prétendit depuis éclairer la terre, ne savait ni lire ni écrire; mais, doué d'un esprit pénétrant, il acquit bientôt la plus utile des sciences; il étudia les hommes, apprit à les connaître, et les domina.

Son portrait.

La nature semblait l'avoir organisé pour le grand rôle qu'il devait jouer sur la terre; sa constitution était vigoureuse, sa taille moyenne, sa tête forte et belle, son front large, ses yeux

noirs, son nez aquilin, son teint coloré, son air majestueux, son sourire agréable, son regard fier et doux, sa physionomie ouverte et prévenante.

Sa gravité imposait le respect, et ses paroles affectueuses inspiraient l'amitié; il abordait ses supérieurs sans embarras, ses inférieurs sans fierté; son génie était vaste, son imagination ardente, son courage intrépide, son esprit souple et artificieux, sa volonté inébranlable; toujours fixé vers le but de sa politique, on ne le vit jamais s'en écarter, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans ses affaires, ni dans ses plaisirs.

Ses méditations, ses artifices, ses harangues, ses institutions, ses combats n'eurent sans cesse qu'un seul objet, celui de fondre toutes les tribus en un seul peuple; de rassembler les Arabes sous un seul chef, sous un seul culte; de réunir dans ses mains le sceptre, le glaive et l'encensoir; de gouverner les esprits comme les corps, enfin de commander aux sages par l'unité d'un Dieu, aux superstitieux par une révélation miraculeuse, au vulgaire par l'espoir des voluptés éternelles.

Il montrait la vérité aux philosophes, promettait la gloire aux grands et aux braves, le pillage aux pauvres, et des délices sans fin aux hommes sensuels; enfin il faisait braver à la

foule de ses disciples les austérités, les périls et les privations dans ce monde, par l'attente des trésors et des plaisirs d'un sérail céleste; c'était au nom du ciel qu'il voulait conduire ses soldats à la conquête de la terre.

Dans ses longs voyages il méditait ses grands desseins, et se retirait fréquemment au fond d'une caverne, où il prétendait, par l'entremise de l'ange Gabriel, recevoir les ordres de Dieu.

Sa prétendue mission comme prophète.

Ce fut à l'âge de quarante ans, dans l'année 614, que ce conquérant adroit, audacieux, enthousiaste, déclara sa prétendue mission, et voulut se faire passer pour prophète :

« Dieu m'envoie, dit-il, pour rétablir le culte » antique et pour lui rendre sa pureté. Abraham » et Ismaël, dont nous descendons, n'étaient ni » juifs ni chrétiens, mais vrais croyans; ils n'a- » doraient qu'un seul Dieu, et ne commirent » jamais l'impiété sacrilége de lui associer d'au- » tres divinités. »

La profession de foi du nouveau prophète était simple comme toutes les grandes idées qui laissent de longues traces; elle se réduisait à ce peu de mots : « Il n'y a point d'autre Dieu que » Dieu, et Mahomet est son envoyé. »

Les pratiques auxquelles il soumit dans la suite les musulmans étaient superstitieuses, et, par là, faites pour le vulgaire. Mais le dogme

de l'unité de Dieu rendait sa doctrine respectable aux bons esprits. Enfin son paradis sensuel, et l'idée du fatalisme qu'il grava profondément dans l'imagination de ses disciples, en firent des enthousiastes invincibles.

Tandis que l'Asie et l'Afrique n'offraient plus aux regards du monde que des princes amollis, des grands corrompus, des soldats énervés, des peuples écrasés d'impôts, et livrés presque sans défense aux invasions des hordes barbares et anarchiques du Nord, Mahomet formait, prêchait, rassemblait et armait contr'eux un peuple vigoureux, ardent, belliqueux, dont le courage était fortifié de toute l'âpreté d'un climat brûlant, de toute la fermeté qu'inspire le mépris du repos, des richesses et de la mort, enfin de toute la violence du fanatisme.

Jamais circonstances ne furent plus favorables pour une grande révolution. Partout l'idolâtrie était livrée au mépris; la multiplicité des dieux, dans la Caaba, avait rendu leur culte ridicule. Les discordes des conciles, la confusion des sectes, divisaient et fatiguaient l'Asie et l'Afrique. Les Perses et les Romains ne s'occupaient qu'à se détruire mutuellement, et à repousser les Barbares du Nord.

L'œil perçant de Mahomet mesura son siècle; il vit que le temps de l'Arabie était venu, qu'elle pouvait, à son tour, briller parmi les grands

empires qui s'étaient successivement élevés et détruits.

L'islamisme, loi de l'Alcoran.

La loi de Mahomet, l'*islamisme*, est renfermée tout entière dans un livre nommé l'*Alcoran*. Un moine nestorien, appelé Sergius, aida, dit-on, le prophète à le composer; c'est ce qui peut expliquer le mélange bizarre qu'on y trouve des doctrines juives et chrétiennes.

Suivant ce livre, « il n'a existé que six grands » prophètes, Adam, Noé, Abraham, Moïse, » Jésus, et Mahomet, le dernier, ainsi que le » plus grand de tous. »

Le législateur des musulmans, ménageant les chrétiens qu'il espérait séduire, montrait beaucoup de respect pour Jésus-Christ; il ne le reconnaissait pas comme Dieu, mais il déclarait que nul autre ne s'approchait plus près que lui de la Divinité.

Dans son livre, il prétend que les Juifs, qui crurent l'avoir tué, n'avaient frappé qu'un fantôme, tandis que son corps était monté dans les cieux.

L'arme de Jésus-Christ pour vaincre les âmes fut la douceur, et celle de Mahomet la force. Cependant l'imposteur était trop artificieux pour employer d'abord ce moyen violent; il se montra tolérant tant qu'il fut faible : tel on voit un ruisseau modeste baigner les murs qu'il renverse dès qu'il devient torrent.

Le faux prophète, dans ses premières prédications, disait n'avoir été envoyé aux hommes que pour les persuader; lorsque ses disciples formèrent une armée, devenu maître, il commanda aux consciences.

Sa loi était sévère, mais politique : par cette loi, tout infidèle, tout idolâtre participe aux honneurs, aux pouvoirs, aux privilèges des Arabes, s'il embrasse le culte mahométan; il meurt s'il prétend défendre à la fois sa religion et son indépendance; mais, dans le cas où il veut garder sa foi en se soumettant au pouvoir temporel de Mahomet, ses jours, ses biens sont épargnés; il exerce en liberté son culte, et n'est obligé qu'à payer un léger tribut.

C'est à l'habileté de ce système que l'*islamisme* dut la rapidité et la facilité de ses conquêtes; le désir de partager la puissance et la fortune des Arabes vainqueurs rendit les conversions nombreuses. Les peuples, accablés d'impôts par leurs souverains, se soumirent sans regret à un faible tribut qui leur assurait la paix, la liberté de conscience et une forte protection. Quant à la servitude, ils ne faisaient qu'en changer; aussi, partout où régnait le despotisme oriental, on ne vit que peu d'hommes braves et opiniâtres s'opposer au sceptre et au glaive de Mahomet. « Ce furent, dit à cette occasion le célèbre » Montesquieu, les tributs excessifs qui donnè-

» rent lieu à cette étrange facilité que trouvè-
» rent les mahométans dans leurs conquêtes. Les
» peuples, au lieu de cette suite continuelle de
» vexations que l'avarice subtile des empereurs
» avait imaginées, se virent soumis à un tribut
» simple, payé aisément, reçu de même, plus
» heureux d'obéir à une nation barbare qu'à
» un gouvernement corrompu, dans lequel ils
» souffraient tous les inconvéniens d'une liberté
» qu'ils n'avaient plus, avec toutes les horreurs
» d'une servitude présente. »

Mahomet prétendait recevoir successivement, dans ses cavernes, les feuilles de l'Alcoran, qu'un ange lui jetait du haut des cieux; il les enferma dans un riche étui de soie. Après sa mort, Abubecker publia ce recueil sacré, dont chaque verset est regardé par les musulmans comme un miracle.

Au milieu d'une foule d'extravagances qui choquent dans l'Alcoran la froide raison des Européens, et qui plaisent à la vive imagination des Orientaux, on trouve tous les préceptes de morale, de justice, de charité, sur lesquels toutes les religions s'accordent; car aucune, sans ces principes, ne pourrait s'établir.

Ce qu'il faut admirer dans Mahomet, c'est son habileté profonde; il grava ses lois non-seulement dans les esprits, mais dans les cœurs : c'est là le sceau du génie. Moïse, Confucius,

Lycurgue, Zoroastre, Numa, Jésus-Christ et Mahomet, sont les seuls législateurs dont les institutions soient devenues des mœurs.

Le musulman, comme le juif, le Chinois, le Spartiate, le Romain, le chrétien, périt plutôt que de renoncer à ses lois.

Par malheur pour l'Orient, ce nouveau culte, qui inspirait tant de fanatisme, et qui devait faire tant de conquêtes, était empreint d'un caractère funeste aux progrès de la civilisation. Le flambeau des autres cultes éclaire et féconde, celui-ci brûle et dessèche; s'il porte au courage pour mériter le ciel, il inspire l'insouciance pour les biens de la terre, et dispose au mépris des lettres et des arts. En effet, dès qu'on adopte le dogme du fatalisme, à quoi servirait d'apprendre et de prévoir, puisqu'on ne peut rien éviter?

Mahomet disait « que l'Alcoran était incréé, » éternel, dicté par Dieu même; il défiait les » anges d'en imiter une seule phrase. » Au commencement de sa carrière prophétique, lorsqu'il s'annonça comme l'apôtre de Dieu, on lui demanda de prouver sa mission par quelques signes merveilleux. « Une religion sans mystère, » répondit-il, n'a pas besoin de prodiges : la » vérité fait sa force; mais je vous prouverai » cependant que le glaive de Mahomet n'a pas » moins de puissance que la verge de Moïse. »

Le nouveau prophète ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trompait, et qu'il parlerait en vain à la raison des Arabes, s'il ne frappait leur imagination par des prestiges. Bientôt l'imposteur parut faire de nombreux miracles; ses disciples crurent et croient encore qu'il guérit des malades et ressuscita des morts; ils virent l'eau jaillir de ses doigts; les chameaux lui parlèrent: une épaule de mouton lui révéla qu'elle avait été empoisonnée par un juif; mais cette révélation vint trop tard, car il en avait goûté; et depuis ce temps il souffrit toujours des effets du venin qui abrégea probablement sa vie.

Imposture de Mahomet.

Ses miracles.

Ce qui remplit surtout les Arabes de respect et d'admiration pour lui, ce fut le rêve qu'il fit sur le mont Zara. L'ange Gabriel lui ouvrit le cœur, en tira une goutte noire, principe du péché, et le remplit de foi et de science. Il lui amena ensuite *Alborak*, animal mystérieux, monture des prophètes : cet *Alborak* tenait de l'âne et du mulet; il avait une face humaine, une mâchoire de cheval et des ailes d'aigle.

Son rêve sur le mont Zara.

Cette bête céleste lui parle, se baisse pour le recevoir sur son dos, et le mène dans le temple de Jérusalem, où il est reçu par Abraham et par Jésus-Christ. Il y trouve une échelle de lumière, par laquelle il monte au ciel; il passe entre les étoiles, globes immenses suspendus aux cieux avec des chaînes d'or, y rencontre Adam,

les anges, et admire le grand coq bleu, dont la tête est si éloignée de la queue qu'il faudrait cinq cents ans pour parcourir l'espace qui les sépare; tous les coqs de la terre répètent ses chants.

Il traverse ensuite sept cieux de diamans, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'airain, d'or et d'hyacinthes; les légions des anges, les troupes de prophètes rendent hommage à Mahomet; on lui présente trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la dernière de miel; il prend celle qui contenait du lait. Une voix éclatante lui dit alors: « Si tu avais choisi le vin, tu aurais » échoué dans ta grande entreprise. »

Enfin il arrive au trône de Dieu, et le voit orné de cette inscription: « Il n'y a point d'autre » Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » L'Être suprême le touche de sa main puissante, le pénètre d'abord d'un froid aigu, le remplit après d'une force invincible, et lui apprend enfin tout ce qu'il doit enseigner aux hommes. Ce long voyage fut achevé dans l'espace d'une seule nuit.

Voilà donc, à la honte de l'humaine raison, la fable que les trois quarts du monde ont adoptée, et que tant de peuples respectent encore.

Ses premières prédications.

Les premiers disciples de Mahomet furent sa femme et un de ses parens. Au bout de deux ans, leur nombre ne s'élevait encore qu'à cin-

quante. Ses premières prédications n'eurent aucun succès. Les Koréischites l'écoutaient avec mépris : on assure qu'il confondit leur incrédulité en coupant en deux, à leurs regards, la lune; que cette planète le salua, lui parla en arabe, tourna autour de la Caaba, entra dans le col de sa chemise, et en sortit par sa manche.

Il recommanda au peuple de longs jeûnes, de fréquentes ablutions, lui annonça la résurrection des morts, le frappa de crainte par le tableau de son enfer, et charma son imagination par la peinture de son paradis voluptueux.

Ferveur du jeune Ali, lieutenant de Mahomet.

Ayant rassemblé un grand nombre de ses sectateurs dans un festin, le plus ardent de tous, le jeune Ali, déclara qu'il couperait la tête et passerait son cimeterre dans le ventre de tout homme qui douterait de la mission de Mahomet, et s'opposerait à ses desseins : le prophète, dont le règne devait être celui de la terreur et du fanatisme, choisit Ali pour son lieutenant.

Cependant Abutaleb, oncle de l'imposteur, employait tous ses efforts pour engager sa tribu à se défendre de ses artifices et de ses prestiges; mais, par un reste de tendresse, il apaisait la sévérité de ceux qui voulaient le condamner à mort comme infracteur de la loi du pays, et déserteur du culte des dieux.

Fuite de Mahomet.

L'animosité des partisans de l'ancienne religion devint si vive, que Mahomet crut devoir

se soustraire à leur vengeance ; il se sauva : ses disciples se dispersèrent en Éthiopie.

Sur un faux bruit, croyant les esprits calmés, il revient dans ses foyers. La mort avait terminé les jours d'Abutaleb et de Cadija; il restait ainsi sans protecteur; ses ennemis résolvent sa mort. Averti, dit-on, de leurs desseins par un ange, il se sauva avec ses amis, Abubecker et Ali. On le poursuit, on l'atteint; la lance d'un Arabe allait changer l'histoire du monde; mais l'or éloigne le fer, Mahomet séduit et désarme son meurtrier; il se réfugie à Médine. Cette fuite de Mahomet, qui eut lieu l'an 622, est l'ère sacrée des musulmans : on l'appelle l'*hégire*.

Hégire, ère sacrée des musulmans.

Médine accueille le prophète; cette ville était alors déchirée par la discorde de deux tribus, les Charegites et les Avesites, toutes deux ennemies de Koréischites; elles se réunissent en faveur de Mahomet, lui jurent fidélité, et le reconnaissent comme chef et comme apôtre.

Fort de leur appui, il se rend à Koba, y entre en triomphe; cinq cents fugitifs de la Mecque l'y rejoignent; il est proclamé roi et grand-pontife : il permet aux musulmans quatre femmes, en prend pour lui douze, sous prétexte qu'il a reçu à cet égard un privilége du ciel; enfin il déclare une guerre perpétuelle aux infidèles, et enflamme le courage de ses guerriers par des

Mahomet est roi et grand-pontife.

lois à la fois militaires et religieuses. L'une règle le partage du butin; l'autre déclare que *le glaive est la clef du ciel, qu'une nuit passée sous les armes compte plus que deux mois de prières. Celui qui périt dans une bataille*, dit le prophète, *est absous; les cieux lui sont ouverts; ses blessures sont éclatantes comme le vermillon, et parfumées comme l'ambre.*

Ses exploits. Dans l'espace de dix années, Mahomet fit neuf siéges et livra neuf batailles. Dans un combat sanglant contre les Koréischites, Mahomet, las de voir la victoire indécise, invoqua le secours des anges, prit dans ses mains une poignée de sable, et la jeta contre ses ennemis; soudain, frappés de terreur, ils prirent la fuite.

Dans une autre bataille, Kaleb, qu'on vit dans la suite l'un des plus zélés disciples de Mahomet, et qui était alors l'un de ses plus opiniâtres adversaires, fit reculer la fortune du prophète.

A la tête d'un corps d'élite, il tourna l'armée musulmane, enfonça les escadrons, et décida la victoire : Mahomet fut blessé et forcé à la retraite. Les femmes de la Mecque, furieuses comme des bacchantes, vinrent porter leur rage sur le champ de bataille, et déchirèrent avec férocité les cadavres des musulmans.

Mahomet releva le courage de ses troupes, et rendit honneur aux morts, en les plaçant au nombre des martyrs.

Accompagné de l'intrépide Ali, il remporte une victoire éclatante, et met en fuite dix mille Arabes. Il porte ensuite ses armes contre les Juifs, réussit à les vaincre, mais non à les convertir, et leur jure depuis ce moment une haine éternelle.

Son entrée artificieuse à la Mecque.

La fortune et l'enthousiasme accroissaient continuellement ses forces; la Mecque seule lui résistait avec opiniâtreté. Comptant plus, pour la réduire, sur l'artifice que sur la violence, il propose une trêve, et obtient d'entrer dans la ville en pélerin, pour rendre hommage à la Divinité dans le temple de la Caaba. Sa feinte humilité, la douceur de son éloquence et son ardente dévotion édifient le peuple; une partie de la multitude se déclare pour lui. Kaleb et Amrou abandonnent l'idolâtrie; il sort avec eux, et revient bientôt au pied des remparts, suivi de dix mille soldats. Tous les vœux l'appellent; un petit nombre d'incrédules parlent vainement de résister et de combattre; enfin Abu-Sophian, gouverneur de la ville, se voit contraint d'en apporter les clefs au vainqueur.

Après de si longues haines, on s'attendait à un massacre; Mahomet prouva qu'il savait régner, il pardonna. Quarante victimes seules furent immolées à sa vengeance. Il renversa trois cent soixante idoles de la Caaba, et la Mecque embrassa l'islamisme.

Mahomet ne laissa point ses guerriers s'amollir par le repos; il acheva la conquête de l'Arabie. Les débris de ses ennemis vaincus, s'étant rassemblés, lui tendirent un piége; il tomba dans une embuscade, et se vit entouré de glaives menaçans. Ses troupes découragées se débandaient; l'intrépide Mahomet, par des prodiges de valeur, réchauffe leur zèle, échappe à un péril certain, rétablit le combat, ramène la victoire, et revient en triomphe dans sa capitale, avec six mille captifs et un butin composé de vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent.

Ses projets de conquêtes.

La conquête de l'Arabie, toutes les tribus réunies en un seul peuple, et la domination paisible des déserts, ne suffisaient pas à l'ambition de Mahomet. Méditant la conquête du monde, il écrivit à tous les princes de l'Orient pour les inviter à reconnaître sa mission, son culte et sa loi.

Cosroès renvoya son ambassadeur avec mépris. Le prophète lui écrivit une lettre menaçante, lui annonçant la destruction prochaine de son empire. Bientôt les victoires d'Héraclius parurent accomplir cette prédiction. Ayant reçu par un avis secret la nouvelle de la mort du roi de Perse, il l'apprit à son peuple, en disant qu'il la tenait d'un ange; et, lorsque l'événement l'eut confirmée, aucun incrédule n'osa plus douter de ses révélations.

Défaite des Romains.

L'empereur d'Orient accueillit favorablement l'ambassadeur de Mahomet. Les Arabes prétendent même qu'Héraclius crut à la mission du prophète, et conclut un traité avec lui. Quoi qu'il en soit, cette bonne intelligence dura peu; un lieutenant de l'empereur, gouverneur de Bostra, fit assassiner un envoyé de Mahomet. Le prophète déclara la guerre aux Romains; ceux-ci furent vaincus près de Muta, dans une bataille que leur livrèrent les Arabes.

On peut juger par le commencement de cette lutte, qui dura huit siècles, du fanatisme héroïque que le culte de Mahomet inspirait à ses disciples. Au milieu de la mêlée, Janfar perd la main droite, qui tenait l'étendard sacré; il le saisit de la gauche, la perd encore, et serre le drapeau entre ses bras jusqu'au moment où cinquante blessures le laissent sur la foule des morts.

Kaleb est nommé général.

Le bouillant Kaleb relève l'étendard, renverse tout ce qui s'oppose à ses coups, enfonce les Romains, les poursuit, en fait un affreux carnage, et se voit nommé général par l'acclamation unanime des musulmans vainqueurs.

Mort de Mahomet.

Mahomet, souverain absolu de toutes les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à la mer Rouge, conserva jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, malgré de fréquens accès d'épilepsie et les effets du poison qu'on lui avait donné, la force

de son corps et la vigueur de son génie. Une fièvre, qui dura quatorze jours, termina sa vie le 7 juin 6[illegible]2.

Peu d'heures avant d'expirer, il parut à la tribune qui était à la fois sa chaire et son trône. « Si j'ai puni injustement quelqu'un, dit-il, je » me soumets au fouet par représailles; si j'ai » souillé l'honneur d'un musulman, qu'il pro- » clame ma faute; si je l'ai dépouillé, que mon » bien acquitte le capital et l'intérêt. » Un seul des assistans se plaignit, et fut satisfait.

Il affranchit ses esclaves, régla ses funérailles, et désigna pour son successeur, suivant le rapport de quelques historiens, Ali, et selon d'autres, Abubecker.

Il recommanda trois choses principales à ses disciples, de *s'adonner à la prière, de chasser d'Arabie tous les idolâtres, et d'accorder les privilèges des vrais croyans à tous les hommes, de quelque pays qu'ils fussent, qui embrasseraient l'islamisme*.

Enfin il déclara que l'ange Gabriel était venu lui dire adieu, et il rendit le dernier soupir sur le sein d'Aïscha, la plus chérie de ses femmes.

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Dieu, » pardonnez-moi mes péchés; je vais rejoindre » mes concitoyens qui sont au ciel. »

C'est ainsi que se termina la carrière de cet

homme extraordinaire, qui, le sabre à la main, à la tête de quelques Arabes, imposant aux hommes un seul Dieu, un seul maître, un seul prophète, recommandant l'aumône, professant la pauvreté, traitant en frères ceux qui adoptaient ses dogmes, et en tributaires ceux qui refusaient d'y croire, fonda en peu d'années, à la lueur des torches du fanatisme, le plus grand et le plus formidable empire du monde.

La puissance de ses successeurs fit des progrès toujours croissans tant qu'ils réunirent dans leurs mains les pouvoirs spirituel et temporel; ils conservèrent cette double magie jusqu'au milieu du dixième siècle; mais, à cette époque, quelques guerriers audacieux ayant usurpé le sceptre, les califes, vicaires de Mahomet, ne gardèrent plus que le pouvoir pontifical. Il se réduisit à décider les questions relatives aux dogmes; on leur laissa le stérile honneur d'être nommés les premiers dans les prières. Enfin, au milieu du treizième siècle, lorsque les Tartares se rendirent maîtres de Bagdad, ils abolirent la dignité souveraine de calife. Le mufti, qui le remplaça, ne fut que le ministre du culte; et l'on pourrait regarder cette époque comme celle du commencement de la décadence des musulmans : car tout empire prépare son affaiblissement et sa chute, dès qu'il s'éloigne du principe qui a fondé sa force et sa grandeur.

Abubecker est élu calife.

Le prophète ne laissait point d'enfans mâles : Ali, son parent, son gendre, le plus enthousiaste de ses disciples, le plus bouillant de ses guerriers, paraissait digne de le remplacer ; mais Abubecker, beau-père de Mahomet, et qui avait le premier embrassé son culte, fut élu calife ; sa vieillesse lui valut les suffrages d'Omar et d'Othman, les plus puissans des Arabes, qui espéraient régner après lui.

Guerre entre les Turcs et les Persans.

Cette première querelle pour le trône devint dans la suite la cause d'un grand schisme et de sanglantes guerres entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent encore qu'Ali, mari de Fatime, fille de Mahomet, était le souverain légitime : c'est, selon eux, au mépris des lois divines et des droits sacrés des Fatimites, que les trois premiers califes et les princes de la dynastie des Ommiades ont régné. Au reste, Abubecker justifia par son activité, par son zèle fanatique et par la rapidité de ses exploits, le choix de ses partisans.

Cent vingt-quatre mille musulmans se réunirent sous son drapeau. Après avoir fait reconnaître son autorité dans toute l'Arabie, voulant profiter des troubles qui agitaient la Perse depuis la mort de Siroès, il entre dans l'Irak ; c'était l'ancienne Chaldée. Quelques princes arabes, nommés Mundar, y avaient fondé un petit royaume qui relevait du roi de Perse. La fille

de Cosroès, Arzounidoch, régnait alors; elle envoya une nombreuse armée contre les mahométans, sous les ordres de Mahran. Ce général livra bataille aux musulmans; ils le défirent complétement, et le tuèrent : les Perses, attribuant leur malheur à la reine, la déposèrent. Trois princes qui lui succédèrent éprouvèrent le même sort; enfin Ildesgerde, fils du célèbre Sarbar, fut porté au trône par les vœux unanimes des grands et du peuple : il régna vingt ans; mais, quoiqu'il combattît avec courage, il fut constamment vaincu par Kaleb et par les mahométans.

Défaite des Perses.

Une autre armée musulmane avait été envoyée par le calife en Syrie, sous les ordres d'Obéida. Héraclius chargea l'un de ses lieutenans, Sergius, de la repousser; mais ses efforts furent vains; la tactique romaine ne put résister au courage invincible des Arabes. La veuve de Mahomet, Aïscha, exerçait une grande influence sur le calife son père; elle fit donner le commandement de l'armée de Syrie au fameux Amrou : il se rendit maître de Gaza. Kaleb assiégea Bostra, la prit et marcha sur Damas.

Échecs des Romains.

Le génie d'Héraclius semblait éteint par celui de Mahomet. Ce prince, naguère si belliqueux, au lieu de défendre son empire, donna l'exemple du découragement; il s'éloigna de Damas, et se retira dans Antioche. Son frère Théodore, ré-

unissant toutes ses troupes, livra bataille à Kaleb, près de Gabata; l'étendard du prophète mit en fuite les aigles romaines.

Par les ordres d'Héraclius, une nouvelle armée vint s'opposer à la marche des vainqueurs. Enhardie par ce secours, la garnison de Damas fit une sortie, tailla en pièces un corps ennemi, enleva dans leur camp un grand nombre de femmes sarrasines, et se mit en marche pour rentrer dans la ville avec ses trophées.

Le général romain Pierre, qui commandait cette troupe, employa la violence pour outrager la pudeur de Kaula sa prisonnière, et femme d'un chef sarrasin; mais il ne tarda pas à se convaincre que les musulmanes étaient aussi fières et aussi braves que leurs époux. L'intrépide Kaula repousse avec vigueur cette offense, saisit un cimeterre; les autres femmes suivent son exemple : toutes s'arment de lances, se rangent en masse, se serrent dos à dos, résistent vaillamment au glaive d'une foule de Romains qui les entouraient; cette résistance opiniâtre rendit le combat si long, que Kaleb eut le temps d'arriver à leur secours; il paraît, enfonce les Romains et tue leur général Pierre.

Peu de temps après *, Théodore livra aux Sarrasins, près des murs d'Ainadin, une bataille qui dura deux jours : à la fin du premier, la

* An 634.

victoire étant indécise, Théodore propose une trève pendant laquelle il dresse à Kaleb une embûche dans le dessein de l'assassiner. Cette perfidie, découverte, redouble la fureur des Sarrasins; ils enfoncent l'armée romaine, la forcent à la retraite, la poursuivent et en font un grand carnage.

Théodore, ralliant ses débris, veut encore tenter le sort des combats, près d'Émèse; mais les soldats romains méprisent ses ordres, refusent de servir sous lui, se révoltent, et proclament empereur un officier nommé Baane : une troupe fidèle accompagne Théodore dans sa retraite, et par sa défection affaiblit l'armée. Les Sarrasins profitent de ces discordes, attaquent impétueusement l'armée de Baane, et la taillent en pièces. Cet usurpateur d'un moment courut cacher sa honte dans les déserts de Sinaï, où il se fit moine.

Le siége de Damas continuait : Thomas, gendre d'Héraclius, défendait la ville avec courage; mais la trahison d'un prêtre, nommé Josias, en ouvrit la nuit les portes à Kaleb. Le général arabe en chassa tous les habitans qui refusèrent d'embrasser l'islamisme ou de payer un tribut.

Implacable dans son triomphe, il fit poursuivre les fuyards, qui furent presque tous massacrés, ainsi que Thomas, leur chef. Lorsque le

faible Héraclius apprit la perte de Damas, il s'écria : « C'en est fait de la Syrie. » Ce prince, qui ne savait plus ni régner en empereur ni mourir en soldat, sortit d'Antioche, et partit pour Constantinople.

Mort d'Abubecker.

Le jour même où la prise de Damas ajoutait tant d'éclat à la puissance des Sarrasins, le calife Abubecker mourut *. Trompé le premier par Mahomet, il était, de bonne foi, apôtre de l'islamisme; les musulmans le regrettèrent : ils admiraient sa piété, sa justice, et son humble simplicité, autant que la fierté de son courage. Sous son règne, les Sarrasins avaient conquis quatre riches provinces; on ne trouva chez lui, pour tout trésor, que quarante écus.

Les Arabes, comme les anciens Romains, respectaient alors la pauvreté; elle donne une âpre vigueur qui, dans tous les temps, triomphe de la mollesse et du luxe. L'or de l'Asie était tombé devant le fer de Rome, et la pourpre romaine s'humilia devant les rustiques toisons qui couvraient les sauvages habitans du Nord.

Élévation d'Omar.

Abubecker, dans ses derniers momens, désigna Omar pour son successeur. Celui-ci refusait cet honneur, disant : « La gloire me suffit, » je n'ai pas besoin de couronne. » « Cela peut » être, répondit le calife, mais elle a besoin de » vous. » Omar obéit. Monté sur le trône du

* An 634.

chef des croyans, il prit le titre de *prince des fidèles*, ou d'émir *Almoumenin;* les chrétiens, défigurant ce nom, en firent depuis celui de *Miramolin*.

Disgrâce de Kaleb.

Kaleb, long-temps rival d'Omar, prévit sa disgrâce, et s'y résigna : il fut destitué; et ce guerrier farouche, qu'on nommait l'Attila musulman, trop religieux pour résister aux ordres du pontife-roi, descendit, sans murmurer, de la dignité de général aux emplois les plus subalternes, qu'il était certain d'illustrer par son cimeterre redoutable et par sa bravoure enthousiaste.

Pusillanimité d'Héraclius.

Cependant Héraclius attribuait ses revers non à leur vraie cause, à sa faiblesse, mais aux divisions qui régnaient parmi les chrétiens; il prévit la chute prochaine de Jérusalem : son zèle religieux ne s'était pas refroidi comme son courage; il se rendit dans la ville sainte, y prit la vraie croix, et, pour la dérober aux outrages des Sarrasins, il l'envoya à Constantinople : c'était annoncer au peuple de nouvelles défaites, et les rendre plus certaines encore.

Le souvenir de son ancienne gloire lui rendait plus amer le sentiment de sa honte présente. Arrivé près de la capitale, il s'arrêta long-temps dans une maison de plaisance, n'osant reparaître vaincu sur le théâtre de ses triomphes. Là, il reçut l'avis d'une conjuration tramée

contre ses jours. Dès qu'on devient faible, on ne tarde pas à être cruel; sur un simple soupçon, croyant son frère et son neveu coupables, il les fit mutiler et les exila. Cependant, pressé par les instances du sénat, il fit jeter un pont de bateaux sur le Bosphore, traversa furtivement sa capitale, et rentra en fugitif dans son palais, à la faveur des ombres de la nuit.

Sa renommée, expirante dans l'Orient, vivait encore dans le Nord. Cuprat, roi des Bulgares, conclut avec lui un traité d'alliance, et chassa les Avares, qui menaçaient les frontières de l'empire. Mais rien n'arrêtait les progrès des Sarrasins; leurs armes ravageaient la Syrie et la Phénicie. Le pillage pouvait amollir leurs mœurs, qui faisaient leur force. Omar, par sa rigueur, affermit leur foi, leur discipline et leur courage; il punit sévèrement quelques musulmans qui avaient bu du vin à Damas. Le lieutenant du calife, Abu-Obéida, avait accordé aux infidèles des trèves pour recevoir d'eux des tributs; Omar lui reprocha publiquement cette honteuse faiblesse : plusieurs villes de Syrie, et entr'autres Balbeck, ainsi qu'Émèse, tombèrent sous les armes des Arabes.

Ses préparatifs de guerre.

Ce torrent dévastateur menaçait l'empire d'une ruine prochaine. Réveillé par ce danger imminent, Héraclius rassemble toutes les forces de l'Asie et de l'Europe; il en donne le comman-

dement à un général estimé, nommé Manuel. Omar, instruit que cent vingt mille Romains marchent contre les musulmans, monte en chaire, appelle aux armes tous les fidèles, et envoie de nombreux renforts en Syrie. Bientôt les armées furent en présence; Manuel, avant de combattre et de livrer les destinées de l'empire aux chances d'une bataille, voulut tenter la voie des négociations. Dans la conférence qui eut lieu entre les généraux, Manuel vit avec surprise les musulmans s'asseoir sur la terre, et refuser les siéges qu'on leur offrait : « D'où » vient votre étonnement? dit Kaleb. Ce gazon » émaillé de fleurs est le siége que Dieu nous a » donné, et surpasse en richesse les trônes les » plus magnifiques des chrétiens. »

Bataille de Yarmouze.

Les Sarrasins voulaient conquérir, dominer et convertir; les Romains ne pouvaient ni ne voulaient se soumettre; la conférence fut rompue, et des deux côtés on courut aux armes pour décider par le fer, dans les plaines d'Yarmouze, cette grande querelle.

C'est aux époques héroïques des nations qu'on voit toujours l'intérêt privé disparaître devant l'intérêt public. Le général des musulmans, Abu-Obéida, savait que Kaleb lui était supérieur en talens; sacrifiant son amour-propre à l'amour de la patrie, il lui remit le commandement de l'armée, se plaça en arrière, à la tête de la ré-

serve, avec le drapeau jaune de Mahomet; et là, entouré de femmes sarrasines, il ne s'occupait qu'à exciter l'ardeur des braves et à empêcher la fuite des faibles.

La mêlée fut longue, affreuse; le désir de soutenir la gloire romaine animait une armée, l'autre combattait avec la fureur du fanatisme: la victoire demeura incertaine pendant deux jours; cependant l'adresse des archers chrétiens faisait pencher la fortune du côté des Romains; leurs traits, leurs flèches avaient privé de la vue sept cents des musulmans les plus braves. Les Arabes, découragés, commençaient à plier; tout à coup les femmes sarrasines s'élancent en foule, sous les ordres de Kaula, se jettent au milieu des dangers, se placent à la tête des musulmans, leur reprochent leur lâcheté, et raniment leur courage par leur exemple.

Bravoure des Sarrasines.

L'intrépide Kaula est blessée et renversée; une autre femme, Oséira, la sauve de la mort, en tranchant la tête du Romain qui la frappait. Le combat recommence partout avec acharnement. Tandis que le succès restait encore douteux, un soldat chrétien, dont un officier romain avait outragé la femme, se concerte avec les Sarrasins, trompe Manuel par un faux rapport, et lui indique un gué par lequel il peut, dit-il, tourner les ennemis.

Défaite des Romains.

Le général tombe dans le piége: il est attaqué

à l'improviste; les plus braves de ses guerriers sont noyés dans le fleuve; cet échec décide la victoire; les Romains, enfoncés de toutes parts, prennent la fuite, et laissent cent mille hommes sur le champ de bataille : les musulmans n'en perdirent que cinq mille *. Manuel, prisonnier, fut conduit à Damas, où on l'assassina.

Capitulation de Jérusalem.

Les vainqueurs marchèrent contre Jérusalem et l'investirent; tous ces guerriers fanatiques s'écriaient : « Entrons dans la terre sainte que Dieu » nous a destinée. »

Vainement le patriache Sophrone s'efforça de détourner leurs armes, en les conjurant d'épargner une ville sacrée. « C'est parce qu'elle est » sacrée, dit Kaleb, c'est parce qu'elle est le » tombeau des prophètes, que nous sommes plus » dignes que vous de l'occuper. »

Sophrone consentit à capituler; mais il ne voulut traiter qu'avec le calife. Omar vint rejoindre l'armée; ce fier conquérant de l'Asie augmentait sa gloire en la revêtant de la simplicité d'un humble pélerin. Il montait un chameau, chargé de deux sacs qui contenaient de l'orge, du riz et des fruits; devant lui, on avait placé une outre remplie d'eau, et derrière, un grand plat de bois. Deux ou trois domestiques le suivaient. Il prenait avec eux ses repas modestes. Apercevant sur la route quelques Sarrasins vêtus de

* An 635.

robes de soie, il les fit traîner dans la boue. Sa tente, comme celle d'un Arabe vulgaire, n'était couverte que de peaux de chameaux. On n'y voyait d'autres siéges que la terre.

Le calife promit aux habitans de Jérusalem la vie et la liberté du culte, ainsi que la conservation de leurs églises; mais il leur défendit tous signes extérieurs, les croix, les cloches, leur interdit le prosélytisme, les soumit à porter un habit distinctif, leur défendit de parler l'arabe, de porter des armes, les assujettit à un tribut, et les força de reconnaître son autorité souveraine.

Entrée d'Omar dans cette ville.

Omar entra, au mois de mai 638, dans Jérusalem, accompagné du patriarche; et, après ce triomphe éclatant sur la croix, il marcha contre Alep, s'en empara, et assiégea Antioche.

Prise d'Antioche par Omar.

Nestorius, général romain, défendit vaillamment la capitale de la Syrie; mais enfin, dans une sortie, ses troupes ayant été taillées en pièces, la ville tomba au pouvoir du vainqueur *.

Dans le même temps Amrou attaquait Césarée; le jeune prince Constantin, après avoir demandé vainement la paix, lui livra bataille et la perdit. Les Arabes se rendirent maîtres de Césarée, de Tyr et de Tripoli; ainsi, toute la Syrie fut conquise en six années.

Peste en Syrie.

La soumission de cette vaste contrée ne la fit

* An 638.

point jouir du repos qu'elle espérait; le fléau de la peste, succédant à celui de la guerre, y exerça d'affreux ravages; cette contagion fit périr vingt-cinq mille musulmans. Le vaillant Kaleb leur survécut peu. Les Sarrasins conquirent ensuite la Mésopotamie : l'accroissement de leur puissance augmentait leur ambition comme leurs forces; le prosélytisme grossissait sans cesse leurs armées. Le plus rapide propagateur d'un culte est un glaive triomphant.

Mort de vingt-cinq mille musulmans et de Kaleb.

Omar ne cherchait qu'un prétexte pour porter l'Alcoran et ses armes en Égypte. Le plus mauvais des conseillers, la peur, poussa le patriarche Cyrus à lui offrir l'occasion qu'il désirait; dans l'espoir d'éviter l'invasion, il l'appela, en promettant au calife une forte somme d'argent, qu'il lui fut impossible de rassembler.

Invasion d'Omar en Égypte.

Amrou, pour se venger de ce manque de foi, entre en Égypte; et, quoiqu'il ne commandât que quatre mille Arabes, il met en fuite deux armées romaines. Cyrus, égaré par ses frayeurs extravagantes, compromet la dignité impériale, en offrant pour femme au calife une fille de l'empereur : un refus hautain ne lui laissa que la honte de cette proposition ridicule. Péluse et plusieurs villes se rendent; Alexandrie est assiégée; le patriarche menace Amrou du courroux de Dieu et de la vengeance des Romains. Le fier Arabe, étendant sa main vers la colonne

de Pompée, répond grossièrement au pontife : « Nous ne sortirons d'Égypte que lorsque tu » auras avalé ce monument. » La résistance d'Alexandrie dura quatorze mois.

Héraclius voyait avec désespoir un peuple nomade, naguère obscur et presque ignoré, détruire sa gloire, effacer sa puissance et renverser l'empire. Il n'était pas plus heureux en Occident : la jeunesse d'Adaloald, roi des Lombards, donnait aux Romains quelque espoir de l'attaquer avec succès; mais Théodelinde sa mère sut maintenir habilement son autorité.

Quand elle mourut, son fils, déposé par les grands, se réfugia chez l'exarque. Arioald s'empara de son trône; l'exarque, au lieu de profiter de ces troubles, ne soutint pas le roi détrôné : bien plus, corrompu par l'argent d'Arioald, il fit assassiner le duc de Frioul, qui s'était armé contre l'usurpateur.

Mort d'Héraclius.

Héraclius, voyant l'Espagne enlevée pour jamais à son sceptre, l'Italie presque tout entière sous la domination des Lombards, la Syrie, la Palestine, la Phénicie conquises par les musulmans, et Alexandrie au moment de tomber dans leurs mains, mourut accablé de remords et de chagrins.

Il avait régné trente ans; ses premiers exploits ressuscitèrent la gloire de l'empire romain; mais les qualités les plus brillantes deviennent

inutiles lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force du caractère. Héraclius jeta un vif éclat tant qu'il fut favorisé par la fortune; mais il ne sut point lutter contre sa rigueur; et ce conquérant, dont le sceptre parut d'abord si puissant et le glaive si redoutable, abattu par le malheur, tomba sans gloire, ne laissant après lui qu'une renommée ternie et un trône brisé.

Son premier fils Héraclius Constantin, né d'Eudoxie, avait vingt-huit ans; Héracléonas, fils de Martine, était âgé de dix-neuf. L'empereur, au moment d'expirer, décida qu'ils régneraient tous deux sous la tutelle de l'impératrice Martine *.

* An 641.

CHAPITRE X.

CONSTANTIN III, HÉRACLÉONAS, CONSTANT II.

(An 641.)

Régence de l'impératrice Martine, rejetée par le peuple. — Constantin III est empereur.—Son aveugle confiance dans Philagre. —Mission de Valentin, écuyer de Philagre.—Mort de Constantin, après trois mois de règne.—Usurpation d'Héracléonas, fils de Martine. — Exil de Philagre. — Révolte des armées en faveur des fils de Constantin. — Constant II est couronné. —Valentin est nommé César. — Mort de Martine et d'Héracléonas. — Mort de Valentin.

Les limites de l'empire se rétrécissaient tous les jours, et plus il s'était abaissé, plus les empereurs avaient élevé leur pouvoir. On ne consultait plus, pour donner le sceptre, ni le sénat ni l'armée; on se contentait seulement, pour la forme, de rassembler la multitude, de lui faire quelques promesses, de lui lire les dernières volontés du prince qui venait de mourir, et de lui montrer son nouveau maître.

Mais le despotisme affaiblit sa base en s'élevant; bientôt il n'a plus pour appui que la roue mobile de la fortune; et, dès qu'elle chancelle,

il tombe sans secours, parce qu'il existait sans soutien.

Régence de l'impératrice Martine, rejetée par le peuple.

Après la mort d'Héraclius, l'impératrice Martine convoque le peuple, fait lire en sa présence le testament de son époux, et déclare qu'en vertu de cet acte les deux princes vont régner sous sa protection. Elle s'attendait à des acclamations, elle n'entend que des murmures : partout on s'écrie qu'on ne peut opposer aux terribles Arabes une impératrice et un enfant, qu'il faut éviter les malheurs de la Perse qu'une faible reine a laissé envahir par les musulmans, et que les Romains, accoutumés à saluer du nom d'empereur un général victorieux, s'aviliraient en se laissant gouverner par une femme. Tel est le peuple : servile dans les temps de prospérité, séditieux dans les jours de revers.

Constantin III est empereur.

Martine, dont le dessein était d'abord, dit-on, de régner seule, se voit forcée d'appeler les princes; elle désirait au moins qu'on choisît pour empereur son fils Héracléonas, qu'elle était certaine de gouverner. Mais le peuple préféra et proclama le fils d'Eudoxie, Constantin, que déjà l'on avait vu plusieurs fois signalant son courage à la tête des armées.

Son aveugle confiance dans Philagre.

Les fatigues de la guerre avaient affaibli la santé et le caractère de ce prince; il donna sa confiance au trésorier de l'empire, Philagre, homme cupide, qui l'égara par de funestes con-

seils. Il fit déterrer son père Héraclius, afin de prendre dans son tombeau une couronne d'or qu'on y avait déposée; il força le patriarche Pyrrhus à rendre une forte somme d'argent remise entre ses mains pour l'entretien de l'impératrice; ces premiers actes de son règne inspirèrent au peuple pour le monarque autant de crainte que de mépris.

Il avait deux fils, Constant et Théodose. Philagre lui conseilla de les recommander à la bienveillance des armées. Valentin, écuyer de Philagre, fut chargé de cette mission. Dans toutes ces démarches on voyait avec peine une faiblesse, prélude ordinaire de la tyrannie, et présage presque certain des plus grands malheurs pour les peuples. Mais Constantin n'eut pas le temps de justifier ces craintes ou de réparer ces erreurs. Après trois mois de règne, il mourut. On crut généralement que Martine et Pyrrhus l'avaient empoisonné.

Mission de Valentin, écuyer de Philagre.

Mort de Constantin, après trois mois de règne.

Héracléonas, dirigé par sa mère, s'empare du trône, gagne la garde par des largesses, et renvoie dans Alexandrie le patriarche Cyrus, qu'Héraclius avait déposé pour le punir de sa lâche conduite avec les Arabes. Philagre fut exilé à Ceuta en Afrique.

Usurpation d'Héracléonas, fils de Martine.

Exil de Philagre.

Cependant Valentin rappelait aux armées les droits des fils de Constantin : elles se révoltèrent en leur faveur; et le peuple de cette pro-

Révolte des armées en faveur des fils de Constantin.

vince, informé de leur rebellion, se souleva, exigeant à grands cris que l'on cédât le sceptre à Constant. La garde veut en vain résister; la multitude armée se répand dans les rues, parcourt en fureur la ville, menace le palais et livre la cathédrale au pillage. L'impératrice, tremblante, consent à couronner Constant, et le patriarche Pyrrhus fuit en Afrique.

Constant II est couronné.

Valentin arrive à la tête des troupes, lève le masque et découvre ses ambitieux projets : il avait paru d'abord ne s'armer que pour remettre Constant sur le trône; mais il exige alors qu'on le nomme lui-même César, et qu'on lui donne le commandement de la garde : Martine et son fils eurent la faiblesse d'y consentir.

Valentin est nommé César.

Cette lâcheté ne fit que rendre leur perte plus certaine et plus prompte. Valentin (car Constant, âgé de onze ans, n'avait que le titre d'empereur), Valentin fit arrêter Martine et Héracléonas; il les accusa d'empoisonnement; le sénat les jugea et les condamna. La mère et le fils furent cruellement mutilés; ils terminèrent leurs jours dans l'exil et dans l'obscurité.

Mort de Martine et d'Héracléonas.

La régence de Valentin fut pour l'empire une époque de honte et de revers. Il ne jouit pas long-temps du titre de César. Aspirant à celui d'empereur, il excita, trois ans après, une émeute populaire, et y périt égorgé par la garde de son pupille.

Mort de Valentin.

CHAPITRE XI.

CONSTANT II.

(An 641.)

Conquête de l'Égypte par le calife Omar. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Conquête de l'Italie par les Lombards. — Publication du code lombard de Rotharis. — Mort d'Omar. — Règne du calife Othman. — Bataille de Cadésie. — Bataille nommée *la victoire des victoires*. — Bataille entre les Romains et les Arabes. — Édit nommé *type de Constant*. — Disgrâce, défaite et mort de l'exarque Olympius. — Association de Constantin à l'empire. — Dévouement d'un soldat napolitain. — Fuite de Constant. — Mort d'Othman. — Guerre entre Ali et Moavia pour le califat. — Conspiration de trois musulmans. — Mort d'Ali. — Perfidie de Moavia à l'égard d'Hasan, fils d'Ali. — Mort d'Hasan. — Règne de Moavia. — Sectes d'Ali et de Moavia. — Conquête de l'Esclavonie par Constant. — Ses fils Héraclius et Tibère sont nommés Césars. — Paix entre Moavia et Constant. — Mort de Théodore, frère de Constant. — Remords de Constant pour ce crime. — Usurpation de Grimoald en Lombardie. — Sa perfidie. — Mort de Goudebert. — Fuite de Pertharit. — Victoire de Grimoald sur les Français. — Projet de conquête de Constant. — Son arrivée et ses échecs en Italie. — Sa résidence à Syracuse. — Ses exactions et sa mort.

Conquête de l'Égypte par le calife Omar.

UN grand désastre signala la première année du règne de Constant. Amrou, lieutenant du calife Omar, se rendit maître de toute l'Égypte, et s'empara d'Alexandrie. Il trouva dans cette

ville des trésors immenses, quatre mille palais, autant de bains publics, quatre cents cirques et douze mille jardins.

Au milieu de sa nombreuse population, on comptait quarante mille juifs qui nourrissaient le fisc par de riches tributs; on en exigea un de deux ducats, que paya chaque Israélite : par ce moyen, ils rachetèrent leur vie, leurs propriétés et la liberté de leur culte.

Ces immenses richesses rendirent les conquêtes des musulmans plus rapides; ils ne les dépensaient que pour entretenir leurs armées nombreuses, et pour orner leurs mosquées. La religion faisait à chaque musulman un devoir de rester pauvre; le luxe public était le seul qu'ils connussent : tout se prodiguait alors pour la foi, pour la gloire, pour la patrie, et rien pour les individus.

Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Amrou voulait protéger les lettres et sauver la bibliothèque d'Alexandrie; elle était composée de cinq cent mille volumes. Il consulta le calife; le farouche Omar répondit : « Si ces livres ne contiennent que ce qu'on trouve dans » l'Alcoran, ils sont inutiles; s'ils renferment » des choses qui lui soient contraires, ils sont » dangereux; ainsi, fais-les brûler. » Amrou obéit à regret; ce trésor des sciences antiques chauffa pendant plusieurs mois les bains d'Alexandrie, et ce fut ainsi que le fanatisme d'un

Arabe éteignit les lumières de l'ancien monde *.

Amrou fit nettoyer le canal d'Adrien, et le rendit navigable. La peste de l'Égypte, ajoutée à celle de la Syrie et de la Palestine, jeta l'empire dans une profonde consternation. Constant implora vainement les conseils du sénat. Lorsque autrefois, décoré par la victoire, Marc-Aurèle rendait à ce corps auguste la liberté des discussions, il inspirait un juste respect; mais un faible despote dépouillé, qui demandait tardivement conseil, n'excitait qu'une pitié ressemblant au mépris.

Conquête de l'Italie par les Lombards.

D'un autre côté, les Lombards faisaient de continuels progrès; ils s'emparèrent de Gênes, mirent en fuite l'exarque Platon, prirent Savone, et se rendirent maîtres de toute l'Italie jusqu'aux Alpes.

Publication du code lombard de Rotharis.

Leur roi, Rotharis, fameux par ses exploits, devint encore plus célèbre par l'abolition du droit romain, et par l'établissement du code lombard. Ce code s'étendit dans l'Occident; les Normands l'adoptèrent. De nos jours, dans le royaume de Naples, plusieurs de ses dispositions étaient encore en vigueur.

Jusque-là les Lombards n'avaient été régis que par des coutumes et des traditions; Rotharis publia, en 643, son code, dans le dessein d'imiter Dagobert, qui avait rassemblé pour la

* An 642.

France les lois des Allemands, des Francs et des Bavarois. Le droit féodal européen tire son origine du droit lombard. Les nobles, les magistrats, le clergé, discutaient les lois proposées par le roi, et, si l'on en croit quelques historiens, les députés du peuple étaient alors admis dans les assemblées.

Après la mort d'Ayon, duc de Bénévent, Rodoald, son successeur, étendit les possessions des Lombards. Peu de temps après, Grimoald son frère le remplaça; ce fut lui qui, dans la suite, s'empara du sceptre de Milan, en détrônant Pertharit.

Mort d'Omar.

Le héros des musulmans, le conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Libye et de la Perse jusqu'à l'Oxus, le célèbre Omar, périt l'an 644, sous le poignard d'un esclave. Il avait pris, dit Cantemir, trente-six mille villes ou châteaux, détruit quatre mille temples idolâtres ou chrétiens. Il fonda ou rebâtit quatorze cents mosquées. Selon les mahométans, le bâton d'Omar était plus redoutable que l'épée de ses successeurs; il ne voulut pas laisser le trône à ses enfans : « C'est bien assez pour » ma famille, disait-il, qu'un de ses membres » ait un aussi grand compte à rendre à Dieu. »

Règne du calife Othman.

Six commissaires, revêtus de ses pouvoirs, choisirent pour calife Othman, guerrier célèbre, et que Mahomet avait éloigné du trône

parce qu'il préférait les intérêts de sa famille à ceux de l'État. Sous son règne, les musulmans achevèrent la conquête de la Perse.

Bataille de Cadésie.

Saad, héros sarrasin, avait gagné, à vingt lieues de Babylone, la fameuse bataille de Cadésie, contre Rustan, général d'Ildesgerde; Rustan disputa trois jours la victoire. Le roi de Perse, vaincu, s'enfuit dans le Korassan; les Arabes s'emparèrent, à Modin, de ses trésors; Saad poursuivit l'infortuné Ildesgerde, qui chercha un asile dans le Turkestan.

Bataille nommée *la victoire des victoires.*

Cependant le brave Rustan, illustrant son malheur, appelle aux armes tous les Perses, et, à la tête d'une armée innombrable, et qu'il avait été impossible d'organiser, tente un dernier effort pour sauver la monarchie. Les deux armées se rencontrent près de Nahavend; les Arabes nommèrent cette bataille *la victoire des victoires* : au premier choc les Sarrasins sont d'abord enfoncés; leur général Nooman est tué; son lieutenant, Godaïfa, rétablit le combat; après une longue résistance, l'armée persane fut taillée en pièces.

Ildésgarde resta caché cinq ans dans un désert; un prince turc, nommé Turkhan, à la tête de six mille hommes, vient lui offrir de le replacer sur son trône. L'orgueil des rois est plus constant que leur fortune; ce vice survit souvent à leur pouvoir : Ildesgerde reçut avec

hauteur les offres du chef d'une horde barbare : Turkhan, irrité de ses mépris, se range parmi ses ennemis, se déclare mahométan, et lui fait trancher la tête ; avec elle tomba l'antique empire des Perses, qui devint une province des califes *. Pérose, fils d'Ildesgerde, se retira chez les Chinois. L'empereur l'accueillit, le nomma capitaine de ses gardes, et lui promit des secours pour reconquérir la Perse ; mais il n'osa ou ne put tenir sa promesse. Bientôt la race des rois persans s'éteignit par la mort de Pérose et de son fils.

Othman justifia, par ses fautes, les reproches de Mahomet ; lorsque les généraux arabes avaient remporté des victoires, il les remplaçait par son frère Abdalla, qui venait en recueillir l'honneur et le fruit. Après la fuite d'Ildesgerde, Abdalla vint commander dans la Perse ; le calife l'envoya ensuite dans l'Égypte conquise, et ne tarda pas à s'en repentir.

Manuel, général romain, trompant sa vigilance, rentra dans Alexandrie. L'invincible Amrou répara cet échec, et reprit cette capitale ; l'injuste Othman laissa cependant le gouvernement de l'Égypte à Abdalla, et se rendit ainsi odieux aux Sarrasins.

Bataille entre les Romains et les Arabes.

Bientôt on sut que, méprisant la faiblesse de l'empereur d'Orient, le patrice Grégoire s'était

* An 651.

rendu indépendant en Afrique. Cette défection donna l'espoir au calife de conquérir Carthage; il y envoya quarante mille Arabes sous les ordres d'Abdalla; Grégoire, à la tête de cent vingt mille Romains, lui livra bataille près de Yacoubée : elle dura tout un jour sans résultat décisif; la fille de Grégoire, montrant le même courage que fit briller autrefois Clélie, combattit avec valeur au premier rang des légions. Le faible Abdalla était resté dans sa tente, loin du bruit des armes, parce qu'on lui avait dit que Grégoire promettait seize cent mille francs et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du chef des Arabes. Enfin, il prit le parti de mettre aussi la tête de Grégoire à prix. Pendant plusieurs jours le combat se renouvela avec fureur; mais dans un dernier choc, Grégoire ayant été tué d'un coup de lance, les Africains découragés cédèrent la victoire et prirent la fuite; la belliqueuse fille du patrice tomba dans les fers de Zobéir, lieutenant d'Abdalla *.

Cette même année le Sarrasin Moavia fit une descente dans l'île de Chypre, en enleva les habitans et les réduisit à l'esclavage.

Édit nommé *type de Constant.*

Loin d'être réveillé par ses revers et par la chute de l'Afrique, l'empereur Constant ne s'occupait qu'à protéger l'hérésie des monothélites; il publia en leur faveur un édit qu'on nomma

* An 648.

type de Constant. Le patriarche Pyrrhus se rendit à Rome pour abjurer l'hérésie ; mais l'exarque de Ravenne le força très vite à se rétracter : le pape Théodore excommunia le patriarche Martin; parvenu au trône pontifical, il rassembla dans Rome un synode de cent cinq évêques, qui condamnèrent l'hérésie et l'édit de l'empereur.

Cependant les Sarrasins, qui ne s'amusaient point encore à disputer sur la foi, continuaient à propager leurs dogmes par le glaive. Abdalla se rendit maître de toute la Nubie; les Sarrasins firent une descente en Sicile; le patrice d'Arménie conclut une alliance avec les Arabes ; le terrible Moavia s'empara de Rhodes ; et le fameux colosse qui fermait le port de cette île, frappa, dit-on, d'étonnement et de respect le colosse musulman.

Disgrâce, défaite et mort de l'exarque Olympius.

L'empereur Constant, plus irrité de la résistance du pape Martin que des victoires des Arabes, chargea l'exarque Olympius de l'assassiner, et, pour le punir d'avoir échoué dans ce dessein, il lui ôta sa place, et l'envoya en Sicile combattre les Sarrasins.

Olympius, vaincu, succomba aux chagrins que lui causaient sa défaite et sa disgrâce ; son successeur Calliopas se rendit à Rome, brava les fureurs du peuple, les menaces du clergé, arracha violemment le pape de l'église dans laquelle il s'était réfugié, et l'envoya à Constanti-

nople ; il y fut jugé et condamné par ses ennemis.

On le traîna dans les rues, escorté par deux bourreaux : son cou était enfermé dans un carcan ; il fut jeté dans un cachot. L'empereur voulait l'y faire mourir de faim ; le geolier, plus humain, le nourrit. Le patriarche Paul, quoique ennemi du pape, obtint qu'on épargnerait ses jours : il fut exilé à Cherson, et mourut en 655 sur cette côte stérile.

Le clergé lui donna pour successeur d'abord Eugène, et ensuite saint Maxime, qui méritèrent aussi la persécution en combattant l'hérésie. Rien ne semblait pouvoir suspendre la chute totale d'un empire attaqué par de si redoutables ennemis, et gouverné par un prince extravagant, qui laissait les califes s'avancer sans obstacles, et ne combattait que les papes.

L'armée des Sarrasins traverse la Syrie et s'approche de Constantinople. L'empereur est enfin forcé de défendre sa couronne, sa croyance et sa liberté ; il s'embarque sur sa flotte, et laisse dans la capitale son fils Constantin, associé à l'empire : les deux armées navales se rencontrent sur les côtes de Lycie et se livrent bataille ; au premier choc, la victoire se déclare pour les mahométans ; leurs bâtimens entourent le vaisseau impérial et le prennent à l'abordage. Un soldat napolitain, dont le dévouement héroïque aurait dû immortaliser le nom, se couvre des

Association de Constantin à l'empire.

Dévouement d'un soldat napolitain.

habits et des ornemens impériaux; il est pris et massacré par les Arabes, tandis que l'empereur, sous un déguisement obscur, se jette à la nage et se sauve sur une chaloupe.

Fuite de Constant.

L'empire des musulmans semblait devoir s'élever sans rivaux sur les ruines de la Grèce, de Rome et de la Perse. Jusque-là l'union des Sarrasins sous un seul chef, sous une seule loi, avait fait leur force; leur discorde sauva le monde.

Mort d'Othman.

Othman justifia, par son égoïsme, les prédictions de Mahomet, et préféra sa famille à l'État. Les principaux émirs qui se trouvaient à Médine, indignés de voir Abdalla, frère du calife, accumulant des trésors, des honneurs, des commandemens, jouir seul du fruit de leurs exploits, se révoltent; ils demandent sa destitution, et veulent qu'on donne le commandement des armées au brave Mahomet, fils d'Abubecker.

Pour les apaiser, le calife promet de condescendre à leurs vœux; mais une de ses lettres, interceptée, apprend aux émirs qu'il avait chargé un émissaire de tuer Mahomet. Leur fureur alors ne connaît plus de bornes; ils rassemblent leurs partisans et courent aux armes : bientôt ils reviennent assiéger la ville; les partisans du calife la défendent un mois avec courage; enfin les rebelles escaladent les remparts; Mahomet, à leur tête, entre dans le palais d'Othman, et lui plonge son cimeterre dans le sein.

Dans ce moment le calife, âgé de quatre-vingt-deux ans, lisait avec dévotion l'Alcoran. Le tumulte de l'assaut, le bruit des armes, l'approche du fer, ne purent détourner ses regards fixés sur le livre sacré : la mort seule fit cesser sa prière.

Les meurtriers élevèrent au califat Ali, gendre du prophète; mais la célèbre Aïscha, veuve de Mahomet, toujours ambitieuse et toujours puissante, se déclara pour Moavia, qu'elle soutint à la tête d'un parti nombreux.

Guerre entre Ali et Moavia pour le califat.

Les deux factions se livrèrent un combat sanglant : Aïscha, montée sur un chameau, parut au premier rang de ses guerriers. Dix-sept mille Arabes périrent dans cette mêlée : Ali demeura vainqueur. Aïscha fut prise; mais le respect des musulmans environna dans les fers la femme chérie du prophète : elle finit ses jours à Médine, tellement vénérée, que, captive, elle semblait encore commander.

Moavia, résolu de soutenir ses droits et de venger la mort d'Othman, vint avec quinze mille guerriers combattre Ali, qui en rassemblait vingt-cinq mille sous ses drapeaux.

Ces deux armées semblaient animées de la double fureur de l'ambition et du fanatisme; des hommes si intrépides auraient conquis l'Europe : heureusement ils se déchirèrent entr'eux.

On assure qu'ils se livrèrent, dans l'espace de trois mois, quatre-vingt-dix batailles. Un der-

nier combat, le plus affreux de tous, et qui eut lieu dans les ténèbres de la nuit, termina cette querelle : des deux côtés l'acharnement était au comble; on combattait corps à corps; un profond silence rendait le carnage plus horrible; chacun donnait ou recevait la mort sans proférer un cri, sans pousser un gémissement. Enfin, lorsque les premiers rayons du soleil éclairent ce champ de meurtres, où l'on cherchait plus à s'exterminer qu'à se vaincre, Moavia fait élever l'Alcoran sur quatre piques, et s'écrie d'une voix forte : « Que ce livre saint juge entre nous! »

A ces mots, la fureur s'éteint, la piété se rallume, les cimeterres s'arrêtent, le combat cesse. Les deux partis nomment des arbitres, et cherchent dans l'Alcoran le jugement de Dieu.

L'influence d'Amrou décide l'interprétation; les arbitres prononcent en faveur de Moavia; le fier Ali rejette leur arrêt, en appelle à son glaive, et défie Moavia en combat singulier.

« Le bras d'Ali, répondit celui-ci, est plus » fort que le mien : il a toujours tué l'ennemi » qui l'a combattu; mais c'est la tête la plus » forte qui doit régner, et je règne en vertu » d'un jugement irrévocable. »

Conspiration de trois musulmans.

La guerre recommença : Moavia s'empara de la Mecque et de Médine; cette guerre civile laissait respirer les ennemis de l'islamisme, et moissonnait les plus braves guerriers. Trois mu-

sulmans, indignés de ces troubles qui ruinaient l'État, espèrent les terminer en tranchant les jours des trois chefs dont l'opiniâtreté prolongeait les malheurs publics : la méprise d'un meurtrier sauva de leur fureur l'intrépide Amrou; Moavia ne reçut qu'une blessure qui le rendit eunuque; Ali seul tomba sous les coups des conjurés; il fut assassiné dans la mosquée de Kuffa.

Mort d'Ali.

Perfidie de Moavia à l'égard d'Hasan, fils d'Ali.

L'Arabie reconnut pour calife son fils Hasan; mais celui-ci, moins ambitieux que son père, céda le trône à Moavia, qui lui promit de grands honneurs, des terres considérables et une forte somme d'argent. Lorsque tout fut signé, Moavia, suivant la morale des tyrans, dit : « A présent que je suis revêtu du pouvoir absolu, je révoque les conditions du traité : on abat l'échafaud quand l'édifice est bâti. » Hasan mourut empoisonné. Moavia, paisible possesseur du sceptre et de l'encensoir, établit le siége de l'empire à Damas, et devint le chef de la dynastie des Ommiades, qui dura près d'un siècle; celle des Abbassides lui succéda.

Mort d'Hasan.

Règne de Moavia.

Sectes d'Ali et de Moavia.

Mahomet s'était vanté de réunir tous les esprits sous la foi d'un dogme simple, et d'éviter les disputes puériles qui divisaient alors les hommes, et produisaient partout tant de discordes, de schismes et d'hérésies. Le législateur arabe se trompa, et, à la mort d'Othman, les diffé-

rentes versions et interprétations de l'Alcoran étaient si nombreuses, qu'elles pouvaient, dit-on, faire la charge de deux cents chameaux.

Un synode, nommé par Moavia, les réduisit à six livres, et jeta le reste dans la rivière; ces six livres donnèrent toutefois lieu aux disputes opiniâtres de soixante-douze sectes, dont deux existent et se combattent encore de nos jours : l'une, celle d'Omar, domine chez les Turcs; l'autre, celle d'Ali, a pour partisans les Persans, les Tartares et les Indiens.

La raison et l'autorité peuvent mettre fin aux disputes des hommes sur les objets matériels et sur des intérêts terrestres; mais leurs querelles sur les intérêts célestes et sur les questions métaphysiques, qu'ils ne peuvent comprendre, furent, sont et seront partout aussi opiniâtres, aussi interminables qu'inutiles*.

Conquête de l'Esclavonie par Constant.

L'empereur Constant profita du repos que lui laissait la discorde de ses ennemis; ses revers passés firent entrer dans son esprit une lueur de raison; il se raccommoda avec le pape Vitalien, se mit à la tête d'une armée, fit la conquête du pays des Esclavons, nomma Césars deux de ses fils, Héraclius et Tibère, équipa une nouvelle flotte pour combattre les Sarrasins, et rassembla assez de troupes dans l'Orient pour inspirer quelques craintes à Moavia. Ce

Ses fils Héraclius et Tibère sont nommés Césars.

* Ans 658 et 659.

Paix entre Moavia et Constant.

calife, dont la guerre civile avait épuisé les forces, conclut la paix avec l'empereur.

Les historiens grecs prétendent même qu'il se soumit à lui donner chaque jour un esclave, un cheval et mille pièces d'or. Les auteurs arabes traitent de fable ce récit, dicté par la vanité grecque.

Mort de Théodore, frère de Constant.

Remords de Constant pour ce crime.

Constant, toujours attaché à son hérésie, fit assassiner son frère Théodore, qui était prêtre et ne partageait pas son opinion : le remords suivit le crime, et empoisonna le reste de la vie de l'empereur *.

Usurpation de Grimoald en Lombardie.

Ce fut dans ce temps que Grimoald, duc de Bénévent, usurpa la couronne de Lombardie. Elle était partagée entre Pertharit et Gondebert, fils du roi Aripert : l'un résidait à Milan, l'autre à Pavie. Gondebert voulait régner seul; l'ambition lui fit commettre une de ces fautes qui perdent les États : il s'appuya d'un secours étranger; il invoqua l'appui de Grimoald. Celui-ci, laissant son fils Romuald à Bénévent, s'avança vers Milan sous le prétexte de secourir son allié, mais dans l'intention de détrôner les deux frères. Un traître, aposté par lui, inspire des soupçons à Gondebert, et lui conseille, pour sa sûreté, en allant au devant de Grimoald, de porter une cuirasse et un poignard sous sa robe.

Sa perfidie.

Mort de Gondebert.

Le perfide duc l'embrasse, et lorsqu'en le

* An 661.

pressant il sent qu'il est armé, il feint de croire qu'on lui tend un piége, tire son épée, et l'enfonce dans la gorge du prince.

Fuite de Pertharit.

Le meurtrier hérite de sa victime; l'épouvante saisit tous les esprits; Pertharit, consterné, fuit de Milan; il y laisse sa femme Rodelinde et son fils Cunibert, qui furent enfermés à Bénévent.

L'usurpateur épousa la sœur des deux frères qu'il venait de dépouiller. Parvenu au trône par un crime, il surprit tous ses sujets en les gouvernant avec une telle douceur qu'il se concilia leur affection. Pertharit lui-même, qui s'était réfugié chez le kan des Avares, trompé par les promesses de Grimoald, quitte son asile, rentre en Lombardie, vient à Lodi, y est reçu honorablement, et arrive enfin dans Pavie.

A sa vue, l'amour des habitans éclate et se manifeste par des transports de joie. L'artificieux Grimoald l'embrasse, le traite comme un frère, jure sa perte, et se décide à le faire arrêter la nuit, dans l'ivresse d'un festin.

Pertharit, sans défiance, avait invité tous ses amis à souper dans son palais; un domestique fidèle l'avertit du complot tramé contre lui : le prince feint d'être accablé par le vin et par le sommeil; il laisse ses convives à table, et se livre à la foi d'un de ses anciens courtisans, nommé Hunulphe.

Celui-ci le déguise en esclave, charge son dos

de matelas, lui ordonne de marcher devant lui, le gronde, le menace, le frappe, et, au moyen d'une corde, lui fait franchir les murs de la ville. Au pied des remparts, il trouve un cheval vigoureux, se dérobe à son ennemi, et court en France chercher un asile près de Clotaire III.

Cependant la nuit s'avance, le festin cesse, les convives se livrent au sommeil, le silence règne dans le palais; les gardes de Grimoald arrivent; ils ne trouvent debout qu'un domestique qui les retarde encore, en les conjurant de ne pas troubler le sommeil de son maître : ils entrent enfin, et, furieux de voir que leur victime leur est échappée, ils voulaient immoler ce domestique courageux; mais Grimoald arrêta leurs coups, et récompensa même la fidélité de ce serviteur ainsi que celle d'Hunulphe, qu'il contraignit d'accepter une grande charge dans sa cour.

Quelque temps aprés, s'entretenant avec ce nouveau favori : « N'êtes-vous pas, lui dit-il, » plus heureux près de moi que vous ne le » seriez à la suite d'un misérable fugitif? » « Prince, répliqua Hunulphe, je vous remercie » de vos bienfaits; mais, pour y répondre avec » franchise, sachez que j'aimerais mieux partager les malheurs de Pertharit que votre fortune. » Grimoald, touché d'un sentiment qui le rendait jaloux du prince détrôné, renvoya à

Pertharit cet ami fidèle, et lui permit d'emporter toutes ses richesses.

Victoire de Grimoald sur les Français.

Bientôt une armée française entra en Italie, dans le dessein de rétablir Pertharit sur son trône. Grimoald, qui dut presque tous ses succès à ses ruses, feignit d'être frappé de terreur, et prit la fuite en abandonnant son camp, qu'il laissa rempli de vins et de provisions. Les Français s'en emparent, se livrent à la débauche et se plongent dans l'ivresse : tout à coup Grimoald paraît, fond sur eux, et en fait un si grand carnage, qu'il n'en revint en France que quelques débris.

Projet de conquête de Constant.

Pendant ce temps l'empereur Constant, bourrelé par ses remords, croyait sans cesse voir l'ombre de son frère Théodore, qui lui montrait une coupe pleine de sang, et qui lui criait : « Perfide frère, bois donc ce sang dont tu étais » si altéré! » Il espère que les agitations de la guerre pourront ramener la paix dans son cœur; il veut, en s'éloignant, fuir le remords et le fantôme; il arme ses vaisseaux, et annonce son départ en déclarant qu'il veut reconquérir l'Italie, et rétablir dans Rome le siége de l'empire. « Byzance, ajoutait-il, doit sa naissance à Rome; » il faut respecter la mère plus que la fille, et » lui rendre son ancienne splendeur. »

L'idée de Constant était grande; mais pour exécuter de tels desseins il fallait un autre

homme. Constantin, vainqueur et couvert de gloire, put changer le siége de l'empire; mais un empereur faible et vaincu, entreprenant une semblable révolution, ne pouvait inspirer que haine et mépris.

Il veut s'embarquer *; le peuple de Constantinople se révolte, menace ses jours, et retient prisonniers ses trois fils, ainsi que sa femme. La garde sauve l'empereur des fureurs de la multitude; il monte sur ses vaisseaux, et en partant il prodigue à sa ville natale les imprécations les plus injurieuses.

Son arrivée et ses échecs en Italie.

Constant passe l'hiver à Athènes, et débarque en Italie dans les premiers jours du printemps de l'année 663. Depuis long-temps on n'avait point vu dans cette contrée d'empereur romain à la tête de ses armées; son arrivée y répand d'abord la terreur; il prend d'assaut Lucérie, et vient camper à la vue de Bénévent.

Romuald y commandait; ce prince avertit son père Grimoald du péril qui le menace, et, en attendant les secours qu'il demande, il se défend avec tant de courage et fait de si heureuses sorties, que Constant se voit forcé de lever le siége.

L'empereur marche sur Naples; un corps de son armée est battu par le comte de Capoue. Une autre division romaine, forte de vingt mille

* An 662.

hommes, et commandée par Suburrus, général romain, reçut l'ordre de contenir Romuald; mais le prince lombard lui livra bataille, et le défit complétement. Depuis cet échec, Constant perdit tout espoir de vaincre les Lombards. Il entra dans Rome, et, ne pouvant y paraître en triomphe, il y affecta une pieuse humilité.

Sa résidence Syracuse.

Cependant, comme la conquête de l'Italie était devenue impossible, après avoir satisfait sa vanité par de frivoles cérémonies dans l'ancienne capitale du monde, il s'empara de l'argent de toutes les églises, s'embarqua à Reggio, chargé des fruits de ce honteux pillage, passa en Sicile, et fixa sa résidence à Syracuse.

Il ne pouvait plus revoir aucune de ses deux capitales, étant méprisé dans l'une et détesté dans l'autre. Ainsi cette entreprise mal conçue, dont le but avait été de relever l'empire, accéléra sa décadence.

Sa faiblesse affermit la puissance des Lombards. Romuald s'empara de Tarente, de Brindes, et conquit la Calabre; il ne resta dans le midi aux empereurs que Gaète, Naples et quelques villes de la côte. Pendant la courte durée de cette guerre, le duc de Frioul s'était révolté; Grimoald le combattit, le contraignit à se soumettre, embrassa le catholicisme, et s'allia avec une horde de Bulgares, dont les incursions s'étendirent jusqu'aux portes de Constantinople.

La gloire et la fortune du roi des Lombards déterminèrent Childéric II, roi de France, à conclure un traité avec lui. Pertharit consterné craignit de se voir livré à son ennemi ; il songeait déjà à se réfugier en Angleterre, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald. Cet heureux usurpateur laissa la Lombardie à Garibald son fils légitime, et Bénévent à Romuald son fils naturel.

Ses exactions et sa mort.

Cependant Constant, qui ne sut jamais se servir de son sceptre et de son épée que pour augmenter le malheur de ses peuples et la gloire de ses ennemis, livrait la Sicile au pillage, et faisait gémir l'Afrique sous le poids de ses exactions.

Carthage, qu'il menaçait de sa présence, redoutait plus son approche que celle des Sarrasins. Havage, gouverneur de la province, se révolta avec une partie des troupes, et se rangea du côté des musulmans.

Moavia, général arabe et parent du calife, profita d'une circonstance si favorable, entra en Afrique, et défit trente mille hommes que Constant avait envoyés contre lui.

Mais l'armée sarrasine était trop peu nombreuse ; elle ne poussa pas plus loin, cette année, le cours de ses conquêtes.

Les querelles ecclésiastiques, les discordes civiles continuaient à déchirer l'empire, attaqué par tant d'ennemis extérieurs ; le péril commun

ne pouvait ramener l'union sous un prince incapable de gouverner et de combattre. Sapor, officier persan, excita un soulèvement en Arménie. Le jeune César Constantin chargea le patrice Nicéphore de marcher contre lui, et d'attaquer Andrinople, qui se déclarait en sa faveur; mais une chute de cheval termina la révolte et la vie du Persan.

L'empereur Constant vivait depuis six ans à Syracuse en tyran, déshonorant le trône et ruinant l'État. La haine qu'il inspirait était devenue universelle*. Enfin, un jour, au moment où il était dans le bain, un officier qui se trouvait seul avec lui, saisit un vase d'airain, lui fendit la tête, et prit la fuite : quelques instans après, ses serviteurs entrèrent et le trouvèrent noyé dans l'eau et dans son sang. Ainsi périt ce tyran; son ombre alla rejoindre celles des Agathocle et des Denys, dont il avait reproduit les vices et non les talens. Ce règne désastreux dura vingt-sept ans : Constant mourut dans sa trente-huitième année.

* An 668.

CHAPITRE XII.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT.

(An 669.)

Élection de Myris l'Arménien. — Conduite de Constantin à l'égard de Myris. — Mort de Myris. — Révolte en faveur d'Héraclius et de Tibère. — Mort des révoltés. — Éclat de l'empire des musulmans sous Moavia. — Exploits d'Oucba. — Fondation de la ville de Caïroan par Oucba. — Disgrâce et réintégration d'Oucba. — Ses nouveaux succès. — Entreprise de Kucilé. — Dévouement de Dinar. — Bataille entre Oucba et Kucilé. — Mort d'Oucba. — Révolution en Lombardie. — Siége de Constantinople par Moavia. — Invention du feu grégeois par Callinique. — Levée du siége. — Défaite des Arabes. — Paix entre le calife et l'empereur. — Invasion des Maronites. — Paix entr'eux et le calife. — Invasion des Bulgares. — Leur victoire sur les Romains. — Paix entr'eux et l'empereur. — Querelles religieuses. — Mort de Moavia. — Règne tyrannique de son fils Yésid. — Incendie de la mosquée. — Mort de Yésid. — Moavia, fils de Yésid, refuse la couronne. — Supplice et mort d'Omar. — Mort de Moavia. — Discordes de ses successeurs. — Mort de Constantin.

Élection de Myris l'Arménien.

Dès que la nouvelle de la mort de Constant fut répandue dans Syracuse, les principaux officiers de l'armée, craignant que son fils ne vengeât sur eux son trépas, revêtirent de la pourpre un Arménien nommé Myris; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans une affaire si grave ils se

conduisirent plutôt en artistes qu'en conjurés : le maintien majestueux, la régularité des formes, la beauté de la figure de Myris, furent les seuls titres qui réunirent leurs suffrages en sa faveur.

Conduite de Constantin à l'égard de Myris.

Constantin, fils de l'empereur assassiné, apprit à Constantinople cette élection; comme il était digne du trône, il ne fut point découragé par cet événement : associé par son père à l'empire, il en prit hardiment les rênes. La plus grande partie des forces de cet empire se trouvait alors en Sicile, en Afrique, et sous les drapeaux de l'usurpateur. Constantin, avec cette rapidité qui crée les ressources et assure les succès, lève des troupes en Asie, en Grèce, en Italie, en Sardaigne, en Afrique même, équipe une flotte, s'embarque, arrive à Syracuse, frappe les rebelles d'épouvante, se fait livrer Myris, ainsi que les principaux conjurés, et envoie leurs têtes à Constantinople.

Mort de Myris.

L'un d'eux, le patrice Justinien, excita seul de justes regrets; ce guerrier, dont on estimait les vertus et le courage, avait été porté à la révolte non par ambition, mais par la haine que lui inspiraient les vices de Constant. Germain, son fils, voulut le venger; son complot fut découvert; l'empereur le fit mutiler. Il fut, dans la suite, patriarche de Constantinople, et se rendit célèbre par sa résistance, lorsque l'em-

pereur Léon voulut proscrir le culte des images.

Après avoir soumis les rebelles et affermi son sceptre, Constantin revint en Orient, justement satisfait du pape Vitalien, qui l'avait secondé puissamment dans cette brillante expédition. De retour à Constantinople, il rendit les derniers honneurs à son père.

En toute autre circonstance, son courage et son activité auraient suffi pour assurer son repos; mais l'empire se trouvait alors sur la pente d'un précipice; il était devenu impossible de le remonter; tout ce qu'on pouvait faire était de retarder sa chute. Les vaisseaux de l'empereur avaient à peine quitté la Sicile, que les Sarrasins, appelés par quelques traîtres, y parurent et y débarquèrent; on leur opposa peu de résistance : ces Barbares la dévastèrent, s'emparèrent de Syracuse, et emportèrent dans leurs mosquées tous les chefs-d'œuvre des arts, dont tant de siècles et de triomphes avaient enrichi cette antique cité *.

Révolte en faveur d'Héraclius et de Tibère.

Tandis que les armes des Arabes ravageaient les frontières de l'empire, il était déchiré au dedans par des troubles civils. Héraclius et Tibère, frères de l'empereur, décorés par lui du titre d'Augustes, peu satisfaits d'un vain nom, se plaignaient de n'avoir aucune part au gouvernement; plusieurs corps de milice, gagnés par eux,

* An 669.

se révoltent en leur faveur : par un mélange à la fois coupable et ridicule de crime et de superstition, ils prétendent « qu'ainsi qu'on voit » la Trinité régner dans le ciel, l'empire doit » être gouverné par trois empereurs. »

Mort des révoltés.

Constantin, opposant la dissimulation à l'hypocrisie, écoute avec calme leurs audacieuses réclamations, leur dit que, sur une affaire si importante, il est nécessaire de consulter le sénat : il invite tous les chefs de la sédition à quitter leurs drapeaux et à paraître avec lui dans l'assemblée qu'il convoque. Dès qu'ils ont passé le détroit, il tombe sur eux, à la tête d'une garde fidèle, et les fait tous pendre le long du rivage *.

L'ignorance, la barbarie, la superstition, qui régnaient alors dans l'Orient, paraissent peu s'accorder avec les lumières du christianisme, et l'on voit d'abord avec étonnement que cette religion, qui depuis civilisa tant de nations sauvages, n'ait pu, depuis Théodose, empêcher les Romains et les Grecs de tomber dans les ténèbres de la barbarie. On serait même tenté, au premier coup d'œil, de l'accuser de cette décadence; mais, pour se garantir de cette erreur, il suffit d'observer que si Rome et la Grèce avaient conservé leurs noms, il n'y existait réellement plus de Grecs et de Romains; les armes,

* An 669.

les emplois, les dignités, la domination, étaient tombés depuis long-temps dans les mains des vainqueurs de ces peuples amollis.

La cour, l'armée, l'Église, étaient peuplées de Goths, de Vandales, de Sarmates, de Lombards, de Francs, d'Arméniens, de Persans; la barbarie avait filtré de toutes parts dans l'empire; aucune force ne pouvait résister à ce torrent qui partout éteignait la lumière et changeait les mœurs.

Pendant ce long orage, les princes, occupés à soutenir péniblement leur couronne chancelante, accumulaient vainement les lois contre ce débordement de vices. Gouvernant des hommes qui ne respectaient plus la justice, ils ne voyaient d'autres moyens, pour conserver leur pouvoir et leur vie, que l'atrocité des supplices, la bassesse des fourberies, ou la lâcheté des plus honteuses et des plus dangereuses concessions.

Éclat de l'empire des musulmans sous Moavia.

Tandis que l'empire romain offrait au monde le triste spectacle de sa décrépitude, celui des musulmans brillait, dans sa jeunesse, du plus grand éclat; sa force croissante menaçait de tout envahir: du fond de la mosquée de Damas, Moavia, pontife et roi, gouvernait l'Asie, dominait en Égypte, couvrait l'Archipel de ses flottes, dévastait la Sicile, effrayait Constantinople, et se préparait à conquérir totalement l'Afrique *.

* An 670.

Le fameux Oucba, envoyé par lui avec dix mille cavaliers dans cette vaste contrée pour y étendre la puissance du califat et la doctrine de l'islamisme, s'avance comme la foudre, répandant partout la mort et l'Alcoran; il s'empare de toute la Birène, envoie quatre-vingt mille prisonniers en Égypte, et pose à quarante lieues de Carthage, près d'une forêt, sur le penchant d'une montagne fertile, les fondemens de la célèbre ville de Caïroan. Il la fortifia, et pendant long-temps elle fut la capitale nouvelle de l'Afrique et la résidence des lieutenans que les califes fatimites y envoyaient.

Exploits d'Oucba.

Fondation de la ville de Caïroan par Oucba.

On n'y suivit point les maximes sauvages du farouche Omar. Cette ville fut un asile pour les sciences et pour les lettres, bannies du reste du monde; on y vit une académie renommée; et ce qu'on n'aurait jamais cru, lorsque les ténèbres s'épaississaient sur l'univers chrétien, les Arabes seuls conservèrent alors et étendirent le dépôt de lumières que détruisirent depuis, dans l'Orient, les Turcs leurs vainqueurs. La gloire d'Oucba, excitant la jalousie, lui attira une courte disgrâce; les revers de son successeur, Dinar, forcèrent le calife à lui rendre son commandement.

Disgrâce et réintégration d'Oucba.

Il poussa ses conquêtes jusqu'en Numidie, tailla en pièces deux armées romaines, traversa la Mauritanie, attaqua Tanger, dont le gouver-

Ses nouveaux succès.

neur se soumit honteusement, força les passages du mont Atlas, porta ses armes jusqu'aux extrémités du royaume de Maroc, où les Romains n'avaient jamais pu pénétrer, épouvanta par son intrépidité les féroces habitans de ces contrées sauvages, et ne fut enfin arrêté dans sa longue course que par l'Océan *.

A la vue de cette mer immense, le fougueux guerrier, poussant son cheval dans les flots, agitant son cimeterre, et tournant ses regards vers le ciel, s'écrie : « Dieu puissant! sans cette bar- » rière que tu m'opposes, j'irais forcer d'autres » nations, qui t'ignorent, à n'adorer que toi, » ou à mourir. »

Oucba éprouva le sort de tous les conquérans : ce torrent, rapide comme la foudre, n'en eut que la durée; ses succès lui firent mépriser les vaincus. Il dissémina ses troupes dans ce vaste pays, et ne garda près de lui que cinq mille hommes. Les Romains, tremblans, n'osaient sortir des forteresses où ils s'étaient enfermés. Un prince maure, de la nation des Berbers, qu'on nommait Kucilé, entreprend seul de délivrer l'Afrique.

Entreprise de Kucilé.

Les légions n'avaient plus de chef; il leur propose de les commander, réveille leur courage, les rassemble, et, à la tête de cent mille hommes, marche avec rapidité sur Caïroan.

* An 670.

Dévouement de Dinar.

Le musulman Dinar, autrefois esclave, ensuite général, depuis déplacé et emprisonné par Oucba, apprend au fond de sa prison les projets et la marche de Kucilé; il en informe son général, qui le fait venir en sa présence. « Généreux esclave, lui dit Oucba, sans mon imprudence ton avis aurait sauvé les musulmans; en les dispersant, je les ai perdus. Je te rends la liberté; cours en Arabie pour chercher de nouvelles forces qui relèveront l'empire du prophète : moi, je vais mourir; il n'est pas permis à un général musulman de fuir devant des chrétiens. »

« Je suis digne, répond Dinar, de la liberté que tu me donnes. Tu sais que je te hais, mais j'aime la religion et la gloire : incapable de fuir les infidèles, malgré l'aversion que tu m'inspires, je mourrai avec toi. »

Bataille entre Oucba et Kucilé.

Aussitôt ces deux guerriers fanatiques, à la tête de cinq mille Arabes aussi intrépides qu'eux, courent au devant des cent mille Romains et Maures que conduisait Kucilé. A la vue de l'ennemi, ils brisent et jettent les fourreaux de leurs sabres; les soldats imitent leur exemple; ils s'élancent avec la fureur du désespoir sur l'armée innombrable qui les entoure, qui les presse, qui les accable; tous ne songent qu'à donner la mort, aucun ne cherche à l'éviter; ils signalent leur fin glorieuse par le plus affreux carnage; nul

d'entr'eux ne se rend; ils succombent entourés de victimes, et cette bataille ne finit qu'avec le dernier soupir du dernier musulman.

Mort d'Oucba.

Le général sarrasin expira sur un monceau de cadavres immolés par son cimeterre. Le champ qui fut son tombeau conserve le souvenir de sa valeur héroïque : on l'appelle encore le champ d'Oucba; et si les sectateurs de Mahomet avaient eu des historiens comparables à ceux de la Grèce, la gloire du champ d'Oucba eût peut-être égalé celle des Thermopyles.

Cependant la justice gravée dans le cœur des hommes, aurait toujours attaché un plus noble intérêt au sort de ces généreux Grecs, mourant pour défendre leur patrie et leur liberté, qu'à celui de ces guerriers farouches qui ne cherchaient la mort que pour étendre dans des flots de sang le fanatisme d'un imposteur et la puissance d'un despote.

Révolution en Lombardie.

Ce fut à cette époque que la Lombardie devint le théâtre d'une nouvelle révolution *. Son ancien roi, Pertharit, y rentra soutenu par les Français, et renversa du trône le faible Garibald, qui n'avait ni les vices ni les grandes qualités de son père Grimoald.

Le duc de Bénévent, Romuald, ne défendit point son frère; il renvoya même au roi vainqueur sa femme Rodelinde et son fils Cunibert.

* An 671.

Pertharit régna seize ans, et vécut en paix avec l'empereur et avec son exarque. Dans ce même temps l'archevêque de Ravenne et son clergé voulurent se rendre indépendans du pape; l'empereur Constantin les fit rentrer dans la soumission.

Siége de Constantinople par Moavia.

Le calife avait alors résolu la ruine totale de l'empire. Ce redoutable ennemi des chrétiens équipa une grande flotte et une armée formidable qui, après s'être emparées de l'île de Crète et de plusieurs villes sur les côtes de l'Asie-Mineure, vinrent enfin investir et assiéger Constantinople. L'empire était perdu si le courage de Constantin ne l'eût sauvé.

Invention du feu grégeois par Callinique.

La terreur y précédait les musulmans. L'intrépidité de l'empereur rendit aux habitans de la capitale l'espoir et la fermeté. A son exemple, tous les citoyens devinrent soldats; le génie d'un Syrien nommé Callinique seconda la valeur de Constantin, et sauva la ville. Il inventa le feu grégeois, feu que l'eau ne pouvait éteindre. On le jetait sur l'ennemi, soit en poudre par des tuyaux dans lesquels on soufflait, soit en liquide que contenaient des globes lancés par des arbalètes et par des catapultes. Dans la suite, on perdit long-temps le secret de ce feu destructeur. Il fut retrouvé en France sous le règne de Louis XVI. Ce monarque généreux autant qu'infortuné défendit à ses ministres d'en faire usage;

il voulut qu'on ensevelît dans une ombre éternelle ce funeste fléau.

L'ignorance des Sarrasins dans l'art de la guerre contribua aussi au salut de Constantinople. Fidèles à leur coutume, plus forte chez eux que les lois, ils ne combattaient que l'été, s'éloignaient l'hiver, et perdaient ainsi, en se retirant, le fruit de leurs travaux.

Ce siége fut mémorable par la furie des assaillans et par l'opiniâtreté des assiégés. Chaque jour voyait couler leur sang dans de nombreux combats sur terre et sur mer. Trois anciens compagnons de Mahomet animaient par leur exemple la valeur des musulmans. L'un d'eux, Abou-Ajoub, qui avait donné asile au prophète lorsqu'il chercha un refuge dans Médine, mourut pendant le siége; on montre encore son tombeau. C'est près de ce monument, sacré pour les mahométans, que les sultans viennent solennellement ceindre le cimeterre, lorsqu'ils montent sur le trône ottoman.

Indigné de la résistance des chrétiens, Yésid, fils de Moavia, vint prendre le commandement de l'armée. On redoubla d'efforts; les assauts furent plus fréquens et n'eurent pas plus de succès: pendant cinq ans Constantinople, investie et séparée du reste du monde, ignora ce qui s'y passait. Aussi les historiens grecs ne nous ont transmis presque aucun des événemens de cette époque.

Enfin, en 679, les Arabes, fatigués de combats, accablés de lassitude, découragés par la résistance de l'empereur, levèrent le siége. Une tempête dispersa leurs vaisseaux. Leur armée de terre était affaiblie par tant d'inutiles assauts; les généraux de Constantin, Florus, Pétionas et Cyprien, la poursuivirent, l'atteignirent dans sa retraite et la taillèrent en pièces. Le calife, consterné par ces revers, conclut la paix, et se soumit à payer un tribut annuel de trois mille livres d'or, de cinquante esclaves, et de cinquante chevaux de race arabe; étrange association qui peint les mœurs, en rangeant sur la même ligne les hommes et les animaux!

Levée du siége.

Défaite des Arabes.

Paix entre le calife et l'empereur.

Ce dénouement imprévu d'une guerre si désastreuse couvrit de gloire Constantin. Le kan des Avares, le roi des Lombards et le duc de Bénévent sollicitèrent son amitié. On appelait ce prince Pogonat, ou *le Barbu*, parce qu'étant parti de Constantinople jeune et imberbe, il y était revenu l'année d'après portant une barbe épaisse.

Il y a toujours dans la gloire la plus légitimement acquise quelque mélange de fortune; un ennemi nouveau, qui menaçait alors les Sarrasins, ne contribua pas moins que le courage de l'empereur à sauver l'empire.

Au milieu des forêts presque inaccessibles qui couvrent les montagnes du Liban, un peuple

Invasion des Maronites.

fier et belliqueux s'était rendu indépendant; il portait le nom de Maronites. Ces sauvages guerriers firent alors de fréquentes invasions en Perse, en Syrie, en Arabie, portant partout le ravage et la mort. Ils rendirent avec usure aux Sarrasins tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains depuis quelques années. De nos jours on voit encore dans ces contrées un petit nombre de Maronites, protégés par le prince des Druses. La crainte de leurs armes et la nécessité de les repousser décidèrent le calife à la paix.

Paix entr'eux et le calife.

Invasion des Bulgares.

L'empire, entouré d'ennemis, ne pouvait long-temps rester en repos; ses frontières furent envahies par les Bulgares * : autrefois vaincus par Théodoric sur les rives du Borysthène, il les transporta au-delà du Danube; ces Barbares toujours errans s'étendirent dans la Dacie, dans les deux Pannonies, et sur les bords du Pont-Euxin.

D'abord unis par alliance aux Esclavons Avares, ils se brouillèrent avec eux, furent battus, chassés, et demandèrent un asile à Dagobert, roi de France. Ce prince les trompa, les attira dans un piége et en fit égorger neuf mille. Ils revinrent dans l'Orient; Justinien arrêta leur course, et ils se soumirent au kan des Avares. Sur la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cuprat

* An 679.

se rendit indépendant, chassa les Avares, et obtint dans l'empire la dignité de patrice.

Ses fils partagèrent ses conquêtes : l'aîné s'établit près du Volga, le second sur les bords du Tanaïs, le quatrième en Pannonie, le cinquième en Italie avec les Lombards. Le troisième fut le plus célèbre : on le nommait Asparuch ; il fonda le nouveau royaume des Bulgares, qui, pendant trois siècles, désolèrent l'empire par des guerres continuelles.

Ce prince fixa sa résidence près des bouches du Danube. Les Bulgares furent accusés par les Grecs de la plus féroce cruauté et des vices les plus infâmes. Aussi leur nom, en s'altérant, est devenu et resté une injure grossière et si obscène qu'il n'est pas possible de la citer.

Leur victoire sur les Romains.

L'empereur conduisit son armée contr'eux ; mais une attaque de goutte l'ayant obligé à s'éloigner de son camp, son départ fit croire aux soldats qu'il prenait la fuite. Aussitôt une terreur panique saisit les légions ; en vain leurs chefs veulent les rallier, elles se débandent et se dispersent ; les Bulgares, qui d'abord avaient été effrayés de leur approche, se rassurent, les poursuivent, en font un grand carnage, s'emparent de la ville de Varna, inondent, dévastent les contrées voisines, et s'établissent enfin dans une position presque inexpugnable, couverte au midi et à l'occident par le mont Hé-

mus, au nord par le Danube, et à l'orient par le Pont-Euxin.

Paix entr'eux et l'empereur.

De là ils étendent leurs ravages dans la Thrace, accroissent leurs forces en s'incorporant sept hordes d'Esclavons, et contraignent l'empereur, qui n'avait plus d'armée, à leur payer un tribut annuel pour acheter la paix.

Querelles religieuses.

Le bruit des armes et les dangers de l'empire * ne suspendaient pas les querelles religieuses. L'Orient était toujours divisé par l'hérésie des monothéliens; les patriarches de Constantinople et d'Antioche la soutenaient; tout l'Occident la rejetait, et persistait à reconnaître deux volontés et deux natures en Jésus-Christ.

L'empereur voulut profiter de la paix pour rétablir la concorde dans l'Église; le pape Donus, dans le dessein de le seconder, lui envoya des légats, et lui écrivit une lettre qui prouve la rapidité des progrès que faisaient alors en Occident l'ignorance et les ténèbres. « Ne vous at-
» tendez pas, disait-il, à trouver dans nos légats
» l'éloquence séculière, ni même la science par-
» faite des Écritures; comment, au milieu des
» horreurs du pillage, des malheurs des inva-
» sions, et au bruit perpétuel des armes, nos
» prélats, forcés de gagner leur nourriture par
» le travail de leurs mains, auraient-ils pu ac-
» quérir et conserver quelques lumières? Le

* An 680.

» patrimoine des églises est envahi par les Bar-
» bares ; tout ce que nos pontifes ont pu sauver,
» c'est le trésor de la foi : ils la gardent dans la
» simplicité de leur cœur, telle que nos pères
» l'ont transmise, sans y rien ajouter et sans en
» rien retrancher. »

Mort de Moavia.

L'empereur convoqua dans son palais le sixième concile général ; cent soixante-cinq évêques y condamnèrent en sa présence les monothélites, et la mémoire du pape Honorius.

Cette même année *, le chef de la dynastie des Ommiades, le calife Moavia, mourut ; parvenu au trône par la perfidie, il s'y maintint par la justice, se rendit célèbre par son habileté, par ses conquêtes, et se fit chérir par sa clémence. Lorsqu'il était encore jeune, le prophète Mahomet, devinant son génie, lui avait prédit ses grandes destinées. Avant lui, le trône des califes était électif ; il le rendit héréditaire.

Règne tyrannique de son fils Yésid.

Son fils Yésid lui succéda ; son incapacité le rendait peu digne du sceptre. Mais il devint surtout méprisable aux yeux des musulmans, parce que, violant leurs lois et leurs mœurs, il s'adonnait au vin, aimait la musique, et portait des vêtemens de soie. Ses exploits se bornèrent à la conquête de la Buckarie ; marchant sur les pas des tyrans, il déshonora sa propre sœur, et condamna au supplice plusieurs illustres généraux.

* An 680.

Indigné de ses excès, un rebelle nommé Moctar lui enleva la Perse; Médine se révolta contre lui. Mahomet avait menacé de la vengeance céleste tous ceux qui porteraient leurs armes profanes sur la cité où il avait trouvé un asile; Yésid, méprisant cette défense, attaqua Médine, la prit et la livra au pillage.

Incendie de la mosquée.

La Mecque s'était déclarée pour les rebelles; Yésid l'assiégea et ne put s'en rendre maître; mais, avant de se retirer, il lança sur la célèbre mosquée de Mahomet des feux qui la consumèrent.

Mort de Yésid. Moavia, fils de Yésid, refuse la couronne.

Ce prince, cruel et irréligieux, mourut en 683, après trois années de règne. Son fils Moavia, dévot musulman, était appelé à monter au trône. Ayant consulté Omar sur la conduite qu'il devait suivre : « Règne avec justice, lui répond » celui-ci, ou renonce à la place de vicaire du » prophète. »

Le scrupuleux calife, plus effrayé du poids de la couronne que tenté de son éclat, rassemble le peuple et lui dit : « Mon aïeul Moavia a » usurpé le trône, mon père Yésid ne s'en est » pas montré digne, et moi je ne veux pas ré- » pondre de vous, quand je paraîtrai devant » Dieu; donnez le califat à qui vous voudrez. »

Supplice et mort d'Omar.

Les princes de la famille des Ommiades, furieux de se voir en danger de perdre cet héritage, attribuèrent l'abdication de Moavia aux

conseils d'Omar; ils se jetèrent sur lui et le brûlèrent tout vif. Ils voulaient forcer Moavia à régner. La peste termina cette lutte et ses jours.

Mort de Moavia.

Deux concurrens se disputèrent le trône : Mérouan, de la maison des Ommiades, s'empara de Damas et de l'Égypte; Abdalla, étranger à cette famille, resta maître de l'Arabie, de l'Irak et de la Syrie.

Discordes de ses successeurs.

Mérouan, vaincu par Abdalla, mourut de la peste; son fils Abdolmélic soutint ses droits et reprit la Mecque; mais Abdalla, secondé par Moctar, lui disputa neuf ans la couronne.

Ces discordes, en occupant et en affaiblissant les Arabes, assuraient pour quelque temps la tranquillité de l'empire; Constantin, dont la santé dépérissait, crut qu'il devait affermir le pouvoir de ses enfans, Justinien et Héraclius, en les plaçant sous la protection de l'Église qu'autrefois ses prédécesseurs protégeaient. Il fit couper leurs cheveux qu'il envoya au pape Benoît II, comme un gage de leur soumission à leur père spirituel.

Dans l'année 685, une dysenterie termina les jours de Constantin. Son règne dura dix-sept ans et ne fut pas sans gloire. Il retint l'empire sur les bords de sa ruine. La division de cet empire fut changée par ce prince; il le partagea en vingt-neuf thèmes ou portions : l'Orient en contenait dix-sept, et l'Occident douze.

Mort de Constantin.

CHAPITRE XIII.

JUSTINIEN II.

(An 685.)

Règne de Justinien II, fils de Constantin. — Succès de Léonce, généralissime. — Sa perfidie à l'égard des Maronites. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite et fuite de Justinien. — Invasion des Sarrasins en Afrique. — Leur défaite. — Règne d'Abdolmélic en Arabie. — Première monnaie musulmane. — Guerre entre Justinien et le calife. — Défaite et fuite de Justinien. — Son horrible vengeance. — Établissement en Arabie d'un impôt dit *le carage*. — Haine publique pour Justinien. — Son affreux projet. — Révolte de Léonce. — Déchéance et mutilation de Justinien. — Léonce est empereur.

Règne de Justinien II, fils de Constantin.

En montant sur le trône, Justinien pouvait faire espérer un règne tranquille et glorieux. Toutes les circonstances lui étaient favorables : les Maronites combattaient les Sarrasins; le roi des Lombards, fatigué d'orages, ne songeait qu'à jouir de la paix, et l'on pouvait ainsi employer toutes les forces de l'empire à chasser loin de ses frontières les Avares et les Bulgares; mais le nouveau prince, âgé de seize ans, avait beaucoup de présomption, peu de talens et point de vertus.

Succès de Léonce, généralissime.

Il déclara la guerre aux Arabes; le patrice Léonce, chef de ses armées, remporta quelques

avantages qui pouvaient lui assurer la conquête de la Syrie, mais il ne sut point profiter de ses premiers succès; il se contenta du pillage de l'Arménie et de la Médie. L'empereur accorda la paix au calife.

Sa perfidie à l'égard des Maronites.

Léonce, peu de temps après, commit un crime dont les suites devinrent funestes aux Romains. Il avait feint de s'approcher des Maronites pour les secourir; mais, jaloux des exploits de leur prince, nommé Jean, il l'invite à un festin, l'assassine, et délivre par sa mort les musulmans de leur plus redoutable ennemi.

Guerre avec les Bulgares.

Cette même année, l'élection d'un pape excita dans Rome de grands troubles, et le Saint-Siége fut mis à l'encan, comme l'avait été autrefois le trône impérial. Justinien, toujours pressé de commencer des guerres * qu'il ne savait pas finir, marche à la tête de ses troupes contre les Bulgares, gagne sur eux une bataille **, et reprend la route de sa capitale pour y jouir de cette gloire passagère; mais, comme dans sa marche il se gardait négligemment, un autre corps de Bulgares le surprend, l'entoure, et détruit la plus grande partie de son armée. Il s'était annoncé à Constantinople en triomphateur, il y rentre en fugitif.

Défaite et fuite de Justinien.

Invasion des Sarrasins en Afrique.

Cependant les Sarrasins, délivrés de la guerre des Maronites, et ne craignant plus d'être atta-

* An 687. ** An 688.

qués par l'empereur, que les Bulgares venaient de vaincre, envahirent pour la quatrième fois l'Afrique. Zobéir, leur chef, attaque l'intrépide Kucilé, le défait, le tue, rentre dans Caïroan et marche sur Carthage. Mais, au moment où il croyait terminer sa conquête par la prise de cette capitale, une armée nombreuse, envoyée par Justinien, débarque, livre bataille aux Arabes, et, après de longs efforts, remporte la victoire. Zobéir ne survécut pas à sa défaite : il périt sur le champ de bataille.

Leur défaite.

Les Romains, qui avaient payé leur triomphe par beaucoup de sang, moins fiers de leurs succès qu'effrayés du courage de leurs ennemis, n'osent profiter de leur victoire; ils s'embarquent et se retirent honteusement, comme s'ils avaient été vaincus.

Règne d'Abdolmélic en Arabie.

L'Arabie vit cesser alors la longue guerre civile qui la déchirait : Abdalla et Moctar périrent en se combattant ; Abdolmélic resta seul maître de l'empire de Mahomet.

Première monnaie musulmane

L'empereur lui abandonna l'île de Chypre. Ce fut sous le règne de ce calife que l'on frappa la première monnaie musulmane *; elle eut pour inscription : *Dieu est le Seigneur*. Jusque-là les mahométans ne s'étaient servis que de la monnaie romaine, et cette coutume flattait l'orgueil des empereurs, qui croyaient y voir un

* An 691.

signe de dépendance et un reste de sujétion.

Guerre entre Justinien et le calife.

Dès que Justinien sut que le calife allait prendre une autre monnaie que la sienne, sa vanité blessée rompit la paix : il avait cédé Chypre sans résistance ; et, pour une cause frivole, il déclara la guerre.

A la tête de son armée, il marche en Cilicie, rencontre les Sarrasins et leur livre bataille : ils commençaient à plier ; Mahomet, leur général, fait parvenir un carquois rempli d'or à Nébule, qui commandait vingt mille Esclavons auxiliaires de l'armée impériale ; Nébule, séduit, passe dans les rangs des Arabes ; cette défection jette l'épouvante parmi les Romains, ils se débandent : l'empereur leur donne l'exemple de la fuite, et arrive furieux à Nicomédie.

Défaite et fuite de Justinien.

Les princes faibles sont aussi ardens pour la vengeance que froids dans le combat : Justinien rassemble les vieillards, les femmes, les enfans des Esclavons, et les fait jeter dans la mer.

Son horrible vengeance.

La victoire de Mahomet affranchit le calife du tribut qu'il payait à l'empire. Abdolmélic fit, peu de temps après, le dénombrement de ses sujets, et établit un impôt dont la plus grande partie pesait principalement sur les chrétiens : on appela cet impôt *carage* *. Aujourd'hui, dans l'Orient, les chrétiens en portent encore l'humiliant fardeau.

Établissement en Arabie d'un impôt dit *le carage*.

* An 692.

L'empereur, renonçant à rassembler une armée, convoqua un concile à Constantinople; on y décida que les prêtres mariés garderaient leurs femmes. Le pape Sergius refusa de souscrire à cette décision; l'empereur, irrité, donna ordre à son écuyer, Zacharie, d'arrêter le pape. L'armée de Ravenne prit la défense du pontife; Zacharie, poursuivi par elle et par le peuple, ne trouva d'asile que sous le lit du pontife, qui, se montrant digne vicaire de Jésus-Christ, lui sauva la vie *.

Les Sarrasins, ne rencontrant plus d'obstacles à leurs conquêtes, s'emparèrent de l'Arménie.

Haine publique pour Justinien.

L'empereur élevait des palais, et se consolait, en les voyant, de la ruine de l'empire; rien n'égalait l'insolence et la cruauté de ses ministres. Étienne, chef de ses eunuques, menaça du fouet l'impératrice-mère, Anastasie; chaque jour voyait couler le sang des hommes les plus vertueux condamnés au supplice; partout on laissait éclater la haine et le mépris que Justinien inspirait.

Son affreux projet.

Ce prince, aussi cruel et non moins insensé que Néron, forma le projet de massacrer tout le peuple de Constantinople : il chargea Ruscius, qui commandait sa garde, d'exécuter cet ordre atroce; mais le patrice Léonce, qui devait partir

Révolte de Léonce.

pour prendre le commandement de la Grèce,

* An 693.

averti que le poignard d'un assassin l'y attendait, prend la résolution de mettre fin à la tyrannie.

Deux moines astrologues l'encouragent dans ce dessein, et lui promettent le sceptre. Il arme ses domestiques, marche au milieu de la nuit au prétoire, fait croire qu'il y précède l'empereur, arrête le préfet, ouvre les cachots, délivre les captifs, appelle le peuple aux armes, et force le patriarche de parler en sa faveur à la multitude. Bientôt toute la ville ne retentit que de ce seul cri : « La mort à Justinien ! » Tout fuit le tyran; son palais se change en désert; sa garde l'abandonne; il est saisi, enchaîné, conduit dans l'Hippodrome. Le peuple demandait sa mort; mais Léonce, qui devait sa fortune au père de ce monstre, lui sauva la vie. On lui coupa le nez; il fut relégué à Cherson *; il était âgé de vingt-cinq ans, et en avait régné neuf.

Déchéance et mutilation de Justinien.

Léonce fut proclamé empereur; malgré ses efforts pour réprimer les fureurs de la multitude, elle jeta dans les flammes tous les ministres de Justinien. Cette révolution n'excita aucun trouble dans l'empire : le gouvernement n'était plus la chose publique; devenant la propriété d'un maître et de quelques courtisans, il intéressait peu les citoyens qui, toujours dans les mêmes chaînes, voyaient avec indifférence un changement de maître.

Léonce est empereur.

* An 695.

CHAPITRE XIV.

LÉONCE.

(An 695.)

Massacre à Ravenne. — Création d'un doge à Venise. — Guerre avec les musulmans. — Destruction de Carthage. — Révolte de l'armée. — Tibère III, empereur. — Déchéance, captivité et mutilation de Léonce.

Massacre à Ravenne.

RAVENNE fut, dans ce temps, le théâtre d'un spectacle affreux. Suivant une ancienne coutume, la jeunesse de cette ville, divisée en deux tribus, se battait à coups de fronde le dimanche; car toujours les jeux des Romains furent une image de la guerre.

La tribu vaincue donna, comme elle le devait, un festin à ses adversaires; mais, pendant le repas, elle les assassina lâchement. La multitude, furieuse, tira de ce forfait une vengeance non moins cruelle; elle égorgea tous les coupables *.

Tandis que ces massacres, les séditions de Rome, les dévastations des Lombards, les invasions des Sarrasins et les discordes religieuses

* An 696.

bannissaient de l'empire tout repos et toute liberté, les îles de la Vénétie étaient devenues un asile où l'on accourait de toutes parts pour fuir les Goths, les Huns, les Lombards, les Bulgares, les Arabes, et les magistrats impériaux aussi barbares qu'eux.

Création d'un doge à Venise.

Long-temps ces petites républiques furent gouvernées par des tribuns; mais, en 697, la nécessité de s'unir pour résister aux invasions étrangères les décida à ne plus former qu'un seul État, et à élire un duc, autrement nommé *doge*. Le premier que l'on revêtit de cette dignité fut Paul-Luc Anafeste, appelé par le peuple Paoluccio : l'empereur confirma cette élection.

Pour soutenir et reconnaître en apparence la souveraineté impériale, on vit long-temps les doges occuper de grandes charges dans le palais des empereurs.

Guerre avec les musulmans.

La guerre contre les musulmans continuait toujours; Alid, général sarrasin, ravagea l'Asie-Mineure; Hassan, gouverneur d'Égypte, entra en Afrique, et prit Carthage par escalade.

Les Berbers et les Romains assemblèrent vainement une nombreuse armée; Hassan la mit en fuite, et se rendit maître de toutes les villes, excepté d'Hippone, que les Sarrasins, dans la suite, nommèrent *Bone*.

Destruction de Carthage.

L'empereur chargea le patrice Jean de répa-

rer ces pertes et de venger ces affronts : il débarqua en Afrique et reprit Carthage; mais les Sarrasins y revinrent en force, chassèrent les Romains, dispersèrent leur flotte, rentrèrent pour la dernière fois dans Carthage, réduisirent ses habitans en esclavage, emportèrent toutes ses richesses, et rasèrent tous ses édifices. Ce fut ainsi que périt et disparut sous le fer d'un Arabe l'antique rivale de Rome *.

Révolte de l'armée.

L'armée romaine, vaincue et débarquée en Grèce, craignait que l'empereur ne punît sa lâcheté; la peur lui rend son audace : elle se révolte, égorge son général, le patrice Jean, et proclame empereur un officier, nommé Alzimar, qui prend le nom de Tibère III; l'usurpateur, sans perdre de temps, conduit sa flotte à Constantinople, que la peste désolait alors.

Tibère III, empereur.

Déchéance, captivité et mutilation de Léonce.

Les habitans de la capitale, qui aimaient Léonce, résistent d'abord à Tibère; mais les commandans de la garde étrangère lui ouvrent les portes de la ville. L'empereur, conduit devant son rival, fut enfermé dans un monastère et mutilé. De nos jours, nous reprochons ces mutilations fréquentes, ces actes continuels de férocité aux empereurs ottomans; nous en accusons le mahométisme : nous oublions que les sultans n'ont fait que suivre les usages barbares pratiqués par les empereurs chrétiens, qui ne

* An 698.

faisaient alors qu'imiter les rois juifs et les monarques de Perse et de Syrie. Dans tous les temps l'Orient fut infecté de trois vices presque inséparables, la mollesse, la superstition et la cruauté.

CHAPITRE XV.

TIBÈRE III.

(An 698.)

Tyrannie d'Héraclius, frère de Tibère III. — Conspiration contre Tibère. — Révolution en Lombardie. — Fuite de Justinien, exilé à Cherson. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans cette ville. — Humiliation de Léonce et de Tibère. — Mort des deux empereurs et d'Héraclius.

Tyrannie d'Héraclius, frère de Tibère III.

TIBÈRE III ordonne à son frère Héraclius de combattre les Sarrasins. Ce prince fit la guerre avec succès, mais avec barbarie : au lieu de délivrer la Syrie, il la dévasta; il n'épargna ni le sexe ni l'âge, et fit périr, dans les chaînes ou dans les combats, deux cent mille Arabes.

Conspiration contre Tibère.

La fréquence des révolutions inspirait à tout ambitieux le désir et l'espoir de régner. Bardane, fils du patrice Nicéphore, voyant un aigle planer au-dessus de sa tête, crut que ce présage lui promettait l'empire; il conspira contre Tibère; l'empereur découvrit son complot, le fit raser, battre de verges, et l'exila dans l'île de Naxos *.

* An 702.

Révolution en Lombardie.

Le trône des Lombards n'était pas plus tranquille que celui de Constantinople. Liutpart, petit-fils de Pertharit, fut détrôné par son cousin Rambert, qui fit égorger toute sa famille. Un jeune prince, Luitprand, dont on méprisait la faiblesse, échappa seul à ce massacre, et régna dans la suite avec gloire.

Rome souffrait du despotisme des empereurs, et ne comptait plus sur leur protection. Les exarques étaient aussi redoutés dans cette ville que les Lombards; un de ces exarques, Théophilat, excité par la seule dévotion, voulait venir visiter le tombeau des apôtres : on croit que son dessein est d'enlever le pape Jean VI; le peuple se soulève; les troupes, et même celles de l'exarchat, se joignent à la multitude; on éclate en menaces contre l'empereur, on accable d'outrages son lieutenant, et ce magistrat, justifié, ne peut obtenir le châtiment des calomniateurs.

Peu de temps après, le duc de Bénévent vint ravager la Campanie; les troupes impériales n'osaient le combattre. Le pape seul, par sa fermeté, par son adresse et par de riches présens, réussit à le désarmer. Dès-lors, les papes furent regardés par les Romains comme leur seul chef et comme leur seul appui; l'abaissement du trône impérial fonda la grandeur du Saint-Siége.

En Asie, Héraclius et les Sarrasins conti-

nuaient à se battre avec des succès balancés; bientôt une nouvelle révolution éclata dans l'empire, changea son sort, et aggrava ses malheurs.

Fuite de Justinien, exilé à Cherson.

Justinien, exilé à Cherson, ne respirait que vengeance. Loin d'être abattu par l'infortune, il parlait encore en tyran aux habitans de Cherson; ceux-ci, irrités de son orgueil et de ses menaces, avaient résolu de le tuer. Justinien, informé de leur projet, se sauve chez le kan des Kosars, qui habitaient le bord des Palus-Méotides. Ce kan l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora.

Tibère, ayant appris la fuite de Justinien, fit promettre une forte somme d'argent au kan, pour qu'il lui livrât le prince détrôné; ce vil Barbare y consentit, et chargea deux officiers de conduire son beau-frère à Constantinople; mais Théodora découvre le complot, et le révèle à son mari. Justinien étrangle les deux officiers qui devaient l'arrêter, s'embarque, fait naufrage près de l'embouchure du Danube, trouve un asile chez Terbel, roi des Bulgares, et lui promet sa fille, avec la moitié des trésors de l'empire, s'il veut le secourir dans l'adversité.

Sa marche sur Constantinople.

Terbel lui confie quinze mille hommes; à la tête de cette troupe, Justinien marche à grandes journées, arrive sous les remparts de Constantinople, et, par cette rapidité, surprend Tibère, que le bruit de sa mort avait trompé.

Justinien harangue la foule des citoyens qui bordaient les murailles; il promet un règne juste, et l'oubli du passé : on lui répond par des insultes et par des injures. Mais, au milieu de la nuit, un traître le fait entrer dans un aqueduc, dont on avait négligé la garde; il pénètre dans la ville : le peuple inconstant et la garde infidèle abandonnent Tibère; vainement il veut fuir, on l'arrête. Justinien paraît dans le cirque, fait venir enchaînés devant lui les deux empereurs Léonce et Tibère, et appuie ses pieds sur leurs gorges, pendant tout le temps qu'on célèbre les jeux.

Son entrée dans cette ville.

Humiliation de Léonce et de Tibère.

Le peuple, digne alors d'un tel spectacle et d'un tel tyran, applaudissait à sa férocité, en chantant ce verset d'un psaume : *Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.*

Après avoir joui de l'humiliation de ses victimes, Justinien leur fit couper la tête, ainsi qu'au fils de Tibère. Héraclius, qui avait combattu avec gloire les Sarrasins, fut pendu aux créneaux d'une forteresse.

Mort des deux empereurs et d'Héraclius.

CHAPITRE XVI.

JUSTINIEN II,

EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS.

(An 706.)

Vengeance de Justinien. — Son humiliation dans une conférence avec Terbel, roi des Bulgares. — Sa lâche soumission. — Massacre des patriciens de Ravenne. — Ordre sanguinaire de Justinien. — Révolte de Bardane. — Son élévation au trône. — Son entrée dans Constantinople. — Mort de Justinien.

Vengeance de Justinien.

RIEN ne pouvait être plus effrayant et plus malheureux pour l'empire que le rétablissement d'un prince détrôné, banni, mutilé; c'était rendre le sceptre à la vengeance; le génie seul, en pareilles circonstances, peut se dompter lui-même et vaincre ses ressentimens.

La cruauté de Justinien surpassa celle de Néron; par ses ordres, le sang de ses ennemis inonda les places publiques; le patriarche Callinique eut les yeux crevés. Le tyran ajoutait l'insulte à la cruauté, et, comme autrefois on parait les victimes, il comblait les siennes d'honneurs la veille de leur condamnation, les appelait aux premières charges de l'État, recevait

leurs remercîmens, et les envoyait à la mort. Il en fit jeter à la mer un grand nombre, enfermés dans des sacs.

Terbel, roi des Bulgares, demandait alors, avec raison, comment les Romains, soumis à un tel monstre, osaient appeler les autres peuples *Barbares*.

Son humiliation dans une conférence avec Terbel, roi des Bulgares.

Dans le dessein de prouver à son vil protégé le juste mépris qu'il lui inspirait, Terbel, après s'être fait céder par lui une partie de la Thrace, l'appelle à une conférence, étend sur la terre son large bouclier, l'entoure de son fouet, et ordonne à l'empereur de couvrir d'or ce cercle insultant; enfin il exige que Justinien remplisse la main droite de chaque soldat bulgare avec des pièces d'or, et la gauche avec des pièces d'argent.

Sa lâche soumission.

Qui oserait, en voyant ce degré d'abaissement où le despotisme et l'esclavage firent descendre les Romains, parler encore des inconvéniens et des périls de la liberté?

L'empereur redemanda aux Kosars sa femme Théodora, qu'ils lui renvoyèrent; comme il était ingrat et lâche, il déclara la guerre aux Bulgares, et prit la fuite à leur approche.

Le calife Abdolmélic était mort. Ses quatre fils régnèrent successivement après lui. Sous leur règne, les Sarrasins continuèrent leurs ravages, et s'emparèrent de Tyane.

Massacre des patriciens de Ravenne.

L'Italie ne fut point, par son éloignement, à l'abri des fureurs de Justinien; les patriciens de Ravenne avaient applaudi à la chute du tyran; par ses ordres, l'exarque Théodore, les ayant invités, sous différens prétextes, à se rendre chez lui, les fit enlever et embarquer pour Constantinople, où ils périrent tous dans des supplices affreux.

Ordre sanguinaire de Justinien.

Le pape reçut aussi l'ordre de se rendre dans la capitale de l'Orient; il y vint au moment où le féroce Justinien ordonnait à ses lieutenans de passer au fil de l'épée tous les habitans de Cherson.

Le courageux pontife tenta vainement, par ses prières, d'empêcher ce massacre; la religion n'avait pas plus de force que l'humanité sur le cœur endurci de ce prince cruel; mais, à l'instant où l'on commençait cette exécution sanglante, Bardane, qui avait été envoyé à Cherson pour y périr, lève l'étendard de la révolte, et poignarde les commissaires de l'empereur; les habitans de cette contrée se rangent sous les drapeaux de Bardane; les Kosars embrassent sa cause, et le proclament empereur sous le nom de Philippique *.

Révolte de Bardane.

Son élévation au trône.

Justinien, informé de cette rebellion, envoie à Cherson une flotte, sous la conduite du patrice Maur, avec l'ordre de raser la ville et d'y

* An 711.

faire passer la charrue; mais les Kosars le forcent à se retirer. Justinien, à la tête de ce qui lui restait de soldats, et de trois mille chevaux que lui avait envoyés le roi des Bulgares, campe entre Chalcédoine et Nicomédie, et s'avance sur les bords du Pont-Euxin, dans le dessein d'observer les mouvemens de l'armée de Cherson. Là, il apprend que sa flotte est soulevée; que Philippique, l'ayant trompé par une marche rapide, est entré dans Constantinople, où il a fait massacrer son fils Tibère au pied d'un autel, qui ne put lui servir d'asile.

Son entrée dans Constantinople.

La fureur du tyran éclate en inutiles transports; ses propres soldats proclament son rival; Justinien veut prendre la fuite; on l'arrête, on lui tranche la tête, et on la porte à Philippique, qui envoya dans Rome ce honteux trophée, digne, au reste, d'être mêlé aux ossemens de Néron. Cet affreux règne, qu'on ne peut écrire qu'en traits de sang, avait duré six années.

Mort de Justinien.

CHAPITRE XVII.

PHILIPPIQUE.

(An 711.)

Dissensions religieuses. — Règne honteux de Philippique. — Conspiration du patrice Georges. — Hardiesse de Rufus. — Déchéance et captivité de Philippique. — Élévation d'Anthénius, nommé Anastase II. — Sa rigueur envers les conjurés.

Dissensions religieuses.

Dès que Philippique fut parvenu au trône, il s'en montra indigne par son incapacité : la paix était rétablie dans l'Église; il la troubla de-nouveau, en se déclarant pour l'hérésie des monothélites.

Depuis quelque temps les empereurs confiaient le gouvernement de Rome à un duc nommé par l'exarque. Celui qui était alors en place fut destitué; mais, soutenu par la faveur du peuple, il ne voulut pas recevoir le duc qui le remplaçait. Les deux partis se livrèrent dans Rome un sanglant combat. Le pape et les prêtres, la croix et l'Évangile à la main, se jetèrent entre les combattans, les séparèrent, et, par leur influence, mirent fin à cette sédition, que l'autorité impériale seule n'aurait pu réprimer.

La tiare commençait à l'emporter sur la cou-

ronne, et il faut avouer qu'alors elle le méritait.

L'empereur voyait son sceptre à la fois menacé par les Arabes, qui ravageaient l'Asie, et par le roi des Bulgares, armé, disait-il, pour venger Justinien. Nulle part on n'opposait aux ennemis une honorable résistance. Philippique, insensible aux revers de l'empire, se livrait, dans son palais, aux plus honteuses débauches, enlevait les femmes à leurs époux et les religieuses à leurs couvens.

Règne honteux de Philippique.

Les armées manquaient de tout; le trésor public s'épuisait pour payer les spectacles et les fêtes. Un règne si faible et si méprisé ne pouvait durer : le patrice Georges, qui commandait l'armée de Thrace, forme une conjuration; Rufus, officier déterminé, se charge seul de l'exécution du complot. Il entre dans la capitale, au moment où l'on célébrait le jour de la naissance de l'empereur. Après les jeux du cirque, le prince, sortant du bain, donne un grand festin à sa cour; chacun s'y livre au plaisir, et boit avec excès. A l'instant où tous les convives sont plongés dans l'ivresse, l'audacieux Rufus paraît, saisit l'empereur endormi, l'enveloppe dans son manteau, l'enlève, le porte à l'Hippodrome, lui fait crever les yeux, et l'enferme dans un monastère *; il avait régné dix-sept mois.

Conspiration du patrice Georges.

Hardiesse de Rufus.

Déchéance et captivité de Philippique.

* An 713.

L'histoire ne parle plus de lui, et laisse dans un oubli profond ce faible monarque, qui aurait dû y rester toujours.

Élévation d'Anthénius, nommé Anastase II.

Après cette paisible et courte révolution, le peuple ressaisit ses droits, se rassembla, et élut pour empereur Anthénius, premier secrétaire d'État, dont on estimait alors généralement la vertu. Il prit, en montant sur le trône, le nom d'Anastase II.

Sa rigueur envers les conjurés.

Le premier acte de son pouvoir fut un acte de rigueur, dicté par la politique autant que par la justice : profitant de la trahison, mais punissant les traîtres, il condamna le patrice Georges et ses principaux complices au même traitement qu'ils avaient fait subir à Philippique.

CHAPITRE XVIII.

ANASTASE II.

(An 713.)

Règne d'Anastase II. — Portrait, origine et exploits de Léon. — Révolte des troupes. — Théodose III est élu empereur. — Abdication d'Anastase.

Règne d'Anastase II.

Le règne d'Anastase fut court; il ne donna que des espérances, et laissa de justes regrets. Comme tous les princes sages, l'empereur voulut séparer le spirituel du temporel, et reconnut pour la foi l'autorité seule des conciles. Constantinople se soumit au pape; Rome reçut sans murmurer le duc que l'empereur lui envoya; Anastase choisit pour ministres des hommes justes; pour généraux, des guerriers habiles et éprouvés. Parmi ceux-ci brillait Léon, dont le nom devint célèbre, et qui déjà, par ses exploits ainsi que par ses talens, se frayait un chemin à l'empire.

Portrait, origine et exploits de Léon.

Il était né en Isaurie, au sein d'une famille pauvre. Dans son enfance on le nommait Conon. Ses parens vinrent s'établir en Thrace pour y faire le commerce de bestiaux. Conon se fit soldat, et prit le nom de Léon. Justinien était en

guerre avec les Bulgares; il manquait de vivres: Léon obtint de son père cinq cents moutons, qu'il conduisit lui-même à l'empereur. Ce prince, touché de cette démarche et frappé de la noblesse qu'on remarquait dans les traits du jeune soldat, le plaça dans sa garde, et l'avança rapidement.

A la cour de Justinien, la disgrâce suivait promptement la faveur. L'empereur, jaloux de la bravoure de Léon, l'envoya chez les Alains, avec l'ordre de les exciter à la guerre contre les Avares; il le chargea de promettre à ces Barbares un fort subside, et le mit dans l'impossibilité de tenir sa promesse. Léon évita le piége qui lui était tendu; il ne compromit point sa parole, et réussit dans sa mission.

A son retour, croyant rencontrer l'armée romaine, il apprend qu'elle est en fuite; suivi de cinquante Alains, il s'engage hardiment dans les montagnes, rallie quatre cents fuyards, charge à leur tête, enfonce un corps ennemi, prend une forteresse, s'empare de quelques bâtimens, s'embarque à Trébisonde, et arrive à Constantinople, où il trouve Anastase sur le trône.

Les Sarrasins rassemblaient alors toutes leurs forces contre l'empire. Anastase, de son côté, réunit les siennes pour leur résister.

A cette époque *, le calife Oualide mourut.

* An 715.

Il avait signalé son règne par la conquête de Samarcande et des contrées orientales de l'Asie. Déjà ses armes brillaient jusque dans les Indes. Son frère Soliman, qui lui succéda, abattit les vastes forêts du Liban pour construire une flotte formidable; Anastase envoya sur les côtes de la Phénicie un grand nombre de bâtimens légers, dans le dessein de s'emparer de ces bois de construction ou de les détruire. Le chef de l'expédition, nommé Jean, était à la fois diacre et grand trésorier de l'empire. Lorsque la flotte fut réunie dans le port de Rhodes, les équipages se révoltèrent contre leur général, et le massacrèrent. La sédition gagna les troupes de terre, dont le commandant éprouva le même sort. Les rebelles, n'espérant point de grâce après de tels crimes, proclamèrent empereur un officier nommé Théodose, qui prit la fuite, et se sauva dans les montagnes, avec l'espoir d'éviter le pesant fardeau dont on voulait le charger. Mais il fut poursuivi, arrêté, et contraint d'accepter le sceptre pour sauver sa vie.

Révolte des troupes.

Théodose III est élu empereur.

Conduit ou plutôt traîné par les rebelles sur lesquels il régnait malgré lui, il s'approche de Constantinople. Anastase se retire à Nicée, où il appelle à son secours l'armée d'Asie; mais son escadre l'abandonne; les révoltés investissent Nicée et l'assiégent; Anastase fait une sortie, livre bataille, la perd, et laisse sur le champ

du combat sept mille de ses plus braves soldats. Dans le même temps une autre division de l'armée des rebelles entre dans Constantinople.

Abdication d'Anastase.

L'empereur, informé de cet événement, capitule, obtient la vie pour lui, pour le patriarche et pour ses amis. Il quitte la pourpre, prend l'habit monastique, et vient trouver Théodose, qui exécuta fidèlement la capitulation, en exigeant seulement qu'Anastase entrât dans les ordres sacrés. Il avait régné deux ans et demi; brave, clément, éclairé, vertueux, il était digne de l'empire, mais l'empire n'était plus digne de lui.

CHAPITRE XIX.

THÉODOSE III.

(An 716.)

Portrait de Théodose. — Résistance de Léon contre l'empereur. — Sa conférence avec le calife Soliman. — Sa courageuse défense. — Abdication de Théodose. — Entrée de Léon dans Constantinople. — Son couronnement.

Portrait de Théodose.

Les qualités qu'on estimait dans Théodose étaient sa piété, sa modestie, sa bonté; elles auraient paré un particulier, mais elles ne suffisaient pas à un prince. Il manquait de celles qui sont le plus nécessaires pour régner, l'habileté et la force.

Résistance de Léon contre l'empereur.

Son premier acte fut un traité honteux avec les Bulgares. Sous ce faible monarque, la discipline acheva de se perdre, et les mœurs de se corrompre; Léon, qui commandait alors les troupes d'Orient, refusa de reconnaître l'empereur.

Sa conférence avec le calife Soliman.

Dans l'intention apparente de venger Anastase, et avec le dessein réel de le remplacer, il offrit la main de sa fille et une grande charge au général des troupes d'Arménie, Artabase, qui

promit de le seconder dans son entreprise. Mouselima, frère du calife Soliman, s'avançait alors en Galatie, à la tête d'une armée de Sarrasins; jugeant l'occasion favorable pour affaiblir l'empire, en y fomentant la discorde, il écrivit en ces termes à Léon : « Nous savons que vous êtes » digne du trône; venez nous trouver : nous » vous aiderons à y monter, et nous convien- » drons ensemble d'une paix utile aux deux » nations. »

Léon lui répondit qu'il ne croirait point à ses promesses et à ses vues pacifiques, si le calife Soliman, qui assiégeait Amorium, ne consentait à cesser ses attaques contre cette ville; Soliman lui promit de lever le siége dès qu'il arriverait, et lui donna sa parole pour gage de sa sûreté.

Léon, animé par cette audace, mère des succès, part intrépidement avec trois cents cavaliers pour se rendre auprès du calife; les Sarrasins vont en bataille au devant de lui jusqu'à un mille de leur camp. Ils le saluent du nom d'Auguste; les habitans d'Amorium, du haut de leurs remparts, font entendre les plus vives acclamations pour la prospérité du nouvel empereur.

Sa courageuse défense.

Cependant, malgré ces apparences favorables, au mépris de la foi jurée, le calife continue et presse le siége. Léon rompt les conférences; il

voulait partir, mais il apprend que trois mille cavaliers arabes lui coupent la retraite. Comme on l'avertit en même temps que Mouselima approchait avec son armée, dissimulant ses vrais desseins, il demanda au calife la permission d'aller conférer avec ce général : Soliman y consentit; mais lui donna une escorte quatre fois plus nombreuse que la faible troupe de cavaliers qui le suivait. Léon se met en marche comme un captif; mais, dès qu'il est hors de la vue du camp arabe, il crie à ses trois cents cavaliers : « Compagnons, il faut combattre les » ennemis, et non les compter. Chargeons ces » infidèles, Dieu combattra pour nous. » A ces mots, il s'élance comme un éclair sur l'escorte sarrasine, l'étonne, l'enfonce, la disperse, rejoint son armée, et en donne une partie à Nicétas, qui attaque Mouselima, fait lever le siége d'Amorium, et contraint les Arabes à se retirer en Cappadoce.

Léon, à la tête du reste de l'armée, s'avance vers Nicomédie, rencontre le fils de Théodose, qui commandait la garde impériale, lui livre un combat sanglant, remporte la victoire, et le fait prisonnier. Théodose n'était point capable de lutter contre un pareil rival. Le sénat le conjure d'épargner à l'empire, par son abdication, les horreurs d'une guerre civile; comme ce prince régnait malgré lui, il céda facilement

aux vœux des sénateurs, et quitta sans regret un sceptre qu'il ne pouvait soutenir.

Abdication de Théodose.

Le patriarche lui promit, au nom de Léon, qu'on épargnerait ses jours. On exigea que lui et ses enfans se fissent prêtres. Ce faible prince, délivré plutôt que privé du trône, vécut tranquillement à Éphèse, s'occupant, pour tout travail, à écrire en lettres d'or les évangiles et les offices de l'Église. Son épitaphe est plus remarquable que son règne. Regardant la mort comme la guérison de tous les maux, il voulut qu'on ne gravât sur sa tombe que ce seul mot, *santé*.

Entrée de Léon dans Constantinople.

Après ce triomphe facile, Léon entra paisiblement dans Constantinople par la porte Dorée. Les habitans le reçurent avec les transports de joie et d'espérance qu'excite presque toujours un nouveau règne. Le lendemain il fut couronné par le patriarche, qui lui fit jurer de respecter et de maintenir les décrets des conciles et les décisions de l'Église.

Son couronnement.

CHAPITRE XX.

LÉON III, DIT L'ISAURIEN.

(An 717.)

Règne de Léon III. — Événemens à Rome. — Règne d'Aripert II à Pavie — Sa mort. — Règne de son fils Luitpraud. — Habileté du pape Grégoire II. — Siége de Constantinople par Soliman. — Victoire de Léon. — Mort de Soliman. — Nouvelle victoire de Léon. — Levée du siége de Constantinople. — Révolte de Sergius en Sicile. — Révolte et mort d'Anastase détrôné. — Association de Constantin à l'empire. — Révolte des juifs. — Apparition de l'île de Santorin. — Édit de Léon contre le culte des images. — Résistance du patriarche Germain et du pape Grégoire. — Conspiration de Léon contre le pape. — Soumission de Grégoire. — Soulèvement des Grecs. — Cosme est élu empereur par eux. — Sa défaite et sa mort. — Nouvelle guerre avec le pape. — Zèle du roi des Lombards pour le pape. — Sa marche contre Rome. — Son humiliation devant le pape. — Défaite et mort de Tibère, élu empereur par les Toscans. — Fanatisme de Léon. — Déposition du patriarche Germain. — Mort de Grégoire II. — Pontificat de Grégoire III. — Son décret en faveur du culte des images. — Marche d'une armée contre Rome. — Défaite de cette armée. — Division des Églises grecque et latine. — Ambassade du pape à Charles-Martel. — Mort de Grégoire III et de Léon.

L'Orient se voyait enfin, après tant de règnes honteux, sous l'autorité d'un guerrier capable de le défendre contre ses ennemis, de retarder sa chute et de relever ses ruines. Tel était au

Règne de Léon III.

moins l'espoir public ; mais si Léon ne démentit point sur le trône l'idée qu'il avait donnée de sa bravoure dans les camps, il ne répondit pas sous d'autres rapports à l'attente générale.

De grands défauts ternirent ses grandes qualités : son opiniâtreté en matière de religion produisit un schisme funeste ; la coupe du pouvoir l'enivra ; il voulut gouverner les consciences comme il commandait les troupes, et il devint, par ces fautes capitales, l'une des principales causes de l'accroissement de la puissance des papes et de la naissance peu éloignée d'un nouvel empire d'Occident.

Événemens à Rome.

Tandis que Constantinople se félicitait de l'avénement de Léon, Rome jouissait d'une trève qui soulageait passagèrement les maux dont elle était accablée depuis tant d'années. Aripert II, parvenu au trône de Milan par un assassinat, gouverna ses peuples avec justice, et rendit à l'Église romaine les terres dont les Lombards s'étaient emparés. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont prétendu que, long-temps avant cette époque, le territoire romain était le patrimoine de saint Pierre, et qu'Aripert y avait ajouté une partie du Piémont. Cette opinion est dénuée de tout fondement. Les églises, en différentes contrées, avaient reçu, de tout temps, des fermes en dons, et qu'elles appelaient du nom de leur patron ; mais elles possédaient ces biens comme

Règne d'Aripert II à Pavie.

les particuliers, sous la souveraineté du prince : une partie des revenus était destinée aux pauvres, le reste à l'entretien de l'église. Pépin, roi de France, fut réellement le premier qui donna au pape une souveraineté temporelle. Voilà ce qui est historique, le reste est fabuleux ; et ce qui le prouve évidemment, c'est que le pape Grégoire le Grand excommunia les administrateurs du patrimoine de saint Pierre, qui se prétendaient indépendans, et refusaient de reconnaître l'autorité de l'empereur et de ses magistrats.

Sa mort.

Aripert se noya dans le Tésin. Ausprand, qui le combattait alors, voulut vainement lui succéder ; les peuples, attachés à la mémoire d'Aripert, élurent son fils Luitprand, qu'on regarde comme le meilleur roi qui ait régné sur les Lombards. Il était juste, vertueux, clément, et, quoique illettré, non moins habile dans les négociations qu'à la guerre. Ses lois maintinrent l'abondance et le repos dans son pays ; ses armes en étendirent les limites.

Règne de son fils Luitprand.

Grégoire II, son émule en talens et en vertus, brillait alors sur la chaire pontificale. Ce pape habile enleva Cumes par son audace au duc de Bénévent, et trouva par son adresse le moyen de rallier momentanément l'empereur Léon à l'orthodoxie.

Habileté du pape Grégoire II.

Dans ce même temps un grand orage éclatait

Siége de Constantinople par Soliman.

contre l'empereur ; le calife, furieux d'avoir contribué à sa grandeur sans en tirer aucun avantage pour les Sarrasins, vint, à la tête d'une armée innombrable, assiéger pour la troisième fois Constantinople. Léon, pour l'éloigner, tenta d'abord la voie des négociations. « On ne tran- » sige point avec des captifs, on ne traite point » avec des vaincus, répondit le fier Arabe ; j'ai » déjà désigné la garnison qui doit occuper la » place ; il ne vous reste d'autre parti que de » vous soumettre à mon pouvoir. » La seule réplique de Léon à cette insolence fut la victoire.

Victoire de Léon.

La flotte sarrasine était sous voile ; un violent coup de vent la disperse : l'empereur profite de ce moment favorable ; il sort avec des bâtimens légers et des brûlots, il traverse hardiment la flotte ennemie, et lance sur elle le feu grégeois qui la réduit en cendres. Ce succès rend le courage aux assiégés : la vaillance du prince a passé dans le cœur de tous les habitans ; ils repoussent avec opiniâtreté les assauts redoublés des Arabes, et les forcent à se renfermer dans leur camp.

Mort de Soliman.

Ces revers hâtèrent la mort du calife Soliman. Son neveu Omar lui succéda. Dans l'année 718, l'hiver le plus rigoureux qu'on eût vu dans ces contrées couvrit la terre de neige pendant cent dix jours. La rigueur du froid ralentit l'ardeur des attaques.

Nouvelle victoire de Léon.

Au printemps, deux nouvelles flottes sarra-

sines, venues d'Égypte et d'Afrique, arrivèrent pour renforcer les musulmans; mais les matelots, les officiers et les soldats de ces contrées nouvellement conquises et converties, se découragent en voyant le déplorable état de l'armée du calife. Les Égyptiens donnent l'exemple de la défection; ils désertent la cause des Arabes, et entrent dans le port de Constantinople. Léon monte sur leurs vaisseaux, fait une nouvelle sortie : tous les bâtimens ennemis sont pillés, brûlés, coulés à fond.

Mouselima, qui manquait alors de vivres, se vit forcé d'envoyer en Asie de nombreux corps, qui la dévastaient; mais l'empereur y fit passer des détachemens qui attirèrent les Arabes dans des embuscades et les massacrèrent.

Levée du siége de Constantinople.

L'abondance régnait dans Constantinople, la famine dans l'armée musulmane. Enfin Mouselima, vaincu par la disette et par le courage de l'empereur, leva le siége et s'éloigna. Une armée de Bulgares l'attaqua dans sa retraite, le défit, et lui tua vingt-deux mille hommes; une tempête détruisit les restes de la flotte mahométane. La capitale de l'Orient célébra ce triomphe avec des transports de joie, et compara dans ce moment son libérateur aux plus illustres héros de l'antique Rome.

Le calife, dans le premier mouvement de sa colère, ordonna de tuer tous les chrétiens qui

n'embrasseraient pas la foi de Mâhomet; ses ministres, moins barbares que lui, désarmèrent son courroux; il révoqua son édit sanguinaire : mais depuis cette époque les sectateurs de l'Évangile furent soumis, dans l'empire musulman, à des lois aussi injustes qu'humiliantes; elles existent encore, et entr'autres celle qui défend aux tribunaux d'admettre le témoignage d'un chrétien contre un musulman.

Le calife, qui n'avait pu vaincre Léon, essaya de le convertir; il lui écrivit une longue lettre pour lui démontrer la vérité de l'Alcoran, et pour l'engager à embrasser un culte plus pur et plus raisonnable que celui du Christ. Ses prédications, comme on devait s'y attendre, n'eurent pas plus de succès que ses armes.

Le siége de Constantinople avait répandu l'effroi dans la Grèce et dans l'Italie. Regardant la ruine de l'empire d'Orient comme certaine, on craignait à chaque instant de voir les Sarrasins vainqueurs fondre sur l'Occident. Sergius, qui commandait en Sicile, forma le projet de se rendre indépendant, et, pour sonder les esprits, il fit d'abord proclamer empereur, par quelques mécontens, un de ses lieutenans nommé Tibère.

Révolte de Sergius en Sicile.

Les regards vigilans de Léon s'étendaient sur les parties les plus éloignées de l'empire : informé du complot, il envoie en Sicile un officier

nommé Paul, qui fait tomber les faux bruits, rassure les hommes timides, déconcerte les conspirateurs, les arrête, et envoie leurs têtes à l'empereur. Sergius, seul auteur de la conjuration, eut l'adresse de se justifier.

Révolte et mort d'Anastase détrôné.

Une autre conjuration menaça les jours de Léon. Anastase, las de son exil et ennuyé de la prêtrise, forma le dessein de remonter sur le trône; le roi des Bulgares lui prêta cinq mille livres d'or. Quelques-uns des anciens courtisans du prince détrôné, et qui étaient restés en place, promirent de le seconder : l'un d'eux, le patrice Sisinius, rassemblait déjà des bâtimens et des troupes bulgares pour exécuter cette entreprise. Léon les prévint, envoya au supplice les officiers qui le trahissaient, et gagna, à force d'argent, le roi des Bulgares, qui lui livra Sisinius, Anastase et l'archevêque de Thessalonique; ils furent décapités dans l'Hippodrome.

Association de Constantin à l'empire.

Tous ces complots et la fréquence des révolutions inquiétaient l'empereur sur le sort de ses enfans. Dans l'espoir de rendre son fils Constantin plus respectable aux yeux des peuples et de lui assurer l'héritage de sa couronne, il le fit tenir sur les fonts de baptême par les dignitaires et par les sénateurs; bientôt après il l'associa à l'empire.

Révolte des juifs.

Les juifs, toujours fermes dans leur culte et dans leurs espérances au milieu de leur ruine,

proclamèrent un messie et levèrent l'étendard de la révolte; l'empereur comprima cette rebellion, ce qui était juste et facile; mais il leur ordonna ensuite, sous peine de mort, de se faire baptiser, ce qui était aussi inique qu'insensé. Les infortunés parurent obéir, et ne firent que profaner un sacrement qu'ils détestaient.

Léon, accoutumé à vaincre, voulait que rien ne lui résistât. Il persécuta les montanistes, et sa violence augmenta l'opiniâtreté de ces sectaires.

La guerre contre les musulmans ensanglantait toujours l'empire * : les Sarrasins s'emparèrent de la Sardaigne; Jésid, successeur d'Omar, ne régna que quatre ans, et laissa le sceptre à son frère Hescham; celui-ci livra bataille aux Romains dans les plaines de Syrie; il fut battu et contraint de fuir jusqu'à Damas. Mouselima répara cet échec par quelques succès.

Apparition de l'île de Santorin.

L'Orient fit alors sans combats une conquête étrange et nouvelle ** : un volcan souterrain éclata dans l'Archipel, à vingt-sept lieues au nord de l'île de Crête, et fit sortir du sein de la mer l'île de Santorin, aujourd'hui fameuse par ses vins exquis.

Édit de Léon contre le culte des images.

Jusque-là, Léon s'était fait admirer comme monarque et comme général; il ternit cette double gloire en y voulant ajouter celle de

* An 723. ** An 726.

théologien : le culte des images lui paraissait superstitieux et contraire à la pureté de la foi évangélique; décidé à proscrire ce culte, il convoque le sénat : « Je veux, dit-il, pour prouver » à Dieu ma reconnaissance des bienfaits dont » il m'a comblé, je veux abolir l'idolâtrie in- » troduite dans l'Église par le culte des images. » Ces images, qu'un peuple fanatique prend » pour la Divinité, ne sont que de véritables » idoles. Il m'appartient, comme chef de la re- » ligion ainsi que de l'empire, de réformer un » si honteux abus. »

A la suite de ce discours, il lut un édit dont l'objet était de détruire ce qu'il appelait une superstition sacrilége. Au mépris des anciennes coutumes, il ordonna aux sénateurs d'enregistrer cet édit sans délibérer.

Cette mesure téméraire excita de grands troubles dans l'empire. Ceux qui, par dévouement, par conviction ou par intérêt, partageaient l'opinion de l'empereur, attaquèrent avec furie, insultèrent et détruisirent sans respect ces prétendues idoles. On les nomma *iconoclastes*, c'est-à-dire *briseurs d'images*. Ils ne respectaient que la croix. Les autres défendirent avec un égal emportement les objets de leur longue vénération. Léon ne dut pas tarder à sentir qu'il est peut-être plus dangereux d'attaquer les superstitions que la foi.

Résistance du patriarche Germain et du pape Grégoire.

Cependant, indigné de cette innovation hardie et de cette usurpation de pouvoirs, le patriarche Germain, ainsi que le pape Grégoire, résistent aux ordres de l'empereur, et s'efforcent de lui prouver que les chrétiens honorent les images, et ne les adorent pas. Jean Chrysostôme soutient avec fermeté, en Orient, la doctrine de l'Église. Léon répond à leurs remontrances par des rigueurs et par des vengeances; tout l'Occident se soulève contre l'édit impérial; Grégoire écrit avec force à ce monarque, et l'avertit que les princes n'ont aucun droit qui les autorise à statuer sur la foi.

Il est vrai qu'au moment où le pape voulait que la puissance temporelle ne dépassât pas ses limites, il sortit lui-même des siennes, et soutint opiniâtrément la cause des peuples de Calabre et de Sicile, relativement à une nouvelle capitation à laquelle l'empereur prétendait les assujettir.

Conspiration de Léon contre le pape.

Léon, fatigué de cette résistance, veut déposer le pape, et fait tramer dans Rome une conspiration contre lui. La multitude prend le parti du pontife et met à mort les conjurés. Le duc Paul appelle à son secours des troupes de Ravenne; mais les Romains, les Toscans, les Lombards, prennent les armes et rendent ses efforts inutiles. Cependant Grégoire, ne voulant point alors pousser plus loin ses succès, apaisa lui-

Soumission de Grégoire.

même la révolte ; sa soumission fut apparente, son indépendance réelle : depuis ce temps le Saint-Siége devint aussi cher à l'Italie que le trône impérial lui était odieux.

Soulèvement des Grecs.

Le mécontentement qu'excitait partout le despotisme de l'empereur fit sortir les Grecs de leur longue apathie ; ils se soulevèrent *, et élurent pour empereur un officier nommé Cosme, qui parut bientôt avec une flotte sous les murs de Constantinople. Le courage de Léon et le feu grégeois détruisirent la flotte et l'espoir des rebelles : Cosme ainsi que son lieutenant Étienne furent pris et eurent la tête tranchée. Une amnistie entière désarma et rassura leurs complices.

Cosme est élu empereur par eux.

Sa défaite et sa mort.

Les musulmans, profitant de ces troubles, attaquèrent Nicée. La bravoure des habitans les contraignit de lever le siége. L'empereur persistait toujours à vouloir forcer les consciences ; il essaie vainement de déterminer les Vénitiens à embrasser sa cause ; ceux-ci refusent de prendre son parti contre le Saint-Siége. Les villes de Rimini, Fano, Pesaro, Ancône, se soulèvent contre l'exarque : chacune de ces cités élut un duc ; le pape feignait publiquement de calmer leur ardeur, que secrètement il excitait.

Nouvelle guerre avec le pape.

Le duc de Naples se montra seul docile aux ordres de Léon. Il se mit à la tête de l'armée

* An 727.

avec son fils, et marcha contre Rome. Le bruit de son approche produit une révolution : le courage, exilé depuis si long-temps de cette ancienne capitale du monde, semble y renaître; les Romains, qui avaient livré sans résistance aux plus vils Barbares leurs richesses, leur sang, leur honneur, leur liberté, s'arment avec fureur pour soutenir une querelle théologique : ils sortent de la ville, livrent bataille aux Napolitains, les enfoncent, et tuent le duc de Naples ainsi que son fils.

Zèle du roi des Lombards pour le pape.

Le roi des Lombards, saisissant cette occasion favorable à ses desseins ambitieux, affectant un zèle ardent pour la cause du pape, s'empara de Ravenne, prit Narni, dans le duché de Rome, et en fit présent à l'Église romaine, qui l'accepta.

L'exarque, retiré à Côme, trama dans Rome, par ses agens, une nouvelle conspiration contre le pontife : le peuple le sauva encore une fois de la fureur des conjurés. L'amitié du roi lombard inspirait cependant à Grégoire plus de craintes que d'espérances : ce pape habile pénétrait ses vues secrètes, et regardait la conquête de Ravenne comme le prélude de celle de Rome; dans cette position critique, il implora les secours des Vénitiens. A sa prière, le doge Orso arma une flotte *, débarqua ses troupes,

* An 729.

fondit à l'improviste sur l'armée du roi Luitprand, la battit, fit prisonnier le neveu du roi, chassa les Lombards de Ravenne, et, n'osant offenser l'empereur, y rétablit l'exarque Eutychius.

Sa marche contre Rome.

Le roi lombard, irrité de sa défaite, conclut une alliance avec l'exarque et s'approcha de Rome; ce nouveau danger décida le pape à implorer l'appui du fameux Charles-Martel, qui, sous le nom du roi Thierry IV, gouvernait alors la France. Ainsi les fautes de Léon furent la cause principale qui décida Rome à tourner ses regards vers le nord : elle prit l'habitude d'appeler en Italie les Français, moins dangereux pour elle, par leur éloignement, que les impériaux et les Lombards.

Cependant la médiation de Charles, par une circonstance imprévue, devint alors inutile. Au moment où les armées coalisées étaient campées dans les prairies de Néron, lorsque Rome se croyait perdue sans ressource, le courageux Grégoire sort à la tête de son clergé, et paraît dans le camp du roi de Lombardie. La vue de la croix, la pompe du cortége, l'aspect vénérable du pape, revêtu ainsi que tous les prêtres de leurs habits pontificaux, étonnent, émeuvent, attendrissent, désarment le roi lombard; en vain l'exarque veut affermir son courage : ce prince, touché, désarmé, entraîné par l'éloquence du

Son humiliation devant le pape.

pontife, se jette à ses pieds, le suit au Vatican, s'y dépouille de ses ornemens royaux, les dépose au pied du tombeau de l'apôtre; enfin il supplie le pape de lui pardonner, de lever l'excommunication lancée contre lui, et de lui accorder son amitié.

Le pontife le relève, l'embrasse; les alarmes cessent, la haine s'éteint, la paix est signée, et Grégoire reste vainqueur des deux armées ennemies qui se retirent, l'une à Pavie, et l'autre à Ravenne.

Le pape était trop habile pour ne pas sentir que sa gloire pouvait exciter l'envie, et que la modération seule consoliderait son triomphe; il persuada lui-même aux Romains de reconnaître l'autorité de l'exarque, mais il n'en cédait que l'ombre et en gardait la réalité.

Défaite et mort de Tibère, élu empereur par les Toscans.

Peu de temps après les Toscans élurent pour empereur un certain Tibère, qui, à leur tête, marcha contre Rome : l'exarque, qui avait licencié ses troupes, se montrait consterné; Grégoire lui rend le courage; il monte en chaire : du haut de cette tribune, comme les anciens consuls, il appelle les citoyens à la défense de la patrie; à sa voix ils prennent tous les armes; l'exarque les commande, attaque l'usurpateur, le défait, le poursuit, l'assiége, le prend, et envoie sa tête à l'empereur.

Fanatisme de Léon.

Les obstacles opposés aux ordres de Léon le

rendaient fanatique dans son hérésie. Le patriarche Germain, presque centenaire, osa lui reprocher son injustice; l'empereur lui donna un soufflet et le fit déposer par le sénat. Germain alors, se dépouillant du pallium, dit au tyran : « Ma personne est soumise aux ordres » absolus du prince, mais ma foi ne cède qu'à » un concile général. »

Déposition du patriarche Germain.

Les soldats, presque toujours disposés à servir les caprices du despotisme, brisaient partout les images et insultaient les prêtres. L'implacable Léon fit brûler la bibliothèque publique, parce que les professeurs qui l'administraient ne partageaient pas ses opinions; partout ses rigueurs excitaient la révolte : il voulut faire enlever un crucifix de bronze attaché à une porte de la ville; le peuple le défendit et fut taillé en pièces par la garde impériale. La persécution des apôtres fit peut-être moins de martyrs que le brisement des images.

Les Romains perdirent bientôt un grand homme; Grégoire II mourut en 731. Grégoire III lui succéda; sous son pontificat, la querelle qui divisait le Saint-Siége et l'empire s'aigrit de plus en plus.

Mort de Grégoire II. Pontificat de Grégoire III.

De nouvelles attaques des Sarrasins multiplièrent encore les embarras de Léon, et comme les troubles religieux l'occupaient alors plus que la guerre, il se reposa sur ses lieutenans du soin

de les combattre. Les Arabes pénétrèrent en Paphlagonie, et défirent une armée romaine. Les Turcs avaient forcé les portes Caspiennes; Mouselima les en chassa.

Son décret en faveur du culte des images.

En 732, le pape réunit un concile à Rome. Là, en présence de la noblesse et du peuple, on déclara séparé de la communion des fidèles quiconque manquerait au respect dû aux images.

Ce décret parut à Léon un outrage insupportable; il chargea le duc de Sybire de livrer Ravenne au pillage, de s'emparer de Rome, de détruire toutes les images, et d'amener le pape enchaîné à Constantinople.

Marche d'une armée contre Rome.

Le général, à la tête d'une forte armée, débarque en Italie; les femmes, les vieillards, les enfans, se couvrent de sacs et de cilices; ils font retentir les temples de leurs gémissemens; mais la fureur succède à la consternation : les citoyens prennent les armes; à la vue de l'ennemi, feignant de fuir, ils attirent les troupes impériales dans une embuscade, fondent sur elles, les taillent en pièces, et coulent à fond leurs vaisseaux.

Défaite de cette armée.

Division des Églises grecque et latine.

Ce revers met le comble à la fureur de Léon : il enlève à la juridiction de l'Église de Rome, la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, qu'il soumet au patriarche de Constantinople, et commence ainsi la funeste division de l'Église grecque et de l'Église latine.

Depuis cette époque, aucun succès éclatant ne consola Léon de ses disgrâces. Pendant six ans les Sarrasins continuèrent impunément leurs courses en Asie. Soliman, protégeant un imposteur qui se disait fils de Justinien II, le couronna dans Jérusalem, et lui envoya des troupes; mais l'armée de Léon le défit et le tua.

L'empereur donna pour femme à son fils Constantin la fille du kan des Kosars; cette princesse, dont on admirait l'esprit et la beauté, prit, en recevant le baptême, le nom d'Irène.

Ambassade du pape à Charles-Martel.

Les liens qui attachaient Rome à l'empire se relâchaient chaque jour. En 741, le pape fit un acte de souveraineté jusque-là sans exemple; il envoya une ambassade solennelle à Charles-Martel, et, dans l'espoir d'obtenir son appui, lui fit présent des clefs du tombeau de saint Pierre, et d'une partie des liens de cet apôtre. Baronius, en parlant des craintes et des gémissemens de Grégoire III, dit « que ce pape sema » dans les larmes, et que ses successeurs mois- » sonnèrent dans la joie. »

Charles reçut aussi des députés du sénat et du peuple romain, qui le décorèrent des titres de consul et de patrice; Charles, de son côté, envoya au pape l'abbé de Corbie et un moine de Saint-Denis, chargés de riches présens; mais il refusa les secours qu'on lui demandait, dans la crainte de s'affaiblir en France, et de se

brouiller avec le roi lombard qui l'avait aidé à combattre les Sarrasins.

Mort de Grégoire III et de Léon.

L'année 741 vit mourir trois hommes fameux, Charles-Martel, Grégoire III et Léon. Une hydropisie termina les jours de l'empereur; il avait régné vingt-quatre ans: son fanatisme ternit sa gloire, et les extravagances du théologien effacèrent le souvenir des exploits du guerrier.

CHAPITRE XXI.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.

(An 741.)

État de l'empire à l'avénement de Constantin V. — Portrait de cet empereur. — Révolte d'Artabase, son beau-frère. — Fuite de Constantin en Phrygie. — Artabase est proclamé empereur. — Bataille entre Constantin et Artabase. — Défaite et fuite d'Artabase. — Événemens en Orient. — Tableau de cette époque désastreuse. — Habileté et puissance du pape Zacharie. — Querelles d'Astolphe, roi des Lombards, et du pape. — Règne de Pépin. — Abolition de l'exarchat par Astolphe. — Mort de Zacharie, remplacé par Étienne II. — Marche d'Astolphe contre Rome. — Guerre entre Pépin et Astolphe. — Défaite, fuite et capitulation d'Astolphe. — Siége de Rome par Astolphe. — Levée du siége. — Soumission d'Astolphe. — Première donation à l'Église. — Mort d'Astolphe. — Didier est roi des Lombards. — Mort du pape Étienne, remplacé par son frère Paul. — Cruautés de Constantin. — Son ambassade à Pépin. — Révolution ecclésiastique à Rome. — Étienne III est élu pape. — Origine du collége des cardinaux. — Violence de Didier à l'égard du pape. — Mariage de Léon, fils de Constantin, avec Irène. — Querelle entre Didier et la France. — Mariage de Charlemagne et d'Hermengarde, fille de Didier. — Mort d'Étienne III, remplacé par Adrien. — Marche de Didier sur Rome. — Sa défaite et sa fuite. — Entrée de Charlemagne dans Rome. — Soumission de Didier. — Fin du royaume des Lombards. — Mort de Constantin.

État de l'empire à l'avénement de Constantin V.

Le trône sur lequel monta Constantin ne brillait que par le souvenir de son ancienne gran-

deur; il était entouré de ruines et de débris. Les Sarrasins, maîtres de la Syrie, de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Afrique, après avoir conquis l'Espagne, s'étaient avancés jusqu'au centre de la France, qu'ils auraient subjuguée, si le courage héroïque de Charles-Martel et la victoire éclatante qu'il remporta sur eux n'eussent opposé une digue insurmontable à ce torrent; sans ce grand homme, toute l'Europe gémirait aujourd'hui, comme l'Orient, sous le despotisme et le cimeterre musulmans.

L'Italie ne tenait plus à l'empire que par quelques souvenirs et un reste de crainte. Grégoire II, tout en paraissant s'opposer à une révolution, avait accoutumé le monde à voir la tiare résister à la couronne. Grégoire III fit plus; il offrit Rome à Charles-Martel, et le refus seul de ce prince conserva aux empereurs, pour quelque temps, sur cette capitale, une apparence de souveraineté.

Léon, en brisant les images, en bravant les anciennes coutumes, et en démembrant la juridiction du Saint-Siége, s'était rendu odieux aux peuples d'Italie, toujours opprimés et jamais défendus par les empereurs d'Orient; ils méprisaient ces princes comme faibles, les redoutaient comme tyrans, et les haïssaient comme hérétiques. Zacharie, successeur de Grégoire III, regardait également comme ses ennemis les Grecs

et les Lombards. Pour se défendre contr'eux, il s'attacha aux Français, et prépara ainsi, de concert avec l'opinion publique, la grande révolution qui fonda, peu de temps après, le nouvel empire d'Occident.

Portrait de cet empereur.

Aucun prince n'était moins capable que Constantin de soutenir l'autorité impériale dans des temps si critiques : ce prince orgueilleux, violent, impie, choquant les mœurs d'un siècle religieux, méprisait tous les cultes, se moquait des saints, défendait d'honorer leurs reliques, outrageait la Vierge, et la comparait indécemment à une bourse qu'on méprise quand l'or qu'elle contenait en est sorti. Au scandale de ses discours, il joignait celui des plus sales débauches; bizarre et bas dans ses goûts, il se frottait de fiente et d'urine de cheval, et contraignait ses courtisans à l'imiter. Ce fut cet étrange caprice qui lui fit donner le surnom de *Copronyme*. D'autres prétendent que le patriarche l'avait ainsi appelé, parce qu'étant enfant et présenté à l'église, il avait sali par des excrémens les fonts baptismaux. L'histoire, pour être vraie, se voit forcée de descendre dans ces honteux détails, lorsqu'elle doit peindre les trônes et les peuples dégradés et avilis par la servitude.

Révolte d'Artabase, son beau-frère.

Les excès de Constantin, sa haine contre Dieu, sa passion pour la magie, ses violences

contre les prêtres, lui attiraient une foule d'ennemis. Artabase le curopalate, qui avait épousé sa sœur Anne, crut pouvoir détrôner facilement un si méprisable monarque.

L'empereur, soupçonnant ses desseins, lui demanda ses enfans pour ôtages. Artabase alors, ne ménageant plus rien, souleva l'armée qu'il commandait, et marcha contre son beau-frère.

Fuite de Constantin en Phrygie.

Constantin, épouvanté, prit la fuite, et se sauva en Phrygie; mais, malheureusement pour l'empire, deux braves guerriers, Longin et Sisinius, entreprirent de lui conserver un sceptre qu'il abandonnait, et qu'il était indigne de porter.

Artabase est proclamé empereur.

Cependant le patriarche, convoquant le peuple de Constantinople, déclare publiquement qu'il a entendu Constantin renier Jésus-Christ. La multitude, indignée, prononce son arrêt, et proclame empereur Artabase, qui s'empare du palais, et rétablit dans la ville le culte des images.

Longin et Sisinius, ayant rassemblé de nombreuses troupes, rendent à Constantin l'espérance et le courage; il reparaît à la tête d'une armée; les deux rivaux, également indignes de l'empire, implorent bassement l'appui de l'étranger et les secours du calife Oualide, fils d'Hescham. Le fier Arabe, qui les méprisait, rejette leur prière, profite de leur division, et ravage l'Asie.

Peu de temps après, Constantin rencontra

Artabase près de Sardes, et lui livra bataille : l'habileté de Sisinius décida la victoire ; Artabase fut défait, et son fils Nicétas éprouva un revers semblable en Bithynie *. On vit alors se renouveler toutes les horreurs des anciennes guerres civiles : la discorde régnait dans toutes les familles ; l'obscurité même ne donnait pas le repos. L'empire, déchiré par ses dissensions et pillé par les Arabes, nageait dans le sang : les deux partis semblaient mépriser également l'humanité, la justice, la religion, et des deux côtés on combattait avec fureur pour deux princes qui déshonoraient le trône, l'un par ses vices, et l'autre par son incapacité.

Bataille entre Constantin et Artabase. Défaite et fuite d'Artabase.

Enfin, après plusieurs succès balancés, Constantin assiégea Constantinople, défit la flotte de son rival, se rendit maître de la personne de Nicétas, le fit décapiter sous les murs de la capitale, et entra d'assaut dans la ville.

Artabase s'était sauvé dans un fort ; obligé d'y capituler, il se rendit, et on lui creva les yeux. L'empereur ne fit aucune grâce aux partisans de son ennemi ; les uns furent tués, les autres mutilés. Sisinius avait obtenu que l'on conserverait au patriarche sa vie et sa dignité ; au mépris de cette promesse, il fut promené sur un âne, et livré aux insultes des soldats, qui le privèrent de la vue.

* An 743.

Il ne manquait au féroce Constantin, pour être le plus vil des monstres, que de se montrer ingrat. Deux mois après que Sisinius l'eut replacé sur le trône, il lui arracha les yeux. Cette guerre cruelle fit périr la fleur des armées romaines, et le triomphe de l'empereur fut, sous tous les rapports, un long deuil pour l'empire.

Événemens en Orient.

Le destin, qui n'avait pas encore marqué l'heure de la chute du trône d'Orient, le sauva au moment où rien ne paraissait devoir le garantir d'une prompte ruine.

La discorde divisa de nouveau les Arabes : les descendans d'Abbas, oncle du prophète Mahomet, s'étaient révoltés depuis quelques années contre les Ommiades. Après de longs et de sanglans combats, Aboul-Abbas, ayant vaincu et tué Mérouan, fils d'Oualide, monta sur le trône; sa dynastie, celle des Abbassides, régna cinq cent vingt-trois ans. Aboul-Abbas quitta Damas et s'établit en Chaldée. Almanzor, son frère, qui lui succéda, bâtit sur le Tigre la fameuse ville de Bagdad, qui devint la résidence des califes abbassides.

Comme la longue guerre qui détruisit la race des Ommiades avait affaibli les Sarrasins, Constantin, profitant de ces circonstances, battit les Arabes et reprit sur eux une partie de la Comagène; il les chassa aussi de Chypre. Mais l'Asie semblait alors condamnée à ne jouir d'au-

cun repos; le fléau de la peste se joignit à l'avarice et aux concussions des magistrats de l'empereur, pour la désoler et la dépeupler.

Tableau de cette époque désastreuse.

Jamais, dans les annales du monde, on ne vit d'époque plus désastreuse pour les nations et plus orageuse pour les têtes couronnées; le cimeterre mahométan ravageait les villes, dévastait les champs, moissonnait les sceptres, forçait les consciences, et répandait partout la terreur et la servitude.

Les guerriers du Nord détruisaient les derniers débris de l'empire romain, réduisaient les anciens maîtres du monde en esclavage, renversaient leurs monumens, chassaient de l'Europe les arts et les sciences, et la plongeaient dans une obscurité profonde; on n'y voyait briller que les torches de l'ignorant fanatisme, et les glaives d'une foule de princes et de seigneurs, toujours divisés entr'eux, mais toujours armés contre les trônes et contre les peuples.

Dans ce siècle de barbarie, l'ambition aurait dû être plus effrayée que tentée du pouvoir suprême; il y avait peu de distance entre le palais et la prison, entre le trône et l'échafaud.

Presque tous les monarques mouraient de mort violente: les califes périssaient sous le cimeterre ou sous le poignard; à Constantinople, on assassinait les monarques, on crevait les yeux des empereurs détrônés.

Dans l'Occident, les princes qui survivaient à leur chute étaient rasés, confinés dans des monastères, et souvent privés de la vue. Le monde était bouleversé par de continuelles révolutions, et ce fut sous le règne de Constantin et de son fils qu'on vit s'accomplir celle que les fautes de Léon avaient préparée en Italie.

Habileté et puissance du pape Zacharie.

Le pape Zacharie conserva adroitement son autorité, en montrant une feinte soumission à Constantin, et en menaçant des vengeances du ciel Hilprand, roi des Lombards, faible successeur de Luitprand. Ratchis, qui le remplaça, se montra d'abord plus formidable : il menaça Rome et assiégea Pérouse ; mais Zacharie vint le trouver, et lui parla avec tant de force et d'onction, que le roi lombard, passant subitement de la fureur au repentir, de l'orgueil à l'humilité, déposa sa couronne aux pieds du pontife, reçut de lui l'habit de moine, et se retira dans le monastère du Mont-Cassin.

Ces guerriers, à la fois farouches et superstitieux, montraient aux papes tantôt l'âpre fierté d'un despote et d'un conquérant, tantôt l'humble soumission d'un catéchumène.

Querelles d'Astolphe, roi des Lombards, et du pape.

Astolphe, parvenu au trône des Lombards, parut moins dévot et plus ambitieux ; comme il voulait ranger Rome sous sa domination, il décida le Saint-Siége à s'assurer contre lui de la protection de la France.

Régne de Pépin.

Dans ce même temps les Français, qui toujours voulurent la liberté ou la gloire, étaient fatigués de se voir gouvernés arbitrairement par des officiers du palais, qui régnaient sous le nom de leurs princes fainéans; ils détrônèrent cette race abâtardie : Pépin, maire du palais, héritant du respect que les exploits de Charles-Martel avaient inspiré à la nation, enferma son souverain dans un couvent et s'empara du trône.

Dans le dessein de rendre son nouveau pouvoir plus sacré, en joignant à l'autorité du consentement national celle de la religion, il voulut se faire reconnaître et couronner par le pape.

Zacharie avait aussi besoin de son secours pour assurer son indépendance; ce pontife ambitieux, détournant ses yeux du ciel et les fixant sur la terre, déclara qu'il était juste que Pépin portât le titre de roi, puisqu'il en exerçait l'autorité, et décida ainsi que le gouvernement de fait devait l'emporter sur le gouvernement de droit.

Par un échange politique de complaisance, le descendant de Clovis, Childéric III, reçut la tonsure, Pépin la couronne, Zacharie et l'Église une souveraineté temporelle.

Abolition de l'exarchat par Astolphe.

Cependant Astolphe, qui voyait que les efforts de cette alliance nouvelle étaient dirigés contre lui, rompit la paix, déclara son dessein de conquérir et de ravager Rome; il s'empara

d'abord de Ravenne, et abolit l'exarchat, qui existait depuis cent quatre-vingt-cinq ans: ainsi disparut cette dernière et faible image de l'empire romain.

Mort de Zacharie, remplacé par Etienne.

Sur ces entrefaites Zacharie mourut; Étienne II lui succéda : l'adresse et la feinte soumission de ce nouveau pape obtinrent une paix que l'on conclut pour quarante ans, mais qui fut rompue quatre mois après.

Marche d'Astolphe contre Rome.

Le roi lombard demanda sans détour que Rome le reconnût pour souverain. Le pape tenta de vains efforts pour le fléchir. L'empereur, fier de quelques succès remportés sur les Sarrasins, crut que, sans soldats, son nom suffirait pour arrêter le roi de Lombardie : il était trop faible pour porter ses armes en Italie; il y envoya le silenciaire de son palais, Jean, qui somma le roi lombard de lui restituer Ravenne; Astolphe continua sa marche; l'ambassadeur n'obtint que des réponses vagues.

La terreur régnait dans Rome : autrefois tout le peuple eût pris les armes, alors le clergé fit des processions; les citoyens les suivirent pieds nus, suspendant à la croix le traité de paix violé par Astolphe.

Étienne, qui cherchait d'autres secours que ceux du ciel, écrivit à Pépin et aux grands de la France pour implorer leur appui. Pépin ne lui offrit qu'un asile; le pape se rendit à Pavie,

trouva le roi de Lombardie inflexible, et en obtint seulement la permission de se rendre en France.

Le fils du roi des Français, Charles, si fameux depuis sous le nom de Charlemagne, vint au devant de lui; ce fut alors que Pépin, usurpant les droits de l'empereur, promit de donner aux successeurs de saint Pierre l'exarchat et la Pentapole. Pour prix de ce don, Étienne le releva de ses sermens : il fut absous et sacré, ainsi que la reine et ses deux fils; le pape excommunia d'avance tous les seigneurs qui oseraient détrôner la dynastie régnante, et il revêtit Pépin, ainsi que ses enfans, du titre de patrice de Rome; par ce premier concordat, le pontife et le roi légitimaient réciproquement leur usurpation, et se donnaient mutuellement ce qui ne leur appartenait pas.

Guerre entre Pépin et Astolphe.

Le roi rassembla un parlement à Quercy-sur-Oise, et, malgré l'opposition de plusieurs seigneurs, il fit décider la guerre contre Astolphe, dans le cas où ce prince s'opposerait à l'exécution du traité conclu avec Rome. Pépin somma le roi de Lombardie de restituer les terres qu'il avait conquises; sur son refus, il franchit les Alpes *, bat complétement l'armée des Lombards, poursuit Astolphe, l'assiége dans Pavie, le réduit à capituler; enfin il le force à remettre

Défaite, fuite et capitulation d'Astolphe.

* An 754.

entre les mains du pape l'exarchat ainsi que la Pentapole, à lui payer un tribut annuel, et à lui livrer quarante ôtages.

Tandis que l'Italie échappait ainsi à Constantin, ce lâche empereur s'occupait tranquillement à nommer un patriarche et à convoquer un concile, où trois cents évêques proscrivirent le culte des images.

Siége de Rome par Astolphe.

Dès que le roi de France fut revenu dans ses États, Astolphe, qui respectait peu les sermens arrachés par la violence, reprit les armes, et revint assiéger Rome.

Depuis que l'Église avait oublié cette maxime de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, l'ambition permettait et dictait à sa politique des fraudes pieuses. Étienne supposa une lettre écrite par saint Pierre au roi de France, et envoya à Pépin, pour échauffer son zèle, cette épître prétendue du prince des apôtres.

Levée du siége. Soumission d'Astolphe.

Le roi la crut vraie, ou feignit de le croire; il passa de nouveau les Alpes. Astolphe effrayé n'osa combattre, leva le siége, s'enferma dans Pavie et demanda la paix. L'abbé Fulrade, commissaire français, accompagné des commissaires lombards, en présence d'Astolphe et du pape, prit solennellement possession de l'exarchat. Après cette cérémonie il se rendit à Rome, et déposa l'acte de donation, ainsi que les clefs des villes, sur le tombeau de saint Pierre.

Première donation à l'Église.

Ce fut ainsi que le Saint-Siége acquit la possession de trois provinces et de vingt-deux villes. Cet exemple eut des imitateurs; d'autres églises se firent donner des principautés, quelques monastères des seigneuries; les papes joignirent la puissance temporelle à l'autorité spirituelle : ce mélange du sacré et du profane rendit l'Église plus forte et moins sainte; les intérêts humains l'emportèrent souvent sur ceux du ciel, et c'est dans cette grande révolution que l'on doit chercher la première cause des querelles continues et des longs malheurs qui ensanglantèrent l'Europe. Ils durent leur naissance à la confusion de deux pouvoirs, entre lesquels il n'a pas été possible depuis de tracer des limites certaines.

Plusieurs auteurs prétendent que, par cette première donation à l'Église, Pépin n'avait concédé que les terres, et s'était réservé la souveraineté : d'autres disent que cette souveraineté illusoire fut quelque temps conservée aux empereurs d'Orient. Ce qui donne du poids à cette dernière opinion, c'est que jusqu'à l'époque du couronnement de Charlemagne, les papes datèrent leurs lettres du règne des empereurs de Constantinople, et que le sénat et le peuple romain, en écrivant à Pépin, nommaient le pape leur pasteur et non leur seigneur.

Mort d'Astolphe.

Peu de temps après ces événemens, Astolphe

fut tué par un sanglier *; l'ancien roi Ratchis, ennuyé du cloître, voulait remonter sur le trône; Didier, duc d'Istrie, appuyé par les troupes et favorisé par le pape, obtint le sceptre des Lombards.

Didier est roi des Lombards.

Mort du pape Étienne, remplacé par son frère Paul.

Dans le même temps, Étienne mourut; Paul son frère lui succéda : il ne restait alors aux empereurs, en Italie, que Naples, Gaëte, la Pouille et la Calabre.

La puissance de Pépin inspirait alors tant d'effroi, qu'au lieu d'oser le combattre, l'empereur, le pape et le roi des Lombards s'efforçaient à l'envi d'obtenir son amitié.

Cruautés de Constantin.

Constantin, abandonnant tout espoir de réparer ses pertes en Italie, réunit toutes ses forces contre les Sarrasins; il remporta sur eux quelques avantages; il défit aussi les Esclavons, fut ensuite battu par les Bulgares. Quelques années après **, il prit sa revanche, leur livra une grande bataille, qui dura toute une journée, et les défit complétement; mais il déshonora sa victoire en faisant couper la tête aux prisonniers dans le cirque.

Ce tyran méfiant et cruel fit arrêter, sur un simple soupçon, dix-neuf officiers de son palais; on les conduisit enchaînés dans l'Hippodrome, et, avant de les faire décapiter, Constantin excitait lui-même le peuple à les insulter. On

* An 756. ** An 763.

voyait au nombre de ces victimes deux patrices et un commandant de la garde.

Son ambassade à Pépin.

L'empereur, dans l'espoir de semer la division entre les Français et les Lombards, envoya six patrices en ambassade à Pépin *. Il lui demandait la main de sa fille Gizelle pour son fils Léon, associé à l'empire, et prétendait qu'on lui donnât pour sa dot l'exarchat.

Plusieurs prêtres iconoclastes faisaient partie de cette ambassade : négociateurs maladroits, théologiens opiniâtres, loin de concilier les esprits, ils les aigrirent, élevèrent imprudemment une difficulté nouvelle, et par là donnèrent naissance au schisme qui divise encore les deux Églises.

Ils accusèrent les Latins d'hérésie, parce que ceux-ci faisaient procéder le Saint-Esprit du Fils comme du Père. Les légats du pape soutinrent avec chaleur, contr'eux, leur opinion en présence de Pépin; la dispute porta également sur les intérêts terrestres et sur les intérêts religieux. On croit même que ce fut alors que les légats, dans le dessein d'appuyer les prétentions du pape sur l'exarchat, et de leur donner une apparence d'anciens droits, fabriquèrent le faux acte de donation attribué au grand Constantin.

L'ambassade impériale échoua complétement; le clergé français condamna l'hérésie du clergé

* An 767.

grec, et le roi rejeta les demandes de l'empereur.

Révolution ecclésiastique à Rome.

Cependant la nouvelle grandeur de Rome était encore douteuse et chancelante : Paul mourut; Toton, duc de Toscane, entra en armes dans la ville, et força le peuple à élire pour pape son frère Constantin, qui était laïque. L'usurpateur du Saint-Siége écrivit à Pépin, qui ne voulut point le reconnaître. De son côté, Didier envoya un corps de troupes à Rome, dans le dessein d'y faire proclamer pape un prêtre nommé Philippe, qui lui était dévoué : cette ville infortunée devint un champ de bataille entre les Lombards et les Toscans; mais ceux-ci, après s'être affaiblis et presque détruits mutuellement, cédèrent aux menaces et à l'indignation du clergé, de la noblesse et du peuple, qui, las de leur violence, se rassemblèrent et élurent pour pape Étienne III. L'autre pape fut enfermé, et les Romains, imitant alors la barbarie des Orientaux, lui crevèrent les yeux, ainsi qu'au tribun Gracilis, son protecteur*.

Étienne III est élu pape.

Étienne III envoya une ambassade en France. Pépin était mort; Charles et Carloman, ses fils, tous deux patrices de Rome, accueillirent favorablement les ambassadeurs, et chargèrent douze évêques de se rendre dans la capitale du monde chrétien pour y rétablir l'ordre et le calme.

* An 768.

Un concile, convoqué par eux, confirma la déposition du pape Constantin, et décida qu'on ne pourrait plus être pape sans avoir été prêtre ou diacre-cardinal, c'est-à-dire attaché à une église. Telle fut l'origine de ce collége fameux de cardinaux qui depuis porta la pourpre, et prétendit renouveler l'éclat du sénat romain.

Origine du collége des cardinaux.

Le même concile anathématisa celui de Constantinople, qui avait proscrit le culte des images.

Didier, éludant ses promesses, refusait toujours de restituer complétement au Saint-Siége son patrimoine. Sous un prétexte de dévotion, il s'approche de Rome : ce dangereux pélerin, avec une armée pour escorte, cache ses projets hostiles sous un voile de respect et d'amitié; par ses artifices, il engage le pape à venir dans son camp. Le premier jour le pontife est reçu comme un père; le second il est traité comme un sujet : Didier lui parle avec hauteur, le fait arrêter, égorge ses principaux officiers, et le force à écrire au roi de France des lettres où la crainte avait dicté à la faiblesse des éloges mensongers.

Violence de Didier à l'égard du pape.

Au lieu de saisir cette occasion pour recouvrer sa gloire et sa puissance, en sauvant Rome et en délivrant le pape, l'empereur, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de la querelle des iconoclastes. Il aurait dû chercher pour son fils Léon une femme qui lui donnât quelque allié puissant; mais, en le mariant, il consulta plus

Mariage de Léon, fils de Constantin, avec Irène.

ses caprices que la politique, et lui fit épouser une fille athénienne nommée Irène, qui devint célèbre par son habileté, par sa dissimulation, par son génie et par ses crimes.

Querelle entre Didier et la France.

Didier, loin de l'imiter, demanda en mariage Gizelle, sœur de Charlemagne. Le pape, qui redoutait ce rapprochement, écrivit au roi de France une lettre violente dans laquelle l'esprit de haine éteignait celui de charité : il y représentait les Lombards comme un peuple abominable, qui répandait en Europe la lèpre et la corruption : « Les unir, disait-il, au sang de la » noble nation des Français, ce serait mêler la » lumière aux ténèbres. »

Berthe, veuve de Pépin, prenait le parti des Lombards; cependant leur roi n'obtint pas Gizelle; mais sa fille Désidérata, que d'autres nomment Hermengarde, épousa Charlemagne. Cette princesse, qui devait être un lien d'amitié, devint la cause d'une haine éternelle. Charles la répudia au bout d'un an; les Français désapprouvèrent ce divorce et s'opposèrent quelque temps au second mariage du roi avec Hildegarde. Carloman mourut; Charles, son frère, s'étant emparé de ses États, Didier, furieux de l'affront que sa fille avait reçu, offrit un asile à la veuve, aux enfans de Carloman, se déclara leur défenseur, et commença cette lutte qui devait bientôt décider du sort de l'Occident.

Mariage de Charlemagne et d'Hermengarde, fille de Didier.

Le pape Étienne III terminait alors sa carrière orageuse; son successeur Adrien, marchant sur les traces de ceux qui l'avaient précédé, secoua totalement le joug des empereurs d'Orient. Résolu de se servir du génie de Charlemagne pour détruire les Lombards et pour affermir l'autorité du Saint-Siége, il rejeta hautement l'alliance que lui offrait Didier; ce prince s'empare du duché de Ferrare, bloque Ravenne, exige que le pape vienne à Pavie, et veut le forcer à couronner les fils de Carloman comme rois d'Austrasie.

Mort d'Étienne III, remplacé par Adrien.

Adrien refuse de sortir de Rome, Didier y marche avec son armée *; le pape agit en souverain, et lui oppose des troupes levées dans la Toscane, dans la Campanie et dans la Pentapole.

Marche de Didier sur Rome.

Charlemagne, hésitant à franchir les Alpes, comme autrefois César à passer le Rubicon, tentait la voie des négociations, et offrait à Didier de fortes sommes d'argent, pour qu'il laissât le pape libre et qu'il lui rendît ses biens. Le roi des Lombards, frappé de cet aveuglement qui précède la chute des princes, refusa d'écouter ses propositions. Charles alors, rapide et terrible comme la foudre, descend du mont Cenis, met en déroute Adalgise, fils du roi lombard, défait Didier, le poursuit, le chasse de Turin, l'enferme et l'assiége dans Pavie.

Sa défaite et sa fuite.

* An 773.

Entrée de Charlemagne dans Rome.

Spolette et Ancône se donnent au pape; toute l'Italie tremble devant le glaive de Charles; il paraît sous les murs de Rome *; le samedi saint, il y entre en triomphe, se prosterne au pied des autels, confirme la donation de Pépin, et en fait un nouvel acte signé par tous les évêques et par tous les nobles. Il y ajouta, dit-on, les territoires de Spolette, de Bénévent, et une partie de ceux de Toscane et de Campanie.

Soumission de Didier.

Ce nouveau Brennus, au lieu de ravager Rome, venait la délivrer. De retour devant Pavie, il força Didier de se rendre à discrétion, et l'amena en France avec sa femme et sa fille; ce fut ainsi que périt le royaume des Lombards, qui avait duré deux siècles.

Fin du royaume des Lombards.

Tandis que ce nouveau météore brillait dans l'Occident, l'Asie était à la fois dévastée par les Sarrasins et opprimée par l'empereur. Un vil courtisan, Lachanodracon, digne ministre de Constantin Copronyme, accablait les peuples d'impôts, vendait les monastères, forçait les moines à se marier, et envoyait au supplice les prêtres orthodoxes.

Le fils de Didier, qui s'était sauvé de Vérone, vint chercher un refuge à Constantinople, où il reçut le titre de patrice et prit le nom de Théodore. L'empereur, après avoir combattu les Sarrasins sans succès, marcha contre

* An 774.

les Bulgares à la tête de quatre-vingt mille hommes, traversa tout leur pays sans le conquérir, et revint dans la capitale plus chargé de butin que de gloire.

Mort de Constantin.

L'année suivante*, au moment où il se disposait à partir pour une nouvelle expédition, une fièvre ardente et pestilentielle termina son règne honteux; il était dans sa cinquante-sixième année, et avait souillé le trône trente-quatre ans.

Les iconoclastes honorèrent sa mémoire; les catholiques l'accablèrent d'outrages, et prétendirent qu'en expirant, déchiré de remords, il croyait déjà sentir les flammes éternelles. Sans écouter ces panégyriques et les satires dictées par l'esprit de parti, l'histoire, d'accord avec la justice et la vérité, placera Constantin Copronyme au nombre des Caligula, des Néron, et des autres monstres dont les vices ont déshonoré le sceptre. Il n'avait eu qu'un fils d'Irène; sa seconde femme, Eudoxie, lui en laissa cinq.

* An 775.

CHAPITRE XXII.

LÉON IV.

(An 775.)

Association de Constantin à l'empire. — Conspiration contre Léon IV. — Sa clémence pour les conjurés. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort d'Othman, fils du calife. — Mort de Léon.

On remarque avec surprise que les Romains, ayant renoncé depuis tant de siècles à la liberté, n'aient jamais conçu la pensée de s'assurer le seul et faible dédommagement que pouvait leur offrir le pouvoir absolu, c'est-à-dire le repos.

Les orages avaient passé de la tribune et du Forum dans le palais, théâtre sanglant de conjurations, d'assassinats et de révolutions; il en résultait une variation perpétuelle dans les places, dans les rangs, dans les fortunes et même dans les lois. Le favori d'un jour était le lendemain captif, banni ou mutilé. On ne voyait rien de stable que la servitude et le malheur.

Le seul remède à de si grands maux eût été d'établir des institutions pour limiter l'autorité, avec un ordre régulier, héréditaire et invariable, de succession au trône : ce trône alors, en

comprimant les ambitions privées, serait devenu un appui, au lieu d'être un écueil.

Mais les idées les plus simples sont celles qui viennent le plus tard. Long-temps l'univers, courbé sous le despotisme, préféra la tyrannie élective à la monarchie héréditaire et libre; en vain les empereurs s'efforçaient de conserver le sceptre dans leurs familles, les grands s'y opposaient, et les peuples, sacrifiant sans peine tous leurs autres droits, ne se montraient jaloux que de celui d'élire leurs maîtres.

Association de Constantin à l'empire.

Dès que Léon fut couronné, craignant l'ambition de ses frères, il chercha les moyens d'assurer le sort de son fils Constantin, âgé alors de cinq ans. Ce faible prince n'osait se servir de son autorité pour associer cet enfant au trône. Il voulut y paraître forcé : quelques sénateurs, qui lui étaient dévoués, le supplièrent publiquement d'accorder le titre d'Auguste à Constantin. Il refusa d'abord d'y consentir; mais, comme ceux-ci s'écrièrent qu'ils ne reconnaitraient d'autre empereur que son fils, feignant de se laisser vaincre par leurs instances, auxquelles les princes joignaient hypocritement les leurs : « Mes frères, dit-il, vous voyez que je » cède au vœu public et à vos désirs : n'ou» bliez jamais que c'est Dieu, que c'est Jésus» Christ lui-même qui dépose mon fils entre vos » mains. »

Conspiration contre Léon IV.

Ses craintes ne tardèrent pas à se vérifier : Nicéphore, son frère, conspira contre lui; le complot étant découvert, les courtisans conjuraient l'empereur d'envoyer son frère au supplice; ils demandaient même la mort d'un autre de ses frères, nommé Christophe, comme lié intimement au coupable Nicéphore. « Je » pense différemment, répondit avec générosité » Léon, et je pardonne au contraire au crimi- » nel Nicéphore, en faveur de Christophe qui » est innocent. »

Sa clémence pour les conjurés.

Léon était juste et clément : le roi des Bulgares, Téléric, avait long-temps fait la guerre à l'empire; ses peuples le chassèrent; il vint chercher un asile à Constantinople; l'empereur, oubliant ses offenses, ne vit que son malheur, l'accueillit honorablement et le nomma patrice.

Victoire sur les Sarrasins.

L'armée de l'empereur, sous les ordres de Lachanodracon, remporta, en 780, une grande victoire sur l'armée sarrasine, commandée par Othman, fils du calife : le général romain, meilleur guerrier que ministre, tua de sa main Othman.

Mort d'Othman, fils du calife.

Mort de Léon.

Léon ne jouit pas de ce triomphe; il mourut âgé de trente ans, après un règne de cinq. On ne sait s'il aurait justifié les espérances que sa jeunesse avait données : son caractère était faible et mobile; en commençant à régner, il avait

paru tolérer le culte des images ; dans ses derniers jours, il se déclara iconoclaste, et se brouilla même avec l'impératrice, parce qu'elle conservait chez elle quelques-uns de ces signes proscrits.

CHAPITRE XXIII.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGÉNÈTE.

(An 780.)

Régence d'Irène, mère de Constantin VI. — Conspiration de Nicéphore. — Mariage de Constantin et de Rotrude, fille de Charlemagne. — Victoire sur les Sarrasins et les Esclavons. — Voyages d'Irène et de Constantin. — Victoire d'Haroun, fils du calife. — Querelles religieuses. — Conquêtes de Charlemagne. — Déchéance et captivité d'Irène. — Guerre avec les Bulgares. — Fuite des deux armées. — Révolte d'Irène. — Défaite de Constantin. — Révolte des soldats. — Vengeance d'Irène. — Déchéance de Constantin.

Régence d'Irène, mère de Constantin VI.

CONSTANTIN, nommé *Porphyrogénète*, parce qu'il était né dans le palais, n'était âgé que de dix ans lorsqu'on le plaça sur le trône; son seul appui contre la turbulence des peuples et contre l'ambition de ses oncles, était sa mère Irène.

Cette femme hautaine le protégea tant qu'il ne fit qu'obéir, et le sacrifia quand il voulut régner.

Conspiration de Nicéphore.

Son oncle Nicéphore conspira de nouveau, on le trahit; les conjurés furent arrêtés, battus de verges et forcés de se faire prêtres; l'adroite Irène maintint la tranquillité intérieure dans

l'empire, en ménageant les iconoclastes et en tolérant les orthodoxes. Par ses ordres les Grecs, envoyés en Calabre, cherchaient à relever le pouvoir impérial en Italie. Le pape, débarrassé des Lombards, voulut se délivrer des Grecs; à sa prière, l'invincible Charles revint dans Rome; Irène, n'osant le combattre, espéra le séduire; elle lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda en mariage sa fille Rotrude, pour le jeune empereur. Charlemagne accueillit favorablement l'ambassade; les fiançailles eurent lieu; la princesse avait huit ans. On laissa près d'elle l'eunuque Élysée, chargé de lui apprendre le grec.

Mariage de Constantin et de Rotrude, fille de Charlemagne.

L'empire romain était alors gouverné par un enfant, par une femme et par des eunuques, et cependant ce règne ne fut pas sans éclat. L'eunuque Jean, à la tête d'une armée romaine, livra bataille aux Sarrasins près du château de Mélus, les vainquit et les força de se retirer en Syrie.

Victoire sur les Sarrasins et les Esclavons.

Un autre eunuque, Théodore, débarqua des troupes en Sicile, et en chassa le gouverneur Élipide, qui s'était révolté. Les Esclavons envahirent et conquirent la Grèce. L'eunuque Storace, patrice et favori d'Irène, combattit ces Barbares, détruisit leur armée, et reçut à Constantinople les honneurs du triomphe.

Irène, pour jouir de sa victoire, conduisit son fils à Athènes, et parcourut la Grèce avec lui.

Voyages d'Irène et de Constantin.

Victoire d'Haroun, fils du calife.

Un formidable ennemi des chrétiens commençait alors sa carrière glorieuse : Haroun, fils du calife, à la tête de cent mille Sarrasins, traverse la Bithynie, rencontre près du Bosphore Lachanodracon, le combat et le défait si complétement, qu'il répand la terreur dans Constantinople; la suite de cette défaite fut une paix honteuse pour l'empire, qui l'acheta par un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or. Ce siècle fut illustré par trois personnages célèbres : Charlemagne, Irène, et Haroun-al-Raschild. Quelque soin que l'impératrice se donnât pour apaiser les querelles religieuses, elle ne put les éviter totalement. Ayant voulu nommer Taraire patriarche, il n'accepta cette dignité que sous la condition que l'on convoquerait un concile. Les évêques iconoclastes employèrent la violence pour s'opposer à la réunion de cette assemblée; la garde impériale les appuya dans leur révolte. L'habile Irène, dissimulant son courroux, feignit d'envoyer cette garde contre les Sarrasins, et la licencia dès qu'elle fut au-delà du Bosphore; le septième concile général se réunit à Nicée *. Le triomphe des catholiques y fut complet. On y rétablit le culte des images, on excommunia les iconoclastes. Dans les transports de leur joie, les orthodoxes donnèrent au jeune empereur le nom

Querelles religieuses.

* An 787.

de nouveau Constantin, et à sa mère, celui de nouvelle Hélène.

Conquêtes de Charlemagne.

La bonne intelligence qui régnait entre la France et l'empire ne fut pas de longue durée; les prétentions de la cour de Constantinople sur l'Italie importunaient Charlemagne; il parut à Rome pour la troisième fois, augmenta le patrimoine du pape, s'empara de Capoue et de plusieurs autres villes, rompit le mariage de Rotrude, et, ne gardant plus aucun ménagement, nomma son fils Pépin roi d'Italie.

Une armée impériale débarqua près de Ravenne, sous les ordres d'Adalgise, fils du roi des Lombards. Les Français vainquirent et tuèrent ce prince; Charlemagne, continuant ses succès, enleva aux Grecs l'Istrie, la Liburnie, et bannit de ses États les marchands vénitiens, parce que cette république, constante dans sa politique, reconnaissait toujours la souveraineté des empereurs d'Orient.

Déchéance et captivité d'Irène.

Charles régnait à Rome comme à Paris, et le pape reconnut, trop tard peut-être, qu'en appelant un si puissant libérateur, il s'était donné un maître. Constantin, n'ayant plus l'espoir d'épouser Rotrude, prit pour femme une Arménienne nommée Marie. Ses troupes furent battues en plusieurs rencontres par les Sarrasins et les Bulgares. Ce prince était parvenu à l'âge de vingt ans. Les patrices Théodore et Da-

mien, secondés par Pierre, grand-maître du palais, lui conseillent de secouer le joug de sa mère et de prendre les rênes du gouvernement. Irène découvre le complot, fait battre de verges les conjurés, enferme son fils dans le palais, et exige que les soldats jurent de n'obéir qu'à elle. La garde arménienne refuse de prêter ce serment; le reste suit son exemple. Les troupes de Thrace arrivent et se joignent à elle. Constantin, rendu à la liberté, déclare sa mère déchue de tout pouvoir, condamne au fouet Storace, son favori, chasse Irène de son palais, et lui donne pour prison celui d'Éleuthère, où elle avait caché, à son insu, d'immenses trésors.

Guerre avec les Bulgares.

L'empereur, en commençant à régner, voulut combattre; il marcha contre Cardan, roi des Bulgares. Cette guerre fut également honteuse pour les deux princes : dès qu'ils se trouvèrent en présence, leurs deux armées, frappées d'une égale terreur, prirent la fuite; celle qui s'arrêta le plus tôt se crut victorieuse; la palme resta non au plus brave, mais au moins épouvanté.

Fuite des deux armées.

Constantin, rassuré le premier, remporta quelques avantages contre les Bulgares et ensuite contre les Sarrasins. Cependant Irène, descendue depuis quinze mois du trône, méditait sa vengeance; l'éloignement de la garde arménienne, appelée à l'armée, favorise ses projets. Fertile en intrigues, elle séduit les grands,

Révolte d'Irène.

corrompt les soldats, et s'assure des suffrages de la multitude. L'imprudent Constantin, méprisant les sages conseils de Lachanodracon, et trompé par les prédictions d'un astrologue, attaque les Bulgares dans une forte position et perd la bataille. Lachanodracon périt dans ce combat; la garde impériale est taillée en pièces; les Bulgares s'emparent de la caisse militaire et des équipages de l'empereur; les débris de l'armée fuient jusqu'à Constantinople.

Défaite de Constantin.

Les grandes défaites, comme tous les grands désordres, font naître les séditions ou les favorisent; les soldats vaincus se révoltent et veulent couronner Nicéphore. Irène, pour reprendre son crédit, découvre à son fils le complot; l'empereur prive de la vue Nicéphore, fait couper la langue à ses quatre frères, et condamne au même supplice Alexis, commandant les troupes d'Arménie.

Révolte des soldats.

Ces exécutions atroces soulèvent les Arméniens; ils attaquent et battent les troupes impériales, mais ensuite ils sont défaits par Nicétas, qui envoie au supplice leurs chefs, pardonne aux autres, et met fin à la rebellion.

Constantin croyait que l'élévation du trône le plaçait au-dessus de toutes les lois. Devenu amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice, il répudia sa femme, et, malgré l'opposition du patriarche, il épousa sa maîtresse.

Après une courte expédition en Cilicie, dans laquelle il battit un faible corps de Sarrasins, dégoûté de sa nouvelle femme, il se livra aux plus excessives débauches.

Vengeance d'Irène.

L'ambition de sa mère jouissait secrètement du mépris que sa conduite lui attirait. Cette mère dénaturée flattait ses passions pour le perdre, et, en même temps, excitait contre lui l'indignation publique. Lorsqu'elle voit enfin tout disposé pour le succès de ses vues, une troupe de conjurés attaque l'empereur quand il revenait du cirque; il se défend, se sauve à Pyles; mais on l'y poursuit, on l'arrête, on le ramène sur une barque dans la capitale; pendant son sommeil la barbare Irène lui fait crever les yeux *. Il avait régné dix-sept ans; il vécut depuis dans l'oubli.

Déchéance de Constantin.

* An 797.

CHAPITRE XXIV.

IRÉNE, IMPÉRATRICE.

(An 797.)

Règne d'Irène. — Conspiration de Nicéphore. — Charlemagne est élu empereur d'Occident. — Déchéance, exil et mort d'Irène. — Nicéphore est élu empereur. — Fin de l'empire d'Orient.

Règne d'Irène.

IRÈNE, remontée sur le trône au bruit des acclamations d'une vile populace et des gémissemens de son malheureux fils, s'efforça de couvrir l'horreur de ses crimes par l'éclat de son règne, et de faire oublier son usurpation par sa justice.

Conspiration de Nicéphore.

Nicéphore trama une nouvelle conspiration; elle fut découverte et punie. Irène réprima une révolte excitée en Macédoine par ses ennemis. L'eunuque Storace, qui avait par ses conseils poussé l'impératrice au crime, ne jouit pas longtemps de sa faveur. Soupçonné par elle de conspiration et dénoncé au sénat, avant d'entendre son arrêt, il mourut de colère en vomissant le sang.

Charlemagne est élu empereur d'Occident.

L'année 800 fut l'époque d'une grande révolution dans le monde : le génie de Charlemagne l'avait conçue; les fautes des empereurs d'Orient l'avaient préparée; la destruction des Lombards

l'annonçait; la mort du pape Adrien la décida.

Charles, patrice à Rome et souverain de l'Italie, forçait déjà les papes à dater leurs lettres de l'époque de son patriciat. Cependant les Romains, soumis à l'empire d'une longue habitude, n'osaient pas encore se soustraire totalement aux prétentions des empereurs de Constantinople. Une sédition éclata dans Rome contre Léon, successeur d'Adrien : le pape, outragé par une populace factieuse et par des grands ambitieux, implora vainement la protection d'Irène. Charles accueillit mieux ses prières. Saisissant cette circonstance favorable et décisive, il vint à Rome, s'y montra en maître, s'établit juge entre le pape et ses accusateurs, et prononça en faveur du pontife, qui s'était justifié par serment des crimes qu'on lui imputait.

Il était devenu impossible de ne pas recevoir comme maître le conquérant qu'on avait reconnu pour juge. Le jour de Noël, l'an 800, le pape, les évêques, les prêtres, les nobles de Rome placèrent sur la tête de Charles une couronne d'or, et le proclamèrent empereur romain.

Il jura de protéger l'Église; Pépin fut en même temps sacré roi d'Italie : le peuple, toujours épris pour la gloire, même quand elle pèse sur lui, confirma avec enthousiasme, par ses acclamations, ce changement de maître. Ainsi commença le nouvel empire d'Occident. A dater

de cette époque, nous ne donnerons plus à l'empire d'Orient que le nom d'empire des Grecs.

Irène, ne pouvant combattre le héros de l'Occident, n'opposa à son usurpation que d'inutiles plaintes. Comptant plus sur l'adresse de sa politique que sur la force de ses armes, on prétend qu'elle fit proposer à Charles de l'épouser, et de réunir ainsi dans leurs mains les deux empires; on dit même que Charles accueillit favorablement cette demande, mais que l'eunuque Aèce, favori d'Irène, dans la crainte de perdre son crédit, empêcha cette union.

Plusieurs historiens regardent le récit de cette négociation comme fabuleux, et conviennent seulement qu'Irène envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et conclut un traité avec lui.

La gloire de ce grand homme excitait la crainte, et lui attirait les hommages des plus puissans souverains : Haroun-al-Raschild, le héros de l'Orient, et digne d'être le rival de Charles, se lia d'amitié avec lui, malgré l'opposition de leurs cultes.

Déchéance, exil et mort d'Irène.

L'impératrice Irène, ne pouvant aspirer à la célébrité des conquêtes, cherchait à regagner l'amour du peuple par des bienfaits, et prodiguait ses trésors pour soulager les pauvres. Mais les vices de son favori, l'eunuque Aèce, humiliaient et révoltaient tous les autres ambitieux: sept autres eunuques, pour le renverser, conspirèrent contre l'impératrice; leurs intrigues

Nicéphore est élu empereur.

séduisirent les troupes, qui proclamèrent Nicéphore empereur. Irène fut arrêtée. Nicéphore vint la trouver et lui promit de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, si elle lui découvrait ses trésors cachés. Irène, trompée par cette promesse, y consentit. « J'étais orpheline, lui dit-
» elle ; Dieu m'a donné un trône dont je me suis
» rendue indigne. On m'avait avertie de vos
» complots, je n'y ai point cru. Mes crimes,
» sans doute, ont causé mon aveuglement et ma
» chute. Dieu peut disposer de ma vie comme
» de mon sceptre. Je ne vous demande que le
» palais d'Éleuthère pour y vivre dans la re-
» traite et dans les larmes. »

L'empereur, au mépris de son serment, l'exila à Mitylène ; elle y fut réduite à filer pour gagner sa vie ; l'année suivante, le chagrin plus que le remords y termina ses jours *. Elle était âgée de cinquante ans, et en avait régné cinq depuis le supplice de son fils.

Fin de l'empire d'Orient.

L'empire romain périt sous son règne. L'opinion publique compta cette femme ambitieuse et criminelle au nombre des monstres qui avaient dégradé l'empire et précipité sa chute ; le fanatisme des prêtres orthodoxes, aveugle comme tout esprit de parti, plaça son nom sur les légendes des saintes de la Grèce.

* An 830.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

TOME SECOND.

Pag.

CHAP. I. ZÉNON. Ses premières dignités ; sa haine contre les catholiques ; sa régence ; son élévation au trône ; sa fuite ; sa lâcheté ; son édit ; sa mort. 1

II. ANASTASE. Son serment ; son portrait ; violation de son serment ; sa mort. 48

III. JUSTIN. Son élection par l'armée ; sa prédilection pour le christianisme ; sa mort. 58

IV. JUSTINIEN. Son portrait ; son gouvernement ; ses premiers succès ; sa profession de foi ; son projet de conquête ; son hésitation ; ses *Institutes* ; ses travaux ; ses écrits religieux ; son alarme ; sa mort. 77

V. JUSTIN II. Son élection par le sénat ; sa démence ; sa mort. 202

VI. TIBÈRE II. Son mariage ; sa magnanimité ; son discours ; sa mort. 227

VII. MAURICE. Son portrait ; son gouvernement ; sa fuite ; sa mort. 235

VIII. PHOCAS. Son portrait ; sa déchéance ; sa mutilation ; sa mort. 250

IX. HÉRACLIUS. Son inaction pendant dix ans ; ses préparatifs hostiles ; son départ ; ses victoires ; sa retraite volontaire ; son com-

Pag.

bat avec un géant; son retour et son triomphe; son départ pour Jérusalem; son règne honteux; son édit; sa pusillanimité; ses nouveaux préparatifs de guerre; sa mort. 260

CHAP. X. CONSTANTIN III, HÉRACLÉONAS. Élévation de Constantin au trône; son aveugle confiance dans Philagre; sa mort; usurpation d'Héracléonas; sa mort. 318

XI. CONSTANT II. Son édit; sa défaite et sa fuite; sa conquête; son fratricide; ses remords; son projet de conquête; son arrivée en Italie et ses échecs; sa résidence à Syracuse; ses exactions et sa mort. 322

XII. CONSTANTIN IV. Sa conduite à l'égard de Myris; invention du feu grégeois; querelles religieuses; incendie de la mosquée; mort de Constantin. 344

XIII. JUSTINIEN II. Ses défaites et ses fuites; son horrible vengeance; son affreux projet; sa déchéance et sa mutilation. 362

XIV. LÉONCE. Destruction de Carthage; révolte de l'armée; usurpation de Tibère III; déchéance, mutilation et captivité de Léonce. 368

XV. TIBÈRE III. Tyrannie d'Héraclius, frère de Tibère; conspiration contre Tibère; marche de Justinien sur Constantinople; son entrée dans cette ville; sa vengeance à l'égard de Léonce et de Tibère; mort des deux empereurs et d'Héraclius. . . 372

XVI. JUSTINIEN II. Sa vengeance; son humilia-

Pag.

tion ; sa lâche soumission ; son ordre sanguinaire ; sa mort. 376

CHAP. XVII. PHILIPPIQUE. Son règne honteux ; sa déchéance et sa captivité. 380

XVIII. ANASTASE II. Son règne court ; son abdication. 383

XIX. THÉODOSE III. Son portrait ; son abdication. 387

XX. LÉON III. Ses victoires ; son édit ; son fanatisme ; sa mort. 391

XXI. CONSTANTIN V. Son portrait ; sa fuite en Phrygie ; ses cruautés ; son ambassade à Pépin ; sa mort. 409

XXII. LÉON IV. Association de Constantin à l'empire ; conspiration contre Léon ; sa clémence pour les conjurés ; sa mort. 430

XXIII. CONSTANTIN VI. Régence d'Irène ; mariage de Constantin ; leurs voyages ; déchéance et captivité d'Irène ; défaite de Constantin ; révolte d'Irène ; défaite de Constantin ; vengeance d'Irène ; déchéance de Constantin. 434

XXIV. IRÈNE. Son règne ; conspiration de Nicéphore ; déchéance et mort d'Irène ; fin de l'empire d'Orient. 441

FIN DE LA TABLE.

